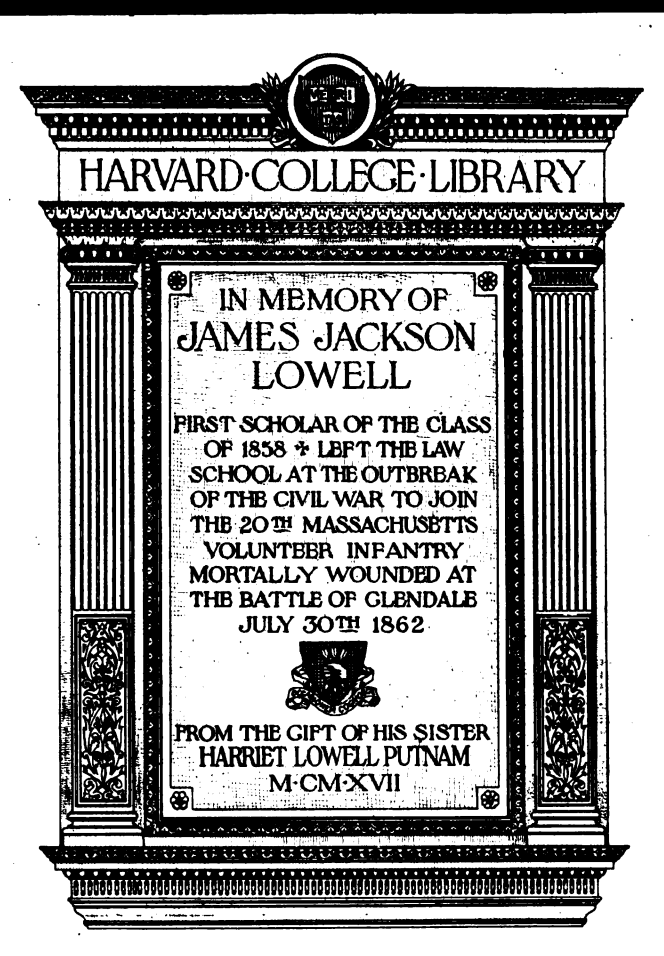

HARVARD·COLLEGE·LIBRARY
IN MEMORY OF
JAMES JACKSON
LOWELL
FIRST SCHOLAR OF THE CLASS
OF 1858 ✣ LEFT THE LAW
SCHOOL AT THE OUTBREAK
OF THE CIVIL WAR TO JOIN
THE 20TH MASSACHUSETTS
VOLUNTEER INFANTRY
MORTALLY WOUNDED AT
THE BATTLE OF GLENDALE
JULY 30TH 1862
FROM THE GIFT OF HIS SISTER
HARRIET LOWELL PUTNAM
M·CM·XVII



[illegible]
2%

HISTOIRE

DE LA

GUERRE DU MEXIQUE



PARIS. — IMPRIMERIE POUPART-DAVYL ET COMP., 30, RUE DU BAC



Deposé. 1858.

NAPOLÉON III

d'après le portrait officiel de Winterhalter, Peintre de S. M.

DESSINE ET GRAVÉ PAR DELANNOY

— Publié par E. Pick, avec autorisation du Ministère d'État.

Librairie Napoléonienne 5 Rue du Pont de Lodi

HIS

ERRE DU ME IQU

PAR

PARI

ENE P K DE L'ISÈRE, EDI R

18



HISTOIRE

DE LA

GUERRE DU MEXIQUE

RÉDIGÉE D'APRÈS LES DOCUMENTS OFFICIELS

ET RENFERMANT LES NOTICES BIOGRAPHIQUES DES PRINCIPAUX PERSONNAGES

PAR FÉLIX RIBEYRE

Rédacteur du CONSTITUTIONNEL.

OUVRAGE FAISANT PARTIE

DES PUBLICATIONS NATIONALES

D'EUGÈNE PICK DE L'ISÈRE

FONDATEUR

DE LA GRANDE LIBRAIRIE NAPOLÉONIENNE

PARIS

A LA GRANDE LIBRAIRIE NAPOLÉONIENNE

EUGÈNE PICK DE L'ISÈRE, ÉDITEUR

5, RUE DU PONT-DE-LODI, 5

—

1863

A M. E. PICK, DE L'ISÈRE

DIRECTEUR ET FONDATEUR

DE LA GRANDE LIBRAIRIE NAPOLÉONIENNE

MON CHER EDITEUR,

Depuis quinze ans vous vous êtes fait l'infatigable propagateur des publications nationales et le soldat de la France impériale. Votre digne père, comme le mien, appartenait à ces héroïques légions du premier Empire dont les exploits sont immortels. Le même patriotisme anime votre dévouement, et sur votre drapeau comme sur celui de votre père on lit : NAPOLÉON !

Nos convictions sont les mêmes. Voilà pourquoi j'ai répondu avec empressement à l'offre que vous avez bien voulu me faire de m'associer à l'œuvre populaire due à votre initiative, voilà pourquoi je suis heureux de vous adresser le manuscrit de cette HISTOIRE DE LA GUERRE DU MEXIQUE, de cette expédition lointaine qui aura sa place parmi les glorieux événements du règne de Napoléon III.

Que cet ouvrage consciencieux vienne s'ajouter à la

longue liste des publications nationales que votre activité féconde propage par milliers dans toute la France; que le récit impartial de cette campagne dans le nouveau monde aille dans les grandes villes comme dans les plus modestes villages de l'Empire, dans les ateliers aussi bien que dans les chaumières, instruire l'ouvrier et le cultivateur; que les familles de nos braves soldats du corps expéditionnaire, en lisant ces pages sincères, apprécient la justice de notre intervention au Mexique et répètent avec l'Empereur que « notre honneur militaire engagé, l'exi-
« gence de notre politique, l'intérêt de notre industrie et
« de notre commerce, tout nous fait un devoir de marcher
« sur Mexico, d'y planter hardiment notre drapeau, d'y
« établir soit une monarchie, si elle n'est pas incompatible
« avec le sentiment national du pays, soit tout au moins
« un gouvernement qui promette quelque stabilité. »

Enfin, que ma plume ait fidèlement rendu ma pensée et que mon modeste concours soit à la hauteur des importants travaux de la Librairie Napoléonienne, mon but sera atteint et mon ambition d'auteur satisfaite!

Agréez, etc.

Félix Ribeyre,
Rédacteur du *Constitutionnel.*

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE QUATRIÈME

CHAPITRE CINQUIÈME

CHAPITRE SIXIÈME

FIN DE LA TABLE

LA FRANCE DANS LE NOUVEAU MONDE

HISTOIRE DE

LA GUERRE DU MEXIQUE

CHAPITRE PREMIER

INTRODUCTION HISTORIQUE

Triomphe et grandeur de la France impériale. — Coup d'œil rétrospectif sur l'expédition de Crimée. — La campagne d'Italie. — Intervention française en Syrie. — Expédition de Chine. — Conquête de la Cochinchine. — Agrandissement progressif de la France en Algérie, étendant son action civilisatrice jusqu'au Sénégal. — Conquête définitive de l'Afrique. — Influence prépondérante de la France en Europe et dans le monde entier, sous le règne glorieux de Napoléon III.

I

Les regards de la France se tournent toujours du côté où flotte le drapeau national, et l'on peut dire que le cœur du pays marche avec l'armée. Il battait d'un légitime orgueil en décembre 1854, en apprenant que les Français, conduits par le maréchal Saint-Arnaud, avaient enlevé à la baïon-

nette les hauteurs de l'Alma, défendues par quarante mille hommes et cent vingt-quatre pièces de canon; il battait à la nouvelle de la victoire du pont de Tratkir, glorieux pendant du beau fait d'armes du pont d'Arcole; il battait au récit de la valeur de nos soldats sous les remparts de Malakoff, et le 13 septembre 1855, une année après le débarquement des armées alliées à Eupatoria, le canon des Invalides annonçait à la capitale le triomphe de nos armes, et le soir, Paris et la France entière illuminaient pour célébrer la prise de Sébastopol.

Que de fois depuis le rétablissement de la dynastie napoléonienne sur le trône de Charlemagne et d'Henri IV, le cœur de la France a été ému dans ses aspirations patriotiques! Que d'étapes glorieuses entre la campagne de Crimée, dont nous venons de rappeler le souvenir, et l'expédition du Mexique, dont nous nous proposons de retracer ici les émouvantes péripéties! L'Italie, affranchie par la valeur de nos soldats, nous rappelle Montebello, Magenta, Solferino et Villafranca, où l'Empereur des Français couronne par le triomphe de la modération dans la victoire une suite non interrompue d'éclatants faits d'armes. Les traits d'héroïsme, si nombreux dans la campagne d'Italie, sont encore présents à la mémoire de tous, et l'on sait quelle ovation populaire accueillit, à son retour d'Italie, Napoléon III rentrant dans la capitale environné du double prestige de la bravoure sur le champ de bataille et de la sagesse dans les conseils.

Mais cette prudence si rare qui arrêtait l'armée française triomphante au moment où nous étions exposés à dépasser le but de l'expédition, cette prudence, disons-nous, faisait place à une énergique et généreuse résolution lorsque les gémissements des chrétiens de Syrie vinrent émouvoir l'Europe entière. Suivant une parole auguste, l'épée de la France doit être partout où il y a une cause juste à soutenir, et le fanatisme des égorgeurs musulmans recula effrayé

devant le drapeau tricolore qui abrite sous ses plis glorieux la tolérance religieuse, le progrès civilisateur, mais sur lequel on lit aussi : *Respect à la France !*

II

Ce sentiment de la dignité nationale, aussi éloigné de l'esprit de conquête que d'une faiblesse indigne d'un grand peuple, appela nos soldats sur les rives lointaines du fleuve Jaune, dans ce mystérieux empire chinois presque à lui seul aussi grand que l'Europe ; mais la France ne compte pas ses adversaires, et le 19 novembre 1859, le général commandant en chef Cousin de Montauban, s'adressant aux officiers et aux soldats du corps expéditionnaire, leur annonçait que, pour l'honneur de la France et de la civilisation, ils allaient porter le drapeau national dans des contrées où la Rome immortelle, au temps de sa grandeur, n'avait jamais songé à faire pénétrer ses légions. Cette expédition hardie, si l'on songe aux difficultés d'exécution, n'est pas une des moindres gloires du grand règne de Napoléon III, et depuis le jour où le corps expéditionnaire remportait sa première victoire sur les rives du Peï-ho (21 août 1859) jusqu'à la prise de Pékin et la signature du traité français, que d'actions d'éclat accomplies par cette petite armée se frayant un chemin au milieu d'une population de quatre cents millions d'habitants et bravant les dangers d'une navigation longue et pénible et les influences malsaines du climat ! Grâce à cette valeur belliqueuse qui ne fait jamais défaut au soldat français, le cabinet des Tuileries a ouvert de nouveaux horizons à la civilisation et au commerce du monde, en même

temps qu'il faisait cesser les persécutions dirigées en Chine contre les missionnaires. Grâce à l'initiative de la France, comme le constatait l'exposé de la situation de l'Empire présenté au Sénat et au Corps législatif en janvier 1862, il est facile d'entrevoir dès à présent les résultats qu'a préparés pour l'avenir la glorieuse expédition qui a conduit notre drapeau jusque dans la capitale de la Chine. « Les instigateurs des perfidies qui avaient provoqué la guerre étrangère ont vainement essayé de réagir contre l'impression salutaire laissée par nos victoires. Ils avaient supposé que le moment où s'achevait notre évacuation du territoire chinois et où un changement de règne plaçait sur le trône un souverain mineur leur offrait une occasion favorable de faire passer entre leurs mains un pouvoir dont ils se seraient servis pour ramener la politique de la Chine à ses anciens sentiments de haine et de résistance contre les nations européennes. L'énergie et l'intelligence des hommes avec lesquels notre traité de paix avait été signé ont paralysé ces tentatives, et en présence des événements qui se sont accomplis à Pékin, il est permis de penser que le gouvernement chinois a désormais franchement rompu avec les traditions du passé, et que les intérêts européens trouveront maintenant dans ces contrées lointaines les garanties dont ils sentaient si vivement le besoin. »

III

Mais dans cet extrême Orient ce n'était pas seulement en Chine que nos missionnaires étaient torturés et nos nationaux maltraités. La Cochinchine, malgré des traités d'alliance avec la France qui remontaient au règne de

Louis XVI, tenait peu de compte de notre influence dans le monde, et les énergiques réclamations adressées au gouvernement annamite en faveur des chrétiens étaient impuissantes à calmer la fureur des idolâtres. Il fallait en finir avec ces ennemis du christianisme et de la civilisation. L'Empereur décida qu'une expédition serait dirigée contre la Cochinchine, et le 25 novembre 1857 une dépêche conçue en ces termes fut adressée au contre-amiral Rigault de Genouilly :

« Monsieur le contre-amiral, la volonté de l'Empereur est de mettre un terme aux persécutions qui se renouvellent sans cesse contre les chrétiens de la Cochinchine et d'assurer à ces derniers la protection efficace de la France. Sa Majesté a décidé, en conséquence, que les forces placées sous votre commandement seraient augmentées de trois navires et de cinq cents hommes de troupe. Ces renforts partiront de France dans le plus bref délai possible. Ils seront dirigés sur Singapour. La démonstration contre la Cochinchine demande à être exécutée sans aucune perte de temps. Vous vous en chargerez vous-même si votre présence n'est pas indispensable sur les côtes de la Chine. Dans le cas contraire, vous désignerez pour le faire celui de vos officiers supérieurs placés sous vos ordres qui vous inspirera le plus de confiance. Pour renoncer à agir immédiatement, il faudrait qu'il fût véritablement nécessaire de maintenir la totalité de vos forces dans les eaux du Céleste-Empire. »

Nous avons cité textuellement cette dépêche officielle, parce qu'elle renferme l'explication du motif de la campagne et révèle la promptitude d'action que déploie la politique française lorsqu'il s'agit de la cause du christianisme et de la civilisation.

IV

Des raisons impérieuses ne permirent pas au contre-amiral Rigault de Genouilly d'exécuter immédiatement les ordres de l'Empereur, ni de remettre à aucun officier le soin de l'honneur des armes françaises. Mais de nouvelles persécutions contre les chrétiens et le supplice de deux évêques catholiques démontrèrent l'urgence de faire flotter le drapeau tricolore dans le royaume annamite. Le 31 août 1858 une escadre française et espagnole était mouillée à l'entrée de la baie de Touranne. Bientôt les forts sont bombardés et tombent en notre puissance. Mais il s'agissait de frapper l'ennemi au cœur et d'atteindre Hué, la capitale du royaume. M. Rigault de Genouilly, qui venait d'être élevé au grade de vice-amiral, en récompense des services distingués qui avaient marqué sa carrière, ne se dissimulait pas les difffcultés de l'entreprise. Il se décida à porter son action sur Saïgon, qui lui paraissait le seul point attaquable avec les ressources dont il disposait. Le 17 février, la place de Saïgon, une des citadelles les plus importantes de la Cochinchine, tombait au pouvoir des forces alliées de la France et de l'Espagne. « La prise de Saïgon, écrivait le vice-amiral Rigault de Genouilly à S. Exc. le ministre de la marine, nous a rendus maîtres d'un matériel considérable. Deux cents bouches à feu environ, en fer ou en bronze, sont tombées en notre pouvoir ; nous avons pris en outre une corvette et sept ou huit jonques de guerre encore sur les chantiers. — La citadelle renfermait un arsenal complet. En comptant ce qui se trouvait dans les forts, on peut estimer les armes de main à vingt mille gingalls, fusils, pistolets,

lances, piques et sabres. Nous avons trouvé partout d'énormes quantités de poudre. La citadelle seule en renfermait quatre-vingt-cinq tonneaux, en caisses ou en barils, sans compter les poudres en gargousses et une quantité énorme de cartouches et de fusées. Les projectiles et les balles étaient en proportion. Les magasins contenaient en outre du salpêtre et du soufre, du plomb et des équipements militaires de toute nature, du riz pour nourrir six à huit mille hommes pendant une année, et une caisse militaire renfermant des sapèques pour une somme de 130,000 francs. — En valeurs enlevées ou détruites, en comprenant dans ces dernières celles de la citadelle et des vastes établissements qu'elle renferme et que je compte raser de fond en comble, on peut estimer que le gouvernement annamite subira une perte d'une vingtaine de millions. C'est là le côté matériel ; mais, pour apprécier l'ensemble des résultats de l'expédition, il faut y joindre la perte de l'influence morale sur les royaumes voisins, et ce coup n'est pas moins sensible que le premier. »

Ainsi le corps expéditionnaire établi à Touranne et à Saïgon n'attendait que le moment favorable et les forces suffisantes pour marcher sur Hué. Mais la campagne d'Italie, qui survint sur ces entrefaites, en concentrant sur les plaines de la Lombardie les ressources militaires de la France, ralentit la marche des opérations en Chine et en Cochinchine. On sait qu'elles furent reprises ensuite et couronnées de succès.

V

Ainsi en Crimée, en Italie, en Syrie, en Chine, en Cochinchine, partout, nous avons vu l'aigle napoléonien planer en vainqueur pour la défense des intérêts de l'humanité, de la paix du monde ou de l'honneur national. Cette politique, qui sait être guerrière sans se laisser entraîner par l'ambition des conquêtes, étend son action civilisatrice jusqu'au Sénégal, et les ambassadeurs du Japon et du roi de Siam sont venus dans la capitale du monde civilisé rendre hommage à la sagesse de Napoléon III.

En présence de cette haute raison qui s'identifie si admirablement avec les nobles aspirations du pays, combien paraissent mesquins et étroits les calculs égoïstes de quelques esprits chagrins que rien ne peut satisfaire, ni le calme au dedans, ni la grandeur au dehors, ni surtout cette popularité du souverain qui se manifestait avec une si touchante spontanéité dans la mémorable journée du 7 août!

VI

Après ce coup d'œil rapide jeté sur les campagnes qui ont ramené sur le drapeau de la France l'éclat qu'il avait sous le règne du chef de la dynastie napoléonienne, abordons le véritable sujet de ce travail; nous voulons parler de l'expédition du Mexique, cette autre campagne non moins

populaire que les précédentes et dont les divers épisodes excitent en France le plus vif et le plus patriotique intérêt. Nous esquisserons d'abord le plan géographique de cette contrée si peu ou si mal connue. Nous étudierons son climat, les mœurs de ses habitants, ses richesses en mines d'or et d'argent, son commerce; et, après avoir rappelé l'origine des révolutions qui depuis trois siècles n'ont cessé de déchirer le Mexique, nous arriverons à rechercher les causes de la guerre actuelle et à raconter les débuts de l'expédition, la marche des opérations militaires sous le commandement du général Lorencez, d'après le rapport officiel du maréchal Randon, ministre de la guerre; enfin l'arrivée au Mexique du général Forey avec de nouveaux renforts, destinés à imprimer une activité nouvelle à la campagne. On verra par le récit impartial des faits que jamais guerre ne fut plus légitime, et que le drapeau autour duquel se serrent les enfants de la France marchant sur Mexico n'a jamais cessé, comme le disait si éloquemment M. Billault à la tribune du Corps législatif, d'être le drapeau du droit, de la justice, de la civilisation et de la liberté.

CHAPITRE DEUXIÈME

LE MEXIQUE

Précis historique de la nationalité mexicaine. — Les limites anciennes et actuelles. — Étendue de son territoire. — Voies de communication. — Routes stratégiques de la Vera-Cruz à Mexico. — Climat. — La population du Mexique. — Notice historique sur les principales villes, ports maritimes, places de guerre. — Personnages célèbres. — Mœurs. —Coutumes. — Les diverses religions. — Le gouvernement. — Désordre. —Anarchie. — Rivalités ambitieuses des partis. — Misère des populations. — Régénération de la race latine qui menaçait d'être absorbée et anéantie par les descendants des Anglo-Saxons. — L'armée. — La marine. — L'administration.

I

Sans vouloir remonter au déluge pour chercher la trace dans l'histoire des peuplades dont l'agglomération a formé l'empire mexicain, on sait que vers 1325 une famille puissante, appartenant à la race des Aztèques, vint se fixer dans la partie occidentale du lac de Texcuco, sur une île qu'ils baptisèrent du nom de *Mexicalzingo*, en l'honneur du dieu de la Guerre. On voit que le Mexique est resté fidèle à son origine guerrière. Cette tribu conquérante ne tarda pas à

étendre son pouvoir sur les pays environnants. Un de ses chefs s'arrogea le pouvoir suprême, et peu à peu, grâce à l'humeur belliqueuse du souverain et des sujets, le Mexique devint le centre d'une nationalité prospère. En l'an 1519, le chef de l'empire s'appelait Montezuma II. Son nom appartient à l'histoire et rappelle la conquête du Mexique par Fernand Cortez. On connaît l'audacieuse expédition de l'aventurier espagnol. C'est un récit dramatique et presque légendaire, il est vrai autant qu'invraisemblable.

Don Fernand Cortez, se sentant un violent penchant pour les armes, passa en Amérique en 1504 et suivit Velasquez à la conquête de Cuba. Ce dernier le choisit pour envahir le Mexique. Qu'on ne suppose pas que, pour pénétrer au milieu de ces tribus sauvages, l'audacieux aventurier va se mettre à la tête d'une flotte considérable. Cortez, parti de Santiago le 28 novembre 1518, débarque avec onze petits navires, cinq cent huit fantassins, seize cavaliers, trente-quatre mousquets et quelques pièces d'artillerie, s'avance le long du golfe du Mexique, et entre dans la ville de Mexico le 8 novembre 1519, sans éprouver presque aucune résistance. L'aventurier et ses compagnons, que rien n'étonne, ne peuvent cependant s'empêcher d'admirer la richesse du pays qu'ils viennent conquérir; et dans une lettre adressée à l'empereur Charles V, Fernand Cortez trace une description curieuse à plus d'un titre de Mexico (*Temixtitam*) et de la vaste plaine qui l'environne. On nous saura gré de reproduire ce document, qui porte la date du 30 octobre 1520 :

« La province dans laquelle est située la résidence de ce grand seigneur Moctezuma, dit Cortez, est circulairement entourée de montagnes élevées et entrecoupée de précipices. La plaine contient près de soixante-dix lieues de circonférence, et dans cette plaine se trouvent deux lacs

qui remplissent presque toute la vallée, car, à plus de cinquante lieues alentour, les habitants naviguent en canots. De ces deux grands lacs, l'un est d'eau douce et l'autre d'eau salée. Ils sont séparés l'un de l'autre par une petite rangée de montagnes qui s'élèvent au milieu de la plaine. Les eaux du lac se mêlent ensemble dans un détroit qui existe entre les collines et la haute Cordillière. Les villes et les villages nombreux construits sur les bords de ces lacs commercent entre eux par des canots, sans passer par la terre ferme. La grande ville de *Témixtitan* est fondée au milieu du lac salé, qui a ses marées comme la mer. Depuis cette ville jusqu'à la terre ferme, il y a deux lieues, de quelque côté qu'on veuille y entrer; quatre digues y mènent; elles sont faites de main d'homme et ont la largeur de deux lances (vingt pieds environ). Temixtitan est grand comme Séville ou Cordoue; les rues, je ne parle que des principales, sont droites et larges. Mexico renferme plusieurs grandes places qui servent de marchés : un d'eux, entouré de portiques, est plus grand que la ville de Salamanque. Soixante mille acheteurs ou vendeurs s'y trouvent réunis; il y a des rues uniquement occupées par des herboristes, par des orfèvres, par des joailliers, par des charpentiers, par des peintres, etc. On remarque aux différentes entrées de la ville des barrières près desquelles se tiennent plusieurs commis chargés de percevoir les droits imposés sur les marchandises et les objets de consommation. Le peuple y est mieux et plus élégamment habillé que dans les autres villes de l'empire, parce que le séjour du monarque et des grands seigneurs y a introduit des modes particulières et des habitudes plus recherchées. La noblesse surtout y déploie un grand faste : elle se fait porter en litière et suivre dans les rues par des esclaves. Les mœurs y ont beaucoup de rapports avec celles d'Espagne; on y remarque à peu près le même ordre et le même

ensemble. La police de cette grande capitale frappe d'étonnement; elle semble merveilleuse chez une nation barbare séparée de tous les peuples policés et si loin de la connaissance du vrai Dieu. »

Mais l'orage gronde autour des conquérants. Le danger ne vient pas seulement des Indiens, il vient aussi de Velasquez, jaloux des succès de Cortez. Vainqueur des soldats envoyés contre lui par ses compatriotes, celui-ci, attaqué par les Mexicains, est forcé de quitter la capitale. Mais il reprend bientôt l'offensive, et, après des alternatives diverses, il s'empare de Mexico, malgré l'héroïque défense dirigée par le nouvel empereur Guatemotzin. C'est ce dernier qui, attaché à un arbre et pendu par les pieds sur des charbons ardents, répond aux cris de douleur d'un de ses officiers qui partageait le même supplice que lui, cette parole devenue historique :

« — Et moi, suis-je donc sur des roses ? »

Dès ce moment l'empire du Mexique venait de passer sous la domination espagnole.

II

La Nouvelle-Espagne, c'est le nom que porta le Mexique après la conquête et sous la domination des soixante-deux vice-rois qui se succèdent dans l'autorité suprême et absolue. Mais cette domination despotique enchaîna le peuple mexicain sans le soumettre, et ne fit que développer sa haine contre la nation conquérante. Les grandes idées de rénovation sociale qui firent explosion en France en 1789 eurent un écho dans le monde entier et malgré les cruautés de l'inquisition mexicaine, le cri d'indépendance circula comme une menace dans la colonie espagnole. Bientôt, en 1808, le renversement du trône des Bourbons d'Espagne par Napoléon Ier donna le signal du mouvement qui devait aboutir à une rupture entre les opprimés et les oppresseurs. Un vieillard, un prêtre, don Miguel Hidalgo se met à la tête de la révolte. Des bandes d'Indiens, de créoles, avides de vengeance et de pillage, accourent se ranger sous son drapeau. Les villes lui ouvrent leurs portes. La place de Guanaxuato renferme de grands trésors. L'armée de l'indépendance s'en empare et souille sa victoire par des attentats sauvages. Hidalgo se dirige sur Mexico, mais il est arrêté par l'armée royaliste, revenue de sa première terreur, et battu dans deux rencontres, à Aculco et à Guadalaxara. Le chef de l'indépendance est pris quelques mois après, et fusillé le 21 mars 1811. Il ne démentit pas en mourant sa réputation de courage, et la veille de l'exécution Hidalgo composa deux pièces de vers, pour remercier ses geôliers des attentions qu'ils lui avaient montrées.

III

Il ne peut entrer dans le cadre de cette histoire populaire de l'expédition française au Mexique, de raconter les péripéties de cette longue guerre de l'indépendance, dont le drapeau passa successivement dans les mains du prêtre Morelos, successeur d'Hidalgo, et dans celles de l'intrépide Mina. On sait qu'il était réservé à un traître, Iturbide, ancien général de l'armée royaliste, d'achever l'œuvre commencée par Hidalgo; on sait aussi que la république sortie du mouvement national, de guerres civiles en guerres civiles, de désordres en désordres, tomba, comme le fait remarquer un écrivain d'un grand sens politique, M. Michel Chevalier, dans une remarquable étude sur l'expédition du Mexique publié par la *Revuè des Deux-Mondes*, dans une anarchie déplorable, avec tout ce qui en forme le triste accompagnement : l'absence de sécurité pour les propriétés et pour les personnes, les engagements de l'État violés, l'industrie languissante ou anéantie, les routes régulièrement exploitées par les brigands, le moral de la nation affaissé, ses connaissances obscurcies, et les rares établissements d'instruction publique désorganisés, une corruption hideuse dans l'administration et dans la justice. Le nombre des personnes qui tour à tour ont occupé la présidence est infini, surtout dans les six dernières années. Le doute et le désespoir dévorent l'âme des bons citoyens.

« L'entreprise, ajoute l'honorable sénateur, de donner un gouvernement régulier et stable au Mexique, et, par un

gouvernement bien assis, éclairé, libéral, d'y favoriser le développement d'une société avancée et d'y préparer pour les temps à venir un grand État comptant dans la balance du monde, est faite pour plaire à des cœurs généreux et pour gagner la sympathie d'hommes d'État soucieux des intérêts les plus élevés de la politique française. »

Abordons maintenant la partie géographique de notre travail.

IV

Si nous jetons les yeux sur le planisphère Babinet, qui permet d'embrasser exactement l'étendue relative des diverses parties du globe, le Mexique nous apparaît entre le quinzième et le trente-deuxième degré de latitude. Il est borné au nord par les *États-Unis*, au sud par le *Guatémala*, à l'est par l'*Atlantique*, à l'ouest par la mer *Pacifique*. Il embrasse une étendue de 120,000 lieues carrées, malgré les envahissements des Américains du Nord.

La grande masse du territoire mexicain constitue un plateau fort exhaussé que, sur chacun de ses flancs, un plan incliné à pente rapide rattache au rivage de l'Océan, ici l'Atlantique, là le Pacifique. « Ce n'est pas, dit M. Michel Chevalier, le moindre privilége du plateau mexicain de se tenir dans les hauteurs qui sont le plus favorables pour que la race européenne y prospère, s'y entoure des cultures qu'elle aime et des industries où elle excelle et y vive dans les conditions les meilleures pour la santé et pour l'exercice

de ses facultés en tout genre. » En un mot, il n'existe probablement pas sur la terre entière un autre pays dont la configuration soit aussi particulière et aussi avantageuse.

Malheureusement le côté faible du Mexique, ce sont les cours d'eau. Les géographies disent qu'il est traversé dans toute sa longueur par le rio Bravo-del-Norte, qui va se jeter dans le golfe du Mexique ; mais il faut ajouter que ce fleuve se trouve sur la frontière depuis que les Etats-Unis se sont emparés du Texas, et le Guasocoalco, au midi, est également éloigné des centres de population. Les autres cours d'eau, entre lesquels ils faut citer les rivières *Colorado, de las Nuces, Guadalupe, Guadabal, Hioqui, Zacalulo-Tolotoflan*, sont des torrents pendant l'hiver et sont à sec pendant le reste de l'année. Pour remédier autant que possible à cet inconvénient, les habitants creusent des bassins qui s'emplissent pendant la saison des pluies, saison qui ne dure pas moins de quatre mois. Comme montagne, il faut citer la chaîne des *Andes* ou *Cordillières*, qui se prolongent du nord au sud du Mexique et atteignent des proportions immenses.

Nous ne quitterons pas le chapitre de la géographie du Mexique sans parler des richesses minérales de cette contrée. On sait que les mines d'argent y abondent et on y retire aussi un peu d'or et surtout du mercure. On peut même dire que si depuis 1848 le Mexique s'est laissé dépasser dans la production des métaux précieux par la Californie et l'Australie, c'est par suite des agitations civiles et des désordres que notre expédition a pour but de faire cesser. L'État de Guanajuato, qui se compose de chaînes de montagnes, est le plus riche en minéraux précieux. C'est là que se trouve la plus belle mine d'argent vierge. Voici, d'après une correspondance du *Monde illustré*, comment se pratique l'industrie des mines au Mexique :

« Le premier mineur s'appelle *colerro*. C'est lui qui indique les veines métallurgiques et leur direction. Ce colerro n'a reçu aucune instruction ; il ne doit qu'à sa longue pratique la certitude de ses indications ; mais elle est telle que le meilleur élève sortant de l'école des mines ne serait, à côté de lui, qu'un guide très-incertain.

« Après le colerro vient le *barettero*. C'est le mineur proprement dit, qui, avec sa barre de fer, suit la veine et extrait le minerai.

« Un grand corral (enceinte) est consacré à classer par tas le minerai de chaque mineur, et chaque tas porte le nom de celui qui l'a extrait.

« Le minerai est vendu tous les quinze jours aux enchères ; il est acheté par les habitants de Guanajuato, qui sont munis des instruments nécessaires à sa manipulation. Les tas de minerai d'une trop pauvre apparence pour trouver des acheteurs restent à la compagnie, qui les travaille elle-même dans l'hacienda de Dolores, par le procédé que nous allons faire connaître.

« Dans un immense moulin, cinquante paires de meules travaillent nuit et jour et réduisent le minerai en poussière.

« Après la trituration, cette poudre du minerai est transportée dans une vaste cour où, après l'avoir imbibée d'eau, on y mêle du mercure : c'est alors qu'on la livre au piétinement d'une trentaine de mulets qui la réduisent en pâte, afin de réunir l'argent et le mercure en globules : après plusieurs heures de ce travail, on procède au lavage. Par la chaleur, on fait évaporer le mercure. L'argent alors se trouve dégagé de tout corps étranger et passe à la monnaie de Guanajuato, qui le transforme en piastres mexicaines.

« Le mineur n'est pas payé à la journée ni au mois, mais il a droit à la moitié du produit de son travail et doit,

d'après les explications que nous avons données plus haut, vivement s'intéresser à l'adjudication du minerai qu'il a extrait. Il n'est pas rare que des ouvriers mineurs gagnent de sept à huit cents piastres par semaine.

« Aussitôt qu'il a touché la part qui lui revient, le mineur achète de beaux vêtements, se chamarre de breloques, porte jusqu'à trois montres en or avec des chaînes, et se rend au fandango, où il dépense tout son pécule, sans le moindre souci du lendemain. Ce lendemain le voit forcé de vendre ses breloques, ses montres et ses riches vêtements à moitié prix. La nécessité seule peut ramener au travail le mineur mexicain. »

V

Maintenant que l'on connaît la situation topographique de cette contrée si riche et si mal cultivée, dont on pourrait faire un grand empire, l'esprit se porte rapidement sur les chances de notre expédition, et l'on se demande quelles sont les voies de communication. Nous répondrons en nous appuyant sur l'excellent travail de M. Michel Chevalier, que nous avons souvent consulté avec fruit : « De la Vera-Cruz, dit-il, à Mexico, il existe deux routes, l'ancienne et la nouvelle, qui toutes les deux, après un trajet de moins de cent kilomètres, conduiront nos braves soldats dans la terre tempérée, région aussi salubre qu'elle est belle, et où la culture est féconde et variée, de sorte qu'ils y trouvent à la fois l'abondance et le bon air. Chacune des deux routes offre une ville importante : d'un côté Xalapa, de l'autre

Orizaba, où il est facile d'organiser des hôpitaux, des magasins de dépôts. A partir de là, en s'avançant dans l'intérieur, on rencontre de vastes propriétés, munies d'une grande habitation ou *hacienda*, où, au besoin, il serait facile de se fortifier. La plupart des *haciendas* ont de grands troupeaux de bœufs qui vivent en plein air, et que les habitants s'empresseront de vendre, si on les paye bien. Le pays produit d'excellents haricots, connus sous le nom de *frijoles*, aliment substantiel et agréable. Les oranges y sont très-communes. Quant au blé, il ne se rencontre en grande quantité que sur le plateau. Si la troupe ne s'accommodait pas du maïs, qui fait le fond de la subsistance des Mexicains, et qu'on dût lui donner du pain semblable à celui qu'elle mange en France, il faudrait faire venir de la farine de New-York, puisque la Nouvelle-Orléans est fermée par le blocus, ou encore du marché de la Havane, qui est bien approvisionné. Pour le service des transports, qui importe essentiellement à la réussite des opérations militaires, il est vraisemblable qu'avec de l'argent on se fournira amplement de chevaux et de mulets. Les mulets abondent au Mexique ; c'est sur leur dos que chemine la majeure partie des marchandises.

« Un des articles qui sont le plus indispensables à la guerre, le bois pour cuire le repas du soldat et passer les nuits au bivac, se présente abondamment jusqu'à ce qu'on arrive au plateau. Ce sont d'abord les arbres des tropiques, puis, dans la région tempérée, au milieu de beaucoup d'autres essences, le chêne, dont l'apparition rassure le voyageur qui songe à la fièvre jaune, car tant qu'on l'aperçoit, c'est qu'on est dans la région exempte des germes du mal. Plus haut se montrent des forêts de pins. Sur le plateau même, le bois devient assez rare, particulièrement lorsqu'on a pris la vieille route qui traverse Xalapa ; mais dans cette direction il y en a bien assez pour les besoins

d'une armée qui n'est pas très-nombreuse, et qui ne fait que traverser.

« L'eau de bonne qualité est plus indispensable encore à la troupe. Sur ce point, une partie du plateau laisse à désirer, notamment celle qui s'étend de Perote à la Puebla, le long de la route de Mexico par Xalapa. Non-seulement les sources y sont clair-semées, mais la salure du sol, signalée plus haut, rend fréquemment les eaux désagréables au goût et impropres à la boisson. Cet inconvénient est plus marqué dans la saison sèche, pendant laquelle se font les marches militaires; mais par la route d'Orizaba il paraît être peu sensible. L'administration de la guerre, qui dans nos dernières campagnes a déployé une sollicitude fort intelligente pour la santé du soldat, a pris ses précautions contre la mauvaise qualité des eaux. Le corps expéditionnaire aura la ration de café. En outre, on a eu soin de faire arriver à la Vera-Cruz un approvisionnement de vin. Il est à croire en effet que la troupe s'accoutumerait difficilement au *pulque* ou jus fermenté de l'aloès, qui est consommé, de préférence à toute autre boisson, par la population, quoique la vigne réussisse parfaitement sur le plateau; mais comme, en vertu du système prohibitif qu'affectionnait la métropole, il fallait, sous le régime colonial, que tout le vin bu au Mexique fût originaire de la mère patrie, les Mexicains s'en passaient, et ils ne s'y sont pas mis encore : même chez les classes aisées, c'est du *pulque* qu'on trouve sur les tables. »

VI

Un mot sur la population et sur les principales villes du Mexique. Ce pays compte environ huit millions d'habitants, dont plus de la moitié d'Indiens de race pure. Sur le reste, la majorité est formée des castes de sang mêlé, qui sont principalement issues de blancs et d'indiens. La langue du pays est l'espagnol, mais on fait usage d'un grand nombre de dialectes. La plupart des habitants professent la religion catholique, mais les autres cultes y jouissent d'une liberté entière.

Comme division territoriale, le Mexique est partagé en vingt-deux Etats. Les principales villes sont Mexico, capitale de l'empire, Puebla, Orizaba, Xalapa, la Vera-Cruz. Quelques indications sur ces différentes localités trouvent ici naturellement leur place.

Mexico compte 180,000 habitants. Le Mexico moderne, dit M. E.-C. de Rinjar, est construit tout entier sur l'emplacement de l'ancienne capitale des Aztèques. Son aspect est agréable et régulier; les rues y sont symétriques, larges, propres et unies; elles ont jusqu'à deux milles de longueur. Les maisons sont généralement de deux étages. Le premier est occupé par les maîtres, les serviteurs logent au rez-de-chaussée. La façade des maisons est peinte à la détrempe, en blanc, en rouge et en vert. Ces peintures donnent à la ville une apparence pittoresque. Les toits, pavés de briques et couverts en grande partie d'arbres à fleurs, sont une suite de terrasses qui offrent le soir de délicieuses promenades. Parmi les endroits les plus remarquables de la ville,

il faut citer en première ligne la *plaza Mayor*, une des plus belles qui soient au monde. Elle est entourée de vastes et beaux édifices; à l'est, la cathédrale; au nord, le palais du gouvernement; au midi, la *casa del Estado*, bâtie par Fernand Cortez; à l'ouest, de belles maisons avec des portiques. A l'époque où les mines de Potosi défrayaient le luxe, tout était or et argent dans cette ville. L'aspect en était féerique; les églises brillaient d'un éclat extraordinaire. Aujourd'hui le luxe est bien tombé, mais les églises sont encore richement décorées. La cathédrale a cinq cents pieds de long; l'architecture en est lourde et mixte; elle est ornée de nombreuses statues d'une exécution médiocre.

L'un des plus beaux édifices de Mexico est certainement le couvent des franciscains. Le couvent des dominicains mérite aussi d'être remarqué. Le palais du vice-roi, aujourd'hui occupé par la présidence, offre des beautés d'un autre ordre. L'étendue, l'élégance, la symétrie des constructions en font un des plus beaux monuments du monde entier. *La Mineria* (École des Mines) est une construction plus moderne.

Mexico n'a qu'une seule salle de spectacle. C'est un édifice vaste et bien bâti, dont la forme intérieure est celle d'un fer à cheval allongé, qui se rétrécit beaucoup du côté de la scène. L'élite de la société ne va guère au théâtre, et cette abstention s'explique par la détestable habitude de fumer pendant les représentations.

Les principales promenades publiques de Mexico sont l'Alameda et la promenade de Bucareli.

L'Alameda se compose de plusieurs allées de frênes convergeant vers des ronds-points entourés de banquettes de pierre, avec un bassin à jet d'eau au milieu. Cette promenade, située à l'une des extrémités de la ville, est la seule dont les piétons puissent jouir. Vers cinq heures de l'après-midi, les voitures arrivent à l'Alameda, en font plu-

sieurs fois le tour, puis s'en vont à Bucareli jusqu'à la nuit tombante.

La promenade de Bucareli n'est qu'une grande allée bordée de saules et de bouleaux, avec deux places circulaires. Les voitures se mettent à la file les unes des autres et, après avoir fait le tour du premier et du second bassin, elles reviennent sur leurs pas pour recommencer la même course, et s'arrêtent au rond-point principal, où s'élève une statue équestre, pour voir défiler les autres.

Le dimanche et les jours de fête, l'élégance des toilettes, le nombre et le luxe des équipages, font un petit Longchamp de ces deux promenades, que les Européens ont contribué surtout à mettre à la mode.

Parmi les autres villes de l'État de Mexico nous trouvons Guadalupe, moins célèbre par sa population que par le monastère de *Nuestra Senora de Guadalupe*, bâti sur les hauteurs de Tepejacae. C'est un vaste et majestueux édifice dans lequel on montre une riche statue de la Vierge, en grande dévotion dans tout le Mexique. C'est pour cela qu'au début de la guerre de l'indépendance le parti des Mexicains était désigné sous le nom de *Guadalupes*, tandis que les Espagnols étaient appelés *Gachupines*.

Après *Mexico* il faut citer, en se rapprochant de la Vera-Cruz, *la Puebla*, une des plus riches et des plus belles cités du Mexique. Elle se déploie, dit encore M. de Rinjar, sur le plateau d'Anahuac. Son territoire est bien cultivé et les environs sont ravissants. Les maisons sont régulières, propres, assez vastes et élevées de deux à trois étages. Les rues sont larges et pourvues de trottoirs. Il y a plus de soixante églises et une vingtaine de couvents. Chaque maison a un patron religieux placé dans un lieu apparent : c'est le plus souvent un enfant Jésus ou un saint en cire. La cathédrale est merveilleuse d'or et d'argent accumulés avec une incroyable profusion.

Orizaba, où le corps expéditionnaire a fait un long séjour pour attendre la fin des pluies, a été décrite *de visu* par un correspondant du *Monde illustré*. « Cette ville, dit-il, est située dans une des vallées les plus fertiles que l'on connaisse, produisant à l'envi les fruits de toute espèce ; son café est très-renommé, ainsi que son tabac. Parmi les édifices remarquables, nous citerons : l'église de la Parroquia (cathédrale), richement ornée et d'une architecture assez régulière ; sa construction a coûté 700,000 piastres ; — le *couvent des carmélites*, édifice de construction un peu lourde et richement orné de peintures ; la richesse des moines était immense et proverbiale ; — le couvent de *San José de Gracia*, transformé aujourd'hui en hôpital militaire, un des plus beaux et des plus grands en ce genre qui soient au Mexique. Quantité d'autres temples et bon nombre de couvents sont disséminés dans toute la ville ; mais on ne remarque aucun autre édifice public.

Orizaba est entourée de villages indiens qui sont de véritables parcs, avec de belles allées ombragées par des arbres de toute espèce : à chaque angle de ces allées, s'élèvent une ou deux cases couvertes en chaume, demeures modestes des Indiens, où nul Européen ne pénètre. Au milieu de ces parcs se dresse habituellement un *téocalis*, tombeau des chefs indiens, sur le sommet duquel, lors de la conquête espagnole les missionnaires bâtirent, à la place du temple païen, leurs premières églises.

Quant à *Xalapa* située, comme nous l'avons dit, sur l'autre route qui mène de la Vera-Cruz à Mexico, c'est une cité sans importance et qui sert d'étape aux voyageurs. Elle est d'un aspect très-pittoresque.

La Vera-Cruz, port de débarquement, est située dans un terrain bas et miasmatique. En face de la ville s'élève le fort de San Juan de Ulloa, qui passait pour imprenable et qui cependant fut facilement emporté en 1838.

VII

Maintenant, si nous nous demandons ce que l'ambition des partis, les désordres perpétuels, les dissensions intestines, les passions anarchiques ont fait de ce riche pays sur lequel la main de Dieu avait répandu des richesses, la réponse est triste. « Si, par un miracle étrange, dit un historien, le sol mexicain rejetait tout le sang dont il a été abreuvé depuis près de quarante ans, les populations épouvantées recuferaient devant ce flot de sang. Des champs incultes, des finances dilapidées, l'ignorance et l'abâtardise, nul sentiment de la justice, nulle sécurité pour personne, voilà le fruit de la guerre civile au Mexique. »

« Pas de jour, écrit, le 15 mars 1861, M. Dubois de Saligny, ministre de l'Empereur à Mexico, au ministre des affaires étrangères, pas de jour où, à la tombée de la nuit, sur tous les points de la capitale, dans les faubourgs les plus déserts comme au milieu des quartiers les plus populeux, plusieurs personnes ne fussent attaquées par les assassins. Mais ce qui fut tout d'abord remarqué, c'est que ces attaques nocturnes, accomplies plus d'une fois à sept heures du soir, dans la rue la plus commerçante et la plus fréquentée, s'adressaient exclusivement à des étrangers. Le poignard des assassins était dirigé principalement contre les Français et les Allemands.

« Ces faits avaient pris un caractère si grave, que les représentants étrangers ne purent se dispenser de faire d'abord des remontrances amicales au gouvernement, et ensuite de le presser, en termes plus sévères, d'aviser aux

moyens nécessaires pour protéger la vie des paisibles habitants de Mexico.

« Le gouvernement, éveillé sur les dangers de la situation et sortant de sa léthargie, a pris des mesures pour organiser une police sérieuse. Mais, par une fâcheuse coïncidence, au moment où l'on commençait à se rassurer dans la capitale, les routes de la république, celle de Vera-Cruz surtout, se sont trouvées de nouveau livrées aux exploits des brigands, par suite de rivalités et de dissentiments survenus entre les chefs des différents corps des volontaires préposés à leur garde. C'est principalement sur la partie de la route de Vera-Cruz qui sépare Mexico de Puebla que les vols et les crimes se sont multipliés, dans ces derniers temps, d'une manière effrayante. Depuis plusieurs mois, pas une seule des diligences employées au service entre ces deux villes n'a réussi à faire ce trajet, trente-deux lieues tout au plus, sans être arrêtée plusieurs fois par les malfaiteurs. Quelques-unes l'ont été jusqu'à six et même sept fois (1). » Et dans une autre dépêche, l'honorable ministre de l'Empereur déclarait que les réquisitions, les emprunts forcés, les confiscations, les exactions de toutes sortes, étaient à l'ordre du jour. Trois des personnes comprises, pour chacune 48,000 piastres, dans l'emprunt forcé décrété au commencement du mois, avaient été mises en prison et menacées du dernier supplice, si elles ne versaient, *avant midi*, 50,000 piastres chacune. Les étrangers n'étaient respectés ni dans leurs personnes ni dans leurs propriétés; et le gouvernement ne tenait aucun compte des remontrances qui lui étaient adressées par

(1) Voir les documents diplomatiques communiqués par le Gouvernement français au Sénat et au Corps législatif, et publiés dans les *Archives diplomatiques*, recueil mensuel de diplomatie et d'histoire. Amyot, éditeur, 8, rue de la Paix.

leurs représentants. Un résident étranger étant allé se plaindre au ministre de la guerre, au sujet d'une réquisition forcée à laquelle on l'avait soumis, le ministre de la guerre lui avait répondu qu'il avait sans doute raison, mais que le gouvernement mexicain, dans la position où il était réduit, était résolu à mettre la main sur tout ce qui se trouverait à sa convenance, sans se soucier des réclamations des ministres étrangers, ni de leurs escadres. On voit que l'esprit de rapine et de violence a obscurci, au Mexique, les plus vulgaires notions de l'équité, et que les étrangers, objet de la répulsion instinctive des nationaux, accablés sous le poids d'impôts arbitraires, sont menacés dans leurs droits, comme dans leur existence. Ce n'est pas de la civilisation, c'est de la barbarie en plein XIXe siècle.

Est-il besoin d'ajouter qu'au milieu de cette anarchie, de cette révolution permanente d'un peuple qui n'a conservé d'énergie que pour le désordre, véritable décadence sociale, les bases de l'administration mexicaine ont croulé de fond en comble. Point d'ordre dans les finances, point d'armée régulière; une nation tiraillée en sens inverse par des pouvoirs rivaux; des gouvernements éphémères, et rien de durable, si ce n'est la dette publique, qui s'accroît avec les emprunts et les intérêts qui s'accumulent. Dans l'armée presque autant d'officiers que de soldats, et, comme au temps de la décadence romaine, la guerre civile sortant de ce conflit d'ambitions et d'antagonisme militaires. Enfin tous les éléments de confusion, de dissolution et d'anarchie réunis sur ce malheureux pays pour le rendre intolérable à lui-même et intolérable aux étrangers. La France, l'Espagne et l'Angleterre, lasses de demander vainement la réparation des griefs et l'exécution des traités, se réunirent pour adresser au gouvernement mexicain une mise en demeure énergique.

VIII

Il y avait là, on doit le déclarer hautement, une impérieuse nécessité pour la France, pour sa dignité, de ne pas supporter plus longtemps les refus et les insolentes bravades d'un gouvernement sans franchise et sans loyauté. On molestait, on pressurait, on assassinait au Mexique nos compatriotes, et on refusait de donner satisfaction au ministre de l'Empereur. C'en était trop pour la légitime fierté de la France impériale ; et tant pis pour qui ne comprendrait pas cette susceptibilité de l'honneur national. Le patriotisme approuve hautement la conduite du gouvernement de l'Empereur. Elle est conforme aux plus nobles traditions du pays.

Mais en dehors de cette considération qui se comprend d'elle-même, il y avait des motifs politiques, les uns communs aux trois puissances, les autres intéressant la France d'une manière plus directe. Nous citerons la nécessité de régénérer la race latine, qui menaçait d'être absorbée et anéantie par les descendants des Anglo-Saxons. M. Michel Chevalier, dans son remarquable travail, a parfaitement élucidé ce point délicat de la question du Mexique. Nous aimons à le citer. « Il y a, dit-il, dans la civilisation occidentale ou chrétienne, une branche bien distincte qu'on définit par la dénomination de races latines. Elle a son siége en France, en Italie, dans la péninsule hispano-portugaise et dans les contrées que les nations française, italienne, espagnole, portugaise, ont peuplées de leurs rejetons. Elle est caractérisée par la prépondérance numérique ou même par

la domination exclusive du culte catholique. Elle n'est pas tout le catholicisme ; mais elle en est plus particulièrement la séve et l'éclat. Sans rabaisser personne, on peut dire que la France est depuis longtemps l'âme de ce groupe, non-seulement l'âme, mais le bras. Sans elle, sans son énergie, sans son initiative, le groupe des nations latines serait réduit dans le monde à ne plus faire qu'une figure subalterne, et il y a longtemps qu'il eût été complétement éclipsé. Elle ne forme pas seulement la sommité du groupe latin, elle en est la protectrice depuis Louis XIV.

« Lorsqu'on regarde la mappemonde et qu'on y compare, à deux siècles environ d'intervalle, l'espace occupé par les peuples catholiques à celui sur lequel se sont assises et fortement retranchées, avec tous les attributs de la puissance et de la civilisation, les nations chrétiennes dissidentes, protestants des diverses communions et grecs, on est frappé et consterné de tout ce que les premiers ont perdu et de ce que les autres ont gagné et gagnent chaque jour. On est confirmé dans ce pénible sentiment lorsqu'on interroge la statistique sur la progression de la population et de la richesse dans les différents États. Les nations catholiques menacent d'être submergées par une mer qui monte toujours.

« Parmi les intérêts divers de la politique française, comme aussi parmi ses devoirs, il n'en est aucun qui soit plus direct et plus grand que de maintenir et de développer la puissance du groupe latin, boulevard du faisceau des nations catholiques. Il est indispensable à la France de soutenir autant que possible l'existence des diverses unités qui le composent, tout comme les nations dont le groupe est formé sont intéressées à ce que la France soit forte et investie d'une grande influence, car elle est pour elles une sœur aînée dont l'autorité est leur sauvegarde. Dans la communauté d'idées et de sentiments qui se fait

de plus en plus remarquer entre les nations de l'Europe, il est aujourd'hui exact de dire ce que Napoléon Ier avançait un peu prématurément peut-être, il y a soixante ans, que toute guerre européenne est une guerre civile; mais c'est bien plus vrai encore quand il s'agit des conflits entre les nations latines.

« Ainsi il importe à la France, il est de son intérêt intime et étroit que l'Espagne soit une nation vivace, douée de grands moyens d'action et pesant dans la balance du monde; qu'il en soit de même de l'Italie; que le Portugal renaisse, autant que le lui permet l'exiguïté de son territoire, à de grandes destinées; que la Belgique, si industrieuse, si libérale et si sage, excepté quand elle dépense son argent à fortifier Anvers, soit comptée pour quelque chose, et que les Etats fondés avec des matériaux espagnols et portugais dans le nouveau monde grandissent en culture intellectuelle et morale, en richesse et en population, au lieu d'être dévorés par l'anarchie qui les consume presque tous depuis qu'ils ont conquis leur indépendance. A ce point de vue, l'empereur Napoléon III a fait de l'excellente politique lorsqu'il a soutenu l'Espagne et a demandé qu'elle fût classée parmi les grandes puissances de l'Europe. Ce n'est pas seulement le souvenir de sa splendeur passée qui autorise l'Espagne à aspirer à ce rang : elle est fondée à le réclamer par les progrès qu'elle a su accomplir depuis qu'elle s'est soustraite à la malfaisante étreinte du régime du pouvoir absolu. Henri IV et Richelieu ont été de grands politiques quand ils on ébranlé et diminué la puissance espagnole. C'était la donnée qui convenait à leur siècle. S'ils revenaient au monde aujourd'hui, leur génie procéderait différemment et s'appliquerait à relever l'Espagne. Du même point de vue, il est impossible de ne pas reconnaître que l'assistance donnée à l'Italie avec tant de résolution et d'à-propos

en 1859, pour qu'elle s'affranchît du joug de l'Autriche, et l'impulsion à la faveur de laquelle cette belle contrée a déjà presque complétement accompli son unité, émanent aussi d'une grande politique. La France, appuyée sur les deux péninsules et unie à elles par les liens d'une sympathie réciproque et par mille tendances communes, par les rapprochements du langage, des habitudes, des idées, et avant tout de la religion, conservera, pour leur bien comme pour le sien et pour celui du monde entier, une influence qui lui échapperait vraisemblablement bientôt, si elle était seule ou si les autres États catholiques étaient affaiblis et abaissés par leur isolement, désorganisés par des luttes intestines ou rendus impuissants par le morcellement et les rivalités auxquels l'Italie était livrée avant 1859. »

Ainsi, par l'expédition du Mexique, la France reste fidèle à sa politique traditionnelle de relever et de soutenir les États peuplés par les races latines. Voyons maintenant par quels événements fut amenée la rupture diplomatique, et quelle fut l'attitude du gouvernement français en présence du mauvais vouloir évident des autorités mexicaines.

CHAPITRE TROISIÈME

DÉCLARATION DE GUERRE

Rupture des relations internationales et diplomatiques. — Les griefs de la France, de l'Espagne et de l'Angleterre contre le gouvernement de Juarez. — Convention de Londres. — Document officiel. — Arrivée des escadres et des forces alliées. — L'armée mexicaine. — Dissentiment entre les plénipotentiaires. — Les conférences d'Orizaba. — La convention de Soledad. — Les prétentions du général Prim. — Retraite des Espagnols et des Anglais. — Attitude énergique de la France. — Des renforts sont expédiés au Mexique.

I

Ce fut vers le mois de juillet 1861 que l'audace et la mauvaise foi du gouvernement de Juarez provoquèrent une rupture des relations diplomatiques et internationales. Un décret inique rendu en plein congrès et promulgué par Juarez brisait toutes les conventions passées avec les gouvernements étrangers, et déclarait que pen-

dant deux ans toutes les douanes engagées aux nations étrangères seraient intégralement perçues pour le compte du gouvernement mexicain. C'était le comble de la déloyauté et de l'abus de confiance, et un gouvernement qui ne craignait pas de signer un acte pareil ne méritait aucune considération. Une double protestation fut faite, par M. Dubois de Saligny au nom de la France, et M. Charles Wycke au nom de l'Angleterre, et les deux représentants de ces puissances, agissant dans un complet accord, rompirent toute relation diplomatique avec le gouvernement mexicain.

Le 4 septembre, le *Moniteur* annonçait en ces termes la résolution énergique des représentants du cabinet des Tuileries et du cabinet de Saint-James : « A la suite d'*actes contraires au droit des gens*, contre lesquels ils ont vainement protesté, l'envoyé de France et le ministre d'Angleterre ont rompu les relations diplomatiques avec Juarez. »

Le lendemain, M. Thouvenel, ministre des affaires étrangères, adressait une dépêche à M. Dubois de Saligny, pour lui annoncer que le gouvernement de l'Empereur donnait une entière approbation à sa conduite et protestait de la manière la plus énergique contre celle du gouvernement de M. Juarez. Son Excellence le ministre prescrivait à M. de Saligny de poser au gouvernement mexicain un dernier ultimatum comportant réparation de tous nos griefs, ajoutant que si l'on refusait d'accepter ces conditions, il devait quitter sans délai Mexico avec tout le personnel de la légation.

L'ultimatum n'aboutit qu'à provoquer de belles paroles et de vaines promesses, et comme les exactions du gouvernement mexicain et les attaques dirigées contre nos nationaux se multipliaient avec une audace d'autant plus grande que les coupables se croyaient assurés de l'impu-

nité (1), le départ de Mexico de M. Dubois de Saligny révéla la résolution du gouvernement français d'employer les voies énergiques, et l'Empereur décida qu'une division navale placée sous les ordres du contre-amiral Jurien de la Gravière aurait mission de se rendre dans le golfe du Mexique.

II

C'est alors que l'Angleterre et l'Espagne, qui comme nous avaient subi les violences et les dénis de justice du gouvernement mexicain, entrèrent en négociation pour agir d'un commun accord, et c'est alors que fut conclue à Londres, le 31 octobre 1861, entre la France, l'Espagne et la Grande-Bretagne, la convention suivante, dont il importe, au point de vue historique, de faire connaître la teneur. En voici le texte :

CONVENTION.

« Sa Majesté l'Empereur des Français, Sa Majesté la reine d'Espagne et Sa Majesté la reine de la Grande-Bretagne et d'Irlande, se trouvant placées, par la conduite

(1) Il paraît même que dans une fête nationale qui eut lieu le 3 novembre à Mexico, le ministre de France, se promenant dans la foule avec un de ses collègues, aurait été insulté et provoqué de la façon la plus brutale, par un des adeptes du gouvernement de Juarez, à la suite d'une conversation qu'on lui aurait prêtée. (Extrait d'une correspondance adressée au *Moniteur* du 7 janvier 1862.)

arbitraire et vexatoire des autorités de la république du Mexique, dans la nécessité d'exiger de ces autorités une protection plus efficace pour les personnes et les propriétés de leurs sujets, ainsi que l'exécution des obligations contractées envers elles par la république du Mexique, se sont entendues pour conclure entre elles une convention, dans le but de combiner leur action commune, et à cet effet ont nommé pour leurs plénipotentiaires, savoir :

« Sa Majesté l'Empereur des Français, S. Exc. le comte de Flahaut de la Billarderie, sénateur, général de division, grand-croix de l'ordre impérial de la Légion d'honneur, son ambassadeur extraordinaire auprès de Sa Majesté la reine de la Grande-Bretagne et d'Irlande ;

« Sa Majesté la reine d'Espagne, S. Exc. don Xavier de Isturiz y Montero, chevalier de l'ordre insigne de la Toison d'or, grand-croix de l'ordre royal de Charles III, grand-croix de l'ordre impérial de la Légion d'honneur, sénateur du royaume, son envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire à la cour de Sa Majesté la reine du royaume uni de la Grande-Bretagne et d'Irlande ;

« Sa Majesté la reine de la Grande-Bretagne et d'Irlande, le très-honorable Jean, comte Russell, vicomte Amberley de Amberley et Artsalla, pair du royaume uni, conseiller de Sa Majesté en son conseil privé, principal secrétaire d'État de Sa Majesté pour les affaires étrangères ;

« Lesquels, après avoir échangé leurs pouvoirs, sont tombés d'accord pour arrêter les articles suivants :

« Article 1er. Sa Majesté l'Empereur des Français, Sa Majesté la reine d'Espagne et Sa Majesté la reine de la Grande-Bretagne et d'Irlande s'engagent à arrêter, aussitôt après la signature de la présente convention, les disposi-

tions nécessaires pour envoyer sur les côtes du Mexique des forces de terre et de mer combinées dont l'effectif sera déterminé par un échange ultérieur de communications entre leurs gouvernements, mais dont l'ensemble devra être suffisant pour pouvoir saisir et occuper les différentes forteresses et positions militaires du littoral mexicain.

« Les commandants des forces alliées seront, en outre, autorisés à accomplir les autres opérations qui seraient jugées, sur les lieux, les plus propres à réaliser le but spécifié dans le préambule de la présente convention, et notamment à assurer la sécurité des résidents étrangers.

« Toutes les mesures dont il s'agit dans cet article seront prises au nom et pour le compte des hautes parties contractantes, sans acception de la nationalité particulière des forces employées à les exécuter.

« Art. 2. Les hautes parties contractantes s'engagent à ne rechercher pour elles-mêmes, dans l'emploi des mesures coercitives prévues par la présente convention, aucune acquisition de territoire ni aucun avantage particulier, et à n'exercer, dans les affaires intérieures du Mexique, aucune influence de nature à porter atteinte au droit de la nation mexicaine de choisir et de constituer librement la forme de son gouvernement.

« Art. 3. Une commission composée de trois commissaires, un nommé par chacune des puissances contractantes, sera établie avec plein pouvoir de statuer sur toutes les questions que pourraient soulever l'emploi et la distribution des sommes d'argent qui seront recouvrées au Mexique, en ayant égard aux droits respectifs des parties contractantes.

« Art. 4. Les hautes parties contractantes, désirant, en outre, que les mesures qu'elles ont l'intention d'adopter

n'aient pas un caractère exclusif, et sachant que le gouvernement des États-Unis a, de son côté, des réclamations à faire valoir, comme elles, contre la république mexicaine, conviennent qu'aussitôt après la signature de la présente convention il en sera communiqué une copie au gouvernement des États-Unis; que ce gouvernement sera invité à y accéder, et qu'en prévision de cette accession, leurs ministres respectifs à Washington seront immédiatement munis de leurs pleins pouvoirs à l'effet de conclure et de signer collectivement ou séparément, avec le plénipotentiaire désigné par le président des États-Unis, une convention identique, sauf suppression du présent article, à celles qu'elles signent à la date de ce jour. Mais comme les hautes parties contractantes s'exposeraient, en apportant quelque retard à la mise à exécution des articles 1 et 2 de la présente convention, à manquer le but qu'elles désirent atteindre, elles sont tombées d'accord de ne pas différer, en vue d'obtenir l'accession du gouvernement des États-Unis, le commencement des opérations susmentionnées au delà de l'époque à laquelle leurs forces combinées pourront être réunies dans les parages de Vera-Cruz.

« Art. 5. La présente convention sera ratifiée, et les ratifications en seront échangées à Londres dans le délai de quinze jours.

« En foi de quoi, les plénipotentiaires respectifs l'ont signée et y ont apposé le sceau de leurs armes.

« Fait à Londres, en triple original, le trente et unième jour du mois d'octobre de l'an de grâce mil huit cent soixante et un.

(L. S.) Signé Flahaut.
(L. S.) Signé Xavier de Isturiz.
(L. S.) Signé Russell. »

La convention signée, les trois puissances préparèrent activement l'expédition combinée, à laquelle l'Espagne fournit 6 ou 7,000 hommes, la France 2,500, et l'Angleterre une flotte et quelques soldats de marine destinés à être momentanément débarqués. A ces forces réunies voici, d'après la note d'un officier général de l'armée mexicaine, l'état des troupes régulières que le gouvernement de Juarez pouvait opposer :

A Mexico.

Infanterie........................ 2,000 hommes.
Cavalerie........................ 300
Artillerie : 12 pièces de 8, dont 6 rayées.

A Toluca.

Infanterie........................ 2,000
Cavalerie........................ 150
Artillerie : 6 pièces de 8.

A Puebla.

Sapeurs........................ 500
Artillerie : 6 pièces de 8.

Total, 3 régiments, 30 canons...... 4,950 hommes.

Cavalerie régulière de Carbajal, Aureliano, Rivera et Juan Diaz......... 800

Presque la moitié de l'artillerie est désorganisée, sans l'attelage et sans les munitions nécessaires.

Pour concentrer ces forces entre Perote et Xalapa, il fallait au moins un mois, et la dépense occasionnée par ces opérations ne devait pas être moindre de 6,000 piastres par jour.

Gardes nationales.

Vera-Cruz..............	300
Xalapa..................	200
Puebla..................	2,000
Perote..................	100
Mexico..................	4,000
Indiens des villages.......	3,000
Total............	9,600

La garde nationale devant occuper les garnisons, il y avait seulement un nombre très-réduit qui pouvait être employé contre l'armée envahissante.

Pour se rendre à Mexico, le corps de Guanajuato avait besoin de quinze jours pour le moins et le secours de trois semaines.

Ce furent les troupes espagnoles qui arrivèrent les premières dans les eaux du Mexique, et on ne lira pas sans intérêt le récit de l'effet produit sur la population de la Vera-Cruz par l'apparition du pavillon espagnol. Nous extrayons ces détails d'une correspondance du *Moniteur :*

« Le 8 décembre, au matin, la ville de la Vera-Cruz a été mise en émoi par l'apparition d'une division navale espagnole, composée de deux frégates et de neuf transports à vapeur. L'impression produite par l'arrivée de ces forces sur la rade de Sacrificios a été d'autant plus vive que l'on s'était jusque-là bercé de l'espoir, sinon d'éviter l'intervention étrangère dont on se savait menacé, du moins de la voir ajourner encore par des négociations diplomatiques qui auraient laissé du temps pour se préparer à la résistance. Ces illusions durent tomber devant la réalité, et une véritable panique succéda tout à coup à l'inexpli-

cable insouciance dans laquelle on était resté. On crut d'abord à une attaque immédiate; les grilles en fer du port furent fermées, et, pendant que la population se précipitait vers les portes qui donnent sur la campagne, l'autorité pressait l'enlèvement du matériel de guerre; la ville était mise en état de siége, et la garde nationale convoquée en toute hâte. L'agitation se calma un peu lorsqu'on vit l'escadre espagnole aller prendre en bon ordre le mouillage d'Anton Lizardo, à douze milles de la ville; cependant une sorte d'émeute eut lieu dans la soirée, et le gouvernement ayant fait amener près du môle le trois-mâts espagnol *Maria Concepcion*, saisi l'année dernière, la populace y mit le feu. On n'en continua pas moins ce jour-là et les suivants le désarmement du fort de Saint-Jean d'Ulloa. Sur les 132 pièces d'artillerie qu'il contenait, on évalue à 50 ou 60 le nombre de celles qui en ont été enlevées.

Le 10 au matin, la seconde division espagnole, formée de treize bâtiments de guerre et de transports à voiles, vint rejoindre celle qui était déjà mouillée à Anton Lizardo. Le lendemain, l'amiral Rubalcaba, commandant la flotte, annonça aux capitaines des bâtiments français et anglais *la Foudre* et *l'Ariadne*, ancrés en rade de Sacrificios, son intention de sommer le gouverneur de la Vera-Cruz de remettre entre ses mains la ville et le fort de Saint-Jean d'Ulloa, en lui déclarant que si dans les vingt-quatre heures il n'avait pas reçu une réponse satisfaisante, il enlèverait la place de vive force, et laisserait à qui de droit la responsabilité des événements. Il fut convenu en même temps, entre l'amiral espagnol et le commandant de la *Foudre*, que, jusqu'à l'arrivée du commandant en chef des forces françaises, les troupes de Sa Majesté Catholique couvriraient de leur protection les Français et les propriétés françaises dans tout pays mexicain occupé par l'armée espagnole.

Il demeura entendu, en outre :

1° Que le consul de France et le commadant supérieur français recevraient à l'avance avis de toute attaque de vive force projetée contre la ville, de façon qu'ils eussent le temps de pourvoir à la sécurité des Français, suivant les circonstances ;

2° Que, même après la prise de possession de la Vera-Cruz au nom de Sa Majesté Catholique, l'amiral commandant en chef des forces françaises pourrait, dès son arrivée, faire entrer dans la ville et la forteresse un nombre de troupes égal à celui qu'y auraient mis les Espagnols ;

3° Que les sommes trouvées dans les caisses publiques, ainsi que celles perçues à la douane ou dans les diverses administrations pendant l'occupation espagnole, seraient vérifiées par une commission mixte, désignée *ad hoc* par les ministres des trois cours alliées, et mises en réserve jusqu'à l'arrivée des commandants en chef, sans qu'il pût en être disposé pour quelque cause que ce fût ;

4° Qu'aucun fort, aucune fortification, aucun établissement public ne serait détruit, à moins d'absolue nécessité et pour les besoins de la défense ;

5° Que le blocus établi devant le port, contre les bâtiments mexicains, par l'amiral espagnol, ne concernerait en rien les navires français, lesquels demeureraient libres de mouiller dans les ports du Mexique et d'y faire le commerce comme auparavant ;

6° Que le commandant en chef des forces espagnoles, même étant en possession de la ville et des forts de la Vera-Cruz, ne s'avancerait point dans l'intérieur et ne con-

clurait aucun traité avec le gouvernement mexicain sans la participation du gouvernement de l'Empereur;

7° Enfin que tous les droits quelconques de la France seraient réservés comme si elle concourait elle-même à la prise de la place.

Le capitaine Van Donop, commandant de l'*Ariadne*, s'est associé pour son compte aux conditions stipulées par le commandant de la *Foudre*, et, comme lui, il a cru devoir, en l'absence d'instructions précises de son gouvernement, s'abstenir de se joindre aux forces espagnoles pour l'attaque de la Vera-Cruz.

Cette dernière éventualité ne devait pas d'ailleurs se réaliser, car, le jour même de l'entrevue qui avait lieu à bord de la *Foudre*, une proclamation du général mexicain annonçait l'abandon prochain de la ville et défendait aux habitants de fournir des vivres aux Espagnols.

Retenu pendant deux jours dans l'immobilité par un coup de vent du nord, ce ne fut que le 14 que l'amiral Rubalcaba put faire parvenir au gouverneur la sommation de rendre la place. Dès que cette pièce fut connue dans la ville, on accéléra l'évacuation. Le général mexicain Uraga, nommé depuis peu de jours au commandement de l'armée orientale, s'était dès la veille emparé de tous les chevaux et avait forcé, sous peine de mort, tous les propriétaires de bestiaux des environs de les interner à huit lieues au moins de la Vera-Cruz. Les routes étaient encombrées de chariots et de fuyards entraînés par une terreur irréfléchie; à l'intérieur de la ville, les maisons étaient barricadées, et les étrangers s'attendaient au pillage.

Le 15, la réponse des autorités mexicaines à la sommation fut transmise à l'amiral espagnol, par l'intermédiaire du consul de France et du commandant de la *Foudre*. Il y

était dit que la ville et le fort seraient évacués le jour même à midi. A la réception de cette réponse, l'amiral quitta le mouillage d'Anton Lizardo pour venir, sur les quatre heures du soir, jeter l'ancre devant la Vera-Cruz, dont la population, rassemblée sur les terrasses des maisons, attendait avec une sorte de désir inquiet l'arrivée des Espagnols. Une députation de l'*ayuntamiento* se disposait à aller ouvrir les portes; mais le temps, qui, pendant toute la journée, avait été favorable, redevint mauvais et le débarquement ne put s'effectuer.

Le 16, l'amiral s'avança lui-même sous le fort de Saint-Jean d'Ulloa, à bord de la frégate à vapeur *Isabel la Catolica;* il fut rejoint vers le soir par le général Gasset.

Le 17, au matin, les Espagnols entrèrent dans la ville. Ils y trouvèrent, ainsi que dans le fort, des canons qui n'avaient pas même été encloués, des munitions et un matériel considérable. A midi, le drapeau espagnol, hissé sur la Vera-Cruz fut salué de vingt et un coups de canon par le vaisseau amiral.

Depuis ce moment, les Espagnols travaillent à s'organiser; ils débarquent peu à peu leurs troupes et leurs munitions; mais la proclamation du général Uraga, qui déclare traîtres à la patrie et menace de mort tous les Mexicains qui resteraient auprès de l'ennemi, a entraîné la plus grande partie des habitants loin de la ville. Les voyageurs arrivés de Mexico ont trouvé les routes encombrées de chariots abandonnés, de canons jetés dans les fossés, de bagages et de soldats sans armes, sans vêtements et sans pain. Sous le coup de cette misère et de l'irritation qu'elle produit, on redoute de voir surgir avant peu des bandes de guérillas, et se produire des désordres contre lesquels l'arrivée des forces françaises et anglaises semble à la majorité de la population la garantie la plus sûre et la plus désirable. La possibilité d'une modification dans le régime

politique du pays se présente à beaucoup d'esprits comme le seul moyen de l'arracher, une fois pour toutes, à une anarchie devenue intolérable, et l'on a des raisons de penser que la partie honnête et calme de la nation accueillerait favorablement, dans les circonstances actuelles, toute mesure qui, en respectant son indépendance et en ménageant son amour-propre, tendrait à assurer au Mexique, d'une façon durable, des conditions d'ordre et de sécurité.

De son côté, la division navale française commandée par l'amiral Jurien de la Gravière arriva au commencement de janvier à la Havane. Elle fut l'objet d'une brillante réception de la part de la population havanaise, et le 7, après une traversée qui s'était accomplie par un temps magnifique, le pavillon français apparaissait à la Vera-Cruz. En même temps que l'amiral Jurien de la Gravière arrivait au Mexique le général Prim, monté sur la frégate espagnole *San Francisco de Assis*. La santé générale du corps expéditionnaire était excellente, et l'entente la plus complète existait entre les officiers, soldats ou marins des corps expéditionnaires alliés.

III

Avant d'aller plus loin, il importe d'examiner quelles étaient les préoccupations des trois puissances associées dans une expédition commune contre le Mexique. Pour ce qui concerne la France, rien n'est plus facile. Il suffit de relire les instructions que le ministre des affaires étrangères adressait à l'amiral Jurien de la Gravière, et qui

étaient communiquées en même temps aux cabinets de Londres et de Madrid :

« L'intérêt de notre dignité et des considérations puisées dans les circonstances climatériques du littoral se réunissent pour exiger un résultat prompt et décisif. C'est principalement en vue de cette éventualité qu'il est mis à votre disposition un corps de troupes de débarquement qui, joint aux autres contingents militaires, fournira aux alliés les moyens d'étendre le cercle de leur action. Le Gouvernement de l'Empereur admet que, soit pour atteindre le gouvernement mexicain, soit pour rendre plus efficace la coercition exercée sur lui par la prise de possession de ses ports, vous puissiez vous trouver dans la nécessité de combiner une marche dans l'intérieur du pays, qui conduirait, s'il le fallait, les forces alliées jusqu'à Mexico même. J'ai à peine besoin d'ajouter qu'une autre raison pourrait vous y déterminer : ce serait la nécessité de pourvoir à la sûreté de nos nationaux, dans le cas où elle se trouverait menacée sur un point quelconque du territoire mexicain que l'on pourrait raisonnablement atteindre.

« Les puissances alliées ne se proposent, je vous l'ai dit, aucun autre but que celui qui est indiqué dans la convention ; elles s'interdisent d'intervenir dans les affaires intérieures du pays, et notamment d'exercer aucune pression sur les volontés des populations, quant au choix de leur gouvernement. Il est cependant certaines hypothèses qui s'imposent à notre prévoyance et que nous avons dû examiner. Il pourrait arriver que la présence des forces alliées sur le territoire du Mexique déterminât la partie saine de la population, fatiguée d'anarchie, avide d'ordre et de repos, à tenter un effort pour constituer dans ce pays un gouvernement présentant les garanties de force et de stabilité qui ont manqué à tous ceux qui s'y sont succédé

depuis l'émancipation. Les puissances alliées ont un intérêt commun et trop manifeste à voir le Mexique sortir de l'état de dissolution sociale où il est plongé, qui paralyse tout développement de sa prospérité, annule pour lui-même et pour le reste du monde toutes les richesses dont la Providence a doté un sol privilégié, et les oblige elles-mêmes à recourir périodiquement à des expéditions dispendieuses pour rappeler à des pouvoirs éphémères et insensés les devoirs des gouvernements. Cet intérêt doit les engager à ne pas décourager des tentatives de la nature de celles que je viens de vous indiquer, et vous ne devriez pas leur refuser vos encouragements et votre appui moral si, par la position des hommes qui en prendraient l'initiative et par la sympathie qu'elles rencontreraient dans la masse de la population, elles présentaient des chances de succès pour l'établissement d'un ordre de choses de nature à assurer aux intérêts des résidents étrangers la protection et les garanties qui leur ont manqué jusqu'à présent. »

Ainsi le gouvernement français ne disait qu'une chose : « Je déclare n'avoir ni pour mon pays ni pour la famille impériale aucune ambition, je ne rêve aucune conquête, je veux la réparation qui m'est due ; je demande aux autres gouvernements s'ils sont dans la même pensée et s'ils ne tireront aucun résultat étranger des combinaisons communes. »

Quant à l'Angleterre et à l'Espagne, les documents diplomatiques, si impartialement analysés par S. Exc. M. Billault au Corps législatif, établissent que si l'Angleterre croyait qu'une simple démonstration suffirait pour amener le gouvernement de Juarez à composition, l'Espagne, au contraire, pensait comme la France qu'il fallait pénétrer dans l'intérieur du Mexique et même les vues du

cabinet de Madrid, ainsi que l'établit la correspondance diplomatique, dépassaient, avant la convention signée à Londres, les idées du gouvernement français.

Cette sorte de gradation dans les intentions des trois puissances concorde avec l'importance des forces envoyées au Mexique. L'Espagne, on le sait, avait le principal corps d'armée, tandis que l'Angleterre, désireuse de se tenir à peu près en dehors, n'envoyait que sa flotte et un petit nombre de soldats de marine. Le corps expéditionnaire de la France n'atteignait que 2,500 environ.

IV

Nous avons vu que l'escadre espagnole avait devancé toutes les autres et était arrivée dans les eaux du Mexique sans attendre le concours de la France et de l'Angleterre. L'amiral Ceballos, agissant d'après des instructions antérieures à la promulgation de la convention de Londres, occupa la Vera-Cruz et son fort.

Cette précipitation de la part des Espagnols ne laissa pas que d'impressionner défavorablement la France et l'Angleterre. On se disait que l'amiral Ceballos, instruit des négociations pendantes entre la France, l'Espagne et l'Angleterre, eût pu retarder son départ de la Havane, et ainsi les trois pavillons unis dans un même but auraient apparu ensemble en face de la Vera-Cruz. Quoi qu'il en soit, l'Empereur Napoléon III, convaincu de la nécessité d'aller dicter la paix à Mexico même, décida que notre corps expéditionnaire serait augmenté de trois mille

hommes, ce qui devait le rapprocher de l'effectif de l'Espagne et faire disparaître ainsi la prépondérance que donne la plus forte part de troupes. Ces troupes furent placées sous le commandement du brave général comte de Lorencez. Voici quelle fut alors la composition du corps expéditionnaire du Mexique :

Commandant, général de brigade LATRILLE DE LORENCEZ.

Chef d'état-major, colonel Letellier-Valazé.

Commandant de l'artillerie, chef d'escadron Michel.

Commandant du génie, capitaine Lebescond de Coatpont.

Chef des services administratifs, sous-intendant militaire Raoul.

Chef du service de santé, médecin principal Lallemand.

Troupes de l'armée de terre.

1er bataillon de chasseurs à pied (état-major et 6 compagnies), commandant Mangin (Léon).

99e régiment de ligne (état-major et 2 bataillons), colonel l'Hériller.

2e régiment de zouaves (état-major et 2 bataillons), colonel Gambier.

2e régiment de chasseurs d'Afrique (1 escadron).

9e régiment d'artillerie (1re batterie).

1er escadron du train d'artillerie (1 détachement).

2e régiment du génie (6e compagnie).

Compagnie d'ouvriers du génie (1 détachement).

3e escadron du train des équipages militaires (1re compagnie légère).

Détachements d'ouvriers d'administration et infirmiers militaires.

Troupes de l'armée de mer.

Un régiment d'infanterie.
Une batterie d'artillerie.
Un détachement de gendarmerie tiré des compagnies des Antilles.

Ces troupes, grâce à l'excellente organisation de l'armée et de la marine, furent rapidement en mesure de partir. L'embarquement eut lieu dans les derniers jours de janvier, à Brest et à Toulon.

V

Que faisaient pendant ce temps les plénipotentiaires réunis à la Vera-Cruz? Ils conféraient, discutaient et ne s'entendaient guère. Les dissentiments se portèrent principalement sur les demandes de la France, relatives au contrat Jecker. On aurait voulu que les représentants du cabinet des Tuileries fissent une concession sur ce point. Le contre-amiral Jurien de la Gravière et M. Dubois de Saligny refusèrent, alléguant leurs instructions. La discussion se prolongeait. On résolut d'en référer aux gouvernements respectifs et d'envoyer en même temps au gouvernement mexicain une note collective, laquelle, suivant l'expression de M. Billault, disait peu de chose des réparations à exiger. On entamait avec Juarez la question de la régénération du Mexique. C'était s'engager dans une mauvaise voie, et si l'on pouvait en douter, la réponse du gouvernement mexicain suffirait pour établir l'inutilité, sinon le danger de cette attitude de temporisation. En effet, dans sa réponse à la note des plénipotentiaires, le ministre des relations extérieures, M. Doblado, après avoir établi que

le gouvernement de Juarez fonctionnait régulièrement et avec l'assentiment libre et presque unanime des populations, exprimait l'espoir que, loin d'entraver par une intervention inopportune l'œuvre de réforme et de progrès inauguré par ce gouvernement, les puissances alliées voudraient bien accéder à la proposition qu'il leur faisait de *rembarquer les troupes qui se trouvaient en ce moment à la Vera-Cruz*. Il invitait en même temps les plénipotentiaires à se rendre, accompagnés d'une garde d'honneur de deux mille hommes, dans la ville d'Orizaba, où le gouvernement de la république enverrait de son côté des commissaires chargés de discuter et de conclure la convention destinée à satisfaire aux réclamations dont la légitimité aurait été constatée.

De pareilles propositions venant d'un gouvernement qui avait failli à toutes ses promesses, renié tous ses engagements, étaient vraiment dérisoires et ne tendaient qu'à gagner du temps. Il en eût été autrement, nous ne saurions trop le répéter, si les représentants de la France eussent pu appuyer leurs paroles de l'autorité que donne la prépondérance dans les moyens d'action. Ils furent forcés de subir une situation qu'ils ne pouvaient modifier.

VI

Pendant ce temps, Juarez, mettant à profit des instants précieux, promulguait un décret qui déclarait « traîtres à la patrie et menaçait de châtier comme tels les Mexicains qui s'uniraient aux Espagnols, les armes à la main, ou qui favoriseraient, de quelque manière que ce fût, la cause des

envahisseurs. » Il fallait avant tout, en effet, comprimer le mouvement régénérateur qui n'attendait pour se produire que l'initiative des puissances alliées. « Tous les renseignements qui parviennent ici de Mexico et de l'intérieur, écrivait de la Vera-Cruz, le 31 janvier, un correspondant du *Moniteur*, s'accordent à présenter la situation actuelle comme ne pouvant se prolonger plus longtemps en dépit des assertions intéressées du gouvernement et des journaux qui le soutiennent. Partout le commerce est arrêté ; aucune route n'est sûre, et les bandes qui interceptent les communications ne permettent pas aux voitures publiques de franchir les portes mêmes de la capitale. Dans l'enceinte de la ville règne le plus complet désordre ; en l'absence de toute police, les habitants n'osent sortir dans les rues sans être armés, et il est impossible, même en plein jour, de s'aventurer à une lieue de la ville sans courir le risque d'être dévalisé.

« Il est facile de comprendre que, dans un pareil état de choses, les vœux pour le succès de l'intervention et le désir de voir arriver les troupes alliées soient en quelque sorte universels. Néanmoins, comprimée par la terreur qui pèse sur elle, la masse de la population attend, pour faire éclater ses véritables sentiments, le moment où elle se verra délivrée, par la présence des forces européennes, du joug qu'elle subit depuis si longtemps. Ces sentiments, on peut le préjuger par les discours et les correspondances des hommes modérés et honnêtes de tous les partis, seront pour ainsi dire unanimes en faveur de l'établissement d'un pouvoir qui, par sa nature et sa forme, réponde aux anciennes traditions et aux intérêts de la nationalité mexicaine. »

Au lieu de marcher en avant, l'action des alliés semblait plutôt rétrogader, puisqu'elle aboutissait, le 19 février, à la convention de la Soledad, convention négociée par le

général Prim seul, mais acceptée ensuite et signée par les autres plénipotentiaires. Le premier article de cette convention admet :

« Que le gouvernement de Juarez qui régit actuellement les affaires du Mexique n'a nullement besoin du secours si bénévolement offert au peuple mexicain ; qu'il a à sa disposition les éléments de force et l'opinion pour se maintenir contre toute rébellion intestine ; que dès lors les alliés croient pouvoir entrer sur le terrain des traités dans le but de formuler les réclamations qu'ils ont à faire au nom de leurs nations respectives. »

Le second article porte que « des négociations s'ouvriront à Orizaba, et l'ouverture en a été fixée au 15 avril, quand l'on n'était encore qu'au 19 février. En attendant, l'article 4 permet à nos troupes un séjour plus sain sur les plateaux du Mexique, mais à une condition, c'est qu'après ces deux mois d'attente, si le 15 avril au plus tard les négociations ont avorté, nous rétrograderons jusqu'à la Terre *chaude*, jusqu'à cette terre empestée qui, à partir du mois d'avril, contient la fièvre jaune, et que nous laisserons nos hôpitaux et nos malades à la bonne foi de nos ennemis.

Enfin l'article 5 dispose que le drapeau de Juarez sera de nouveau arboré à la Vera-Cruz et à Saint-Jean d'Ulloa et flottera à côté des glorieuses couleurs de la France, de l'Angleterre et de l'Espagne !

Nous ne pouvons mieux caractériser cette convention et la voie regrettable dans laquelle on était entré au Mexique qu'en rappelant l'effet produit en Europe par ces étranges nouvelles. Une note du *Moniteur* révéla le mécontentement du cabinet des Tuileries. Elle était ainsi conçue :

« Les journaux espagnols prétendent que le gouverne-

ment de l'Empereur a demandé au cabinet de Madrid le rappel du général Prim. Cette nouvelle est entièrement controuvée. Le gouvernement de l'Empereur s'est borné à désapprouver la convention conclue avec le général mexicain Doblado par le général Prim, et acceptée ensuite par les plénipotentiaires des puissances, parce que cette convention lui a semblé contraire à la dignité de la France. En conséquence, M. de Saligny a été seul chargé des pleins pouvoirs politiques dont le vice-amiral Jurien de la Gravière était revêtu, et cet officier général a reçu l'ordre de reprendre simplement le commandement de la division navale. »

Le gouvernement anglais aussi bien que le gouvernement espagnol s'unirent pour blâmer et rejeter l'arrangement de la Soledad. Des instructions pressantes furent envoyées de Paris et de Madrid, et une fois encore définissant le but de l'expédition, M. Thouvenel écrivait à M. de Saligny : « Ce que nous demandons aux Mexicains, c'est avant tout le redressement de nos griefs et un gouvernement qui nous donne des garanties pour l'avenir. Quant à la forme et au personnel de ce gouvernement, nous ne prétendons pas l'imposer. Ce qu'il doit ou peut être dépend absolument des circonstances locales et de l'appréciation qu'en porteront au Mexique les hommes sages et amis de leur pays. »

VII

Mais ces nouvelles instructions ne pouvaient faire disparaître les dissentiments profonds qui existaient entre les plénipotentiaires. Ce désaccord se manifesta surtout dans la conférence du 9 avril à Orizaba, dont la correspondance du *Moniteur* nous a conservé tous les détails. Nous les reproduisons *in extenso* parce qu'ils révèlent les motifs de la rupture entre les alliés.

« D'abord le général Prim, comte de Reuss, et sir Charles Wycke ont soutenu que les gouvernements alliés, en envoyant des forces considérables au Mexique, n'avaient pas eu en vue de faire la guerre au gouvernement établi, mais seulement d'entrer en pourparlers et en négociations amicales; que le traité de la Soledad, qui constate la demande faite par les représentants des puissances alliées d'aller, à titre de concession, camper sur un terrain salubre, n'était pas incompatible avec la dignité des armes anglaises, espagnoles et françaises; que la présence du général Almonte changeait toutes les conditions du traité de Londres et que les Mexicains arrivés avec lui manifestaient des prétentions qu'il n'était pas dans les idées des représentants de l'Espagne et de l'Angleterre d'appuyer, ajoutant que si le général Almonte n'était pas immédiatement renvoyé, le général Prim se retirerait de la conférence et ferait rembarquer ses troupes. Sir Charles Wycke adhéra complétement à l'opinion du comte de Reuss.

Les plénipotentiaires français répondirent que, du jour

où les trois puissances s'étaient décidées à envoyer des forces considérables au Mexique, ils avaient toujours pensé qu'on était en guerre avec le gouvernement mexicain, et que les ménagements dont on avait, malgré eux, usé jusqu'ici envers Juarez et son parti, étaient plutôt en désaccord avec la convention de Londres que conformes à son esprit; qu'ils ne sauraient admettre plus longtemps ces condescendances envers un pouvoir ayant recours aux mesures les plus violentes pour se soutenir, fusillant sans pitié les plus illustres citoyens, qualifiant, dans des documents officiels, le débarquement des forces alliées d'acte de piraterie, et mettant hors la loi tous ceux qui auraient avec elles des rapports quelconques. Ils savaient que, pour donner le change à l'opinion, on avait répandu le bruit que l'Empereur Napoléon prétendait imposer par la force un gouvernement monarchique au Mexique; cette calomnie était une absurdité; ils protestaient, au contraire, de la ferme volonté de l'Empereur de laisser les Mexicains libres de choisir la forme de gouvernement qu'il leur conviendrait, mais ils reconnaissaient qu'ils n'avaient aucune confiance dans les hommes aujourd'hui au pouvoir, qui avaient manqué à leurs engagements les plus solennels, persécuté de toutes façons les étrangers, et foulé aux pieds le droit des gens. Le général Almonte était sous la protection du drapeau français, et certes, il ne serait pas abandonné à ses ennemis pour subir le sort du général Roblès, que tous les partis regrettent; cette protection ne constituait nullement une ingérence dans les affaires intérieures de la république, et d'ailleurs, une fois accordée, elle ne saurait être retirée sans déshonneur. En terminant, les plénipotentiaires français ajoutèrent qu'ils regardaient la marche des troupes sur Mexico comme indispensable à la sécurité de leurs nationaux, exposés chaque jour à des vexations nouvelles, et qu'ils ne voulaient plus traiter avec le gou-

vernement du président Juarez. — Sur cette déclaration, le général Prim et sir Charles Wycke notifièrent à leurs collègues que, n'interprétant pas comme eux la convention de Londres, ils ne participeraient pas aux opérations annoncées. »

Le général Prim en effet fit demander des transports au capitaine général de l'île de Cuba, pour embarquer le corps d'armée espagnol; mais le maréchal Serrano refusa d'envoyer les bâtiments, n'en offrant qu'un seul pour ramener le général Prim, s'il persistait dans sa résolution.

En même temps, une note signée par M. de Saligny et par le vice-amiral Jurien de la Gravière signifiait au général Doblado la reprise des hostilités.

En conséquence, les troupes françaises qui venaient d'arriver au Mexique, précédées par le général Lorencez, se dirigèrent immédiatement sur Mexico par la route d'Orizaba. Le général Prim s'empressa de noliser les bâtiments de commerce et fit voile avec ses troupes pour la Havane. Les Anglais, de leur côté, s'étaient rembarqués, et désormais le drapeau de la France restait seul pour défendre l'honneur national sur la terre mexicaine. C'était assez, et nous allons assister à de nouveaux traits d'héroïsme de la part de l'armée française. Suivant notre habitude, nous emprunterons aux documents officiels du ministère de la guerre les principaux faits de la campagne.

CHAPITRE IV

CAMPAGNE DU MEXIQUE SOUS LE COMMANDEMENT DU GÉNÉRAL DE LORENCEZ

Les débuts de la campagne. — Situation des affaires du Mexique au moment où le général de Lorencez prend le commandement des troupes. — Proclamation du général. — Combat des Combrès. — Le corps expéditionnaire marche sur Puebla. — Efforts infructueux contre les positions fortifiées de Guadalupe et de San-Loretto. — La revanche de Tchuacan. — Retour à Orizaba. — Rapport du maréchal Randon, ministre de la guerre, sur le séjour de l'armée française à Orizaba. — Dévouement et abnégation héroïque de nos soldats.

I

Pendant que le vice-amiral Jurien de la Gravière quittait Orizaba le 13 mai et se dirigait vers la Vera-Cruz pour de là venir à Paris donner à l'Empereur des renseignements sur l'état des choses au Mexique, le corps expéditionnaire, commandé par le général de Lorencez, continuait à se porter en avant. Partout, sur le passage des troupes françaises, le sentiment public se montrait favorable à l'inter-

vention, surtout depuis que notre armée restait seule au Mexique.

Les débuts de l'expédition furent heureux et corroborèrent les renseignements donnés par l'amiral Jurien, à la date du 10 mai, à bord du *Montézuma*. Voici en quelques mots, disait-il, dans quelle situation je laisse les affaires du Mexique :

« Le mouvement excité par le débarquement prématuré des Espagnols est si complétement apaisé, que j'ai pu revenir d'Orizaba à Vera-Cruz sous l'escorte d'une petite troupe mexicaine. L'armée opposante est tellement désorganisée, tellement ébranlée par la crainte des désertions, qu'elle n'a pas su défendre la position des Cimbrès contre notre avant-garde, qui n'a eu dans cette brillante affaire qu'une trentaine de blessés.

« Les troupes débarquées avec le général de Lorencez sont dans l'état de santé le plus florissant. Le petit nombre de malades laissés à Orizaba appartiennent presque tous à la pemière colonne qui a si longtemps séjourné dans la Terre chaude.

« Dans la flotte, les frégates n'ont pas un seul malade; l'état sanitaire du vaisseau n'est guère moins satisfaisant. La ville de Vera-Cruz est seule devenue le foyer d'une épidémie qui a déjà fait des victimes bien regrettables, mais qui doit approcher, m'assure-t-on, de sa période de décroissance. »

Voici maintenant les faits militaires qui signalèrent la présence de nos troupes sur le territoire mexicain.

Arrivé à Cordova le 8 avril, le général de Lorencez se disposait à exécuter les conventions stipulées par le traité de la Soledad, lorsqu'une lettre du général Saragosa lui fit sommation de retirer les soldats français qui avaient été

laissés à Orizaba pour la garde de nos malades hospitalisés dans cette place. Le général de Lorencez, autorisé à tout craindre d'un ennemi dont il connaissait les dispositions, n'hésita pas à se porter au secours de ces malades, et adressa, le 19 avril, l'ordre du jour suivant à ses soldats :

« Soldats et marins débarqués!

« Malgré les assassinats commis sur vos camarades et les encouragements donnés à ces attentats par les proclamations du gouvernement mexicain, je voulais encore rester fidèle, jusqu'au dernier moment, à l'accomplissement des obligations contractées par les plénipotentiaires des trois puissances alliées; mais je viens de recevoir du général mexicain Saragosa une lettre par laquelle la vie de nos malades laissés à Orizaba sous la sauvegarde des conventions est indignement menacée.

« En présence de pareils faits, il n'y a plus à hésiter ; marchons sur Orizaba au secours de 400 de nos camarades sous le coup d'un lâche attentat, marchons à leur secours au cri de *Vive l'Empereur!* »

Le lendemain nos troupes se mirent en mouvement dans la direction d'Orizaba. Le capitaine d'état-major Capitan, qui commandait le peloton d'avant-garde, apprit bientôt que deux bataillons mexicains, avec quatre pièces d'artillerie et un escadron de cavalerie, se disposaient à lui disputer le passage. Cet officier chargea et dispersa l'escadron mexicain, lui tua cinq hommes, fit dix prisonniers et prit quinze chevaux. Dans cette rencontre, le sous-lieutenant Lemaire, du 2e chasseurs d'Afrique, et après lui le lieutenant Mioche, le maréchal-des-logis Bertin, les chasseurs Hendinstock, Lemerre, François et Delville, firent preuve

de beaucoup de vigueur. L'infanterie mexicaine avait battu en retraite; et l'armée française occupa, le 20 avril, Orizaba sans résistance. Le général Saragosa avait quitté cette ville la veille au soir, avec 4,000 hommes et huit pièces de canon.

Nous avons dit que l'espace compris entre la Vera Cruz et Orizaba appartient à la région de la Terre chaude (*Tierra caliente*). Après Orizaba et à mesure que l'on s'élève, la température s'abaisse, la végétation change d'aspect, et l'on retrouve les productions de l'Europe. Jusqu'à Puebla, pendant un trajet de 120 kilomètres, on ne rencontre plus de villes et le pays offre peu de ressources. La terre, tout imprégnée de sel, est aride, et l'eau est de mauvaise qualité, ce qui fait donner à cette région le nom de mauvais pays. L'énergie de nos troupes sut surmonter vaillamment toutes les difficultés d'une marche dans cette contrée ennemie.

Le 21, une patrouille de quatre gendarmes, commandée par le maréchal-des-logis Louriac, aperçut, à deux kilomètres de la ville, une force de cavalerie de plusieurs centaines de chevaux, précédée par trente lanciers. Le maréchal-des-logis attira ces trente cavaliers en simulant une retraite sur la ville d'Orizaba. Lorsqu'il les eut séparés du gros de la troupe, il les chargea avec ses quatres hommes, tua deux Mexicains et en blessa six. Le gendarme Voitey reçut un coup de lance au côté.

Le 23, le général Mexicain Galvez, de l'armée de Saragosa, vint se rendre au général de Lorencez avec 300 hommes, expliquant sa désertion par l'effet qu'avait produit dans l'armée mexicaine la déclaration que l'armée française était dirigée contre le gouvernement de Juarez et non contre le peuple mexicain.

Le général de Lorencez, parti le 27 avril pour Puebla, arriva le 28 à Aculcingo, où il comptait passer la journée

avant de monter les Combrès; mais vers midi la fusillade fut assez vive aux grand'gardes pour qu'il dût s'attendre à une résistance sérieuse.

La position à enlever était une montagne de six cents mètres au-dessus du village d'Aculcingo ; la montagne est boisée, la position formidable; mais le général de Lorencez a sous ses ordres les zouaves, auxquels rien ne résiste, le 1er bataillon de chasseurs à pied et l'escadron de chasseurs d'Afrique. Il était soutenu par le 99e et le bataillon de fusiliers marins. Les troupes ont été admirables. Leur élan était irrésistible. Malgré le feu le plus vif, toutes les positions des Mexicains ont été enlevées avec un entrain inexprimable. Les Mexicains ont perdu deux obusiers de montagne et vingt prisonniers. Le général Arriaga a eu la jambe cassée. Le général Saragosa n'a pas opposé de résistance à la seconde montée des Combrès, qui n'a que trois cents mètres. Le brillant combat qu'elle venait de soutenir avait coûté à l'armée française 4 morts et 28 blessés. Les pertes des Mexicains n'ont pu être connues; mais dès lors Saragosa sembla redouter d'entrer en lutte avec un ennemi dont le nom déjà était pour ses troupes une cause de découragement.

II

Après le glorieux combat des Combrès, le général de Lorencez marcha sur Puebla sans éprouver de résistance. A mesure que l'armée française avançait, le général Saragosa se retirait devant elle à une journée de distance. Son passage était cependant marqué par l'incendie des

habitations et surtout des meules de grains et de paille qui abondent sur le plateau de l'Anahuac. Le corps expéditionnaire atteignit ainsi Amozac à trois lieues seulement de Puebla. Partout les populations lui faisaient le meilleur accueil, et indépendamment des villes de Cordova et d'Orizaba, beaucoup de localités, telles que Chiquihite, Paso Ancho, Paso del Macho, et la plupart des bourgs de la province de la Vera-Cruz s'étaient prononcés contre le gouvernement de Juarez. On s'attendait à voir à notre approche un mouvement semblable éclater à Puebla et seconder une attaque que le général de Lorencez se proposait de diriger contre la position fortifiée de Guadalupe, qui couvre la ville. Mais à son arrivée à Amozac, le 4 mai, le général de Lorencez fut informé que le gouvernement de Juarez avait prescrit de se défendre à outrance dans Puebla, que la ville renfermait 12,000 hommes de garnison, que toutes les rues étaient barricadées et que les barricades étaient armées de canon. Jusqu'alors, aucun autre renseignement n'avait été fourni au corps expéditionnaire, tant était grande l'intimidation exercée sur la population, que l'on savait hostile à Juarez.

Le 5 mai, l'armée française arriva devant Puebla à neuf heures du matin, et la tête de la colonne s'arrêta à environ trois kilomètres de la ville. Le général de Lorencez reconnut qu'il n'y avait pas à hésiter. Il fallait s'emparer avant tout de Guadalupe et San Loretto, dont la possession assurait celle de la ville. Laissons le général commandant en chef le corps expéditionnaire raconter lui-même les préparatifs de l'attaque et les péripéties de la lutte :

« Après avoir fait faire le café, je formai à onze heures et demie ma colonne d'attaque, composée de deux bataillons de zouaves, de la batterie montée du capitaine Bernard, et de quatre pièces de la batterie montée de marine,

du capitaine Mallat. Le régiment d'infanterie de marine formait la réserve. Les fusiliers marins et la batterie de montagne devaient protéger les derrières de la colonne d'attaque, que menaçait une nombreuse cavalerie qui s'était montrée sur ma droite.

« Je laissai les chasseurs à pied pour contenir l'ennemi qui se manifestait aussi à gauche par quelques tirailleurs, et je chargeai le colonel l'Hériller de protéger, avec le 99e de ligne et quatre compagnies d'infanterie de marine, le convoi que j'avais fait masser.

« J'avais prescrit à la cavalerie de se tenir entre le convoi et ma colonne d'attaque, pour faire face aux éventualités qui pourraient se présenter.

« Les zouaves marchant par bataillon en colonnes à distances entières par division, ayant entre leurs deux bataillons les dix pièces d'artillerie montée, firent un grand mouvement, tournant à droite pour aborder la position de Guadelupe par des pentes accessibles.

« Le fort de Guadelupe tira le premier. Les deux batteries s'avancèrent jusqu'au pied de la hauteur, le plus près possible, pour pouvoir ouvrir le feu contre cette position : elles en étaient à 2,200 mètres ; leur feu commença, et les zouaves se déployèrent en bataille. Le tir fut généralement très-juste, celui de l'ennemi très-vif et bien dirigé.

« Après trois quarts d'heure de lutte, je fis porter les batteries plus à droite afin de battre plus directement la face que les zouaves devaient enlever. La batterie Mallat se plaça à une certaine distance de la batterie Bernard pour rendre le feu des Mexicains plus divergent, et je fis avancer les zouaves contre le pied de la hauteur, de manière à les défier des feux du fort.

« La disposition du terrain ne me permit pas de faire une brèche praticable ; je n'avais pas d'ailleurs le matériel de siége nécessaire pour détruire la forteresse de Guadalupe ;

je résolus de tenter une attaque de vive force. Les zouaves, prêts à s'élancer, étaient arrivés à mi-côte; j'envoyai chercher quatre compagnies de chasseurs à pied en leur prescrivant de gravir les pentes à la gauche des zouaves, de façon à diviser la défense de l'ennemi. J'ordonnai en même temps au régiment d'infanterie de marine, aux fusiliers marins et à la batterie de montagne d'appuyer le 1er bataillon de zouaves qui occupait la droite, et je pris un bataillon du 99e de ligne pour remplacer, comme réserve, derrière nos colonnes d'attaque, l'infanterie de marine et les fusiliers marins.

« Pendant que ces mouvements s'exécutaient, une section du génie partait avec chaque colonne d'attaque, emportant des planches munies d'échelons cloués et des sacs à poudre destinés à faire sauter la porte du réduit. L'artillerie montée cherchait en vain à se frayer un chemin pour gravir la hauteur et se rapprocher du fort.

« Je donnai le signal : les zouaves et les chasseurs à pied s'élancèrent avec l'intrépidité intelligente traditionnelle dans ces deux corps; ils firent ce que les troupes françaises seules savent faire : ils arrivèrent sous un feu terrible d'artillerie et de mousqueterie, de boîtes et d'obus à balles, jusque dans les fossés du fort; quelques-uns parvinrent à se hisser sur le mur, où ils furent tués, à l'exception du clairon Roblet, des chasseurs à pied, qui s'y maintint pendant quelque temps en sonnant la charge. Mais le couvent fortifié de Guadalupe, que l'on m'avait décrit comme une position de peu d'importance, était armé de dix pièces de canon de 24, sans compter les obusiers de montagne placés sur les plates-formes et dans les clochers; trois lignes de feux superposées avaient été établies au moyen de sacs à terre disposés sur les terrasses; deux mille hommes, au moins, commandés par le général Negretté, étaient renfermés dans le fort, avec une artillerie bien servie.

« Le 1er bataillon de zouaves, l'infanterie de marine et les fusiliers marins, en effectuant leur mouvement en avant, avaient rencontré sur leur droite le feu des batteries San Loretto et, entre ce fort et Guadalupe, cinq bataillons d'infanterie sur trois lignes ; ils avaient été chargés par la cavalerie mexicaine et arrêtés ainsi à cent mètres du fort.

« Je me disposais à faire passer en avant deux compagnies de zouaves, que j'avais près de moi en réserve à mi-côte, lorsqu'un orage tropical, obscurcissant l'air, vint fondre sur nous et détremper les terrains à tel point qu'on ne pouvait plus se tenir debout sur les pentes qu'on venait de gravir.

« L'impossibilité de soutenir plus longtemps cette lutte héroïque m'étant démontrée, je fis redescendre les bataillons engagés, en profitant des plis de terrain, et je les arrêtai au pied du coteau pour y reprendre leurs sacs.

« Il me restait à évacuer mes blessés que j'avais, pendant le combat, fait porter dans une ferme située à 2,200 mètres du fort. Je les fis sortir par petites fractions afin d'éviter le feu de l'artillerie de Guadalupe, qui continuait à tirer sur tous les groupes.

« Lorsque cette opération fut terminée, la nuit était sur le point de tomber, et mes troupes se retirèrent au camp en échelons, avec le plus grand ordre, et sans que les Mexicains osassent s'avancer contre elles.

« Pendant le plus fort du combat, les deux compagnies de chasseurs à pied qui avaient été laissées dans la plaine se trouvèrent enveloppées par une nuée de cavaliers soutenus par l'infanterie ; ces deux compagnies firent sous mes yeux une défense telle, que je ne savais qu'admirer le plus, ou de ceux qui marchaient sous le feu de Guadalupe, ou des chasseurs qui, sans s'étonner du nombre des ennemis qui les entouraient, se rallièrent avec le plus grand calme et tuèrent ou dispersèrent les cavaliers qui se précipitaient sur eux.

« Les pertes éprouvées dans le glorieux combat du 5 mai se résument ainsi :

Officiers..	tués...............	15
	blessés............	20
Troupe...	tués...............	162
	blessés ou disparus..	285

« Les renseignements divers qui me sont venus des Mexicains portent à 1,000 hommes les pertes de l'ennemi.

« La nuit du 5 au 6 se passa sans un seul coup de fusil. »

Ainsi qu'on vient de le voir par le récit du général de Lorencez, la valeur de nos troupes ne s'était pas démentie dans cette lutte inégale; mais des renseignements inexacts donnés par le général Almonte avaient par malheur induit en erreur le corps expéditionnaire sur la situation de la Puebla et sur les moyens de défense de l'ennemi. Ce fut là la véritable cause de notre insuccès. Nous verrons que le drapeau français ne tardera pas à prendre une brillante revanche.

III

En attendant, le général de Lorencez, trop habile stratégiste pour songer à attaquer les barricades de Puebla tant que les forts de Guadalupe et de San Loretto seraient au pouvoir de l'ennemi, et ne voulant pas par une marche directe sur Mexico laisser derrière lui une place fortifiée, prit la prudente résolution de se retirer sur Orizaba. Tou-

tefois, pour ne pas négliger la chance d'être rejoint par l'armée du général Marquez, dont l'arrivée était annoncée à tout instant, le commandant en chef du corps expéditionnaire résolut de profiter des délais que lui donnait le nombre de jours de vivres dont on avait fait provision. Le 9 et le 10 on était à Amozac, et le 17 l'armée arrivait à Tecamalucon, après avoir détruit les obstacles accumulés par les Mexicains dans les défilés de Combrès.

C'est là que le général Marquez vint rejoindre notre corps expéditionnaire. Il arrivait seul. Sa cavalerie, forte de 2,500 chevaux, devait rejoindre nos troupes le lendemain.

Débarrassé de cette préoccupation, le général de Lorencez se met en route le 18 pour Orizaba. Mais, arrivé au village d'Ingenio, il laisse filer la colonne principale et le convoi et s'y arrête, pour installer dans ce village, qui commande la vallée d'Orizaba, le 99e de ligne avec deux pièces de la batterie de montagne.

Cependant l'ennemi avait à cœur d'empêcher la jonction de la cavalerie du général Marquez avec nos troupes. Une rencontre eut lieu en effet entre les forces de Saragosa et la cavalerie du général Marquez, soutenue par un bataillon du 99e, sous les ordres du colonel Lhéritier. Saragosa fut battu. On fit douze cents prisonniers et le 99e prit un drapeau.

A la nouvelle de cet engagement, le général de Lorencez, pensant que Saragosa était en force et pourrait renouveler le lendemain ses attaques contre la cavalerie de Marquez et le 99e, ordonna à la majeure partie de ses troupes de se réunir à deux heures du matin et marcha à leur tête sur Aculcingo.

« Je traversai pendant la nuit le camp de Marquez, dit le général de Lorencez dans son rapport, et au point du jour je rencontrai le bataillon du 99e, et j'appris que les troupes

de Saragosa s'étaient complétement dispersées le soir même du combat.

« Le 2ᵉ bataillon du 99ᵉ, parti d'Ingenio à deux heures de l'après-midi, avait rejoint le général Marquez à cinq heures. La cavalerie de ce général, qui arrivait par un chemin de traverse des montagnes, était déjà coupée par l'armée de Saragosa, établie sur un plateau dominant la jonction du chemin de traverse de Tehuacan avec la route d'Orizaba.

« Le commandant Lefebvre avait divisé immédiatement son bataillon, fort de cinq cents hommes, en deux colonnes, et dirigé la première sur la gauche de l'ennemi pendant qu'il faisait gravir à la seconde un monticule qui dominait l'intersection des deux chemins. La partie de la cavalerie du général Marquez qui était coupée profita de ce mouvement pour faire sa jonction en se précipitant au galop. Le bataillon du 99ᵉ et les cavaliers du général Marquez chargèrent alors l'ennemi avec une telle vigueur qu'à six heures du soir il avait disparu et que les résultats de la journée furent :

« Un drapeau pris par le 99ᵉ de ligne ;
« 800 fantassins et 400 cavaliers prisonniers ;
« 100 à 150 morts environ ;
« 250 blessés.

« Les pertes du bataillon sont 2 hommes tués et 26 blessés. »

C'était la revanche de l'insuccès de Guadalupe !

Le 21 mai on arrivait à Orizaba et le général comte de Lorencez adressait aux troupes de terre et de mer et aux services administratifs du corps expéditionnaire les ordres du jour suivants. Nous les citons comme des titres de gloire pour l'armée française du Mexique :

ORDRE.

« Soldats et marins!

« Votre marche sur Mexico a été arrêtée par des obstacles matériels auxquels vous deviez être loin de vous attendre, d'après les renseignements qui vous avaient été donnés : on vous avait cent fois répété que la ville de Puebla vous appelaït de tous ses vœux et que sa population se presserait sur vos pas pour vous couvrir de fleurs.

« C'est avec la confiance inspirée par ces assurances trompeuses que nous nous sommes présentés devant Puebla. Cette ville était hérissée de barricades et dominée par une forteresse où les moyens de défense avaient été accumulés. Notre artillerie de campagne étant insuffisante pour faire brèche aux murailles, un matériel de siége était devenu nécessaire; nous n'avions point ce matériel; mais, confiants dans votre intrépidité, vous vous êtes, sans hésitation, précipités sur des fortifications défendues par de l'artillerie et par un triple étage de mousqueterie, pendant que sur vos flancs vous aviez à soutenir les efforts de plusieurs bataillons mexicains et d'une nombreuse cavalerie.

« Vous avez fait ce que les soldats français seuls savent faire, et les plus avancés d'entre vous étaient parvenus sur les murs mêmes de Guadalupe, lorsqu'une pluie torrentielle, venant délayer la terre, rendit les pentes inaccessibles et nous mit dans l'impossibilité de renouveler les attaques.

« Soldats et marins! vous avez, le 5 mai, fait preuve d'un courage héroïque, et l'ennemi a si bien appris à vous connaître ce jour-là, que, pendant votre retraite de Puebla à Orizaba, quoique vous fussiez embarrassés par un convoi

de plus de deux cents voitures, il n'a pas osé vous attaquer ni même vous inquiéter.

« A Palmar, un peloton de vingt-deux cavaliers mexicains mettait bas les armes devant un brigadier et quatre chasseurs d'Afrique.

« A Aculcingo, la cavalerie du général Marquez se trouvait, le 18 à cinq heures du soir, coupée par l'armée de Saragosa, qui débouchait des Combrès; le 2e bataillon du 99e de ligne accourt d'Ingenio, avec une section de la batbatterie de montagne, pour dégager cette cavalerie; il se précipite sur l'ennemi avec une telle vigueur qu'il lui enlève un drapeau, détermine la dispersion de l'armée de Saragosa et la reddition de huit cents fantassins et de quatre cents cavaliers. Le bataillon du 99e de ligne, commandé par le commandant Lefebvre, s'est couvert de gloire au combat d'Aculcingo.

« Soldats et marins! vos faits d'armes depuis votre départ de Cordova, le 19 avril, jusqu'à votre retour à Orizaba, le 18 mai, les difficultés que vous avez eu à surmonter seront jugés et appréciés par l'Empereur, et soyez assurés que Sa Majesté reconnaîtra par de nobles témoignages votre valeur et votre dévouement.

« *Vive l'Empereur!*

« Au quartier général d'Orizaba, le 21 mai 1862.

« *Le général commandant en chef le corps expéditionnaire*,

« COMTE DE LORENCEZ. »

ORDRE.

« Après avoir adressé aux troupes qui ont combattu pendant cette courte mais laborieuse campagne les éloges que méritent leur courage et leur bon esprit, le général commandant en chef tient à donner un témoignage tout spécial de sa satisfaction aux services administratifs dans leur ensemble, et à remercier MM. les officiers de santé de leur zèle et de leur dévouement.

« C'est au milieu du combat, là où le feu était des plus vifs, que nos blessés ont été recueillis, pansés et consolés.

« Dans les marches, au milieu des plus grands embarras et des plus grandes difficultés, les distributions n'ont jamais cessé de se faire aussi régulières et aussi complètes qu'en temps de paix.

« L'expédition du Mexique a offert le spectacle unique d'une armée qui fait une marche rétrograde dans un ordre parfait, en emportant et en soignant trois cent quarante-cinq malades, en conduisant avec elle un mois de vivres sur deux cent cinquante voitures.

« Une large part de ces résultats doit être rapportée au sous-intendant militaire Raoul, qui, dans l'organisation de tous les services administratifs, avait su joindre à une grande supériorité de vues une remarquable activité. Il a trouvé la mort dans le combat du 5 mai ; à cet héritage de gloire viendront s'ajouter, pour sa famille, l'estime et les regrets de toute l'armée et de son commandant en chef.

« Au quartier général d'Orizaba, le 21 mai 1862. »

« *Le général commandant en chef le corps expéditionnaire,*

« Comte de Lorencez. »

IV

A la nouvelle des faits que nous venons de raconter, le gouvernement impérial prit immédiatement des mesures pour expédier au Mexique des renforts considérables. En attendant l'arrivée de ces troupes, le général de Lorencez et ses soldats se montrèrent dignes de leur réputation d'héroïsme, en supportant avec un dévouement admirable toutes les épreuves qui ont été si éloquemment retracées dans le rapport de S. Exc. le maréchal Randon, ministre de la guerre, à l'Empereur sur cette émouvante période de la campagne du Mexique. Un document de cette importance ne s'analyse pas, il faut le citer *in extenso*, et nos lecteurs nous sauront gré de mettre sous leurs yeux cette pièce officielle, qui atteste à chaque ligne l'énergie, l'abnégation, l'héroïsme de notre armée prête à tout souffrir, à tout supporter avec résignation pour l'honneur du drapeau national.

En adressant à S. M. l'Empereur le rapport concernant l'expédition française au Mexique, le maréchal Randon faisait précéder ce document de la lettre suivante :

« Sire,

« Les nombreux renforts mis par ordre de Votre Majesté à la disposition du général Forey vont changer complétement le caractère et la marche de nos opérations militaires, et marquer une phase toute nouvelle dans l'expédition française au Mexique.

« En présence des perspectives de l'avenir, il m'a paru juste d'assigner au passé la part qui lui revient dans l'historique de l'expédition, et de résumer dans un rapport les difficultés de toute nature que les troupes formant la première colonne du corps d'armée, sous les ordres du général de Lorencez, ont eues à surmonter.

« Ce rapport embrasse spécialement les quatre mois qui se sont écoulés entre la réoccupation d'Orizaba et l'arrivée du 1er régiment de zouaves et du détachement du 2e régiment de chasseurs d'Afrique qui, sous le commandement du colonel Brincourt, formaient comme l'avant-garde du corps amené de France par le général Forey.

« Votre Majesté, dans sa sollicitude pour les troupes engagées dans une entreprise aussi lointaine, s'est vivement préoccupée des difficultés qui les attendaient, alors que l'expédition, commencée sous d'autres conditions, ne reposait plus que sur leur dévouement et leur énergie. Il ne fallait, en effet, rien moins que la valeur éprouvée des généraux, des officiers et des soldats, et la courageuse abnégation des services administratifs, pour faire envisager sans de graves inquiétudes la situation dans laquelle allait se trouver la division Lorencez. La relation des faits que j'ai l'honneur de placer sous les yeux de Votre Majesté n'est que l'analyse des rapports que j'ai successivement reçus du général de Lorencez; elle établira, je l'espère, que la confiance de Votre Majesté n'a pas été déçue, et que ses soldats du Mexique se sont montrés aussi fermes, disciplinés et résignés dans les privations et les souffrances que valeureux dans le combat.

« Je suis avec le plus profond respect, etc.,

« *Le maréchal de France, ministre de la guerre*,

« RANDON.

« Paris, le 17 novembre 1862. »

« Après l'attaque infructueuse du 5 mai contre Puebla, le général de Lorencez, craignant de voir ses communications avec la Vera Cruz interceptées par la saison des pluies et d'éprouver ainsi une grande difficulté pour assurer les ravitaillements de ses troupes, songea à rétrograder vers Orizaba, où le corps expéditionnaire arriva vers le 18 mai.

Il importait d'installer promptement les troupes dans cette place, où un hôpital de 460 malades avait été laissé sous la garde d'une section d'artillerie et de deux compagnies d'infanterie de marine, présentant un assez faible effectif, mais qui avait dû successivement s'accroître par l'incorporation provisoire des malades dont la guérison était obtenue.

L'armée allait donc rencontrer, à moitié chemin de Puebla, à Vera Cruz, une petite place de dépôt, avec une garnison et des établissements bien installés dans un bon réduit, perfectionné encore pendant notre absence, et où quelques ressources en vivres, en munitions, en matériel de campement et en moyens hospitaliers avaient été prudemment ménagées. Les blessés et les malades étaient assurés d'y trouver du repos et des soins.

La situation d'Orizaba sous un climat salubre et d'une douce température, l'existence de moyens de casernement indispensables à la troupe et aux animaux pendant la saison des pluies, les facilités d'y préparer une bonne défense et de pouvoir donner plus d'extension aux établissements militaires existants, formaient un ensemble de conditions favorables au maintien du corps expéditionnaire dans une position dont les instructions du ministre de la guerre avaient d'ailleurs indiqué à l'avance toute l'importance militaire et politique. Il fallait évidemment la conserver à tout prix pour produire l'effet moral qui résulterait de notre établissement dans cette localité, pour assurer aux renforts attendus la jouissance des magasins, manutentions et hôpitaux déjà formés, et surtout la pos-

sibilité de sortir des terres chaudes aussitôt après leur débarquement, en se concentrant dans une région qui, par son altitude, échappe complétement aux atteintes de la fièvre jaune.

De Tepeaca à Orizaba, le mouvement rétrograde s'était opéré dans l'ordre le plus imposant et avait été signalé, à la Baranca Secca, par le beau fait d'armes du 2e bataillon du 99e de ligne qui avait réussi à dégager les troupes de Marquez, vivement assaillies par Saragosa, au moment où elles cherchaient à nous rejoindre. Dépourvu d'argent et d'approvisionnements, Marquez comptait tout au plus 4,000 hommes sous ses ordres, tant d'infanterie que de cavalerie, avec six obusiers de montagne. Ses fantassins étaient presque nus, sans chaussures, sans équipement, mal armés et fort à court de munitions; ses cavaliers se trouvaient dans le même dénûment et montés sur des chevaux très-fatigués.

Le corps expéditionnaire français, fort de 6,000 hommes de toutes armes, rentrait donc le 18 mai à Orizaba. Pour se couvrir du côté des Combrès, il laissait les deux bataillons du 99e de ligne, renforcés de la batterie de montagne, au village d'Ingenio, situé dans un endroit resserré de la vallée du Rio Blanco et à cheval sur ce cours d'eau. Toutes les troupes et la plus grande partie des chevaux ou mulets étaient logés tant à Ingenio qu'à Orizaba, et soustraits ainsi aux dangers les plus sérieux de la saison des pluies. Les moyens d'augmenter la force défensive de la position étaient activement étudiés. On s'occupait sans relâche de l'organisation de tous les services administratifs, principalement de celle des hôpitaux.

En pourvoyant ainsi aux besoins les plus pressants, le commandant avait à se préoccuper, en même temps, des dispositions à prendre pour se relier avec Vera Cruz, d'où force allait être de tirer la plus grande partie des subsistances, une quantité considérable de matériel de campement et des hôpitaux, les munitions nécessaires au rem-

placement de celles consommées pendant la campagne, les effets d'habillement et de linge et chaussure laissés aux petits dépôts des corps, et enfin une certaine quantité de numéraire. La caisse de l'armée, garnie pourtant de plusieurs millions en traites, ne pouvait parvenir à réaliser dans le pays quelques centaines de piastres.

Avec un effectif de 4,500 à 5,000 combattants, il était impossible, sans s'exposer à être faible partout, d'échelonner, par l'établissement de postes permanents, la distance de trente-trois lieues qui sépare Orizaba de Vera Cruz et que l'on parcourt sur une route frayée, il est vrai, mais nullement entretenue depuis fort longtemps, qui est toujours en très-mauvais état, impraticable aux voitures pendant les grandes pluies, et sur laquelle se rencontrent plusieurs passages difficiles à franchir en présence de l'ennemi. Il fut donc décidé que l'on se bornerait à occuper, sur cette route, le Fortin, Cordova, Petrero et Chichihuitte, qui se trouvent encore dans la terre tempérée, et qu'on s'astreindrait invariablement à faire escorter, par une force en état d'agir isolément, les convois qui allaient être dirigés, sans discontinuité, d'Orizaba sur Vera Cruz pour y prendre des chargements. L'occupation de Soledad, dont l'importance était vivement sentie, mais qui eût été, à cette époque de l'année, très-dangereuse sous le rapport sanitaire, fut remise au moment de l'arrivée des premiers renforts.

Après avoir laissé reposer pendant quelques jours à Orizaba les troupes que les dernières marches avaient beaucoup fatiguées, et que la dyssenterie et la fièvre typhoïde éprouvaient en ce moment, une colonne composée de deux bataillons d'infanterie de marine, un bataillon de zouaves, la section du génie des colonies, un peloton de chasseurs d'Afrique, une section d'artillerie de marine, une brigade de gendarmerie et une section d'ambulance, le tout donnant environ 1,500 combattants, fut dirigée, le 23 mai, sur Cordova, où elle arrivait le 24 avec des vivres pour

quinze jours. La population de cette ville, qui nous avait toujours témoigné des dispositions hostiles, disparut presque tout entière à l'approche de nos troupes. Celles-ci furent portées, sans perte de temps, au Chichihuitte, le but principal de leur mission étant de s'assurer de la possession de cet important défilé, le passage le plus difficile de la route. Il était occupé par l'ennemi, qui en fut délogé assez facilement, mais après avoir réussi à brûler en entier les ponts existants aux deux issues, sur les rivières de l'Atoyac et du Chichihuitte.

Entreprendre la reconstruction immédiate de ces moyens de passage devenait dès lors indispensable.

Afin que les travaux considérables à exécuter sur ce point fussent activement poussés, la section du génie des colonies faisant partie de la colonne fut renforcée d'une section de la compagnie de sapeurs, maintenue jusqu'alors tout entière à Orizaba pour les besoins des travaux d'installation et de défense qu'on y exécutait en grand nombre. Il fut heureusement possible de trouver très à proximité les principales pièces de bois nécessaires. Quant aux fers et aux madriers, il fallut les demander à Orizaba, en les faisant transporter par les voitures d'administration et sous l'escorte de troupes empruntées à cette dernière place, dont la faible garnison était pourtant obligée de suffire à tant de services divers. En raison de la grande difficulté de pratiquer des rampes dans les berges rocheuses très-élevées et très-escarpées du Chichihuitte, il fallut d'abord consacrer tous les moyens dont on disposait aux travaux du pont de cette rivière, sans l'existence duquel les voitures ne pouvaient passer.

Mais en perfectionnant les anciennes rampes pratiquées dans le temps par Miramon sur les berges de l'Atoyac, cette seconde rivière pouvait être franchie par les voitures chargées, pourvu qu'elle restât guéable, et les travaux de son pont n'étaient pas aussi urgents. On arrêta donc de ne les exécuter qu'en second lieu, et, en attendant, on y

suppléa en partie au moyen d'une passerelle établie sur pilotis et en aval du pont en construction, à une certaine hauteur au-dessus du niveau le plus habituel des eaux.

Tous ces travaux étaient assez avancés dans les premiers jours de juin pour permettre au convoi amené de Vera Cruz par le général Douay de franchir sans difficulté le défilé de Chichihuitte, et de faire parvenir le 10 de ce mois jusqu'à Orizaba un approvisionnement de vivres attendu avec impatience. Le pont de l'Atoyac ne fut terminé que dans le mois de juillet. Il réunissait, comme celui de Chichihuitte, toutes les conditions de solidité désirables.

Pour fournir les travailleurs nécessaires à ces constructions et s'assurer la possession définitive du défilé, le 1er bataillon du 2e zouaves fut chargé de l'occuper, et le chef de bataillon Morand fut nommé commandant supérieur de ce poste, où il commença une installation permanente, en faisant élever immédiatement des abris pour l'ambulance et les magasins. Tenant ses troupes en haleine par de fréquentes reconnaissances poussées quelquefois assez loin, il ne tarda pas à obtenir autour de lui une sécurité qui avait d'abord été fréquemment troublée par les guérillas ennemis.

Dès que les différents services furent organisés au Chichihuitte, le colonel Hennique, du 2e régiment d'infanterie de marine, commandant la colonne, en ramena la plus grande partie à Cordova, dont il prit le commandement supérieur et où furent immédiatement exécutés des travaux de défense et d'installation assez considérables et de nature à donner de la sécurité et du bien-être à la garnison. Le poste de Cordova fut chargé de ravitailler celui du Chichihuitte qui lui était subordonné.

A la date du 26 mai, le corps expéditionnaire était réparti de la manière suivante :

A Ingenio, 2 bataillons, une batterie de montagne;

A Orizaba, le quartier général, 3 bataillons, 4 pelotons de chasseurs d'Afrique, 10 pièces d'artillerie, 1 section du

génie et la plus grande partie des troupes de l'administration;

A Cordova, 2 bataillons, 2 pièces d'artillerie, 1 peloton de chasseurs d'Afrique et quelques troupes d'administration;

A Chichihuitte, 1 bataillon, 2 sections du génie et quelques hommes du train avec des mulets.

La position du Fortin, située à moitié chemin d'Orizaba à Cordova, et celle du Potrero, entre Cordova et Chichihuitte, étaient occupées par des troupes de Marquez, qui avait aussi détaché quelques cavaliers à Ingenio et au Chichihuitte. Conservant le plus gros de ses forces à Orizaba et dans les villages environnants, il s'occupait activement de les réorganiser; malheureusement presque tous les moyens lui manquaient, et nous n'étions guère en mesure de lui venir en aide sous ce rapport, ce que nous avons pourtant fait dans la mesure du possible. 3,500 fusils, saisis à la douane de Vera Cruz, ont été livrés gratuitement à ses troupes, avec 3 obusiers de montagne pris sur l'ennemi.

Des sommes d'argent, minimes, il est vrai, puisque nous en manquions au point de ne pouvoir quelquefois faire la solde des officiers et payer le prêt du soldat, ont été avancées à nos alliés qui, malgré cette assistance, ne se sont pas trouvés en état d'escorter nos convois dans la Terre chaude. Nous les avons néanmoins fait profiter de ces convois en allouant la ration de nos propres soldats à 2,000 de ceux de Marquez, chargés d'occuper, isolément ou de concert avec nous, plusieurs des postes établis sur la ligne d'opérations. Cette mesure avait pour effet d'augmenter d'une manière notable la plus grande difficulté que nous ayons eue à surmonter, celle d'assurer le service des subsistances. Nous devions espérer que la compensation se trouverait dans les services que ces troupes nous rendraient.

Les travaux de l'administration et du génie avaient pris un grand développement à Orizaba dans les premiers jours

de juin. L'hôpital San José, situé dans l'intérieur du réduit, avait été uniquement consacré aux fiévreux, et le nombre de ses places de malades porté à 700. Des réparations aux toitures étaient en cours d'exécution, tous les murs intérieurs blanchis à la chaux, les cours et les abords déblayés d'une quantité d'immondices. Les effets de literie ne pouvant être apportés de Vera Cruz, où les envois de France en avaient pourtant réuni un grand nombre, il y avait été suppléé par des confections de pliants, de paillasses et l'achat de toutes les couvertures qu'on avait pu trouver.

On s'était aussi procuré, par achats faits en ville à des prix très-élevés, tous les ustensiles indispensables à l'exploitation du service hospitalier. A l'hôpital de la Concordia, contenant 225 lits, et placé dans d'excellentes conditions hygiéniques, on avait réuni tous les blessés. De grands travaux d'appropriation avaient dû aussi y être exécutés. Pour éviter autant que possible les rechutes des malades entrés en convalescence, un dépôt dit des convalescents fut d'abord établi à l'Escamela, puis transféré à Cocolapam. Il pouvait recevoir 180 hommes. Le génie parvint à tirer un parti très-satisfaisant de cet établissement.

Pendant la marche sur Puebla, le four existant dans l'hôpital de San José avait suffi à la cuisson du pain. On remédia à son insuffisance après le retour, au moyen de deux fours de campagne que les ouvriers d'administration avaient déjà fait fonctionner sous les murs de Puebla. La manutention placée très à proximité du magasin des subsistances reçut plus tard une grande extension par la construction de fours en maçonnerie et d'accessoires qui permettront d'assurer largement le service quand les troupes de renfort auront rejoint.

L'éventualité d'une attaque de l'ennemi contre Orizaba, annoncée de tous côtés, imposait, avant tout, l'obligation d'augmenter la force défensive de cette place. On commença par pourvoir aux besoins de la défense la plus rap-

prochée au moyen d'un système de barricades élevées dans les rues et se flanquant mutuellement. Chaque bataillon fut chargé, sous la direction du génie, de construire les barricades à la défense desquelles il devait être appliqué, et l'on se mit ainsi très-rapidement à l'abri d'une surprise. Après l'attaque du 14 juin, des travaux de défense très-considérables, et dont nous parlerons plus tard, furent élevés à l'extérieur.

L'administration avait demandé que les quelques beaux jours restant à espérer avant l'arrivée des grandes pluies fussent mis à profit pour faire entrer dans Orizaba toutes les denrées qu'il serait possible de se procurer au dehors. A cet effet, le 99e de ligne, établi à Ingenio, fut employé journellement à protéger des fourrages au sec et à fournir les travailleurs nécessaires à l'enlèvement de la paille et de l'orge existant en assez grande quantité dans les haciendas de Tecamalukan et de l'Encinal, situées en avant, sur la route de Puebla. Nous privions ainsi l'ennemi de ressources dont l'acquisition devenait d'autant plus précieuse pour nous.

Une partie de la cavalerie de Marquez, mise à la disposition du colonel Lhéritier, du 99e, concourait à ces opérations qui donnaient souvent lieu à des engagements, d'ailleurs sans importance, avec les troupes ennemies occupant, au nombre de 2 ou 3,000 hommes, le village d'Aculcingo et poussant de fréquentes reconnaissances vers Ingenio. Elles avaient aussi pour avantage de faciliter le passage de quelques approvisionnements de farines et de grains que nos agents se procuraient, avec bien de la peine, sur le plateau d'Anahuac, mais parvenaient rarement à dérober à la vigilance de l'ennemi.

Le général de Lorencez ayant appris, le 11 juin, le coup de main exécuté le 10, entre la Pulga et Soledad, par un parti de 500 guerillas, contre un convoi de munitions expédié de Vera Cruz, sous la protection d'une escorte insuffisante de nos contreguerillas, demanda au général

Marquez de se porter dans la Terre chaude avec la plus grande partie de ses forces disponibles, pour refouler les bandes descendant de Huatusco et de Jalapa, et tâcher de rétablir la sécurité sur la route qui allait être parcourue par nos convois. Marquez se prêta avec empressement à cette combinaison et partit le 12 juin d'Orizaba avec 2,000 de ses cavaliers, auxquels il ne voulut joindre aucune partie de son infanterie, qu'il jugeait hors d'état d'entreprendre une marche de quelque durée. Il se chargeait d'escorter quatre-vingts de nos voitures d'administration allant prendre un chargement de vivres à Vera Cruz, et de ramener ce convoi à Orizaba.

Dans la soirée du jour où Marquez se mettait en route, nous fûmes prévenus, par une insolente bravade de Saragosa lui-même, qu'il se trouverait à Tecamalukan, en marche sur Orizaba, où il se proposait de nous attaquer.

En conséquence, le colonel Lhéritier reçut l'ordre, dans la nuit du 12 au 13 juin, d'évacuer immédiatement Ingenio et de ramener le 99e à Orizaba, où il entrait de grand matin, suivi de très-près par l'ennemi.

La seule action importante, mais tout à fait décisive de la défense d'Orizaba, fut l'éclatant fait d'armes du capitaine Détrie, qui, à la tête d'une compagnie du 99e, enleva les formidables hauteurs du Borrego, dominant le réduit de la place, à mille mètres de distance, et que nous aurions certainement dû occuper à l'avance, afin d'être en mesure d'empêcher l'ennemi de s'y installer. On doit faire observer, à cette occasion, que si le général Ortega est parvenu à s'établir avec une partie de ses troupes et sans éveiller l'attention des Français, en temps opportun, sur les hauteurs du Borrego, c'est qu'il a trouvé le moyen, pendant la nuit, de tromper la vigilance des postes de nos alliés, qui, sous les ordres du général Tabouada, avaient pour mission expresse d'observer les positions situées au nord et à l'ouest d'Orizaba.

Ce fut du côté du nord-ouest qu'Ortéga profita d'un ter-

rain très-boisé pour s'engager sur des pentes d'un parcours plus long, mais par lesquelles il est bien plus facile d'atteindre le sommet du Borrego que par celles qui tombent directement sur la ville et étaient réputées inaccessibles avant d'avoir été gravies, sac au dos, par nos soldats. Exécutant un mouvement de flanc très-risqué, il défila avec trois obusiers de montagne et presque toute sa division à petite distance des postes de Tabouada, qui ne s'aperçurent de rien et ne cherchèrent même pas ensuite à inquiéter son mouvement de retraite. La vigueur véritablement exceptionnelle du capitaine Détrie, contraignit l'ennemi à abandonner les entreprises déjà commencées sur d'autres points, et à se mettre précipitamment en retraite. Cette attaque avait tourné à son entière confusion. Nos troupes y acquirent l'ascendant des armes et d'utiles enseignements. Pour les mettre à profit, le Borrego fut occupé d'une manière permanente par un poste de cent hommes, auxquels il fallait journellement porter de l'eau à une hauteur de plus de 300 mètres. Un chemin muletier qu'on mit quarante jours à exécuter, des ouvrages de campagne habilement tracés, avec des abris pour la troupe dans leur intérieur, complétèrent l'établissement créé sur ce point important.

Le génie et l'artillerie ajoutèrent tous les jours, à partir de ce moment, aux moyens de défense d'Orizaba. La construction de trois batteries et d'une ligne de contre-approche, en forme de crémaillère, en avant de la porte de Puebla, et se dirigeant vers le rio Blanco, sur une longueur de 600 mètres; avait été commencée dès le 13 juin. Elle fut activement poursuivie. On profita du barrage du canal qui passe en cet endroit pour y faire les préparatifs d'une inondation à tendre vers la droite, en introduisant l'eau dans un ancien fossé protégé par un redan déjà existant, et susceptible de recevoir de l'artillerie. Une batterie de deux pièces et un petit retranchement pour la protéger furent établis au sud, dans le but d'interdire à l'ennemi l'accès des

ponts de Jalapilla, qui franchissent le rio Blanco et le rio d'Orizaba, près de leur confluent.

Au nord, trois redans, dont l'emplacement était tout naturellement indiqué par trois petits mamelons découvrant parfaitement la plaine, furent construits rapidement, ainsi qu'une batterie de deux pièces placée sous leur protection. Du côté de l'est, deux batteries, chacune de deux pièces, furent élevées au centre de retranchements d'un faible relief mais d'un grand développement et jugés indispensables, afin de découvrir le fond d'une vallée où l'ennemi aurait pu se masser à l'abri. Enfin, le poste de l'église indienne, située en arrière de ces derniers ouvrages et leur servant de réduit, fut fortifié avec soin. Tous ces travaux sont actuellement achevés et rendent facile la défense d'Orizaba avec une faible garnison. Celle qui occupait la ville le 14 juin ne comptait pas plus de 2,800 combattants. Elle avait été attaquée par 14,000 Mexicains de l'armée de Saragosa.

En abandonnant son entreprise contre Orizaba, le général Saragosa avait fait repasser les Combrès à la plus grande partie de ses forces, mais il avait laissé à Acculcingo de quoi intercepter les arrivages du plateau d'Anahuac et particulièrement de Saint-Andrès et de Tehuacan, centres de production d'où nos troupes auraient pu tirer des ressources en vivres. Ces ressources ne paraissaient pas toutefois présenter assez d'importance pour entraîner aux opérations qu'il aurait fallu entreprendre pour se les procurer. Il était préférable de s'enfermer dans Orizaba, en restant en mesure de fournir largement aux escortes des convois qui rapporteraient, avec certitude, des approvisionnements de toute sorte de Vera Cruz.

Orizaba n'avait été ravitaillé jusqu'alors que par deux petits convois, l'un, arrivé le 10 juin, sous la conduite du général Douay; et l'autre, le 12, sous l'escorte de 300 cavaliers de Galvez, établis depuis longtemps à Tejeria avec la brigade de l'armée ennemie qui s'était rangée de notre

côté pendant le premier séjour que nos troupes firent à Orizaba, avant le départ de l'expédition de Puebla.

Le général de Lorencez comptait sur le convoi que devait amener le général Marquez; mais celui-ci, en arrivant à Vera Cruz avec ses 2,000 cavaliers, ayant appris l'attaque dirigée contre Orizaba, avait jugé à propos de se mettre immédiatement en route pour cette place, laissant à Tejeria les voitures d'administration qu'il avait escortées et dont il ne voulait pas attendre le chargement.

Il se serait rendu bien plus utile en amenant des vivres, et tout porte à croire qu'il le désirait; mais son action sur ses troupes n'était pas assez grande pour les maintenir pendant quelques jours dans des localités où sévissait la fièvre jaune. On en eut une nouvelle preuve lorsqu'il vint, le 23 juin, déclarer que son armée, dont la réorganisation n'était pas assez avancée, se trouvait hors d'état de concourir utilement à l'escorte du convoi envoyé en chargement à Vera Cruz. Il proposait d'employer à cette opération toutes les troupes françaises stationnées à Cordova et de se charger de l'occupation de cette place, où il irait s'établir, de sa personne, avec toute son infanterie, son artillerie et un peu de cavalerie.

Sa proposition fut accueillie, mais on jugea à propos de le renforcer du bataillon de marins fusiliers et de la section d'artillerie de marine qui se trouvait déjà à Cordova et y fut maintenue. Après son départ, la garnison d'Orizaba restait composée en infanterie de quatre bataillons, savoir: le bataillon de chasseurs à pied, les deux bataillons du 99e et le 1er bataillon du 2e zouaves, remplacé au Chichihuitte par huit compagnies d'infanterie de marine, sous les ordres du lieutenant-colonel Charvet, et relevées elles-mêmes à Cordova par le 2e bataillon du 2e zouaves.

D'après les dispositions arrêtées de concert avec Marquez, le colonel Hennique partit le 26 juin de Cordova avec une colonne composée de quatre compagnies d'infanterie de marine, le 2e bataillon du 2e zouaves, deux pelotons de

chasseurs d'Afrique et la section du génie des colonies, escortant jusqu'à Tejeria une centaine de voitures vides. Il avait l'ordre de les y laisser et de repartir immédiatement avec cent quatre-vingts voitures qui s'y trouvaient toutes chargées. C'étaient celles que Marquez avait dû nous ramener. Afin d'être en mesure de porter secours à cette colonne au cas où elle serait menacée sérieusement par l'ennemi, qu'on assurait occuper la Terre chaude en grande force, il y fallut encore s'affaiblir à Orizaba, en y prenant le 1er bataillon du 99e, désigné d'ailleurs pour relever les troupes d'occupation du Chichihuitte, qu'il fallait changer fréquemment en raison de l'insalubrité de cette localité. Ce bataillon, sous les ordres du commandant Souville, se met en route le 2 juillet de Cordova, et arrive le 3 au Chichihuitte. N'y trouvant pas de nouvelles du convoi, et sur l'avis que 3,000 hommes de troupes ennemies sont postés à Soledad, menaçant d'intercepter la route, il se décide, en conformité de ses instructions, à se porter au secours du colonel Hennique qui doit être en route depuis quelques jours pour opérer son retour, et arrive le 6 à Soledad assez à temps pour empêcher le pont d'être brûlé par les Mexicains, qui évacuent précipitamment la position à son approche.

La réunion de ces deux colonnes ne s'effectua que le 9 juillet à Soledad. Parti le 4 de Tejeria, le convoi avait donc employé six jours à parcourir une distance de six lieues et demie, en luttant contre des dificultés inouïes pour tirer les voitures des terrains marécageux que traverse la route. Obligé souvent à de très-grands détours, à tripler et à quadrupler les attelages, ne pouvant avancer qu'au moyen du travail constant des sapeurs du génie, marchant souvent pendant dix-huit heures de suite et sans pouvoir trouver un bivouac où il fût possible au soldat de rencontrer le plus petit emplacement sec pour y prendre du repos, le colonel Hennique n'atteignit Orizaba que le 21 juillet, après dix-neuf jours de la marche la plus pénible, à partir de

Tejeria, quoiqu'il n'ait eu relativement que peu de pluie et sans avoir été sérieusement inquiété par l'ennemi.

Pour soulager le convoi et surtout pour faire arriver plus rapidement des vivres à Cordova et à Orizaba, où ils allaient manquer, un détachement du train des équipages, fort de 125 hommes et de 180 mulets de bât, accru en route de 60 mulets d'arrieros, avait été envoyé au devant de lui, l'avait rencontré le 13 juillet à Palo Verde, s'y était immédiatement chargé, et rentrait le 17 à Orizaba avec 140 quintaux de farine et 100 quintaux de biscuit, que nous étions réduits à considérer, en ce moment, comme une précieuse ressource, au milieu d'une population presque affamée et commençant à émigrer.

Durant le temps que la garnison d'Orizaba ne comptait plus que trois bataillons, on n'avait pas manqué de répandre les bruits les plus alarmants, ardemment propagés par les adversaires que nous avions en grand nombre dans la population. Suivant eux, nous étions à chaque instant sur le point d'être attaqués par des forces très-considérables, munies d'une nombreuse artillerie. On fit bonne garde, et aucune de ces menaces ne se réalisa. Rien de sérieux ne fut entrepris contre nous après l'attaque infructueuse du 14 juin.

Toutefois, par mesure de précaution, le général de Lorencez prescrivit au colonel Hennique, qui disposait en ce moment de la plus grande partie de nos forces, réparties sur la ligne d'opérations, et que l'ennemi semblait renoncer à inquiéter, de renvoyer à Orizaba le 2e bataillon du 2e zouaves, dès qu'il jugerait pouvoir s'en passer. Quatre compagnies d'infanterie de marine, prises au Chichihuitte, y avaient déjà été amenées le 10 juillet.

Dès que le 1er bataillon du 99e, revenant de Soledad et précédant un peu le grand convoi, fut arrivé dans ce dernier poste qu'il était chargé d'occuper, les quatre autres compagnies d'infanterie de marine qui s'y trouvaient encore avec le lieutenant-colonel Charvet, allèrent établir un

camp près du pont de rio Secco, qu'il était devenu indispensable de réparer. Elles ne rejoignirent à Orizaba que le 30 juillet, après le complet achèvement de ces travaux de réparations exécutés, sous leur protection, par une section de la compagnie du génie.

Le convoi qu'on venait d'avoir tant de peine à faire parvenir jusqu'à Orizaba, avait consacré près d'un mois à l'aller et au retour, et, après avoir absorbé, pour les besoins de son escorte, une grande quantité de vivres qu'il apportait, n'ajoutait pas aux faibles ressources existantes pour plus de vingt jours d'approvisionnements. Nous ne pouvions pas espérer, pendant la saison des pluies, obtenir une marche plus rapide, et il était d'ailleurs impossible d'augmenter les moyens de transport. Tous les efforts tentés pour se procurer des mulets de bât, avec lesquels seulement les transports sont praticables à cette époque de l'année, venaient échouer contre les mauvaises dispositions des habitants à notre égard, ou ne donnaient que des résultats insignifiants.

Nous possédions à peu près tous les chariots, au nombre de deux cent soixante, existants dans le pays. Il fallait se résigner à les employer, malgré l'immense difficulté de leur circulation. D'un autre côté, la nécessité de conserver dans les différentes positions occupées les forces nécessaires à leur défense n'aurait pas permis de mettre en route en même temps les escortes de plusieurs convois, quand bien même nous aurions pu nous procurer un plus grand nombre de voitures.

Cet état de choses commandant la plus grande économie dans les distributions, il fut décidé, à la date du 24 juin, que la ration de pain serait réduite de 750 à 500 grammes; que les officiers n'en toucheraient plus qu'une seule, quel que fût leur grade; que la troupe ne recevrait plus que deux rations de vin par semaine, mais que la ration de vin serait portée d'abord à 360, puis à 400 grammes. Un ordre du 13 juin avait déjà prescrit la

substitution du maïs vert à la paille dans la ration de fourrage.

Le moment n'était pas éloigné où il deviendrait impossible de donner du grain aux chevaux, qui n'ont été nourris que de cannes à sucre et de maïs vert pendant les mois d'août et de septembre.

L'impossibilité de faire venir de Vera Cruz plus d'un convoi par mois avait fait perdre l'espoir de créer une réserve d'approvisionnements, sans laquelle la situation restait très-précaire. Il fallait prendre son parti de vivre au jour le jour et accepter toutes les conséquences de cette obligation.

Pour amoindrir autant que possible la gêne qui en résultait, la plus grande activité fut apportée dans l'expédition des convois. C'est ainsi que, dès le 23 juillet, après n'avoir donné que deux jours de repos aux attelages, le commandant Lefebvre se mettait en route avec 7 compagnies du 99ᵉ, 40 sapeurs du génie et 2 pelotons de chasseurs d'Afrique, escortant 108 chariots vides et 60 mulets de bât, pour se rendre à Vera Cruz. Aucune des difficultés déjà énumérées ne lui fut épargnée pendant la route.

L'ennemi avait brûlé le pont de Soledad aussitôt après le passage du convoi précédent; mais le rio Jemmapa put être franchi à gué et n'arrêta pas sensiblement la marche de cette colonne, qui eut beaucoup plus de malades et une dizaine de cas de fièvre jaune. Partie de Tejeria le 3 août pour opérer son retour, elle n'arrivait que le 10 à Passo Ancho, employant ainsi huit jours à parcourir une distance de 15 lieues. Attaquée au Rancho del Sardo, elle éprouvait quelques pertes et avait plusieurs attelages de mules enlevés. Enfin le convoi dont elle faisait l'escorte, et qui n'était composé au retour que de 80 voitures, dont le chargement avait été réduit de moitié, arrivait le 16 août à Orizaba.

Pendant la marche du commandant Lefebvre, lorsqu'il était attendu d'un jour à l'autre au Chichihuitte, une re-

connaissance partie de ce dernier poste arriva le 11 août à Passo del Macho, au moment où une bande de guérillas, qui prit aussitôt la fuite, travaillait à détruire le pont en pierre situé à proximité et auquel il eût été extrêmement difficile de suppléer, en raison de la hauteur et de l'escarpement des berges du cours d'eau qu'il franchit. Cette circonstance détermina à le faire garder par un poste composé de deux compagnies prises dans les troupes occupant la Chichihuitte, qui n'en est qu'à 10 kilomètres. Elles furent chargées de construire, sous la direction de l'un de leurs officiers, une redoute servant de réduit à la position de Passo del Macho, qu'elles couvrirent aussi par quelques petits ouvrages.

Le commandant Mangin, du 1er bataillon de chasseurs, avec un convoi très-léger, composé seulement de quelques voitures et d'environ 200 mulets de bât requis dans tous les corps, fit rapidement, et malgré le plus mauvais temps, l'aller et le retour d'Orizaba à Vera Cruz du 10 au 24 août, et ramena le courrier de France sous l'escorte d'un peloton de 25 gendarmes qu'on s'était décidé à faire marcher en remplacement des chasseurs d'Afrique, dont tous les chevaux étaient épuisés. Les quatre compagnies de chasseurs à pied qui, avec le peloton de gendarmerie, composaient l'escorte de ce convoi, n'arrivèrent à Orizaba que le 28 août.

Elles n'avaient avec elles que huit voitures, auxquelles il n'avait pas fallu moins de quatre jours pour se rendre de Tejeria à Soledad, par un temps affreux et de telles difficultés de terrain, qu'il devenait d'obligation absolue d'abandonner, entre ces deux points, le mode de transport par voitures. Pour y substituer celui à dos de mulet, il fallait pouvoir s'en procurer en quantité suffisante et disposer en outre des troupes nécessaires à l'occupation de Soledad, où les voitures, sans franchir le rio Jemmapa, viendraient se charger de denrées apportées jusque-là par les convois de mulets. L'arrivée des renforts, annon-

cée comme très-prochaine, pouvait seule nous donner les moyens de satisfaire à ces deux conditions.

Un convoi de 75 voitures vides et de 250 mulets, escorté par deux compagnies de chasseurs à pied, trois compagnies de zouaves et un peloton de chasseurs d'Afrique sous les ordres du commandant Morand, partit d'Orizaba le 25 août avec l'ordre de n'y ramener que des mulets chargés, en laissant à Tejeria toutes les voitures. Elles devaient servir à la composition des convois que les troupes de renfort seraient chargées plus tard d'escorter, en venant successivement prendre dans la terre tempérée les positions qui leur étaient réservées, et fournir des moyens de transport à la portion de l'armée que le nouveau général en chef destinerait probablement à agir sur la ligne d'opérations de Jalapa.

En arrivant, le 29 août, à Soledad, dont le pont était brûlé, le commandant Morand trouve les eaux du rio Jemmapa extrêmement élevées et le gué tout à fait impraticable. Aucune promesse d'argent ne peut décider un seul Indien à tenter le passage de la rivière pour aller à Vera Cruz réclamer les moyens que la marine aurait pu fournir. Un sergent de zouaves est victime de son dévouement en faisant les efforts les plus persévérants, avec quelques autres nageurs, pour tacher d'arriver sur l'autre rive. Il y a impossibilité absolue de trouver un passage plus facile. Mais on espère que la colonne de renfort va paraître de l'autre côté, et qu'elle sera peut-être munie du matériel nécessaire pour établir un passage. Le commandant Morand attend donc quelques jours, sous une pluie torrentielle, constamment harcelé par des guerillas, et sans que ses nageurs puissent réussir à établir une communication avec la rive gauche avec le câble qu'on avait eu le soin d'apporter d'Orizaba. Ses espérances ne se réalisent pas, il est obligé de rétrograder pour demander des vivres que le commandant Lefebvre lui envoie de Chichihuitte à Passo Ancho, où il s'établit, en attendant la baisse des eaux.

Toutes ces difficultés, prévues d'ailleurs depuis longtemps, faisaient ressortir l'obligation impérieuse d'établir un moyen de passage assuré à Soledad, et d'occuper cette position d'une manière permanente. L'avis était parvenu à Orizaba de l'arrivée, à la date du 28 août, en rade de Vera Cruz, du renfort amené par le colonel Brincourt, composé de deux bataillons du 1er zouaves, un escadron du 1er chasseurs d'Afrique, deux compagnies du train des équipages avec voitures, mulets, et, par surcroît de prévoyance bien utile, un approvisionnement considérable de bâts, de manière à pouvoir utiliser au transport à dos tous les mulets d'attelage.

En conséquence, et quoique les bruits d'une attaque projetée par l'ennemi fussent encore persévérants, il fut décidé que le 1er bataillon du 2e régiment d'infanterie de marine irait occuper Soledad, sous le commandement supérieur du lieutenant-colonel Charvet, et qu'il se mettrait en route dès qu'on aurait reçu la nouvelle de l'arrivée sur ce point de la première colonne de renfort qui y serait provisoirement maintenue.

Le commandant du génie, ayant reçu l'ordre de faire transporter à Soledad tous les matériaux qu'il pourrait se procurer pour y établir un moyen de passage permanent, avait fait ses préparatifs avec une extrême diligence. Des cordes et des poulies requises dans une usine d'Orizaba, des madriers trouvés à Cordova et de gros tonneaux vides fournis par l'administration sont mis rapidement en route, avec la plus grande partie de la compagnie de sapeurs et dix matelots choisis dans le bataillon de fusiliers marins. Ce détachement rejoint le 7 septembre, à Passo-Ancho, le commandant Morand, qui, le lendemain, se reporte sur Soledad avec toutes ses troupes ainsi renforcées.

En arrivant, il ne trouve pas encore guéable le rio Jemmapa, mais il aperçoit sur l'autre rive la première colonne de renfort amenée par le lieutenant-colonel Labrousse, du 1er zouaves. Le commandant Morand apportait le matériel

nécessaire à l'établissement d'un passage, et le lieutenant-colonel Labrousse un approvisionnement de vivres assez considérable. On s'occupe immédiatement de trouver le moyen de se mettre en communication. Une pirogue indienne, aperçue dans le village par les troupes du colonel Labrousse, est mise à l'eau.

Assujettie par une amarre formée des cordes à parquer appartenant aux chasseurs d'Afrique, et montée par un soldat du 1er zouaves, qui la dirige hardiment au moyen d'une perche, elle aborde la rive droite. Une corde peut donc être jetée d'un bord à l'autre, et la communication est ainsi établie, en dépit de la rapidité et du volume des eaux. Dans l'espace de quatre heures, le génie construit un radeau transformé immédiatement en traille, au moyen du câble et des poulies amenées d'Orizaba. Les vivres venant de Vera Cruz sont transbordés et chargés sur les voitures vides du commandant Morand. Celles du colonel Labrousse seront renvoyées à Tejeria.

Les renseignements recueillis antérieurement avaient signalé l'emplacement d'une ancienne passerelle détruite à 300 mètres en amont du pont brûlé. Des îlots et des rochers y formaient des piles naturelles. Le génie entreprit aussi la construction de cette passerelle qu'il termina avec le plus complet succès dans la soirée du 10, et sur laquelle hommes et mulets chargés pouvaient passer en toute sécurité.

Ainsi, le 10 au soir, le rio de Jemmapa était franchi par un double moyen de communication. Une colonne, forte de 350 hommes, escortant 250 mulets chargés de vivres, partit aussitôt de Soledad, sous les ordres du capitaine du génie Barillon, qui avait habilement dirigé ces travaux. Elle arriva le 14 septembre à Orizaba.

La position de Soledad, gardée provisoirement par le colonel Labrousse, était d'une occupation très-difficile sous le rapport militaire. Quelques ouvrages de campagne y furent immédiatement commencés et tracés de manière à

garder à la fois les deux rives du rio Jemmapa. On entreprit aussi des travaux d'appropriation pour établir des magasins et une ambulance dans l'église et les maisons échappées à l'incendie et aux dévastations des guérillas. Aucun habitant n'était resté dans cette localité.

Le commandant Morand était rentré le 19 septembre à Orizaba avec son convoi, surmontant, pendant sa marche, tous les obstacles déjà rencontrés par ceux qui l'avaient précédé dans la conduite de ces opérations.

Le lieutenant-colonel Charvet partit le même jour avec le 1er bataillon d'infanterie de marine pour relever à Soledad le lieutenant-colonel Labrousse, chargé d'occuper le Chichihuitte, tandis que le 2e bataillon du 1er zouaves et un peloton du 1er chasseurs d'Afrique, escortant un convoi de 60 voitures, venaient s'installer à Cordova sous les ordres du colonel Brincourt, désigné pour remplacer, dans le commandement supérieur de cette dernière place, le colonel Lhériller, rentrant avec le 99e tout entier à Orizaba.

Les deux bataillons du 2e zouaves et deux pelotons du 2e chasseurs d'Afrique, avec une section de la batterie de montagne, en partaient aussitôt et s'installaient à Ingenio, où il avait été décidé que les avant-postes seraient reportés.

Nos troupes allaient avoir, pour la première fois depuis longtemps, une abondance de vivres qui devait contribuer, avec le retour du beau temps, à faire oublier les fatigues occasionnées par des marches d'une difficulté inouïe.

Tous les mulets du train se ressentaient beaucoup du travail incessant qui leur avait été demandé ; mais on allait pouvoir leur donner une meilleure nourriture et un peu de repos. Il était facile, avec du temps, de réparer le matériel roulant gravement avarié, et de reconstituer le convoi, composé de 260 grands chariots, qui formeront encore la ressource la plus utile qu'il soit possible d'obtenir dans le pays. Son organisation primitive avait été

l'œuvre du regrettable sous-intendant militaire Raoul, tué glorieusement au combat de Puebla.

Pendant que le corps expéditionnaire du Mexique parvenait à se maintenir à Orizaba au prix de travaux de tous genres et en tirant de Vera Cruz ses principales ressources, la fièvre jaune sévissait cruellement dans cette dernière ville, où le capitaine de vaisseau Roze, secondé par le lieutenant-colonel d'état-major Lacroix, avait à lutter contre les plus grandes difficultés.

Cette ville avait été laissée sous la garde d'une partie des équipages de la flotte et d'une seule compagnie du 99e, donnant un total de 5 à 600 hommes, dont la moitié se trouvait toujours hors d'état de servir.

Au fur et à mesure des pertes rapides et si considérables éprouvées par cette petite garnison, la marine, à force d'abnégation, était parvenue à l'entretenir au même effectif en se dégarnissant à bord de ses bâtiments, au point de les laisser avec des équipages tout à fait insuffisants.

Avec environ 300 hommes disponibles, tant marins que militaires, un personnel d'officiers de santé et d'administration très-restreint et sur lequel l'épidémie frappait à chaque instant, il fallait pourvoir à la défense de la place, mal protégée par un mauvais mur sans fossé et ouvert en plusieurs endroits du côté de la terre, assurer le service des hôpitaux dont le mouvement ne cessait jamais d'être considérable; fournir les corvées nécessaires au travail pénible et dangereux, sous un climat dévorant, du débarquement et de l'emmagasinement des approvisionnements apportés par la voie de mer; et enfin préparer et exécuter les chargements des convois à diriger sur Orizaba, opération exigeant la plus grande activité, et surtout des prévisions minutieuses pour que les différents services fussent pourvus convenablement.

Officiers, médecins, fonctionnaires de l'intendance et agents de divers services administratifs, élevant leur zèle

et leur dévouement à la hauteur des difficultés de la situation, firent face à tout avec une énergie que les menaces incessantes de l'ennemi et l'interruption des communications avec l'armée ne faisaient qu'exalter. Grâce à tant d'efforts, il fut possible de profiter, en temps utile, des ressources que les convois de France venaient mettre successivement à la disposition du corps expéditionnaire.

La garnison de Vera Cruz a rendu les plus grands services à notre armée; elle a contribué pour une large part au résultat obtenu et qui eût été impossible sans l'énergie de son concours. »

Ainsi se trouvait atteint, au moment de l'arrivée des renforts, le seul but qui fût sérieusement offert à la constance et au dévouement du premier corps expéditionnaire du Mexique. Il est parvenu à s'installer fortement et à assurer sa ligne de communication avec Vera Cruz dans des conditions inouïes. Ce sera l'honneur de cette partie de la campagne de l'armée française au Mexique.

CHAPITRE V

LA CAMPAGNE DU MEXIQUE SOUS LE COMMANDEMENT DU GÉNÉRAL FOREY

Composition du corps expéditionnaire. — Arrivée à la Vera Cruz du général Forey. — Proclamations aux Mexicains et à l'armée. — Organisation des transports et des services. — Juarez se fortifie dans Mexico. — Départ du général Forey pour Orizaba. — Les adieux du général de Lorencez à ses soldats. — Députations envoyées au général Forey. — Le brillant fait d'armes de Plou del Rio. — La France au Mexique.

I

Le corps expéditionnaire du Mexique, augmenté de nouveaux renforts, fut placé sous le commandement du général Forey, dont la valeur militaire est connue et appréciée dans toute l'armée. Par suite de cette réorganisation, voici quelle fut la composition des forces destinées à agir au Mexique :

Commandant en chef, général de division Forey.

Chef d'état-major, colonel d'Auvergne.

Commandant de l'artillerie, colonel Vernet de Laumière.

Commandant du génie, colonel Vialla.

Chef du service administratif, intendant militaire Wolf.

Grand prévôt, chef d'escadron de gendarmerie Chavannes de Chastel.

Vaguemestre général commandant les troupes de l'administration, lieutenant-colonel Hugueney.

Aumônier supérieur, N...

Trésorier payeur, Louet.

1re DIVISION D'INFANTERIE

Commandant, général de division Bazaine.

Chef d'état-major, lieutenant-colonel Lacroix.

Commandant de l'artillerie, chef d'escadron d'artillerie de marine Delsaux.

Commandant du génie, capitaine du génie Bourgeois.

Intendance, sous-intendant Friant.

Prévôt, capitaine de gendarmerie Lamarche.

Aumônier, N...

1re *brigade*, général baron Neigre.

18e bataillon de chasseurs à pied.
1er régiment de zouaves.
81e régiment d'infanterie de ligne.

2e *brigade*, général de Castagny.

20e bataillon de chasseurs à pied.
3e régiment de zouaves.
95e régiment de ligne.
1er bataillon de tirailleurs algériens.
17e batterie du régiment d'artillerie de marine.

Batterie de montagne servie par des marins.
Détachement du 1er escadron du train d'artillerie.
13e compagnie de sapeurs du 3e régiment du génie.
Détachement de gendarmerie.

2e DIVISION D'INFANTERIE

Commandant, général de division comte de Lorencez.
Chef d'état-major, colonel Letellier-Valazé.
Commandant de l'artillerie, chef d'escadron Michel.
Commandant du génie, capitaine Lebescond de Coat-pont.
Intendance, sous-intendant Gaffiot.
Prévôt, capitaine de gendarmerie Amat.
Aumônier, l'abbé Montferrand.

1re *brigade*, général Douay.

1er bataillon de chasseurs à pied.
2e régiment de zouaves.
99e régiment d'infanterie de ligne.

2e *brigade*, général de Berthier.

7e bataillon de chasseurs à pied
51e régiment d'infanterie de ligne.
62e régiment d'infanterie de ligne.
1er bataillon du 2e régiment d'infanterie de marine.
8e batterie du 1er régiment d'artillerie à pied.
4e compagnie *bis* du 1er escadron du train d'artillerie.
1re batterie du 9e régiment d'artillerie — monté.
6e compagnie de sapeurs du 2e régiment du génie.
Détachement de gendarmerie.

Brigade de cavalerie.

Commandant, général de brigade de Mirandol.

1er régiment de marche, 2 escadrons du 1er régiment de chasseurs d'Afrique.

2 escadrons du 2e régiment de chasseurs d'Afrique.

2e régiment de marche : 2 escadrons du 3e régiment de chasseurs d'Afrique.

2 escadrons du 12e régiment de chasseurs.

1 demi-escadron du 5e régiment de hussards.

Réserve et parc d'artillerie.

1re batterie du 7e régiment d'artillerie — monté.

1re batterie du 11e régiment d'artillerie — monté.

1re batterie du 3e régiment d'artillerie à pied.

1re compagnie *bis* du 3e escadron du train d'artillerie.

1re compagnie principale du 5e escadron du train d'artillerie.

Une demi-compagnie du 6e régiment d'artillerie (pontonniers).

Une section de la 5e compagnie d'ouvriers d'artillerie.

Une section de la 1re compagnie d'armuriers.

Réserve et parc du génie.

4e compagnie de sapeurs du 1er régiment du génie.

Détachement de sapeurs conducteurs (2e et 3e régiments).

Détachement d'ouvriers (1re compagnie).

Troupes de l'Administration.

1re compagnie de l'escadron du train des équipages de la garde impériale.

Détachement du 2e escadron du train des équipages militaires de la ligne.

1re compagnie du 3e escadron du train des équipages militaires de la ligne.

Détachement du 3e escadron du train des équipages militaires de la ligne.

Détachement du 4e escadron du train des équipages militaires de la ligne.

Détachements des 5e et 6e compagnies du 5e escadron du train des équipages militaires de la ligne.

Détachement d'infirmiers.

Détachement d'ouvriers d'administration.

Le général Forey débarqua à la Vera Cruz le 25 septembre, à sept heures et demie du matin. Tous les bâtiments en rade lui rendirent les honneurs, et il fit solennellement son entrée dans la ville, où il était attendu par la garnison sous les armes, par tous lès fonctionnaires et une nombreuse population. Après avoir passé les troupes en revue, il leur a rappelé, dans une courte allocution, le but politique de l'expédition. Les cris de *vive l'Empereur!* ont répondu aux paroles du général en chef.

En ce moment le général Forey, ayant remarqué que le drapeau mexicain n'était pas arboré sur l'Ayuntamiento, a donné l'ordre de le hisser à l'instant, pour prouver que ce n'était pas au peuple mexicain que nous venions faire la guerre. Cet incident a produit une vive sensation sur le peuple de la Vera Cruz, déjà prévenu en notre faveur par la proclamation adressée par le général en chef aux Mexicains avant son débarquement. Cette proclamation était ainsi conçue :

« Mexicains,

« L'Empereur Napoléon, en me confiant le commandement de la nouvelle armée qui va bientôt me suivre, m'a chargé de vous faire connaître ses véritables intentions.

« Lorsque, il y a quelques mois, l'Espagne, l'Angleterre et la France, subissant les mêmes nécessités, ont été amenées à se réunir pour la même cause, le gouvernement de l'Empereur n'envoya qu'un petit nombre de soldats, laissant à la nation la plus outragée la direction principale dans le redressement des griefs communs. Mais, par une fatalité difficile à prévoir, les rôles ont été intervertis, et la France est demeurée seule à défendre ce qu'elle croyait l'intérêt de tous. Cette nouvelle situation ne l'a pas fait reculer.

« Convaincue de la justice de ses réclamations, forte de ses intentions favorables à la régénération du Mexique, elle a persévéré et persévère plus que jamais dans le but qu'elle s'est proposé.

« Ce n'est pas au peuple mexicain que je viens faire la guerre, mais à une poignée d'hommes sans scrupule et sans conscience, qui ont foulé aux pieds le droit des gens, gouvernent par une terreur sanguinaire et, pour se soutenir, n'ont pas honte de vendre par lambeaux, à l'étranger, le territoire de leur pays.

« On a cherché à soulever contre nous le sentiment national en voulant faire croire que nous arrivions pour imposer à notre gré un gouvernement au pays ; loin de là, le peuple mexicain, affranchi par nos armes, sera entièrement libre de choisir le gouvernement qui lui conviendra. J'ai mission expresse de le lui déclarer.

« Les hommes courageux qui sont venus se joindre à nous méritent notre protection spéciale ; mais, au nom de

l'Empereur, je fais appel, sans distinction de parti, à tous ceux qui veulent l'indépendance de leur patrie et l'intégrité de son territoire. Il n'entre pas dans la politique de la France de se mêler, pour son avantage personnel, des querelles intestines des nations étrangères ; mais lorsque, par des raisons légitimes, elle est forcée d'intervenir, elle le fait toujours dans l'intérêt du pays où son action s'exerce.

« Souvenez-vous que, partout où flotte son drapeau, en Amérique comme en Europe, il représente la cause des peuples et de la civilisation.

« Vera Cruz, le 22 septembre 1862.

« *Le général de division, sénateur, commandant en chef le corps expéditionnaire du Mexique,*

« FOREY. »

Nous apprendrons plus loin, de la bouche même du général Forey, que la proclamation que l'on vient de lire émanait de l'Empereur lui-même. Déjà, en arrivant à la Martinique, le général Forey avait adressé aux troupes placées sous son commandement un ordre du jour remarquable et qui doit trouver place dans notre ouvrage :

ORDRE GÉNÉRAL

« Soldats,

« Un jour vous avez trop demandé à la victoire, qui marche habituellement avec vos drapeaux, et elle vous a fait une infidélité passagère, qu'un ennemi, dans sa présomptueuse forfanterie, a exploitée près des crédules et

des ignorants, en prétendant qu'il avait vaincu les soldats de Magenta et de Solférino.

« Non, vous n'avez pas été vaincus à Puebla, et d'ailleurs vous avez pris une noble revanche à Aculcingo, et plus récemment à Borrego.

« Le 5 mai, l'héroïque courage de quelques centaines des plus intrépides d'entre vous est venu se heurter contre un obstacle que vous n'aviez pas les moyens de briser, et c'est pour y arriver que l'Empereur envoie à votre aide des forces suffisantes pour vaincre toutes les difficultés que votre faiblesse numérique n'a pu surmonter, quelque bravoure que vous ayez déployée.

« Ces renforts me suivent, et c'est avec autant de bonheur que de fierté que je me vois placé par notre bien-aimé Souverain à la tête de soldats comme vous.

« Vous me connaissez comme je vous connais, et cette mutuelle confiance est la plus sûre garantie du succès. Pour qu'il soit prompt et complet, je réclame de vous une soumission absolue, une discipline qui doit être sévère, mais qui ne sera que paternelle si vous écoutez mes conseils.

« Vous comprendrez que, dans un pays où le désordre est à son comble, où la force brutale tient lieu de droit et de justice, vous devez, en vrais soldats de la France, donner à la nation mexicaine l'exemple de l'ordre, et éveiller en elle le désir de secouer le joug de ceux qui la gouvernent par la violence, pour essayer enfin de prendre rang parmi les peuples civilisés. C'est à vous, soldats de la France qui marche à la tête de ces peuples, d'en donner la noble envie aux Mexicains par l'ordre et la discipline qu'ils verront régner dans vos rangs.

« Vous respecterez donc les personnes et les propriétés, vous payerez donc exactement tout ce que vous achèterez, et vous ne salirez pas vos mains et vos consciences de

richesses acquises par le pillage. Vous honorerez la religion et ses ministres ; vous respecterez les vieillards, les femmes et les enfants ; vous ne dédaignerez pas les soldats que vous allez combattre, car ils ont dans leurs veines du noble sang castillan. Mais, si vous êtes terribles dans le combat, vous vous montrerez humains après la victoire, et vous traiterez en frères ceux qui, honteux de prêter l'appui de leurs armes à un gouvernement de violence, se rallieront à notre drapeau, qui est le symbole du droit et de la justice. Vous montrerez par cette conduite, mieux que par de vaines paroles, que ce n'est point à la nation mexicaine que vous venez faire la guerre, mais à ceux qui l'oppriment et la déconsidèrent aux yeux des peuples civilisés, parmi lesquels vous la conviez à se ranger.

« A la Martinique, le 30 août 1862.

« *Le général de division, sénateur, commandant en chef le corps expéditionnaire du Mexique,*

« FOREY. »

II

Le général Forey ne se borna pas, à son arrivée au Mexique, à détruire les préventions du peuple et à caractériser le but politique de l'expédition. Il se mit énergiquement à l'œuvre pour compléter les moyens de transport et installer confortablement les troupes nouvellement débarquées. Tous les services de l'armée furent l'objet de sa sollicitude. Il avait hâte de mettre à profit la cessation des pluies pour reprendre les opérations militaires.

De leur côté, les Mexicains poussaient activement à Mexico les travaux de défense. Juarez, n'espérant pas évidemment pouvoir résister à notre corps expéditionnaire, faisait un grand étalage de forces pour en imposer aux populations.

Le général Forey resta à la Vera-Cruz jusqu'au 12 octobre, et arriva le 24 au matin à Orizaba, où il fut reçu avec les plus grands honneurs. A la veille de lui remettre le commandement en chef, le général de Lorencez, décidé à rentrer en France, adressa aux troupes sous ses ordres l'ordre du jour suivant :

« Soldats et marins,

« L'Empereur a décidé que le corps expéditionnaire du Mexique serait porté à 24,000 hommes, et il en a donné le commandement à M. le général Forey, grand-croix de la Légion d'honneur et sénateur.

« Soldats et marins, je vous fais mes adieux. Jusqu'à la fin de ma vie je penserai avec orgueil aux jours de périls et de gloire que nous avons traversés lorsque je vous commandais en chef. Un jour, l'histoire dira comment, après la retraite des Anglais, des Espagnols et la défection des chefs de la partie de la nation mexicaine qui avait demandé l'intervention française, un petit corps d'armée de 6,000 hommes a su se maintenir, intrépide et fier, au cœur d'un Etat immense, à 25,000 lieues de son pays.

« L'histoire dira qu'une armée française semble être venue au Mexique pour donner au nouveau monde le spectacle de tous les courages et de toutes les vertus guerrières.

« Déjà le mépris public a fait justice de la bassesse des sentiments de nos détracteurs. Avant peu, croyez-le bien, d'impudents mensonges seront dévoilés et l'armée du Mexique aura reçu une complète satisfaction.

« D'ici à peu de temps, lorsque je serai descendu sur le sol de la patrie, on se pressera sur mes pas pour s'informer de vous. Je répondrai qu'on se prépare à bien vous recevoir et à vous honorer à votre retour, car, au Mexique comme en Crimée, en Italie et en Afrique, vous avez été les vaillants soldats et les dignes enfants de la France.

« Adieu, soldats et marins, mes vœux vous suivront, et j'emporte votre souvenir dans mon cœur.

« Orizaba, le 20 octobre 1862.

« *Le général de division,*

« COMTE DE LORENCEZ. »

Le général de Lorencez quitta Orizaba le 10 novembre, à onze heures du matin. Le 9 au matin, le général Forey, à la tête de tous les officiers de l'armée, vint lui faire une visite d'adieu qui fut extrêmement touchante. Les deux généraux s'embrassèrent cordialement. Tous les officiers de l'armée, et à leur tête le général Douay, accompagnèrent à cheval le général de Lorencez jusqu'à deux lieues d'Orizaba. Le soir il couchait à Cordova, et le 14 au soir il arrivait à Vera Cruz, pour s'embarquer le lendemain sur le paquebot de Saint-Nazaire.

L'œuvre du général de Lorencez est accomplie. Il s'est montré digne de la confiance de l'Empereur. La campagne du général Forey commence sous les plus favorables auspices.

Quelques jours après le départ du général de Lorencez, le général Forey adressa à la population d'Orizaba la proclamation suivante :

« Mexicains,

« A la lecture de la proclamation qu'à mon arrivée dans votre pays je vous ai adressée, vous n'avez pas pu vous tromper, et vous avez reconnu la main de l'Empereur ; lui seul possède le secret de dire tant et de si belles choses en un style aussi noble que net.

« Mais aujourd'hui que j'ai vu assez votre pays pour vous dire mes impressions, laissez-moi vous les exposer brièvement et avec la simple franchise d'un soldat, qui, je vous le répète, et quoi que puissent vous dire des écrivains de mauvaise foi, ne vient pas faire la guerre au peuple mexicain, mais au gouvernement dont la triste situation prouve à l'évidence l'incapacité de faire le bien.

« Que voit-on en effet dans vos villes? Des bâtiments en ruines, des rues impraticables, des eaux croupissantes et viciant l'air. Que sont vos routes? Des fondrières, des marécages, où chevaux et voitures ne peuvent passer sans danger. Qu'est-ce que votre administration? Le vol organisé: Ceux qui sont chargés par leurs fonctions de faire rendre justice à leurs concitoyens sont parfois les premiers à les molester dans leurs personnes et dans leurs biens. Les préposés à la rentrée des impôts ne remplissent le plus souvent les caisses de l'Etat qu'après avoir rempli leurs poches.

« L'agriculture peut-elle être encouragée, lorsque le cultivateur est à peu près certain de se voir enlever le fruit de son travail?

« Le commerce, les arts peuvent-ils fleurir quand de toutes parts et depuis longues années retentissent des cris de guerre?

« N'avez-vous donc recouvré votre indépendance, après tant de sang répandu pour un si noble but, que pour en

faire un si déplorable usage, et n'est-il plus, dans ce pays favorisé par le ciel sous tant de rapports, de véritables patriotes comprenant que cette noble nation est exploitée depuis trop longtemps par quelques ambitieux qui dépensent dans des luttes fratricides toutes les forces vives du Mexique? Oui, je vous le dis avec douleur et avec tous ceux qui voient la triste situation de votre pays, vous courez à votre perte et vous n'avez qu'un pas à faire pour tomber dans un abîme qui engloutira votre indépendance et vous replongera dans la barbarie, si vous ne faites un pas en arrière. Faites-le donc, ce pas, quand la Providence vous en offre une occasion peut-être unique.

« La France vous envoie une armée, modèle d'ordre et de discipline, quoiqu'ait osé écrire le contraire une presse odieusement calomniatrice. Elle vient vous aider à vous constituer en une nation riche, puissante, libre, de cette vraie liberté qui ne marche pas sans l'ordre; en une nation que toutes les autres puissent reconnaître comme civilisée. Cette armée vous aidera à constituer un gouvernement honnête et probe, qui n'emploiera que des agents honnêtes et probes comme lui. Alors les finances de l'Etat seront le bien de tous et non de quelques-uns; elles serviront, au lieu d'enrichir quelques ambitieux, à payer une armée régulière capable de maintenir l'ordre dans le pays et de protéger au lieu de détruire la fortune privée; elles serviront à ouvrir des voies de communications comme en Europe, afin de faciliter les relations commerciales qui font la prospérité des peuples; elles serviront à réparer vos routes, vos ponts, vos monuments, à entretenir vos villes mal éclairées, mal pavées.

« Tout cela ne vaut-il pas la peine d'y réfléchir, et que tous les Mexicains, à quelque parti qu'ils appartiennent, se donnent la main pour oublier de vieux ressentiments et travailler en commun à la grandeur de leur patrie? C'est

à l'ombre du drapeau français qu'ils peuvent obtenir ce résultat, car ils se souviendront de ces belles paroles de l'Empereur : « Partout ou flotte ce drapeau, il représente « la cause des peuples et de la civilisation. »

« Au quartier général à Orizaba, le 3 novembre 1862.

« *Le général de division, sénateur, commandant en chef le corps expéditionnaire,*

« FOREY. »

III

La voix du commandant en chef du corps expéditionnaire fut entendue, et des députations de Mexicains s'empressèrent de se rendre auprès du général Forey. A l'une d'elles, conduite par un ecclésiastique, le commandant en chef de l'expédition déclare qu'il a à cœur de voir rentrer les évêques bannis par les précédentes administrations. Ces paroles produisent le meilleur effet sur ces populations fort attachées à la foi religieuse. Des tribus d'Indiens accourent aussi, musique en tête, au-devant du représentant de l'Empereur. Ce sont là de véritables conquêtes morales remportées par l'influence française. Mais nous ne devions pas tarder à enregistrer un brillant fait d'armes. Voici les détails donnés par le *Moniteur* :

« La brigade du général Berthier est arrivée le 7 novembre à Xalapa; son avant-garde, composée de cent chevaux du 12e régiment de chasseurs, commandée par le

lieutenant-colonel Margueritte, a rencontré, le 3 novembre, à Plou del Rio, deux cents lanciers rouges, la meilleure cavalerie volontaire du pays. Ces lanciers ramenaient bride abattue la petite troupe d'éclaireurs mexicains qui précédait notre avant-garde. Nos chasseurs chargèrent vigoureusement, et, après une mêlée de quelques minutes, les lanciers mexicains prirent la fuite, poursuivis, pendant neuf kilomètres, le sabre dans les reins. Ils essayèrent de se rallier sur un point occupé par une embuscade de leur infanterie, mais ils furent dispersés de nouveau.

« Ce succès a eu pour effet de jeter la démoralisation dans un corps de 3 à 4,000 hommes de garde civique réunis sous le commandement de Diazmiron, gouverneur de l'Etat de Xalapa, aux fortes positions de Cerro Gordo, que les Mexicains avaient défendues autrefois contre les Américains ; ce corps s'est entièrement dispersé à notre approche.

« Cette affaire a coûté à l'ennemi quinze hommes tués, trente-cinq blessés ; cinquante chevaux sellés ont été pris, et dix tués. La route était jonchée des armes abandonnées.

« Nous avons eu deux hommes tués et cinq blessés, parmi lesquels le lieutenant-colonel Margueritte, atteint légèrement par une balle ; cinq chevaux ont été tués. »

Pendant que le drapeau français voit grandir son prestige aux yeux des populations mexicaines, la panique règne au camp de nos ennemis. Le congrès de Mexico vient de conférer des pouvoirs extraordinaires au président Juarez. On verra ce que valent ces pouvoirs en face de l'épée de la France, sortie du fourreau pour venger l'honneur national et protéger nos compatriotes contre les insultes et les violences d'un gouvernement inique.

IV

Comme gage de nos succès au Mexique, déjà les drapeaux mexicains figurent à l'hôtel des Invalides, au milieu des trois cents trophées conquis sur l'ennemi par les armées françaises. C'est le 22 décembre que ces insignes mexicains ont été portés dans l'église de l'hôtel des Invalides. Ils se composaient de deux drapeaux et trois fanions :

1° Un drapeau en assez mauvais état, à hampe unie, ayant appartenu au 2e régiment d'infanterie du corps d'armée du général Saragoza. Ce drapeau a eu une destinée assez singulière. Il fut d'abord pris par les libéraux (armée de Juarez) à l'armée de Miramon, dans le combat de Silao (Etat de Guanajuato) et il devint depuis cette époque drapeau de l'armée libérale. Le 18 mai dernier, au combat de la baranca seca d'Aculcingo, un sergent de grenadiers du 99e de ligne, nommé Picarent, aidé des grenadiers Lecousne, Mége et Sineux, l'enleva aux Mexicains.

2° Un drapeau à hampe rouge et argent, avec l'aigle mexicaine en relief sur le blanc. Ce drapeau appartenait au corps de troupes du général Gonzalès Ortega (aujourd'hui général en chef depuis la mort de Zaragoza). C'était celui des sapeurs de la division de Zacatecas. On lit sur la soie le nom du colonel Zanchoy Roman, qui, dans le principe, organisa les sapeurs de cette division. Ce trophée a été pris, le 14 juin, au combat du Borrego, par un caporal du 99e de ligne, nommé Tisserand.

Outre ces deux drapeaux, il y a trois fanions, ainsi que nous l'avons dit.

L'un d'eux est rouge; il appartenait à un bataillon de sapeurs de la division de Zacatecas. Un soldat du 99e de ligne, nommé Gachet, l'enleva au combat du Borrego.

Un autre fanion de couleur bleue, surmonté de l'aigle mexicaine, ayant appartenu au corps d'armée de Gonzalès Ortega, est le guidon général du bataillon de San Luis Potosi.

Enfin le troisième fanion, bleu, surmonté d'une pique, était encore au bataillon de San Luis. Ces deux derniers, abandonnés par les troupes mexicaines pendant le combat du Borrego, sont tombés aux mains des deux compagnies du 99e de ligne qui ont, avec tant d'intrépidité, chassé l'ennemi de cette position le 14 juin.

Ce ne seront pas les derniers trophées mexicains qui orneront l'hôtel des vieux soldats. En effet, rien n'est négligé pour assurer le succès de nos armes, et le général Forey apporte dans ses mouvements autant de prudence que d'énergie.

Pendant que le général Berthier, arrivé le 7 à Jalapa avec 5,500 hommes environ, renforcé par le 3e zouaves et les troupes du général Marquez, se portait en avant sur Pente, l'amiral Jurien de la Gravière occupait Tampico. A l'approche de nos troupes, la ville a été évacuée par la garnison mexicaine, et la population a fait à nos soldats l'accueil le plus favorable.

Les conséquences de l'occupation de cette ville ne sont pas moins importantes au point de vue politique et commercial qu'au point de vue militaire. Elle a en effet pour résultat de priver le gouvernement de Juarez des recettes de douanes de ce port, recettes devenues très-considérables, en même temps qu'on lui enlève une place fort nécessaire au ravitaillement de son armée.

D'autres points, tels que Alvaredo et Coscomatepec, entre Jalapa et Cordova, ont été occupés par nos troupes, qui opèrent avec succès leurs premiers mouvements sur Mexico, but de l'expédition.

Au sujet de cette cité, dernier rempart du gouvernement mexicain, quelques journaux américains et anglais ont annoncé que Juarez était résolu à inonder la ville en y introduisant l'eau des cinq grands lacs qui l'entourent. Ce mensonge, de nature à inquiéter les familles des militaires, a été réfuté victorieusement par le *Moniteur de l'armée.*

Ce journal fait observer que si la ville de Mexico est entourée par cinq grands lacs, les deux plus rapprochés, ceux de Texcuco et de Xochimilco, en sont à environ sept kilomètres. Ils se trouvent situés à 2,275 pieds mexicains au-dessus du niveau de la mer, et Mexico à 2,285. La ville est, par conséquent, plus élevée que les lacs, dont, en outre, le volume d'eau a considérablement baissé depuis deux siècles. Ces faits sont constatés par des documents irrécusables. Les deux lacs en question sont mis en communication avec la capitale au moyen de deux petits canaux et d'écluses. Pour arriver à inonder cette vaste cité, comme au temps des caciques, il faudrait des travaux d'art immenses, dont la durée serait de plusieurs années. En attendant, la population de Mexico est en proie à une affreuse misère.

Le moment est donc prochain où les populations mexicaines, délivrées par nos troupes d'un gouvernement odieux, pourront se constituer en une nation forte et prospère, respectant les traités internationaux et fidèle à ses engagements. Mais, qu'on ne l'oublie pas, en dépit de quelques écarts d'éloquence qui se sont produits au delà des Pyrénées, il y a eu au Mexique, de la part du gouvernement de Juarez, des insultes graves faites à ntore drapeau. Il faut une réparation, afin que personne n'ignore « qu'il

n'y a pas de contrées si lointaines où une atteinte portée à l'honneur de la France demeure impunie, » suivant la fière et énergique parole de l'Empereur Napoléon III à l'ouverture de la session législative de 1863.

DOCUMENTS DIPLOMATIQUES

ET

PIÈCES JUSTIFICATIVES

L'énumération sommaire des griefs de la France contre le Mexique, mentionnée dans notre ouvrage, ne peut donner qu'une idée incomplète de la situation des choses au moment où la France, d'accord avec l'Espagne et l'Angleterre, jugeait le moment venu d'appuyer par les armes la justice de ses réclamations. Pour édifier complétement le lecteur, nous emprunterons aux documents diplomatiques une note à laquelle on ne saurait trop donner de publicité. Elle émane du ministère des affaires étrangères de France.

NOTE SUR LES GRIEFS DE LA FRANCE

« Depuis quelques années, la situation de nos nationaux au Mexique s'est cruellement ressentie non-seulement de l'état de désordre du pays, mais encore de l'instabilité des gouvernements et d'une continuité de dissensions intestines qui a amené, à diverses reprises, la coexistence de

plusieurs autorités de fait. Le respect que la France professe pour l'indépendance des autres pays lui faisait cependant une loi de ne chercher à remédier au mal que par la voie des réclamations diplomatiques, tant qu'elle pouvait espérer que celles-ci ne seraient pas complétement inefficaces, et tant qu'il lui était possible de ne voir dans les préjudices causés à ses nationaux que les conséquences momentanées et inévitables, aussi bien pour eux que pour les citoyens du Mexique, de l'état politique de cette république. C'est ainsi qu'en 1853 était intervenue une première convention qui devait assurer le règlement des réclamations existant à cette époque. Les mêmes faits qui en avaient nécessité la conclusion ne tardaient cependant pas à se reproduire, et ouvraient, dans les années suivantes, une série de nouvelles réclamations, pour lesquelles nos agents au Mexique se trouvaient hors d'état d'obtenir satisfaction, en présence de l'impuissance du gouvernement central à ressaisir le pouvoir qui lui échappait sur une grande partie du territoire, pour passer aux mains de ceux qui le combattaient. Devant l'inutilité trop constatée des efforts de nos agents pour obtenir réparation des dommages de toute nature causés à leurs résidents, il parut indispensable d'envoyer, en 1858, l'amiral Penaud à la Vera Cruz, avec mission de demander le payement, en premier lieu, de l'arriéré de la convention de 1853, et ensuite d'indemnités, dont le chiffre était considérable, pour les Français qui avaient, postérieurement à cette convention, souffert sur différents points du Mexique, d'actes de violence et de pillage provenant du fait de chefs ou d'autorités relevant du gouvernement établi à la Vera Cruz. Le commandant en chef de nos forces navales crut devoir agir avec une extrême modération. Il s'abstint de l'emploi de toute mesure coercitive et se contenta de négocier, au commencement de 1858, un arrangement destiné à régler à

nouveau, au moins en partie, la question de nos réclamations. Mais à peine l'amiral Penaud avait-il quitté la Vera Cruz que toutes les difficultés qu'il avait dû supposer aplanies reparaissaient aussitôt.

« La coexistence à Mexico et à la Vera Cruz de deux gouvernements qui se contestaient mutuellement leur légitimité, et dont l'impuissance à asseoir une administration définitive était aussi grande, avait, en effet, pour résultat non-seulement de léser à chaque instant les intérêts de nos nationaux, et souvent même de créer entre eux un antagonisme fâcheux, mais encore de nous mettre, la plupart du temps, absolument hors d'état de les protéger.

« Les embarras d'une telle situation ne se faisaient pas sentir pour nous seuls : les autres puissances européennes qui ont de nombreux intérêts engagés au Mexique, la Grande-Bretagne et l'Espagne notamment, en souffraient comme nous. Les préoccupations de même nature que cet état de choses devait, par conséquent, inspirer aux trois gouvernements les avaient amenés, chacun de son côté, à penser que la reconstitution au Mexique d'un pouvoir unique et suprême, dont l'action pourrait s'exercer sur toute l'étendue du territoire, était le seul moyen de rendre à ce pays et à tous ses habitants, nationaux ou étrangers, l'ordre et la paix que troublait si profondément une lutte sanglante dont on ne prévoyait pas le terme. Il ne pouvait entrer, d'ailleurs, ni dans les vues du gouvernement français, ni dans celles du gouvernement britannique, de chercher à atteindre ce but en prêtant exclusivement à l'un des deux partis un appui matériel qui lui permît d'accabler l'autre. Les deux gouvernements furent, dès lors, d'accord pour penser que la seule marche qu'ils eussent à suivre, afin d'arracher le Mexique à l'anarchie qui le dévorait, consistait à interposer leur médiation amicale entre les deux partis, de manière à les amener à s'en-

tendre librement sur les conditions d'une réorganisation forte et durable du gouvernement mexicain. Les tentatives qui, en conséquence, furent faites en ce sens à diverses reprises, en 1859 et 1860, furent malheureusement tout à fait infructueuses. Les ouvertures des agents étrangers furent repoussées, et leurs propositions d'accommodement déclinées, bien qu'on se fût attaché à leur enlever tout ce qui eût pu leur donner l'apparence d'une immixtion dans les affaires intérieures du pays. Nous étions bien évidemment en droit, à partir de ce moment, d'assurer directement, et de la manière que nous jugerions la plus efficace, la protection de nos nationaux et de leurs intérêts, si l'on persistait à se faire de l'état politique du pays à la fois un prétexte pour les soumettre à toute espèce d'avanies et d'extorsions, et un argument pour en décliner la responsabilité et la réparation. Nous songions pourtant à réitérer encore une fois nos précédents efforts de conciliation, lorsqu'à la fin de l'année dernière la situation fut complétement modifiée par les événements qui amenèrent la chute du général Miramon et l'installation à Mexico même du gouvernement que M. Juarez dirigeait à la Vera Cruz.

« Les obstacles que l'état de choses antérieur apportait au règlement de nos réclamations semblaient écartés par le triomphe définitif de l'un des deux partis en lutte. Nous étions en présence d'un gouvernement investi seul, désormais, de l'autorité souveraine au Mexique. Le moment était donc venu de demander qu'on donnât enfin satisfaction à nos trop justes plaintes. L'espoir qu'elles seraient écoutées parut, un instant, devoir se réaliser. Les hommes aux mains desquels la direction des affaires se trouvait entièrement remise semblaient se montrer animés de dispositions conciliantes, et notre représentant à Mexico, qui n'avait pas hésité à reconnaître officiellement le nouveau gouvernement, concluait avec lui une convention qui pa-

raissait témoigner d'un désir sincère de résoudre avec équité toutes les difficultés pendantes. Nous nous félicitions donc d'un début qui était de nature à promettre un retour de sécurité pour nos nationaux et un meilleur avenir à nos relations avec le Mexique, lorsque le gouvernement de M. Juarez, rentrant subitement dans les plus déplorables errements de l'administration mexicaine, a contraint la légation de France et celle d'Angleterre à rompre tous rapports diplomatiques avec lui.

« Il a proposé et fait voter par le congrès, le 17 juillet dernier, une loi dont le premier article prononce la suppression, pendant deux ans, des conventions étrangères, c'est-à-dire le délie d'obligations solennelles, annule des engagements qui s'exécutaient, et met à néant toutes les garanties de réparation que nous avions eu tant de peine à obtenir. Le gouvernement mexicain a cherché à expliquer cette injustifiable conduite par quelques raisons sans valeur; la vérité est qu'il a voulu mettre la main sur les fonds qui étaient déjà prélevés, à ce moment, sur les revenus des douanes pour être appliqués au payement des conventions étrangères. Une violation aussi flagrante d'engagements indiscutables constatait trop manifestement son intention de ne plus avoir égard à aucune notion de droit et de justice, dès qu'il y verrait un obstacle à ses convoitises, pour que les représentants de la France et de l'Angleterre eussent à hésiter sur la résolution qu'ils avaient à prendre : ils ont donc rompu leurs relations. Leur attitude ne pouvait qu'être approuvée à Paris et à Londres; on le leur a, par conséquent, fait savoir, en leur prescrivant de quitter Mexico s'ils n'obtenaient le retrait immédiat de la loi du 17 juillet dernier et l'établissement dans les ports de la Vera Cruz et de Tampico de commissaires désignés par les puissances intéressées, pour assurer la remise entre leurs mains des fonds à prélever sur les

douanes, en exécution des conventions étrangères, ainsi que celle des autres sommes dont la restitution leur serait déjà due, ces commissaires devant avoir, en outre, le pouvoir de réduire les droits actuellement perçus à la Vera Cruz et à Tampico. Comme les dispositions du gouvernement mexicain ne permettaient pas, d'ailleurs, de s'attendre, et c'est ce que confirment les informations les plus récentes, à ce qu'il déférât à ces demandes, nous avons dû accepter la nécessité d'agir directement et énergiquement en vue d'assurer à nos nationaux la justice et la protection qui leur faisaient défaut, et l'Empereur a décidé qu'une expédition serait préparée dans ce but contre le Mexique.

« Il ressort suffisamment de ce qui précède que nous n'en sommes venus à cette extrémité qu'après avoir épuisé tous les moyens qui pouvaient s'offrir à nous de sauvegarder pacifiquement les intérêts dont la défense nous est confiée. Depuis longtemps, le gouvernement de l'Empereur eût été justifié d'employer la force pour obtenir la justice qu'on lui refusait, s'il n'avait eu à cœur de pousser la modération jusqu'à son extrême limite. Il a dû résister, pour cela, à des sollicitations pressantes et réitérées, qui, en en appelant à sa protection, tendaient toutes à le convaincre que les mesures de rigueur étaient indispensables pour faire comprendre au Mexique qu'il était tenu de respecter la personne et les biens des résidents étrangers. On serait fondé à croire, en effet, que les différents partis s'y sont jugés également dispensés, à leur égard, de tous ménagements, de toute justice, et en droit de faire peser plus particulièrement sur eux les maux de toute nature résultant du bouleversement politique du pays : vols, pillages, exactions de toute espèce, dénis de justice, il n'est pas un de ces actes dont nos nationaux n'aient eu à se plaindre. L'instabilité de l'administration leur a interdit tout recours sérieux contre ces abus, qu'il y a surtout lieu d'imputer

aux chefs qui appartiennent au parti actuellement au pouvoir. L'opinion unanime de nos agents est qu'on est persuadé, au Mexique, de l'impuissance des nations étrangères à réprimer de tels méfaits, et des paroles échappées aux hommes qui sont à la tête même du gouvernement ne laissent pas de doute qu'ils sont encouragés à les commettre par la confiance qu'ils resteront impunis. Le commerce étranger, qui paye déjà la presque totalité des droits d'importation et d'exportation, qui a à supporter des droits de circulation, de patente, etc., etc., qui est accablé de contributions de guerre, soumis à des impôts qui ne sont que des emprunts forcés déguisés, fournit, en somme, au gouvernement mexicain les neuf dixièmes de ses ressources. Il semble condamné ainsi à entretenir exclusivement à ses frais la guerre civile, dont il a plus que qui que ce soit à souffrir, puisqu'elle amène l'entière stagnation des affaires, en enlevant toute sécurité à ses opérations, en l'exposant, comme cela lui est arrivé trop souvent, à voir les *conduites* considérables d'argent, qu'il a l'habitude de diriger de l'intérieur sur les ports d'embarquement, saisies tantôt par un parti, tantôt par l'autre. Il faut, avant tout, que le gouvernement mexicain ait de l'argent pour remplir le trésor public, qu'une dilapidation effrénée épuise incessamment; il ne recule donc devant aucune extorsion, devant aucun moyen, si violent et immoral qu'il soit, pour se procurer, à chaque instant, des ressources nouvelles.

« Il serait impossible de faire ici la longue énumération des violences, des sévices et des dommages infligés à nos nationaux, et l'on ne saurait apprécier le montant exact des indemnités à réclamer sous une forme ou sous une autre; mais le chiffre n'en saurait être dans son ensemble, pour ces dernières années, au-dessous de dix millions, sauf défalcation des payements déjà commencés et qui sont

aujourd'hui complétement interrompus. Les violences personnelles n'ont malheureusement pas été plus épargnées, en outre, à nos nationaux que les mesures injustes et vexatoires qui les affectaient si gravement dans leurs intérêts matériels. Nombre d'entre eux se plaignent d'avoir été arbitrairement emprisonnés ou d'avoir dû chercher leur salut dans la fuite, après le pillage et l'incendie de leurs propriétés. Nos agents eux-mêmes n'ont pas été respectés. Notre vice-consul à Zacatecas a été incarcéré pour s'être refusé à payer une taxe illégale; notre vice-consul à Tépic a eu à subir, pour un refus pareil, de si cruels traitements qu'il en est mort. Nous avons, il est vrai, obtenu une indemnité pour sa famille; mais l'un des auteurs de ces indignes violences, le colonel Rojas, qui devait être destitué de ses grades et emplois, vient d'être, après un semblant de punition, réintégré dans l'armée avec un grade supérieur, et, investi d'un commandement important, il a fait sa rentrée, à la tête de ses troupes, à Tépic même, dont une partie de la population s'est enfuie à son approche, redoutant avec raison de nouvelles atrocités de sa part. Il y a trois ans, plusieurs Français étaient déjà assassinés dans les rues de Mexico. Dans ces derniers temps, les attaques contre eux se sont multipliées de la manière la plus inquiétante. Les tristes informations qui nous sont parvenues à ce sujet nous ont appris que, sur différents points, plusieurs de nos nationaux avaient été enlevés, maltraités, rançonnés, sans que les autorités mexicaines se fussent aucunement préoccupées de leur prêter protection ou de poursuivre les coupables. Huit Français ont déjà péri de la sorte ou succombé aux suites de leurs blessures. Il n'est pas jusqu'à la personne de notre représentant à Mexico qui n'ait failli être victime d'un de ces attentats dont les étrangers sont si fréquemment l'objet. Le gouvernement de l'Empereur a donc évidemment fait preuve

d'une assez grande longanimité, pour être autorisé aujourd'hui à demander compte au Mexique, autrement que par la voie inefficace des négociations, de griefs dont ses derniers actes ont comblé la mesure.

« La Grande-Bretagne et l'Espagne, qui ont aussi à demander au Mexique le redressement de leurs propres griefs, non moins nombreux, non moins graves que les nôtres, vont s'associer aux mesures de coercition que la conduite des autorités mexicaines a rendues nécessaires, et les forces combinées des trois puissances poursuivront de concert les opérations propres à atteindre le but qu'elles se proposent. »

M. DUBOIS DE SALIGNY AU MINISTRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES.

Mexico, le 28 septembre 1861.

Monsieur le ministre, le régime des emprunts forcés, à l'égard non-seulement des indigènes, mais des étrangers, est plus que jamais en vigueur dans un grand nombre d'États. Des mesures de ce genre, frappant le capital d'une contribution qui varie de 1 à 4, 5 et 30 p. 100, ont été adoptées dans les Etats de Guanajuato, de Puebla et de Durango. L'énumération ci-jointe d'attentats commis dans ces derniers temps contre des Français fera au reste comprendre à Votre Excellence quelle est l'impuissance du ministre de l'Empereur à protéger ses nationaux.

DUBOIS DE SALIGNY.

ATTENTATS COMMIS CONTRE DES SUJETS FRANÇAIS EN 1861.

Louis Gaudry, marchand tailleur à Mexico ; blessé d'un coup de poignard devant la porte même de sa maison, rue San Francisco, le 20 janvier.

François Barateigt, cordonnier à Mexico ; assailli, à sept heures du soir, dans la rue de la Providence, par six individus, reçut un coup de poignard, puis fut volé de son argent et d'une partie de ses vêtements, à Mexico, le 21 janvier.

Louis Majerus, marchand établi à Tacuba, près Mexico. A la fin de janvier, il fut appelé à Puebla par ses affaires ; dès le lendemain de son arrivée, il fut assassiné dans la rue, et la police, qui le ramassa baigné dans son sang, refusa de le faire porter à son logement, sous le prétexte que la loi l'exigeait ainsi ; on le traîna d'abord en prison, puis à l'hôpital, où il fut également retenu de force à la disposition des autorités judiciaires. Lorsqu'il put sortir, en février, la chambre de l'auberge où il avait laissé ses bagages était complétement dévalisée, la porte en ayant été fracturée à l'extérieur ; l'hôtelier accusa la police de ce méfait, et réciproquement.

Augustin Coffe et *Alexandre Bordenave*, l'un tailleur et l'autre commerçant à Minatitlan ; maltraités et emprisonnés à Minatitlan (isthme de Tehuantepec), d'où le consul français de Vera Cruz a été les enlever le 22 avril.

Pierre Maurel, hôtelier à Rio Frio et au Palmar ; enlevé de son domicile et pillé deux fois consécutives en janvier et avril.

Pierre Lament, commis négociant à Puebla, assassiné au Pinar, entre Puebla et Perote, le 11 mars.

Louis-Matthieu Bonhomme, propriétaire rural dans la rue de Durango; assassiné et tué sur place à Velmonte, près de Durango, le 3 avril.

Alexis Maurice, conducteur de chariots; enlevé plusieurs fois en avril et juillet, toujours maltraité et mis à rançon.

Madame *Eugénie Maison*, commerçante, se rendant en France; assassinée près de Cordova, le 12 mars, en même temps que le capitaine Aldham, décédée le 21 avril après quarante jours de souffrances.

Lucien Eix, régisseur d'habitation; enlevé le 18 avril de l'*hacienda* de Pantitlan (territoire d'Iturbide), mis à rançon après deux jours de tortures.

Pierre Lacoste, assassiné à Rosas, à dix-huit lieues de Mexico, et tué sur place le 9 mai.

Auguste-Firmin Davesne, maître meunier; assassiné le 18 mai dans le moulin du Battant, à trois lieues de Mexico. Les assassins, qui furent reconnus même par les chiens du moulin et appartiennent à trois bourgades voisines, y jouissent tranquillement du fruit de leurs forfaits. La mort de Davesne a dû leur rapporter 5 à 6,000 piastres.

Benjamin Jaffré, contre-maître du moulin du Battant; blessé grièvement par les assassins de Davesne, qui l'ont laissé sans connaissance jusqu'au 19 mai.

Le jeune *Acho*, enlevé de l'*hacienda* de son père dans l'État de Puebla; mis à rançon après quelques jours de torture morale : fin de mai.

Louis Guerrier fils, teinturier à Mexico, enlevé à une demi-lieue de Mexico; relâché sans rançon après un jour de détention : 26-27 juin.

Joseph-Louis Thinesse, tailleur, se rendant de Mexico à Acalpuco, dépouillé et battu par les soldats du gouvernement, à un quart de lieue de Cuernavaca, sur la grande route, le 24 juillet.

Benoît Deffis, de Temascaltepec, négociant; enlevé, emprisonné, maltraité et torturé de toutes façons : 28-31 juillet.

Jean-Baptiste Delaporte, forgeron, assassiné le 2 août à Otumbella, à huit lieues de Mexico, route de Pachuco. Les assassins sont tous connus, et rien ne serait plus facile que de les arrêter; décédé le 4 août.

Pierre Duhart, de Temascaltepec, premier commis de la maison française Echenique; enlevé le 28 juillet, relâché après trois jours de souffrances.

Henri Hauville, mineur-entrepreneur, de Temascaltepec, a eu sa maison pillée de fond en comble : 28 juillet.

Jacques Bernard, commis négociant, de Mexico; attaqué, frappé et blessé par quatre soldats, dans la rue Zuleta, le 31 juillet.

Paul Dairo, marchand colporteur; assassiné sur la grande route de Mexico, à deux lieues de Cuernavaca, et tué sur place le 2 août.

Auguste Daussat, brasseur à Mexico; attaqué et blessé dans la rue San Francisco, le 11 août.

CONVENTION PRÉLIMINAIRE DE LA SOLEDAD, CONCLUE ENTRE LE GOUVERNEMENT MEXICAIN D'UNE PART ET LES PLÉNIPOTENTIAIRES DE L'ESPAGNE, DE LA FRANCE ET DE LA GRANDE-BRETAGNE D'AUTRE PART, LE 19 FÉVRIER 1862.

Article 1er. Le gouvernement constitutionnel qui est actuellement au pouvoir dans la république mexicaine ayant informé les commissaires des puissances alliées qu'il n'a pas besoin de l'assistance offerte par elles avec tant de bienveillance au peuple mexicain, parce que ce peuple contient en lui-même des éléments suffisants de force pour se préserver de toute révolte intérieure, les alliés auront recours à des traités pour présenter toutes les réclamations qu'ils sont chargés de faire au nom de leurs nations respectives.

Art. 2. Dans ce but, et les représentants des puissances alliées protestant qu'ils n'ont nullement l'intention de nuire à la souveraineté ou à l'intégrité de la république mexicaine, des négociations seront ouvertes à Orizaba, où les commissaires des puissances alliées et les ministres de la république se rendront, à moins que des délégués ne soient nommés par les deux parties, d'un consentement mutuel.

Art. 3. Tant que dureront ces négociations, les forces des puissances alliées occuperont les villes de Cordova, Orizaba et Tehuacan.

Art. 4. Afin qu'il ne puisse etre en aucune façon supposé que les alliés ont signé ces préliminaires dans le but d'obtenir leur admission aux positions fortifiées maintenant occupées par l'armée mexicaine, il est stipulé que, dans le cas où malheureusement les négociations seraient rompues, les forces alliées se retireront desdites positions et prendront position en ligne devant lesdites fortifications

sur la route de Vera Cruz, les points extrêmes étant la Pasa Ancho, sur la route de Cordova, et la Pasa de Oveja, sur la route de Jalapa.

Art. 5. Dans le cas où malheureusement les négociations seraient interrompues et les alliés se retireraient dans les lignes ci-dessus indiquées, les hôpitaux des alliés resteraient sous la sauvegarde de la nation mexicaine.

Art. 6. Le jour où les alliés commenceront leur marche pour occuper les points mentionnés dans l'article 3, le drapeau mexicain sera hissé sur la ville de Vera Cruz et sur le fort de Saint-Jean d'Ulloa.

Signé : Comte DE REUSS, MANUEL DOBLADO, CHAS-LENNOX, WIKE, HUGH DUNLOP, A. DE SALIGNY, E. JURIEN.

La Soledad, le 19 février 1862.

J'approuve ces préliminaires dans l'exercice des pleins pouvoirs dont je suis investi.

BENITO JUAREZ, *président de la République ;*
JESUS TERAN, *secrétaire.*

NOTE DES PLÉNIPOTENTIAIRES FRANÇAIS AU SUJET DU GÉNÉRAL ALMQNTE.

« Orizaba, 9 avril 1862.

« Les soussignés, plénipotentiaires de S. M. l'Empereur des Français, ont l'honneur de faire connaître à M. le ministre des relations extérieures de la République mexicaine, en réponse à sa note du 3 avril réclamant l'éloigne-

ment de M. le général Almonte, qu'il leur est impossible d'acquiescer à cette demande.

« Au moment où le général est parti de France, le Gouvernement de S. M. l'Empereur des Français ne mettait point en doute que les hostilités ne fussent depuis longtemps engagées entre nos armées et les armées mexicaines. M. le général Almonte s'offrit alors pour aller porter à ses compatriotes des paroles de conciliation, et pour leur faire comprendre le but tout bienveillant que s'était proposé l'intervention européenne. Ces ouvertures furent accueillies par le gouvernement de Sa Majesté, et le général fut non-seulement autorisé, mais invité à se rendre au Mexique, pour y remplir cette mission de paix à laquelle l'avaient si bien préparé ses antécédents honorables, son extrême modération et l'estime dont il n'a cessé de jouir, aussi bien au Mexique que dans les diverses cours étrangères où il a représenté son pays.

« Arrivé à Vera Cruz, le général se trouva en présence d'une situation que personne en Europe n'avait pu prévoir. Un armistice avait été conclu, des négociations étaient engagées. Le rôle du général n'en restait ni moins important ni moins facile à définir. Il était évident qu'après les longues guerres civiles qui ont désolé ce pays, et lorsque sur plusieurs points du territoire la résistance armée tenait encore les forces du pouvoir en échec, la voix d'un homme étranger aux passions des partis et investi de la confiance d'un des gouvernements alliés avait le droit de demander à être entendue.

« Le gouvernement suprême de la République, sans vouloir comprendre tous les avantages qu'il eût pu retirer en cette occasion d'une conduite plus prudente et plus modérée, crut n'avoir rien de mieux à faire, pour consolider sa situation, que de renouveler ces édits de proscription qui rappellent si tristement les plus mauvais jours des

révolutions européennes. Cette fâcheuse résolution fut notifiée aux commissaires des trois hautes puissances. Les plénipotentiaires de S. M. l'Empereur des Français s'abstinrent d'y répondre, et M. le général Almonte, dont la vie était menacée jusque dans Vera Cruz, suivit à Cordova un des bataillons français qui se dirigeaient vers les cantonnements de Tehuacan.

« Le gouvernement suprême de la République proteste aujourd'hui contre cette démarche. Il a dû prévoir la réponse des plénipotentiaires de l'Empereur. Le drapeau français a déjà abrité bien des proscrits. Il est sans exemple que sa protection, une fois accordée, ait été retirée aux hommes qui l'avaient obtenue.

« Les soussignés ont eu le regret d'avoir à constater, depuis le jour où a été conclue la convention de Soledad, de nouvelles vexations exercées contre leurs nationaux. Jusque sous leurs yeux, des mesures violentes ont été adoptées, en vue d'étouffer l'expression des vœux du pays et de la véritable opinion publique. On espérait ainsi réussir à donner le change à l'Europe, et lui faire accepter le triomphe d'une minorité oppressive comme le seul élément d'ordre et de réorganisation que l'on pût encore trouver au Mexique.

« Les soussignés demeurent convaincus que s'ils persévéraient dans la voie où le désir d'éviter l'effusion du sang les a engagés, ils s'exposeraient à méconnaître les intentions de leur gouvernement et à devenir involontairement les complices de cette compression morale sous laquelle gémit aujourd'hui la grande majorité du peuple mexicain. En conséquence, ils ont l'honneur d'informer M. le ministre des relations extérieures que les troupes françaises, laissant leurs hôpitaux sous la garde de la nation mexicaine, se replieront au delà des positions fortifiées du Chiquihuite pour y reprendre toute leur liberté d'action, aussitôt que

les dernières troupes espagnoles auront évacué les cantonnements qu'elles occupent aujourd'hui en vertu de la convention de la Soledad.

« *Signé* : D. DE SALIGNY.

E. JURIEN. »

Complétons cet historique par des renseignements dignes d'intérêt sur la situation de l'armée mexicaine. Nous les empruntons à une correspondance de Mexico adressée au journal la *Patrie*.

« L'armée du Nord, après deux mois d'attente, est arrivée le 18 dans la capitale, sous les ordres de Comonfort et avec l'effectif de cinq mille cent hommes ; c'est à peu près celui qu'elle avait à son départ de San Luis de Potosi ; la moitié a déserté, a péri ou est tombée d'inanition sur la route, mais a été remplacée par des levées forcées faites dans les localités que l'on traversait. Ce sont tous gens sans habitude du service, mal équipés et la plupart en guenilles.

« Comonfort, à peine arrivé, est tombé malade d'un coup de sang. On ne pense pas, du reste, que Juarez veuille lui donner un poste trop important, car il craint l'influence du général, qu'il a autrefois remplacé à la présidence et fait emprisonner.

« Il était question de former, à Mexico, une seconde armée de réserve dont le commandement serait confié à Doblado, qui a dû partir le 8 octobre de Guanajuato, à la tête de neuf mille hommes, suivant l'évaluation, qui nous semble exagérée, des journaux mexicains. En y joignant

les troupes de Comonfort, de Royas, de Buitron et les autres guérillas, on espérait arriver au chiffre de vingt-deux mille hommes.

« Si les soldats font défaut, il en est de même des généraux ; on est forcé d'en faire un peu de tout bois. Juarez a nommé récemment à ce grade Chavarria, Cuellar, Buitron et Riveira. Le premier était perruquier il y a peu de temps ; le second a mérité son avancement par une expédition qu'il vient de faire à Miloa Alta, qu'il a mis au pillage, volant jusqu'aux objets précieux de l'église, faisant prisonniers les membres de la municipalité, tandis que trente ou quarante des notables du pays n'échappaient à ses griffes qu'en payant une forte rançon.

« Buitron et Riveira, après avoir contribué à l'élévation de Juarez, s'étaient séparés de lui aussitôt après sa nomination à la présidence, afin de pouvoir continuer la vie de guerillero. Buitron s'était réfugié à trois ou quatre lieues de Mexico, dans les montagnes de Las Cruces, d'où il étendait ses ravages jusqu'aux portes de la capitale et bravait les efforts des troupes envoyées contre lui. Dans les premiers jours d'octobre, il avait lancé une proclamation à ses soldats en faveur de l'intervention. Ce fut le moment choisi par Juarez pour l'acheter; on évalue à dix mille douros la somme qui lui fut payée pour sa soumission. Juarez le reçut à bras ouverts et le nomma général, ainsi que Riveira.

« Royas, autre chef mexicain, qui vient d'arriver dans la capitale, ne compte pas de moins détestables services. C'est ce colonel qui, il y a peu de temps, s'était révolté contre l'autorité du général Vidauri, commandant de l'Etat de Tamaulipas. C'est lui qui a assassiné l'agent consulaire français à Tépic; à Teul, dans l'Etat de Zacatecas, il emprisonna tous les habitants qui n'avaient pu s'échapper et les fit tous décapiter, hommes, femmes et enfants. A Gua-

dalajara, il fit assassiner le général Blancarto et son secrétaire, le licencié Diaz, et fit pendre le chef de police Pielago au balcon de sa propre maison.

« On peut juger par là du régime de terreur par lequel de tels hommes contiennent les populations.

« A Xalapa, à la nouvelle de l'approche des Français, et à l'instigation du club démocratique, que préside le démagogue Gajalès Escobar, agent du colonel Diaz Miron, le gouverneur a publié une proclamation par laquelle il intime aux habitants des campagnes, sous les peines les plus sévères, d'abandonner leurs villages à notre approche.

« On espère que le mouvement exécuté par le général Bertier aura pour résultat de débarrasser tout le territoire de la province de Vera Cruz, depuis le littoral jusqu'au plateau d'Anahuac, des ravages des guerilleros qui, par leurs fréquentes incursions, font redouter aux habitants de terribles actes de vengeance.

« Nous apprenons, d'une autre source, qu'à l'approche de nos troupes la guérilla de don José Zamora, qui occupait le Paso de Ovejas, a pris la fuite; celle de Carvajal, qui se trouvait un peu plus en avant, à Puente Nacional, s'est retirée au delà de la rivière Antigüa, en sorte que tout l'espace qui se trouve compris entre cette rivière et la route d'Orizaba était libre.

« Le général Ortega a transporté son quartier général de San Agostino del Palmar à Puebla, où il a pris le commandement militaire de l'Etat. Il a publié à son retour de Mexico un décret par lequel il suspend toutes les autorités civiles de la Vera Cruz, de Tiascala et de Puebla, tous les pouvoirs passant à l'autorité militaire et se trouvant concentrés dans ses mains.

« L'effectif de son armée reste évalué à seize mille hommes, les renforts qu'il reçoit étant compensés par les pertes résultant des désertions et des maladies. Les troupes,

n'ayant pas une administration régulière, ne recevant qu'inexactement des subsides de l'Etat et obligées de vivre sur un pays dévasté, sont dans une grande misère. C'est là une des causes qui annihileront le plus leur résistance; car, en supposant Puebla capable de soutenir un siége, il ne s'y trouve aucun des approvisionnements nécessaires à l'entretien des défenseurs. »

Nous ne pouvons mieux compléter notre travail sur la guerre du Mexique et corroborer par une auguste autorité les idées que nous avons émises qu'en reproduisant la lettre si nette et si caractéristique adressée par l'empereur Napoléon III au général Forey. Ce document, si remarquable à tous égards, nous a été révélé par le recueil des documents diplomatiques qui viennent d'être distribués au Sénat et au Corps législatif.

« Fontainebleau, 3 juillet 1862.

« Mon cher général, au moment où vous allez partir « pour le Mexique, chargé des pouvoirs politiques et « militaires, je crois utile de bien vous faire connaître ma « pensée.

« Voici la ligne de conduite que vous aurez à suivre : « 1° faire, à votre arrivée, une proclamation dont les idées « principales vous seront indiquées; 2° accueillir avec la « plus grande bienveillance tous les Mexicains qui s'offri- « ront à vous; 3° n'épouser la querelle d'aucun parti,

« déclarer que tout et provisoire, tant que la nation mexi-
« caine ne se sera pas prononcée ; montrer une grande
« déférence pour la religion, mais rassurer en même temps
« les détenteurs de biens nationaux ; 4° nourrir, solder et
« armer, suivant nos moyens, les troupes mexicaines auxi-
« liaires ; leur faire jouer le rôle principal dans les combats ;
« 5° maintenir parmi vos troupes, comme parmi les auxi-
« liaires, la plus sévère discipline ; réprimer vigoureuse-
« ment tout acte, tout propos blessant pour les Mexicains,
« car il ne faut pas oublier la fierté de leur caractère, et il
« importe au succès de l'entreprise de se concilier avant
« tout l'esprit des populations.

« Quand nous serons parvenus à Mexico, il est à désirer
« que les personnes notables de toute nuance qui auront
« embrassé notre cause s'entendent avec vous pour or-
« ganiser un gouvernement provisoire. Ce gouvernement
« soumettra au peuple mexicain la question du régime
« politique qui devra être définitivement établi. Une assem-
« blée sera ensuite élue d'après les lois mexicaines.

« Vous aiderez le nouveau pouvoir à introduire dans
« l'administration, et surtout dans les finances, cette régu-
« larité dont la France offre le meilleur modèle. A cet effet,
« on lui enverra des hommes capables de seconder sa nou-
« velle organisation.

« Le but à atteindre n'est pas d'imposer aux Mexicains
« une forme de gouvernement qui leur serait antipathique,
« mais de les aider dans leurs efforts pour établir, selon
« leur volonté, un gouvernement qui ait des chances de
« stabilité, et puisse assurer à la France le redressement
« des griefs dont elle a à se plaindre.

« Il va sans dire que, s'ils préfèrent une monarchie,

« il est de l'intérêt de la France de les appuyer dans cette « voie.

« Il ne manquera pas de gens qui vous demanderont « pourquoi nous allons dépenser des hommes et de l'ar- « gent pour fonder un gouvernement régulier au Mexi- « que.

« Dans l'état actuel de la civilisation du monde, la pros- « périté de l'Amérique n'est pas indifférente à l'Europe ; car « c'est elle qui alimente nos fabriques et fait vivre notre « commerce. Nous avons intérêt à ce que la République des « Etats-Unis soit puissante et prospère, mais nous n'en « avons aucun à ce qu'elle s'empare de tout le golfe du « Mexique, domine de là les Antilles ainsi que l'Amérique « du Sud, et soit la seule dispensatrice des produits du « Nouveau-Monde.

« Nous voyons aujourd'hui, par une triste expérience, « combien est précaire le sort d'une industrie qui est « réduite à chercher sa matière première sur un marché « unique, dont elle subit toutes les vicissitudes.

« Si, au contraire, le Mexique conserve son indépen- « dance et maintient l'intégrité de son territoire, si un « gouvernement stable s'y constitue avec l'assistance de la « France, nous aurons rendu à la race latine, de l'autre « côté de l'Océan, sa force et son prestige, nous aurons « garanti leur sécurité à nos colonies des Antilles et à « celles de l'Espagne ; nous aurons établi notre influence « bienfaisante au centre de l'Amérique ; et cette influence, « en créant des débouchés immenses à notre commerce, « nous procurera les matières indispensables à notre indus- « trie.

« Le Mexique, ainsi régénéré, nous sera toujours favo-

« rable, non-seulement par reconnaissance, mais aussi « parce que ses intérêts seront d'accord avec les nôtres, « et qu'il trouvera un point d'appui dans ses bons rapports « avec les puissances européennes.

« Aujourd'hui donc notre honneur militaire engagé, « l'exigence de notre politique, l'intérêt de notre industrie « et de notre commerce, tout nous fait un devoir de mar- « cher sur Mexico, d'y planter hardiment notre drapeau, « d'y établir, soit une monarchie, si elle n'est pas incom- « patible avec le sentiment national du pays, soit tout « au moins un gouvernement qui promette quelque stabi- « lité.

« NAPOLÉON. »

NOTICES BIOGRAPHIQUES

SUR LES

PRINCIPAUX PERSONNAGES

DE

LA GUERRE DU MEXIQUE

L'histoire est un champ immense qui nous apparaît de plus en plus vaste à mesure que nous avançons. C'est ainsi que le plan de cet ouvrage s'est développé sous notre plume. Après avoir retracé les phases diverses de l'expédition du Mexique; après avoir éclairé notre récit par les documents diplomatiques et les pièces justificatives qui précèdent, nous avons été amené à compléter cette publication par la biographie des principaux personnages qui ont pris une part directe à la campagne du Mexique, en commençant par l'illustre général Forey, le vaillant comte de Lorencez, l'honorable vice-amiral Jurien de la Gravière, et en finissant par Juarez, Miramon et Zaragoza, sans oublier le général Prim, dont l'intervention s'est bornée aux débats diplomatiques qui ont amené une rupture plus regrettable pour nos alliés que pour nous.

Ces notices, aussi exactes que possible, mettront en relief des noms célèbres à divers titres et sur lesquels se portent les préoccupations du moment. Les hommes qui prennent part aux grands événements d'une nation ne sauraient être trop connus.

LE GÉNÉRAL FOREY

Le commandant en chef de l'armée du Mexique est né sous le premier empire, en 1804, et trop jeune pour avoir tiré l'épée pendant les glorieuses campagnes de Napoléon Ier, il a pris une brillante revanche sous Napoléon III. L'armée française, qui compte un grand nombre d'officiers supérieurs illustres par leurs talents militaires et leur courage, s'honore de posséder cet intrépide général que le péril attire, et qui, sur le champ de bataille, étonne les plus braves par son audace et son ardeur belliqueuse. Les soldats, qui savent apprécier sa valeur guerrière, entourent le général Forey d'une sympathique admiration. Et en Italie, sur le terrain même de la lutte à Montebello, le héros de cette journée mémorable reçut de la part de ses compagnons d'armes une véritable ovation. « De toutes parts, dit M. de Bazancourt, l'historien de la campagne, de toutes parts les acclamations l'accueillirent avec un enthousiasme difficile à décrire : c'était à qui s'approcherait de lui, chacun voulait toucher la main du chef intrépide qui, dans cette chaude journée, s'était toujours exposé le premier aux coups de l'ennemi. » Cette manifestation spontanée ne renferme-t-elle pas le plus bel éloge que l'on puisse faire de l'intrépidité héroïque du général Forey? Mais revenons en arrière pour rappeler les débuts de sa carrière militaire.

Le futur commandant en chef de l'armée du Mexique était né au bruit du canon; mais bientôt la Restauration, peu guerroyante, s'empressa de dissiper l'odeur de la poudre, et la jeunesse qui, sous Napoléon, recherchait la carrière des armes, dut diriger son ambition vers un but plus calme et plus pacifique. Le jeune Élie-Frédéric Forey ne céda pas aux idées du jour. Il voulait être soldat et se présenta, en

1822, à l'École de Saint-Cyr, où il fut admis le seizième. Après deux ans d'études, il entrait comme sous-lieutenant au 2e léger. Bientôt il fut chargé des fonctions d'instructeur. C'était déjà une preuve de capacité; mais la plus petite guerre aurait mieux servi les désirs du jeune officier. Par malheur, en ce temps-là, la bataille n'existait qu'à la tribune, et on se servait plus de la langue que de l'épée. Le sous-lieutenant Forey dut, pendant cinq longues années, contenir son ardeur. C'était l'époque où l'on pouvait lire, dans le *Figaro*, des phrases telles que celle-ci : « L'École polytechnique va prendre le titre de l'École des Cadets. »

Mais le calme plat a ses dangers aussi, et le ministère Polignac parut le comprendre lorsque, pour faire trêve aux préoccupations politiques, il résolut l'expédition d'Alger. Le jeune Forey n'eut garde de laisser perdre une aussi bonne occasion de recevoir le baptême de la gloire, et il fut assez heureux d'obtenir d'être incorporé au bataillon de guerre du 2e léger. Le 4 juillet 1830, après la bataille de Staouli, Alger tomba en notre pouvoir, et le jeune Forey avait conquis l'épaulette de lieutenant.

Ici se place dans l'histoire une date mémorable : la chute de Charles X et la Révolution de Juillet. En 1835, Louis-Philippe signe le traité de la quadruple alliance, par lequel il s'obligeait à prendre, sur les frontières de ses États, les mesures les plus propres à empêcher les insurgés d'Espagne de recevoir du territoire français aucune espèce de secours en armes, hommes ou munitions de guerre. En conséquence, le gouvernement organisa, au delà des Pyrénées, une légion française forte de 7,000 hommes. Les éléments qui devaient la composer en avaient été choisis avec soin. « Remarquable par son expérience militaire, la rigidité de sa tenue et une stricte observance de la discipline, dit un historien, la légion française excita l'admiration des habitants, et rendit d'importants services, bien que les conditions toutes spéciales de cette guerre lui refusassent les moyens d'influer sur les événements d'une manière décisive. » La légion française était commandée par le général Castellane, et le 2e léger, auquel le lieutenant Forey n'avait cessé d'appartenir, faisait partie de la division. Plus tard, ce régiment fut envoyé en Afrique; et, nommé capitaine au choix, M. Forey s'embarqua pour Oran le 10 décembre 1835.

L'Afrique offrait alors à la valeur française un magnifique champ de bataille. L'émir Abd-el-Kader avait appelé les Arabes à la guerre sainte, et le général, malgré le succès de l'expédition de Mascara, se vit contraint, au commencement de 1836, d'entreprendre sur Tlemcen

une expédition nouvelle. Le capitaine Forey en fit partie et se conduisit vaillamment. Mais ce fut surtout dans l'affaire de Constantine qu'il donna la mesure de sa valeur militaire. On se souvient de l'insuccès de l'attaque contre cette place. Il fallut se retirer. « Le 24 novembre, dit l'historien que nous avons déjà cité, M. le vicomte de Beaumont-Vassy, vers huit heures du matin, le maréchal Clausel donna le signal de la retraite : elle commença assez régulièrement ; mais bientôt une nuée de cavaliers arabes, se précipitant sur les colonnes en marche, porta dans leurs rangs la terreur et le désordre. On s'était aperçu que quelques postes avaient été oubliés sur le plateau de Houdiat-Ati ; le commandant Changarnier revint bravement sur ses pas pour les dégager avec son bataillon, qui se trouva de la sorte former l'extrême arrière-garde de l'armée. Bientôt attaqué avec un acharnement inouï par les Arabes, dont les cris et le fantastique costume produisaient sur le soldat une invincible intimidation, il voit enfoncer et sabrer sa ligne de tirailleurs. Le moment est critique ; Changarnier et les officiers qui l'accompagnent comprennent qu'ils servent de digue au torrent, et que si les Arabes leur passent sur le corps, l'armée tout entière est compromise. Le commandant s'arrête, forme son bataillon en carré, et adresse aux soldats ces paroles d'une énergie vraiment antique : « Allons, mes amis, regardons ces gens-là en face ; ils sont six mille et vous êtes trois cents ; vous voyez bien que la partie est égale. » Le bataillon, électrisé, attend les cavaliers ennemis à portée de pistolet et les reçoit par une meurtrière décharge qui les renverse ou les met en fuite. »

A la suite de ce brillant fait d'armes, auquel le capitaine Forey avait pris une si brillante part, ce jeune officier reçut la croix de la Légion d'honneur. Deux ans plus tard, dans la grande expédition des Portes-de-Fer, il fut cité de nouveau à l'ordre du jour, et reçut le grade de chef de bataillon.

Cet avancement le força de revenir en France pour rejoindre son nouveau régiment, le 59ᵉ de ligne. Mais son séjour dans la mère patrie fut de courte durée. Il répartit bientôt pour l'Afrique, cette école périlleuse où notre armée et surtout nos officiers ont puisé une expérience précoce et le mépris du danger. Le moment était bien choisi.

Le général Bugeaud avait été nommé gouverneur de l'Algérie en remplacement du maréchal Vallée, et avait à cœur de voir grandir la domination française sur cette terre si largement arrosée de notre sang. De son côté, Abd-el-Kader, après avoir rompu le traité de la Tafna, avait inventé contre nous cette tactique de tirailleurs, cette

guerre d'embuscades et de buissons qui rappelait la guerre de la chouannerie. Il fallait opposer à ces ennemis invisibles et disséminés des colonnes mobiles qui lutteraient de ruse avec les Arabes. De là, la création de ces bataillons d'élite dont le général Cler a si bien décrit l'organisation dans son ouvrage sur les *Zouaves et les Chasseurs à pied*. « On songea naturellement, dit-il, à mettre à la tête des divers bataillons de ce corps d'élite des officiers distingués par leurs bons et vaillants services. Quand vous parcourez aujourd'hui les cadres de ce bataillon, tels qu'ils furent alors composés, vous n'y trouvez que des noms qui se sont illustrés depuis : les Mellinet, les Forey, les Ladmirault. Des dix-sept chefs de bataillon, les uns étaient sortis des rangs, les autres de l'École militaire. Ceux-ci étaient signalés par de vaillants et anciens services, ceux-là s'étaient récemment distingués en Afrique... MM. Forey et Répond avaient récemment gagné leurs grosses épaulettes en Algérie. » Et plus loin, il ajoute : « Les chasseurs d'Orléans portèrent glorieusement leur nom. Leur noviciat avait été court et facile : leurs cadres étaient remplis d'officiers qui avaient l'habitude de la guerre; las soldats étaient bien préparés à la rude vie des camps. Dès les premiers mois de 1842, les officiers généraux constataient, dans des rapports officiels, la terreur que la précision de leur tir inspirait aux Arabes, et la tombe du duc d'Orléans était à peine fermée que la belle conduite du 6e bataillon (commandé par M. Forey) dans les sanglants combats de l'Oued-Foddah, plaçait les chasseurs au rang des premières troupes d'Afrique. Nous ne saurions les suivre dans tant d'actions auxquelles ils prirent une part brillante. » Dans ces fréquentes expéditions et ces combats qui se renouvellent chaque jour, le commandant Forey se montra à la hauteur de sa réputation de bravoure et de sang-froid sous le feu de l'ennemi. Deux fois encore il fut mis à l'ordre du jour, et il se créa des services qui se compléteront par le titre de maréchal de France.

En attendant, en 1844, le commandant Forey, nommé colonel du 26e de ligne, rentra en France. Lorsque la Révolution de Février éclata, il était au camp de Saint-Maur. Sa renommée de bravoure et de loyauté militaire, jointe à son amour pour la discipline, inspira confiance au gouvernement républicain, qui confia la protection de l'Assemblée nationale à une brigade du 26e, dont le colonel Forey eut le commandement avec le grade de général. Les scènes de violence et de tumulte dont le Palais-Bourbon et l'Hôtel-de-Ville avaient été le théâtre, rendaient ce poste périlleux. A ce titre il convenait au général Forey.

Mais, dans ces jours de tourmente révolutionnaire, chaque heure changeait la face des choses. Le dévouement de quelques hommes était impuissant à contenir l'ambition effrénée des partis. Enfin la Providence, veillant au salut de la France, jeta au milieu des clameurs démagogiques un nom magique : Napoléon. La France était sauvée. Ce nom, le général Forey l'avait entendu auprès de son berceau, et son patriotisme tressaillit en voyant l'aigle française renouer la tradition napoléonienne. Son dévouement fut acquis à l'héritier de Napoléon Ier, et à l'heure du danger son énergie servit puissamment la cause de l'ordre. On sait que la seule tentative sérieuse de résistance dans la fameuse journée du 2 décembre s'organisa à la mairie du 10e arrondissement, où s'étaient réunis un assez grand nombre de députés, entre autres MM. Benoist d'Azy, Berryer et Vitet. Il s'agissait de dissiper ce simulacre d'Assemblée qui eut, pendant son éphémère existence, son président, son bureau et même ses sténographes. Avec cette promptitude de résolution et cette initiative énergique que M. le duc de Morny, chargé du ministère de l'intérieur, déploya dans cette crise finale, il signa un ordre qui chargeait le général Forey de disperser la réunion de la mairie du 10e arrondissement. Quelques veilléités de résistance se produisirent ; mais le général Forey arriva avec un régiment de ligne. On engagea les députés à se retirer paisiblement chez eux, mais ils refusèrent tous de profiter de leur liberté : une colonne fut aussitôt formée par les ordres du général Forey, et les représentants, placés entre deux haies de soldats, se mirent en marche pour la caserne du quai d'Orsay. Lé général Forey traita avec beaucoup de courtoisie ses prisonniers volontaires, qui furent conduits dans les chambres des officiers, puis transportés au Mont-Valérien, Malheureusement les passions subversives s'agitèrent encore pendant quelques jours, et le général, à la tête d'une des brigades de l'armée de Paris, concourut à protéger la capitale et à faire triompher la cause de l'ordre et du patriotisme.

Il fut nommé commandeur de la Légion d'honneur, et l'année suivante (22 décembre 1852), il était promu au grade de général de division, et appelé à prendre part au comité supérieur de l'infanterie.

Nous arrivons maintenant aux deux grandes expéditions militaires qui ont porté si haut la gloire du nom français, et prouvé que, sous Napoléon III, comme sous Napoléon Ier, notre armée comptait les premiers soldats du monde. Le général Forey salua avec bonheur ces nouvelles campagnes offertes à son activité belliqueuse.

Dès la formation de l'armée de Crimée, il fut choisi pour commander une division sous les ordres du maréchal Saint-Arnaud. Mais les troupes de cette division durent d'abord faire voile pour le Pirée, afin d'agir sur les déterminations du roi de Grèce, qui hésitait à se déclarer pour les puissances alliées. De retour en Crimée, la division Forey (la 4e) fut désignée pour former l'arrière-garde avec le contingent turc.

On se souvient que le vainqueur de l'Alma, le maréchal Saint-Arnaud, brisé par la maladie, remit le commandement de l'armée entre les mains du général Canrobert, que des ordres spéciaux de Sa Majesté désignaient pour son successeur. En prenant possession de ce poste éminent, le maréchal Canrobert ne voulut pas laisser échapper l'occasion de proclamer bien haut son estime pour le général Forey : « Je regrette vivement, dit-il en présence de toute l'armée, je regrette que la volonté de l'Empereur n'ait pas confié le commandement à celui auquel il appartenait par droit d'ancienneté, et qui l'eût si dignement rempli...» A ces paroles, prononcées avec émotion, le général Forey fit une réponse tout imprégnée d'abnégation et du sentiment du devoir : « C'est avec grande confiance, général, que l'armée tout entière accueille son nouveau chef, celui que la volonté de l'Empereur appelle à sa tête ; je suis le plus ancien général de division parmi tous ceux qui vous entourent, et c'est à ce titre que je viens vous dire de compter sur mon dévouement de soldat et de vieux camarade : vous n'aurez pas dans toute l'armée de lieutenant plus soumis. »

Cette belle parole d'un officier qui comprend toute l'importance de la discipline, ce noble exemple du respect dû à la hiérarchie militaire prouvent que le futur commandant en chef de l'expédition du Mexique était digne de commander. Le maréchal Canrobert le comprit et plaça sous les ordres du général Forey le 1er corps, composé des 3e et 4e divisions. En cette qualité, le général rendit de grands services par sa prudence et son courage, notamment dans la journée l'Inkermann, où il s'efforça de protéger, contre la mitraille et la mousqueterie de la place, la brigade du brave général de Lourmel, qui dans son ardeur s'était laissé entraîner à une attaque impossible.

Mais le sort, jusque-là favorable au général Forey, lui réservait une épreuve pénible. Une nouvelle organisation de l'armée d'Orient donna au général Pélissier le commandement du 1er corps d'armée, et comme un malheur ne vient jamais seul, la jalousie, qui se retrouve dans la vie militaire comme dans les carrières civiles, se déchaîna contre le coura eux général. Il repartit pour l'Afrique, avec le commandement

de la province d'Oran. Avant son départ, le commandant en chef voulut lui donner une preuve éclatante de sympathie : « L'Empereur, dit-il dans un ordre général, appelle à l'armée d'Afrique M. le général Forey, en l'investissant du commandement important de la division d'Oran. Le général en chef, en faisant ses adieux à cet officier général, lui exprime hautement sa satisfaction et sa reconnaissance pour les services signalés qu'il n'a cessé de rendre dans la haute position de commandant du corps de siége devant Sébastopol, qu'il a exercée avec une inébranlable et loyale énergie pendant cinq mois des plus dures épreuves. Le nom du général Forey restera glorieusement attaché aux efforts persévérants de l'armée d'Orient pendant cette mémorable campagne d'hiver. » Le général Forey se vengea noblement en se couvrant de gloire en Italie.

Enfin, lorsque l'Empereur crut devoir augmenter l'effectif de l'expédition du Mexique, il en remit le commandement en chef au général Forey, sénateur depuis 1859 et grand'croix de la Légion d'honneur depuis Solferino. On sait avec quelle habileté il a dirigé jusqu'à ce jour les opérations militaires de manière à assurer tout à la fois la prise de Mexico et la destruction de l'armée de Juarez. Au moment où nous écrivons (février 1863), le télégraphe nous transmet la glorieuse nouvelle de la prise de Puebla.

Parmi les souvenirs qui se rattachent à la biographie du général Forey, il en est un digne de figurer ici, parce qu'il prouve la solidarité patriotique qui unit le peuple et l'armée.

C'était le jour de l'entrée triomphale dans la capitale de l'armée d'Italie (14 août 1859). Tout Paris, échelonné sur la ligne des boulevards, saluait avec enthousiasme nos braves soldats. Le premier corps, précédé du général Forey, venait d'atteindre le boulevard Montmartre. Tout à coup un garde national s'élance; pourquoi ne le nommerions-nous pas ? — C'était M. Eugène Pick (de l'Isère), notre excellent éditeur et directeur de la grande librairie napoléonienne, qui alors faisait partie du 18e bataillon de la garde nationale. M. Pick, disons-nous, son fusil d'une main, un laurier dans l'autre, s'avance au-devant du vainqueur de Montebello, et lui présente cet emblème de la valeur guerrière.

Cette offre patriotique et spontanée provoque des bravos unanimes. Chacun veut s'associer à cette preuve de sympathie et d'admiration. Toute l'assistance applaudit et répète avec M. Pick : *Vive le vainqueur de Montebello! vive le général Forey!*

Le général, profondément touché de cet hommage cordial, remer-

cie l'honorable garde national, dont l'initiative avait provoqué cette démonstration populaire, et emporte la branche de laurier. Nous souhaitons que la même main et le même cœur patriotique offrent bientôt une seconde branche au vainqueur de Mexico.

LE GÉNÉRAL LORENCEZ

Après le récit des événements de la campagne dirigée par le général Lorencez, après le rapport si remarquable du maréchal Randon, ministre de la guerre, document officiel qui rend hommage au talent militaire, au courage, à l'énergie toute française dont le jeune commandant du corps expéditionnaire a fait preuve au Mexique, il reste peu de choses à ajouter à l'éloge du vaillant comte de Lorencez.

On sait que ce jeune général appartient à une famille justement célèbre dans les annales militaires. Il descend par sa mère du maréchal Oudinot, duc de Reggio, et sa valeur dans onze campagnes a prouvé qu'il comprenait les obligations qu'impose un si noble héritage. Comme la plupart de nos officiers supérieurs, c'est en Afrique qu'il a accompli ses premières actions d'éclat. En effet, nommé le 28 octobre 1840 capitaine au 3e bataillon des chasseurs d'Orléans (tirailleurs de Vincennes, chasseurs à pied), il se distinguait l'année suivante en Afrique dans une rencontre contre les Beni-Menassès. Le chef de bataillon Bisson, commandant de Milianah, qui avait engagé l'affaire, ne put s'empêcher de citer avee éloge la brillante conduite du jeune officier : « Le capitaine de Lorencez, disait-il dans son rapport, est resté constamment à l'extrême arrière-garde, animant les soldats par son noble exemple. »

De nouvelles rencontres avec les Arabes mirent en relief les vaillantes qualités du petit-fils du duc de Reggio. Au siége de Zaatcha, il commandait un bataillon de zouaves sous les ordres du colonel Canrobert; soldats et commandant s'élancèrent au plus fort du danger avec une furie irrésistible, et sur la brèche le comte de Lorencez reçut une des deux blessures qu'il compte parmi ses titres.

Quoique jeune, M. de Lorencez avait su donner des preuves d'habileté et de courage. Il fut nommé lieutenant-colonel au 7e de ligne, puis colonel du 49e. C'est avec ce régiment, placé dans la brigade du

général Lafont de Villiers, qu'il fit la campagne de Crimée. On se souvient encore des principales phases de cette immortelle expédition qui grandit encore le prestige du nom français et accrut l'influence de notre drapeau. Le colonel de Lorencez prit une glorieuse part à cette lutte gigantesque, et son intrépidité calme et invincible ne se démentit pas un seul instant. Au dénoûment de la guerre, à ce terrible assaut de Malakoff, où l'armée française écrasa, dans son élan impétueux, le colosse moscovite, le comte de Lorencez conquit les épaulettes de général, et, à son retour en France, il fut appelé au commandement de la 1re brigade de la 3e division d'infanterie de l'armée de Paris. Enfin, après avoir été chargé de la subdivision militaire qui comprend les départements de la Haute-Saône et de la Haute-Marne, après avoir commandé une brigade au camp de Châlons, il avait le commandement du département de la Moselle, lorsque l'Empereur, qui se connaît en hommes de guerre comme en hommes politiques, appela, au mois de janvier 1862, le général de Lorencez à la tête du corps expéditionnaire du Mexique. On sait si le vaillant petit-fils du duc de Reggio était digne de cette mission de confiance.

Après avoir lutté avec succès contre les forces mexicaines, il a lutté avec la même énergie, la même abnégation, la même sollicitude pour l'armée contre les obstacles du sol et les influences pernicieuses du climat. Nous avons reproduit les touchants adieux qu'il adressait à ses troupes au moment de revenir en France, et il pouvait dire avec une légitime fierté qu'il laissait à son successeur une armée éprouvée, capable de vaincre toutes les résistances, celles de la nature comme celles de l'ennemi.

Le général de Lorencez est commandeur de l'ordre impérial de la Légion d'honneur, il sera un jour maréchal de France.

LE VICE-AMIRAL JURIEN DE LA GRAVIÈRE

Le vice-amiral Jurien de la Gravière est un vrai marin, fils d'un marin, et les *Souvenirs d'un amiral* prouvent qu'il connaît tous les devoirs qu'impose ce glorieux titre. Il est né le 19 novembre 1812. « Conçu entre deux expéditions, lisons-nous dans une excellente notice publiée par la *Revue de l'Empire*, le fils du vaillant capitaine

Jurien passa ses premières années à Brest auprès de sa mère et de son aïeul, alors commissaire de la marine. Sitôt qu'il put marcher, il grimpa sur le vaisseau de son père et tenta de se hisser le long d'un cordage : son enfance fut bercée par la vague, tandis que sa bonne mère répétait mélancoliquement le dicton de la Bretagne : *Femme de marin, femme de chagrin.* Le capitaine Pierre Jurien était devenu contre-amiral et préfet maritime, il avait élevé son fils dans l'amour et presque le respect de la mer; n'était-ce pas elle, en effet, qui l'avait fait homme, qui lui avait procuré un rang honorable dans le monde, qui devait consoler ses vieux jours par d'émouvants et doux souvenirs? Le jeune homme se prépara donc par la pratique et l'étude à continuer les traditions paternelles; le jour où il eut seize ans, il monta sur un vaisseau de ligne. Notre marine renaissait après les deux Waterloo qui l'avaient anéantie : Aboukir et Trafalgar. Déjà quelques succès relevaient le prestige de nos escadres ; l'école était rude pour les jeunes marins, mais elle devait être profitable. M. Jurien de la Gravière y puisa le germe de ces qualités qui le portèrent, jeune encore, aux premiers emplois de son arme. Successivement aspirant, enseigne, lieutenant de vaisseau, il reçut, en 1841, le grade de capitaine de corvette, et se vit confier le commandement de la *Bayonnaise*, prête à partir pour les mers de Chine. Ce voyage, qui fut semé de sérieux dangers, acheva d'initier le jeune marin à tous les secrets du métier et à toutes les épreuves de la vie. Il était digne de professer à son tour; il ne crut pas devoir décliner cet honneur, du moment où ses leçons pouvaient être utiles à l'avenir de notre marine et servir, devant le tribunal de l'opinion, au triomphe des opinions dont son père lui avait transmis le lourd mais honorable héritage. Au retour de la campagne qui marquait une ère nouvelle dans son existence, M. Jurien de la Gravière fournit à la *Revue des Deux-Mondes* une série d'articles remarquables, relatifs à ses voyages aussi bien qu'à la marine et à son histoire : il voulait, disait-il, recueillir en quelque sorte la tradition orale à côté des fastes écrits. Proclamant une sincère estime pour le passé de la marine française, une généreuse et vaillante confiance en son avenir, il écrivit pour rassembler des preuves plutôt que pour raconter des faits, et ses appels éloquents s'adressèrent plus d'une fois utilement à ceux que préoccupent les destinées de notre établissement naval. »

Pendant la guerre de Crimée, l'amiral Jurien de la Gravière, alors capitaine de vaisseau, fut choisi pour chef d'état-major de l'amiral Bruat. On sait les services rendus par la marine dans cette expédition.

Le capitaine Jurien de la Gravière se conduisit en marin expérimenté. Deux distinctions élevées récompensèrent ses services. Après le bombardement de Sébastopol par la flotte, il fut promu à la dignité de commandeur dans l'ordre de la Légion d'honneur, et, à son retour en France, il reçut le brevet de contre-amiral, avec le commandement d'une division navale dans l'Adriatique.

Pendant la campagne d'Italie, la flotte française n'attendait que l'ordre de s'élancer sur Venise et de concourir avec l'armée de terre à l'œuvre de délivrance de la Vénétie. Mais les événements, si judicieusement appréciés par la sagesse de Napoléon, ne permirent pas à la flotte de réaliser son espoir. L'expédition du Mexique vient de lui offrir une revanche, et l'on sait que le commandement de la flotte destinée à cette campagne fut confié au contre-amiral Jurien de la Gravière. Nous avons mentionné dans la partie historique de ce travail la part active qu'il prit aux préliminaires de la guerre. Nous avons fait connaître comment les deux plénipotentiaires français se trouvèrent en proie à la plus terrible des anxiétés en présence de l'attitude si imprévue des représentants de l'Espagne et de l'Angleterre. Quant à eux, ils comprenaient parfaitement, et dès le début, le caractère de notre intervention au Mexique, puisque, au lendemain de la rupture des conférences d'Orizaba, ils adressaient aux Mexicains la proclamation suivante :

« Mexicains! Nous ne sommes pas venus ici pour prendre part à vos dissensions, nous sommes venus pour les faire cesser; ce que nous voulons, c'est appeler tous les hommes de bien à concourir à la consolidation de l'ordre, à la régénération de votre beau pays. Pour prouver l'esprit sincère de conciliation dont nous sommes animés, nous nous sommes, en premier lieu, adressés au gouvernement lui-même, contre lequel nous avions des motifs des plus sérieuses plaintes; nous lui avons demandé d'accepter notre aide pour fonder au Mexique un état de choses qui nous évite, à l'avenir, la nécessité de ces expéditions lointaines dont le plus grand inconvénient est de suspendre le commerce et d'empêcher le cours de relations aussi avantagenses à l'Europe qu'à votre pays. Le gouvernement mexicain a répondu à la modération de notre conduite par des mesures auxquelles nous n'aurions jamais prêté notre appui moral, et que le monde civilisé nous reprocherait de sanctionner par notre présence. Entre lui et nous la guerre est aujourd'hui déclarée. Toutefois, nous ne confondons pas le peuple mexicain avec une minorité oppressive et violente; le peuple mexicain a eu toujours droit à nos plus vives sympathies; il

ui reste à se montrer digne d'elles. Nous faisons appel à tous ceux qui auront confiance en notre intervention, n'importe à quel parti ils auront appartenu. Aucun homme éclairé ne pourra croire que le gouvernement né du suffrage de l'une des nations les plus libérales de l'Europe ait pu avoir un seul instant l'intention de rétablir chez un peuple étranger d'anciens abus et des institutions qui ne sont plus du siècle ; nous voulons une justice égale pour tous, et nous voulons que cette justice ne soit pas imposée par nos armes; le peuple mexicain doit être le premier instrument de son propre salut. Nous n'avons pas d'autre but que d'inspirer à la partie honorable et pacifique du pays, c'est-à-dire aux neuf dixièmes de la population, le courage de proclamer sa volonté. Si la nation mexicaine demeure inerte, si elle ne comprend pas que nous lui offrons une occasion inespérée pour sortir de l'abîme, si elle ne vient pas donner par ses efforts un sens et une moralité pratique à notre appui, il est évident que nous n'aurons plus à nous occuper que des intérêts précis en vue desquels a été conclue la convention de Londres. Que tous les hommes divisés depuis si longtemps par des querelles maintenant sans objet s'empressent de se grouper autour de nous; ils tiennent entre leurs mains les destinées du Mexique; le drapeau de la France a été planté sur le sol mexicain, et ce drapeau ne recule jamais. Que tous les hommes honorables l'accueillent comme un drapeau ami; que les insensés osent le combattre ! »

Nous ne reviendrons pas sur le refus de ratifier la convention de Soledad, formulé nettement par le cabinet des Tuileries. Ce qu'il importe de constater dans une biographie du vice-amiral Jurien de la Gravière, c'est qu'il fut appelé par l'Empereur pour renseigner Sa Majesté sur le véritable état des choses au Mexique.

Il revient de nouveau prendre son poste sur le théâtre de la guerre et montrer qu'il n'avait jamais cessé d'être digne de la confiance de Napoléon III. Il a dirigé en personne l'expédition sur Tampico, dont il s'est emparé sans coup férir.

Ajoutons, en terminant, que le vice-amiral Jurien de la Gravière a été, sur sa demande, autorisé à rentrer de nouveau en France. Il a dû s'embarquer le 5 janvier sur la corvette à vapeur le *Berthollet*, pour revenir à Toulon. On assure que son successeur au commandement de la division navale du golfe du Mexique est le contre-amiral Bosse.

LE GÉNÉRAL BAZAINE

Le général de division Bazaine, qui commande dans l'armée française du Mexique la première division d'infanterie, est né à Versailles en 1811, d'une famille connue dans nos annales militaires. A vingt ans le futur général entrait au service comme soldat volontaire, et, voulant faire son chemin, il obtenait l'année suivante de passer en Afrique, où il y avait des périls à affronter et de la gloire à recueillir. Ses débuts firent pressentir le brillant avenir qui lui était réservé. Après deux ans de campagne au milieu des tribus insoumises, le jeune Bazaine obtenait l'épaulette de sous-lieutenant, et en 1835 sa belle conduite lui méritait le grade de lieutenant et la croix de la Légion d'honneur, qu'il reçut sur le champ de bataille de la Macta. En quatre ans, il avait eu l'honneur d'être cité quatre fois à l'ordre du jour.

Véritable homme d'action et doué d'une rare aptitude militaire, le lieutenant Bazaine fut détaché, en 1837, à la légion étrangère, suivit ce corps en Espagne, où il devait remplir les fonctions de chef d'état-major, et, après deux campagnes contre les bandes carlistes, il rentrait en Afrique avec le grade de capitaine. Il avait alors vingt-neuf ans.

Le capitaine Bazaine prit une part active aux expéditions si brillantes de Milianah, de la Kabylie et du Maroc. Dans l'armée on se souvient encore de sa valeureuse conduite au combat d'Afir, où il se lança l'un des premiers sur l'ennemi, à la tête de quelques cavaliers. Il se distingua également dans les rencontres qui aboutirent à la soumission d'Abd-el-Kader. Son audacieuse intrépidité, jointe à des connaissances spéciales fort étendues, le plaçait au premier rang des officiers de l'armée. Pendant quelques années il fut chargé de la direction des affaires arabes de la division de Tlemcen.

En 1848 le capitaine Bazaine passait lieutenant-colonel, et deux ans plus tard il était placé comme colonel à la tête de son ancien régiment, le 1er de la légion étrangère. Lors de la campagne de Crimée, ce corps entier forma une brigade d'infanterie, dont le colonel Bazaine avait le commandement. On sait par les rapports officiels qu'il prit une noble part dans cette lutte gigantesque contre la puissance moscovite.

Arrivé juste à temps pour coopérer au siége de Sébastopol, il se signala dans les principaux combats qui précédèrent l'assaut. Ainsi le 1er mai il était chargé, avec deux autres généraux, de l'attaque de la Quarantaine, ligne de défense avancée qui pouvait contrarier nos mouvements. « Un feu violent accueille nos troupes, dit M. de Bazancourt; soldats et officiers y répondent par des cris répétés de : *Vive l'Empereur!* et comme un torrent envahissent à la fois toutes les portions de l'ouvrage qui sont devant eux. L'intérieur de l'ouvrage est enlevé, et ce n'est plus qu'une étreinte corps à corps, une lutte d'homme à homme. En vain les officiers russes cherchent à rallier sur une place d'armes en arrière leurs compagnies en désordre, et, combattant en soldats, donnent l'exemple du plus intrépide courage; la résistance est vaine : de toutes parts l'ennemi est refoulé, de toutes parts il est pressé, écrasé, enveloppé par nos baïonnettes. »

Le général Bazaine n'avait pas seulement, dans sa carrière militaire, donné des preuves d'une valeur incontestable, il s'était révélé comme un organisateur habile et un stratégiste consommé. Aussi, lorsque le formidable rempart de la Russie fut tombé entre nos mains, le général Bazaine fut nommé gouverneur de Sébastopol et reçut l'ordre d'entrer dans la ville avec sa brigade.

C'était la juste récompense des services rendus par le général, dont l'héroïsme ne connaît pas d'obstacles.

Le 11 septembre il entrait dans la ville conquise. Le 22, il était promu au grade de général de division. Le mois suivant, l'infatigable activité du général Bazaine se déployait de nouveau dans le commandement du corps expéditionnaire destiné à agir contre Kinburn. Cette position importante ne résista pas plus de trois jours à la valeur française et nous livra quatorze cent vingt prisonniers et cent soixante-quatorze pièces de canon.

En 1856 le général Bazaine fut chargé d'inspecter plusieurs divisions d'infanterie. Il est aujourd'hui commandeur de l'ordre impérial de la Légion d'honneur.

La guerre d'Italie n'a fait qu'ajouter de nouvelles actions d'éclat aux glorieux états de service du général Bazaine, et l'expédition du Mexique lui a déjà fourni l'occasion de prouver son dévouement au drapeau français et à l'Empereur.

LE GÉNÉRAL DOUAY

Douay (*Félix-Charles*), né en 1816, à Bains. — Engagé volontaire en 1832 (il avait seize ans). — Dès 1838, il était sous-lieutenant dans le 1er régiment d'infanterie de marine. Grâce à ses qualités et à ses talents militaires, son avancement fut rapide. En 1843, il était capitaine; chef de bataillon, six ans après. C'est à cette époque qu'il fut blessé sous les murs de Rome. L'Empereur le fit lieutenant-colonel des voltigeurs de la garde en 1854 et colonel en 1855. Il avait été deux fois cité à l'ordre du jour pour sa brillante conduite devant Sébastopol. Désigné d'avance par sa capacité et sa bravoure, il fait la campagne d'Italie. A la grande bataille de Solférino il est blessé et a deux chevaux tués sous lui. Ainsi se trouvent justifiés les hauts grades de général et de commandeur de la Légion d'honneur et cette parole prophétique de son ancien général Pélissier, qui avait dit de lui en 1847 : « Il possède tout au plus haut degré. »

LE GÉNÉRAL DE MIRANDOL

De Mirandol (*Joseph-Edouard*), né en 1817, à Coudat (Dordogne). — Sorti de l'École polytechnique, il était sous-lieutenant en 1838 et capitaine de dragons en 1842. Colonel des chasseurs en 1854 et des guides deux ans plus tard, il fut fait général de brigade en 1860. Il est commandeur de la Légion d'honneur ; c'est dire que, lui aussi, faisait partie de l'immortelle armée d'Italie. — C'est un de nos plus brillants officiers de cavalerie et encore un de ces nombreux héros qui se sont produits en Afrique. Distingué de ses glorieux chefs, cité deux fois à l'ordre du jour à Mascara en 1841, il reçut plusieurs blessures. Parmi ses hauts faits d'armes, il faut citer son héroïque conduite en 1842. Dans une rencontre avec les Arabes, il s'élance sur l'ennemi, mais emporté par son courage, il tombe dans les masses profondes des Africains et il est fait prisonnier avec plusieurs de ses compagnons. En vain les chefs qui tenaient tant à lui essayèrent de le racheter par des échanges de nature à séduire l'ennemi. De Mirandol ne voulut rentrer au camp français qu'avec ses compagnons d'infortune !

LE GÉNÉRAL DE BERTIER

De Bertier (*Alexis-Benigne-Louis*), né en 1814 à Mézens (Tarn).— Elève de l'Ecole spéciale militaire (Saint-Cyr), sous-lieutenant dans un régiment de ligne en 1833, et désireux de faire ses preuves, il demande à partir pour l'Afrique. En 1843, il est capitaine de zouaves et reçoit deux blessures. Il est atteint d'une nouvelle blessure à Sébastopol ; puis le voilà général en 1859. Il était commandeur de la Légion d'honneur depuis un an.

LE GÉNÉRAL L'HÉRILLER

L'Hériller (*Edmond-Aimable*), né à Douai en 1816. — Il sort de l'Ecole spéciale militaire et gagne tous ses grades, depuis celui de sous-lieutenant (1839), en Afrique, en Crimée et en Italie : trois glorieuses campagnes à inscrire dans la biographie d'un soldat ! Il était commandeur de la Légion d'honneur en 1862; il vient d'être promu au grade de général de brigade par l'Empereur. L'expédition du Mexique vient de lui fournir une brillante occasion de se distinguer; parti colonel sous les ordres du général Lorencez, il fut le héros de Borrego.

LE GÉNÉRAL BARON NEIGRE

Le général baron Neigre, qui commande la 1re brigade d'infanterie du corps expéditionnaire du Mexique, et dont le nom a été cité avec éloge dans plusieurs dépêches du commandant en chef, est né à Douai, le 7 janvier 1805.

Sorti de l'école spéciale militaire de Saint-Cyr le 12 novembre 1823, il resta en France jusqu'en 1841. A cette époque il partit pour l'Afrique, où il y avait des périls à affronter et de la gloire à conquérir. Le baron Neigre prit part aux diverses expéditions de 1841, de 1845, de 1846 et de 1848 ; il se distingua particulièrement, en 1846, à l'attaque du camp de Ben Salem, à la tête de deux compagnies du 31e. Il était alors chef de bataillon. Rentré en France, le baron Neigre fut nommé colonel au 2e de ligne, le 1er novembre 1851, et au moment de la

campagne de Crimée, en 1855, il passa au 27e de ligne. En Crimée comme en Afrique, le colonel Neigre fit preuve de grandes qualités militaires et fournit sa part de dévouement et de valeur à cette glorieuse expédition. L'année suivante, c'est-à-dire en 1857, il était nommé général de brigade. La campagne d'Italie de 1859 réclama le concours de ce vaillant officier supérieur, qui fut chargé, dès le début, du commandement de la 1re brigade du cinquième corps, qui obéissait, comme on le sait, à S. A. I. le prince Napoléon. Il avait sous ses ordres le 89e régiment de ligne, le 75e de ligne et le 3e régiment de zouaves, qui se couvrit de gloire à Palestro. On se souvient que la mission du 5e corps de l'armée d'Italie était tout à la fois politique et militaire, et qu'elle fut remplie avec autant d'énergie que d'intelligence.

Le 22 août 1862, le général baron Neigre partait pour le Mexique, ajoutant cette nouvelle campagne à ses états de service et à ses exploits d'Afrique, d'Orient et d'Italie.

LE GÉNÉRAL VERNHET DE LAUMIÈRE

La fin glorieuse du général de Laumière, mort devant Puebla, le 6 avril dernier, des suites d'une blessure reçue à l'assaut du 29 mars, a excité dans le pays et dans l'armée une douloureuse et sympathique émotion. Nous croyons être agréable à nos lecteurs en plaçant sous leurs yeux une notice biographique publiée par le *Moniteur de l'armée* et qui renferme les principaux traits de cette vie si noble et si bien remplie :

Né le 28 octobre 1812 à Roquefort, dans l'Aveyron, *Xavier-Jean-Marie-Henri-Clément* VERNHET DE LAUMIÈRE n'avait pas encore seize ans accomplis lorsqu'il entra à l'École polytechnique, le 1er octobre 1828. Sous-lieutenant élève d'artillerie à l'École d'application de Metz, le 1er octobre 1830, lieutenant en second le 6 août 1832, lieutenant en premier le 1er février 1833, il fut nommé capitaine en deuxième le 14 février 1838.

Appelé en Afrique au mois de juillet 1840, il s'y trouva en même temps que les capitaines Bosquet, Le Bœuf, de Sevelinges, Soleille, Forgeot, Pariset, Rivet, Auger, futures illustrations de l'artillerie française, et prit part, à côté d'eux, aux opérations qui signalèrent

cette époque, la plus laborieuse de notre conquête. Sa brillante conduite au combat d'Akbedk-Kredda (1er juin 1841) lui valut l'honneur d'une citation à l'ordre de l'armée. Il se distingua encore aux expéditions sur Mascara et sur Tlemcen, eut un cheval tué sous lui à l'affaire de l'Oued-Tayeb, près d'Aïn-Kebira, le 9 octobre 1841, et fut nommé chevalier de la Légion d'honneur le 29 mars 1842.

Capitaine en premier le 4 avril suivant, il rentra en France pour prendre le commandement d'une batterie du 9e régiment d'artillerie.

Chef d'escadron au 6e régiment, le 14 janvier 1851, il fut désigné le 9 janvier 1852 pour les fonctions de chef d'état-major de l'artillerie de la division d'occupation à Rome, qu'il conserva jusqu'au 31 mai 1851, époque à laquelle il fut admis dans le régiment d'artillerie à cheval de la garde impériale. A son départ de Rome, le souverain pontife lui conféra la décoration de commandeur de l'ordre de Saint-Grégoire le Grand.

L'année suivante, le commandant de Laumière conduisait à l'armée d'Orient les deux batteries à cheval de la brigade expéditionnaire de la garde impériale aux ordres du général Uhrich. Chef des attaques de l'artillerie contre le bastion central et plus tard contre le bastion du Mât, il se signala aux journées du 2 et du 24 mai, ainsi qu'à la prise du Mamelon-Vert et des Ouvrages-Blancs (7 juin).

Promu lieutenant-colonel le 24 mai 1855, il remplaça le brave La Boussinière, que l'artillerie regrette encore, dans les difficiles et périlleuses fonctions de chef des attaques de Malakoff, et se montra digne de lui succéder.

Le jour de la prise de Sébastopol, il fut blessé dans Malakoff par un éclat de bombe qui l'atteignit au visage.

Il rentra en France avec le grade de colonel (22 mars 1856) et fut placé à la tête du 17e régiment d'artillerie à cheval le 22 octobre 1857.

Le colonel de Laumière prit part à la guerre d'Italie en qualité de commandant de la réserve générale de l'artillerie, et fut fait officier de la Légion d'honneur, à Milan, le 15 juillet 1859. Nommé colonel du régiment d'artillerie à cheval de la garde impériale, il occupait cette position depuis trois ans lorsqu'il fut appelé à prendre le commandement de l'artillerie du corps expéditionnaire du Mexique, commandement dans lequel il fut maintenu malgré sa promotion au grade de général de brigade, qui eut lieu le 12 août 1862, quelques jours avant son départ de France.

C'est à l'assaut de Puebla, le 29 mars 1863, au moment où, placé dans la quatrième parallèle, à soixante mètres de la brèche, il observait les progrès de nos soldats, que le général de Laumière a été frappé d'une balle à la tête. Sa première parole, en revenant à lui, fut pour ordonner d'approvisionner l'infanterie de nouvelles cartouches. Explorée par les hommes de l'art, sa blessure ne fut pas d'abord considérée comme mortelle, et les premières dépêches reçues à Paris exprimaient des espérances de guérison qui ne se sont malheureusement pas réalisées. Le délire s'empara de lui dans la journée du 5 avril, et il succomba la nuit suivante.

Dans un ordre du jour du 31 mars, le général Forey lui adressait de chaleureuses félicitations sur la manière dont il avait rempli ses instructions et sur les habiles dispositions qu'il avait su prendre.

Ainsi s'est éteinte dans la plénitude de sa force et de ses moyens cette brillante existence militaire. Doué d'une intelligence supérieure et d'une volonté énergique qui s'alliait, chose rare, à une grande amabilité de caractère, le général de Laumière était fait pour le commandement et pouvait prétendre aux positions les plus élevées.

L'armée perd en lui un de ses soldats les plus intrépides ; l'Empereur, un de ses serviteurs les plus dévoués.

LE GÉNÉRAL PRIM

Don Juan Prim, comte de Reus, est né à Reus, en Catalogne, en 1811. Fils d'un ancien lieutenant-colonel d'infanterie, il étudia d'abord le droit et délaissa bientôt l'étude de la jurisprudence pour s'engager dans l'armée de don Carlos. Sa bravoure, audacieuse jusqu'à la témérité, ne pouvait manquer de lui ouvrir, dans le pays du Cid, la route du succès, et à vingt-six ans il était colonel. Dévoué aux intérêts de la régente Marie-Christine, il s'associa aux hostilités dirigées par le parti progressiste contre la dictature d'Espartero et fut décrété d'arrestation comme coupable d'avoir trempé dans le soulèvement de Saragosse du mois de novembre 1842. Il prit la fuite et se réfugia en France, où se trouvait aussi la reine Christine. Pendant ce séjour et dans ses différents voyages à Paris, le comte de Reus a pu apprécier le caractère français et la loyauté du gouvernement impérial. Aussi, ce n'est pas sans un vif étonnement que tout récemment, au sein du sénat espagnol, on a entendu le général Prim lancer

contre la politique impériale des accusations qui, du reste, ont été réfutées victorieusement par ses propres collègues et par les organes les plus accrédités de la presse espagnole. Revenons aux détails biographiques sur le comte de Reus.

Le colonel Prim rentra en Espagne en 1843, avec le mandat de député aux Cortès. Fidèle à ses antécédents politiques, il s'empressa d'entrer dans l'alliance formée contre Espartero par les Christinos et les progressistes. Son humeur remuante ne pouvait s'accommoder du repos. Il concentra ses tentatives d'agitation sur Reus sa patrie, et il était parvenu à soulever cette ville, lorsqu'il en fut chassé par Zurbano, lieutenant d'Espartero. Il se dirigea sur Barcelone, où il jouissait d'une certaine popularité, et parvint à y propager le soulèvement.

Plus heureux cette fois, il triompha par la chute d'Espartero, et pour récompenser son dévouement à sa cause, la reine Marie-Christine lui fit donner le grade de général avec le titre de comte deReus et le gouvernement de Madrid. Ce fut une des phases les plus heureuses de sa carrière. Il ne devait retrouver une pareille bonne fortune que dans l'expédition du Maroc.

Mais à l'époque dont nous parlons, c'est-à-dire après la victoire de la reine Christine, l'alliance entre les modérés et les démocrates composée d'éléments opposés ne fut que passagère, et l'insurrection se ralluma autour du drapeau libéral d'Amittler. Déjà une grande partie de la Catalogne s'était prononcée en faveur de ce général insurgé, ancien compagnon d'armes du général Prim. Ce dernier fut envoyé en toute hâte à Barcelone et livra trois combats avant de pouvoir rétablir l'ordre.

Cette victoire, remportée dans une guerre civile, ne devait pas profiter au vainqueur. Il avait défait les libéraux, il fut accusé de trahison par les modérés et devint suspect au peuple. Bientôt même il encourut la disgrâce de la reine. Son étoile pâlissait. Accusé de complot contre le gouvernement et de tentative d'assassinat contre Narvaez, il repoussa victorieusement devant les tribunaux cette dernière accusation, mais sur le premier chef il fut condamné à six ans de prison. Un de ses biographes prétend que dans ce procès toutes les formes judiciaires furent violées.

Quoi qu'il en soit, les instances de sa mère lui obtinrent sa grâce après six mois de détention. Fatigué de la politique, il resta plusieurs années en dehors du mouvement des affaires; mais en 1853, il jugea utile à sa popularité de se rendre en Turquie pour prendre part à la guerre contre les Russes. On lui a même attribué les pre-

miers avantages remportés par les Turcs sur le Danube. Plus tard il fut nommé commissaire du gouvernement espagnol près des armées alliées.

En 1844, il fut élu député des Cortès et réélu en 1857. Il a toujours voté avec le parti progressiste.

Lors de l'expédition dirigée par l'Espagne contre le Maroc et commandée par le maréchal O'Donnel, comte de Lucena, le général Prim reçut le commandement de la réserve et se distingua principalement dans le combat de Castillejo et à la prise de Tétouan. Il fut décoré du titre de marquis de Castillejo. Le comte de Reus est, en outre, chambellan de S. M. la reine d'Espagne, grand-croix des ordres de Saint-Ferdinand, de Charles III, d'Isabelle la Catholique, de l'ordre du Medjidié et du Danebrock.

Maintenant, pour compléter ce portrait, il faut relire le récit des préliminaires de l'expédition du Mexique et la part très-grande prise par le général Prim dans le dissentiment qui laissa notre petite armée seule en face de l'ennemi; mais, tout en regrettant la retraite des deux puissances alliées, le drapeau français ne reculera pas, et peut-être un jour le comte de Reus regrettera d'avoir laissé échapper cette occasion de montrer avec éclat cette lame de Tolède dont il s'est déjà servi sur plus d'un champ de bataille avec un courage incontestable.

Ce qu'il faut reconnaître, c'est que le général Prim, enthousiaste, ardent, passionné, ignore complétement ces temporisations et ces sages lenteurs de la politique. C'est plutôt un soldat qu'un diplomate.

JUAREZ

Ce nom, si souvent prononcé depuis quelques mois, est celui du chef qui prétend représenter au Mexique un gouvernement régulier, et dont les audacieuses exactions ont appelé les représailles de l'Europe. Il n'est plus jeune, car il est né en 1802, et peu d'existences ont été aussi agitées que la sienne. Issu d'une famille de race indienne, pauvre et sans appui, Juarez triomphe de la mauvaise fortune et acquiert assez d'instruction pour se faire recevoir avocat avant même d'avoir vingt ans.

A cette nature ambitieuse, il fallait les agitations de la vie politique. Juarez débute par les fonctions de député à la législature d'Etat, et plus tard il est élu membre du congrès constituant.

En 1857, il fut nommé président de la Cour suprême, fonction qui entraîne de droit celle de vice-président de la république. Dès lors il rêva le pouvoir suprême et profita de la chute de M. Comonfort pour protester contre l'avénement du général Zuloaga et organiser à la Vera Cruz un nouveau gouvernement.

Voilà l'origine du pouvoir de Juarez. La guerre civile commença. La victoire se prononça contre Juarez et son armée fut battue en plusieurs rencontres par le général Miramon, commandant l'armée du Nord. Mais l'incapacité de Zuloaga tourna en faveur de Juarez. Enfin Zuloaga fut renversé par une sédition militaire qui mit à sa place le général Miramon. Ce dernier n'aurait pas été éloigné d'accepter un arrangement, mais Juarez refusa et continua la guerre avec Miramon. Des alternatives de succès et de revers signalèrent cette lutte ; enfin, la bataille de San Miquelito fut fatale au compétiteur de Juarez. Miramon s'enfuit en Europe.

Désormais seul possesseur de ce pouvoir prétendu constitutionnel qu'il avait conquis les armes à la main, Juarez signala sa présidence par les réquisitions, les emprunts forcés, les confiscations et les exactions de toutes sortes. Des réclamations énergiques en faveur de leurs nationaux furent adressées à Juarez par les puissances étrangères et notamment la France, l'Angleterre et l'Espagne. Il fit la sourde oreille et mit le comble à ses actes blâmables en violant ses engagements envers la France et l'Angleterre.

On sait ce qui arriva. Le moment approche où Juarez, qui ne soutient son autorité que par la violence et la terreur, verra s'écrouler un pouvoir odieux à la majorité des Mexicains et détesté des étrangers. C'est à Mexico que l'armée française, victorieuse à Puebla, vengera les griefs de nos nationaux et l'insulte faite à notre pavillon.

ZARAGOZA

Le nom de Zaragoza a acquis en France une certaine notoriété dès le début de la campagne du Mexique. C'est le premier général qui ait tenté de s'opposer à la marche du corps expéditionnaire, et son attitude provocatrice semblait hâter le moment de la lutte. Dès le 10 février, au moment même où les conférences d'Orizaba suspendaient les hostilités, Zaragoza adressait au général en chef des forces alliées l'étrange lettre qui suit :

La Soledad, quartier général de l'armée d'Orient,
10 février 1862.

Général en chef,

Jusqu'aujourd'hui on a toléré que les forces des puissances alliées qui envahissent le Mexique étendissent leurs opérations en dehors de la place de Vera Cruz; mais il serait déshonorant pour la patrie et indigne d'un général mexicain d'assister impassible à la suite de ces nouveaux outrages. Je fais donc savoir à M. le général en chef des forces ci-dessus mentionnées, qu'il ait à les maintenir dans leur position actuelle, qui sont la Tejeria, Medellin, Paso del Toro et San Juan Loma del Piedra, sans avancer davantage. Dans le cas contraire, je considérerais les hostilités comme ouvertes et la guerre comme déclarée de leur côté, et j'accomplirai le devoir sacré que les lois de mon pays m'imposent comme général en chef du corps d'armée destiné à la défense de l'Orient.

Liberté et réforme.

La réponse à cette insolente et gratuite provocation ne se fit pas attendre, et le général Doblado, ministre des relations extérieures du Mexique, dut réparer la faute du trop bouillant général.

Plus tard, profitant de la rupture des conférences d'Orizaba, Zaragoza s'empressa de sommer le général de Lorencez de retirer la garde laissée dans cette ville auprès des malades. Il avait compté sans la valeur de nos troupes. Après être entré en triomphateur à Orizaba, il en fut chassé vingt-quatre heures plus tard par un retour offensif de l'armée française (20 avril).

Ce premier échec fut suivi du combat des Cumbrès, où, malgré les avantages d'une position presque inexpugnable, Zaragoza fut complétement battu et rejeté sur Puebla. Il est vrai que le 5 mai l'insuccès éprouvé par le général de Lorencez devant Puebla démontra les difficultés de l'expédition, mais la revanche ne se fit pas attendre. Nous avons raconté comment le général Mexicain, après avoir essayé vainement d'inquiéter la retraite de nos troupes sur Orizaba, fut défait le 18 mai à Aculcingo, au moment où il voulait s'opposer à la jonction du général mexicain Marquez avec le corps expéditionnaire. Enfin, les 13 et 14 juin un échec non moins grave subi par Zaragoza sur le mont Borego, d'où ses troupes furent délogées par une poignée de Français, força ce prétendu foudre de guerre à se retirer sur la Canada de Istopan, sans oser rien entreprendre.

Le rôle belliqueux de Zaragoza était fini.

Le 8 septembre il mourait du typhus à Puebla. Transporté à Mexico,

il fut inhumé par ordre de Juarez avec une grande pompe, et sa mort causa parmi ses concitoyens un certain découragement. Il passait pour un habile général, et pour donner une haute opinion de son patriotisme, il se vantait d'exterminer en peu de temps l'armée française.

Zaragoza était né en 1829, à Mateguala, dans l'État de San Luis Potosi. De race indienne, il entra fort jeune dans le commerce, qu'il abandonna pour se faire d'abord avocat, puis militaire. Après avoir servi, non sans distinction, dans l'armée du Nord, il devint général de brigade sous le gouvernement de Juarez. En cette qualité, il s'empara de Guadalajara et remporta quelques succès sur Miramon. Au moment de l'expédition européenne, il succéda à Urraga comme commandant en chef de l'armée d'Orient.

Une tache sanglante reste sur sa mémoire : nous voulons parler de l'assassinat du général Robles. Ce général avait reçu, comme beaucoup d'autres, des programmes qui avaient pour but de réunir les conservateurs dans un pronunciamento. Zaragoza, qui tenait à faire preuve de zèle, n'eut rien de plus pressé que de mettre à mort le général Robles, ainsi que plusieurs autres officiers.

Il a été remplacé dans le commandement des forces mexicaines par Ortega.

MIRAMON

Raconter la vie de Miramon, l'ex-président de la république du Mexique, le compétiteur de Juarez, c'est retracer les principaux faits qui ont précédé l'expédition européenne, et nous ne pouvons mieux faire que de reproduire ici l'étude très-complète du *Dictionnaire des Contemporains* sur le personnage qui nous occupe.

D'après M. Vapereau, Migüel Miramon est né à Mexico vers 1833, d'une famille française du Béarn. Il fut élevé à l'école militaire de Chapultepeck, puis fit la guerre contre les Américains et servit enfin comme lieutenant d'Osollo, dans la guerre civile entre les catholiques et les fédéraux, après l'élection du président Zuloaga.

« Miramon ne tarda pas à se distinguer par son énergie, son activité, son intelligence militaire, au point qu'à la mort d'Osollo, il parut seul pouvoir le remplacer à la tête des forces du parti conservateur. Chargé du commandement de l'armée du Nord, il obtint de nombreux succès qui augmentèrent sa popularité, et la révolution

militaire qui renversa Zuloaga, le 23 décembre 1858, nomma le jeune général président provisoire le 1er janvier suivant, avant même qu'il eût appris les événements qui lui donnaient le pouvoir. Lorsqu'il les connut, il en témoigna son mécontentement, prétendit que ces troubles devaient donner une nouvelle force à l'insurrection, revint à Mexico le 21 janvier, refusa toute escorte, toute démonstration officielle, et trois jours après il rétablissait la présidence de Zuloaga, conservant pour lui-même le commandement en chef de l'armée qui en réalité le rendait maître du pouvoir. La démission de Zuloaga, le 2 février, le porta de nouveau à la présidence. Il songea d'abord à réduire le gouvernement rival qui siégeait à la Vera-Cruz sous la direction de M. Juarez, et le 16 février, il partit pour cette expédition. Mais les bandes constitutionnelles qui tenaient la campagne se rapprochèrent aussitôt de Mexico, battirent ses lieutenants et le forcèrent de revenir défendre la capitale menacée. Il réussit facilement à éloigner l'ennemi, mais cette diversion l'avait détourné de sa marche sur la Vera Cruz et, en ce moment même, un incident imprévu venait affermir le gouvernement de M. Juarez en lui donnant un sorte de consécration officielle.

« Les États-Unis avaient reconnu le président Miramon : l'agent de Washington, M. Forsyth, sollicitait, au profit de son gouvernement, la cession de certains territoires situés entre le golfe du Mexique et l'océan Atlantique. N'ayant pu réussir auprès du général Miramon, il fut remplacé par M. Mac-Lane, qui s'adressa à M. Juarez, obtint ce qu'il demandait, et, en retour, reconnut le gouvernement de la Vera Cruz.

« Miramon protesta aussitôt contre cette reconnaissance et contre le traité qui l'avait provoquée ; il déclara aussi entachés de nullité les décrets qui autorisaient la vente des biens du clergé. Au mois de juillet, pour se créer quelques ressources, il appela au ministère M. Carlos de la Peza, qui prétendait régénérer les finances du Mexique ; mais cette tentative échoua, et le gouvernement se trouva plus que jamais dans une position précaire. Pendant ce temps la guerre civile continuait dans mille petits combats, mais les armes ne décidaient rien, et la victoire de Miramon lui-même à la Estancia de las Vacas (novembre 1859) ne changea rien à la situation des deux partis.

« Il fallait évidemment en finir, car si le gouvernement de Mexico était à bout de ressources, celui de la Vera Cruz pouvait au moins se soutenir avec le produit des douanes. Le général Miramon le comprit, et le 8 février il partit avec la ferme résolution de s'emparer de la Vera Cruz. Le 6 mars, il commença le siége, après avoir offert aux

assiégés un arrangement que M. Juarez repoussa. La ville se ravitaillait par mer; les assiégeants comptaient trouver les mêmes ressources dans deux steamers qu'ils avaient frétés à la Havane; mais, par suite d'une convention secrète avec M. Juarez, le vaisseau de guerre américain le *Saratoga* captura ces deux navires sous un prétexte futile. Privé de tout moyen de réparer ses pertes, Miramon fut forcé de lever le siége ; il fit retraite, poursuivi par Juarez qui le battit à Salamanca et à Lagos, et le força de se renfermer dans Mexico avec huit mille hommes. Après avoir donné sa démission et avoir été réélu (14 août), Miramon tenta un dernier effort. Le 3 décembre 1860, il remporta à Guadalupe un léger avantage; le 8, il surprit et dispersa le corps d'armée du géneral Berriozabal à Toluca, mais le 22, il fut complétement battu à San Miguelito ou San Miguel de Calpulalpane par Gonzalès Ortega, général de M. Juarez, dont l'armée était d'ailleurs bien supérieure en nombre à la sienne. Il se réfugia d'abord à Mexico, mais n'y trouvant aucun moyen de défense, chercha à obtenir une capitulation qui lui fut refusée; alors, avec l'assistance de M. Dubois de Saligny, ministre de France, il parvint à s'échapper à la Havane. Il vint ensuite en Europe, fut reçu par l'empereur des Français et la reine d'Espagne, visita Turin, et lors de l'expédition européenne retourna au Mexique pour rentrer aux affaires; mais l'amiral anglais Dunlop l'empêcha de débarquer à la Vera Cruz et il fut forcé de revenir en France. »

Tel est, jusqu'à ce jour, le rôle joué par Miramon dans les affaires du Mexique. Comme on vient de le voir, ce rôle est considérable, et personne ne peut dire s'il s'arrêtera là.

LE GÉNÉRAL ORTEGA

Gonzalez Ortega, qui commande à Puebla les forces mexicaines, est, comme l'était Zaragoza, un de ces chefs ambitieux qui ont déjà joué un rôle important dans les guerres civiles de ces dernières années. Il fut l'un des auteurs de la chute de Miramon, et aujourd'hui il est en sérieux désaccord avec Comonfort, parce que Juarez a mis Comonfort sous les ordres d'Ortega. Nous manquons de renseignements biographiques sur ce général mexicain, mais une lettre écrite par lui au général Forey servira à éclairer le lecteur sur le caractère et les sentiments du commandant de Puebla. Voici à quel propos eut lieu cette correspondance.

Sur le cadavre d'un des soldats français tués le 5 mai devant Puebla, on avait trouvé une médaille qui portait le nom du brave auquel elle avait été décernée, Louis Chazal. Pensant que ce glorieux trophée devait être précieux pour la famille du malheureux Chazal, Ortega, en sa qualité de général en chef de l'armée d'Orient, la fit remettre avec deux prisonniers au général Forey. Le général français répondit à cet acte de courtoisie par une lettre et par des expressions qui firent grand bruit à Mexico. Sa lettre était conçue en ces termes :

Corps expéditionnaire du Mexique. — Secrétariat du général en chef.

Orizaba, 10 novembre 1862.

Général, ignorant le retour à Puebla de la personne qui avait amené à Orizaba, par ordre de Votre Excellence, deux militaires français, dont l'un était porteur d'une lettre de Votre Excellence et d'une médaille, je n'ai pu répondre à ladite lettre de Votre Excellence et vous remercier d'avoir mis ces deux militaires en liberté. Je suis également reconnaissant à Votre Excellence d'avoir fait parvenir entre mes mains la médaille d'un zouave. Ce sera là un souvenir cher pour sa famille, à laquelle je l'envoie.

me répugnerait, même pour quelque motif d'humanité, d'avoir à répondre au gouvernement de Mexico, qui ne connaît pas ces lois, ainsi qu'on le voit par la manière dont il les applique; mais je n'éprouve aucune répugnance à répondre par une lettre polie à une attention délicate de Votre Excellence, que j'apprécie et que j'estime comme un brave soldat, sans vous confondre avec le gouvernement que vous servez, regrettant en même temps que votre vaillante épée ne se trouve pas au service d'une cause meilleure de la patrie, qui en aurait tant besoin pour sortir de la triste situation où l'ont mise de déplorables luttes intestines.

Je joins à Votre Excellence une proclamation que j'ai adressée aux Mexicains pour leur faire comprendre mieux encore les louables intentions de la France.

Que Votre Excellence reçoive, monsieur le général, l'assurance de mes sentiments de la plus haute considération.

Le général de division, sénateur, commandant en chef du corps expéditionnaire du Mexique, FOREY.

Le général Ortega, de son côté, adressa au commandant en chef du corps expéditionnaire une longue réponse dont voici les principaux passages :

Armée d'Orient. — Général en chef.

Monsieur le général, j'ai reçu avec la note de Votre Excellence, datée d'Orizaba le 10 du courant, la proclamation que vous avez adressée aux Mexicains et que vous avez bien voulu me transmettre.

Si la première de ces pièces ne contenait que les sentiments de reconnaissance qu'y témoigne Votre Excellence, parce que la liberté a été rendue à quatre prisonniers français du 5 mai; si elle se réduisait à m'accuser réception de la communication par laquelle j'ai remis à Votre Excellence la médaille d'un zouave et à des termes flatteurs pour ma personne, je n'aurais pas un mot à dire; il ne me resterait qu'à conserver, vis-à-vis d'un général français, et d'une façon tout à fait personnelle, une dette de gratitude; mais cette note, monsieur le général, renferme des expressions insultantes pour le gouvernement de mon pays, et, comme conséquence forcée, pour le pays dans lequel je suis né, le gouvernement étant l'expression de la volonté du pays: aussi je dois adresser en réponse quelques mots à Votre Excellence, bien qu'ils soient jusqu'à un certain point superflus, après ce qui a été dit dans une foule de documents officiels.

Je commencerai par dire à Votre Excellence, en faisant abstraction de l'affection que je professe personnellement pour le président actuel de la république mexicaine, que je ne suis pas enrôlé au service de mon pays, que je ne vis et n'ai jamais vécu de la profession de soldat, et que rien ne m'a forcé à agir d'une manière déterminée sous la pression du gouvernement de Mexico: citoyen libre et indépendant, comme il s'en trouve dans les républiques, je suis venu, de centaines de lieues, offrir, dans un rang subalterne, mon épée et tout ce que je vaux au gouvernement mexicain, parce que ce gouvernement est celui que s'est donné le peuple de la république, unique source d'autorité parmi nous; parce que ce gouvernement est l'émanation de la démocratie du Mexique, et parce que la défense de ce gouvernement n'entraîne rien moins que la défense de l'autonomie et des droits de ma patrie, principes que je défendrai à tout prix...

Votre Excellence dit qu'il lui répugnerait, par un principe d'humanité, d'entrer en correspondance avec le gouvernement de Mexico. Je ne comprends pas, en vérité, quelle raison de justice motive cette répugnance de votre part, et je crois, par cela même, que la calomnie de quelques mauvais Mexicains, qui se sont efforcés par haine politique de défigurer les actes du président actuel de la république, est ce qui a fait que Votre Excellence s'est formé à cet égard une opinion erronée. Pour appuyer cette vérité, je vous déclarerai que tous les prisonniers français qui ont été mis en liberté par le général Zaragoza et par le soussigné l'ont été avec le consentement et l'autorisation du président de la république, le citoyen Benito Juarez, c'est-à-dire de l'homme que l'on suppose ne pas respecter même les principes les plus clairs et les plus flagrants du droit naturel...

Je retourne à Votre Excellence les expressions d'estime dont vous me favorisez, et je me permets, à mon tour, de vous dire en toute sincérité que je désirerais que le vaillant et illustre général français qui a conquis tant et de si légitimes lauriers en Afrique, en augmentant les gloires de la France, comprît les véritables intérêts de cette dernière dans la question actuelle, intérêts qui ne consistent certes pas à s'unir à quelques mécontents politiques pour apporter la guerre à une nation qui conserve les plus grandes sympathies pour la France libérale et progressiste ; qu'il comprît les droits indisputables du Mexique, appuyés sur l'opinion presque unanime de tout le peuple de la république, opinion sanctionnée d'une manière solennelle par les derniers documents officiels du congrès souverain, et qu'il fît par anticipation le pas que lui imposera la nécessité, alors même que par les hasards et les caprices de la guerre la victoire lui serait partout propice.

Que Votre Excellence agrée personnellement les témoignages de mon estime et de ma considération !

Liberté, indépendance et réforme.

Puebla-de-Zaragoza, 16 novembre 1862.

Le général mexicain commandant en chef l'armée d'Orient,

ORTEGA.

A M. le général de division, sénateur, commandant en chef du corps expéditionnaire du Mexique.—Orizaba.

Cette lettre, qui vise un peu à l'effet, prouve du moins dans le général Ortega une certaine délicatesse de sentiment et les habitudes d'urbanité et de courtoisie qui l'honorent.

COMONFORT

L'impopularité de Juarez, qui ne fait que s'accroître à mesure que le drapeau français se rapproche de la capitale, appelle l'attention sur les hommes qui furent ses devanciers et ses compétiteurs au pouvoir. A ce titre, l'ancien président Ignacio Comonfort mérite une mention dans cette histoire. Comme Juarez, Comonfort, né vers 1810, a débuté comme avocat. Successivement préfet, membre de la Chambre des députés, sénateur, directeur des douanes, il entre dans la politique militante en 1855, à l'époque du soulèvement d'Alvarez contre Santa Anna. Bientôt Alvarez, auquel la bataille convenait mieux que l'administration, se démit de la présidence et transmit ses pouvoirs à Comonfort, sous le titre original de président *substitué.*

Ce changement de personnes ne pouvait qu'affaiblir le pouvoir. Aussi les désordres ne firent que s'aggraver. Les pronunciamentos éclatèrent dans différents Etats du Mexique. Comonfort ne se découragea pas ; il marcha sur Puebla, principal foyer de l'insurrection. La trahison lui livra cette place, que les forces restreintes dont il disposait auraient eu de la peine à emporter d'assaut. Constatons ici, comme détail curieux, que Comonfort avait alors sous ses ordres le général italien Ghilardi, ancien lieutenant de Garibaldi.

Une seconde révolte de Puebla fut également brisée par le président substitué; mais la tranquillité ne venait pas calmer les désastres des révolutions politiques. Vainement Comonfort, d'accord avec le congrès de Mexico, s'efforçait d'entrer dans la voie des réformes démocratiques, la révolte continuait son œuvre subversive. En 1857, le congrès général vota une nouvelle constitution, et Comonfort, réélu à une grande majorité, voyait arriver auprès de lui comme vice-président l'un des membres les plus avancés du parti radical, Juarez, qui devait plus tard prendre la première place. Cette constitution, qui devait tout concilier, devint un nouveau brandon de discorde. Comonfort, nommé président *constitutionnel*, ne sut pas tenir tête à l'orage. Le général Zuloaga prit l'initiative du mouvement, et bientôt le renvoi de Comonfort fut décrété à Mexico même (11 janvier 1858).

Il fallait en venir aux mains. Après une lutte qui ensanglanta les rues de la capitale, Comonfort prit la fuite, et Zuloaga était nommé président intérimaire.

Ici s'arrête la carrière politique et militante de Comonfort. On lui a reproché, défaut très-grave dans un chef d'Etat, de manquer d'énergie et de résolution. Reste à savoir si les événements du Mexique et la chute probable de Juarez ne ménagent pas à Comonfort un retour aux affaires de son pays.

ALMONTE

Nous avons raconté les incidents diplomatiques dans lesquels le général Almonte a joué un rôle au début de la guerre contre le Mexique. Nous pensons que quelques détails biographiques ne sont pas sans intérêt pour ceux qui veulent étudier consciencieusement les hommes et les événements.

Juan Nepomuceno Almonte est né vers 1812. On le croit générale-

ment fils de l'abbé Morelos, le redoutable chef de partisans fusillé en décembre 1815. On ajoute que ce nom d'*Almonte* vient de l'habitude qu'avait Morelos, dans sa vie aventureuse et au milieu de ses périlleuses expéditions, de dire à la nourrice qui portait l'enfant : *Al monte*, c'est-à-dire à la montagne, à la forêt, lieu de refuge pour les femmes et les enfants pendant les fureurs de la guerre.

Quoi qu'il en soit, le fils de l'abbé Morelos hérita des hautes qualités de son père et passa fort jeune aux Etats-Unis, où il fit d'excellentes études. Rentré au Mexique et devenu l'aide de camp de Santa Anna, il prit part, en cette qualité, à la campagne du Texas. Plus tard, devenu secrétaire d'État, puis ministre plénipotentiaire à Vashington, il se mit sur les rangs pour la présidence en 1845. Battu par le général Herrera, il combattit le nouveau président et devint le chef de l'opposition au moyen de son journal *el Amigo del Pueblo*.

Sous le président Pareds, il devint ministre de la guerre et ensuite ambassadeur à Paris. La nouvelle de la rentrée au pouvoir de Santa Anna le rappela au Mexique; il le suivit en Amérique, et, après s'être de nouveau mis en vain sur les rangs pour la présidence, il fut nommé ministre plénipotentiaire aux Etats-Unis.

Lors du conflit qui enleva la présidence à Miramon en faveur de Juarez, Almonte représentait le Mexique auprès du cabinet des Tuileries. On sait quelle fut son attitude en face des exactions et des injustices du nouveau président. On sait aussi comment la France répondit aux prétentions de Juarez, qui exigeait qu'on lui livrât le général Almonte.

Pour se venger de Juarez, Almonte, avec l'aide du général Taboada, organisa un pronunciamento qui proclamait la déchéance du président et lui confiait, à lui Almonte, les pouvoirs dictatoriaux. Le général Almonte s'efforça d'organiser un gouvernement; mais les troupes françaises, qui l'avaient protégé quand il était menacé, s'abstinrent de toute immixtion dans les affaires politiques du Mexique, et on a vû dans la première proclamation du général Forey, citée plus haut, que le commandant de l'armée française déclarait les Mexicains libres de choisir leur gouvernement.

CHAPITRE SIXIÈME

(SUPPLÉMENT)

Marche du Corps expéditionnaire sur Puebla. — Occupation du plateau d'Anahuac. — Approvisionnement de l'armée. — Brillant fait d'armes de Chapulco. — Tampico délivré des bandes de guerilleros. — Combat de San José. — Héroïsme du capitaine de Foucauld. — Départ d'Orizaba du général Forey. — Proclamation du général commandant en chef. — Un soldat poëte. — Itinéraire d'Orizaba à Quécholac. — Conseil de guerre. — Marche sur Puebla. — Rapport du général Forey sur l'attaque de Puebla. — Traits de bravoure.

I

Le désir de faire entrer dans le cadre de notre ouvrage les événements militaires qui ont précédé et amené la prise glorieuse de Puebla, nous a déterminé à en suspendre l'impression. Nos lecteurs ne se plaindront pas d'un retard qui nous permet d'ajouter un intéressant chapitre à cette histoire si bien remplie par les actes de dévouement

et de courage de l'armée française. La prise de la place forte de Puebla forme le digne couronnement de cette suite de brillants faits d'armes que nous avons racontés, pour ainsi dire jour par jour, jusqu'à la fin de novembre 1862. Nous reprenons à cette date cet émouvant récit.

II

Les premiers jours de novembre avaient été marqués par l'occupation de Médelin et la prise d'Alvarado, dont les environs, riches en bétail, chevaux et mulets, offraient au corps expéditionnaire des ressources précieuses. Dans les premiers jours de décembre, le général Forey, déjà maître de Tampico, fit partir le général Douay pour occuper Palmar et San Andres. D'après le rapport officiel du général commandant en chef, les forces mises à la disposition du général Douay étaient divisées en deux colonnes : la plus importante devait suivre la route des Cumbres et s'établir à Palmar; la seconde, plus légère, commandée par le colonel L'Hériller, devait se diriger sur San Andres par Maltrata. Le 2, le général Douay, avec la première colonne, arrivait de bonne heure au bivac d'Aculcingo, où son avant-garde mettait en fuite cinquante cavaliers ennemis. Il franchissait la première Cumbre sans que les Mexicains, malgré les travaux qu'ils avaient élevés, défendissent sérieusement le passage de la montagne. Le 3, il campait à la Canada, et entrait le 4 à Palmar, qu'il mit en état de défense.

Le 5 décembre, le général Douay se porta à la rencontre

du colonel L'Hériller, parti le 1[er] décembre d'Orizaba avec le 99[e], une batterie de montagne et un escadron de chasseurs d'Afrique, se dirigeant sur San Andres. Dans sa marche, le colonel L'Hériller parvint à San Antonio de Abajo, au moment où cette ferme achevait de brûler. Quelques fermes voisines étaient en feu. Cet officier supérieur sentit la nécessité de se hâter pour préserver des flammes San Andres, et il résolut de surprendre les Mexicains par une marche de nuit. Le 4 décembre, à trois heures du matin, le colonel partait avec ses trois compagnies d'élite et le 6[e] escadron du 1[er] chasseurs d'Afrique. Après 6 kilomètres de marche, une grand'garde ennemie est surprise et en partie enlevée par les chasseurs, qui prennent huit hommes et huit chevaux. M. de Prud'homme, lieutenant au 99[e], officier d'ordonnance du colonel L'Hériller, qui marchait à la tête des chasseurs et dirigeait leur mouvement, fut tué de deux coups de feu.

Bien que sa marche dût être éventée par cet incident, le colonel L'Hériller continua à se diriger sur San Andres. Au point du jour, un groupe de cavaliers apparut sur la droite; un peloton de chasseurs les mit en fuite et les poursuivit jusqu'à l'entrée de la ville, où il fut arrêté par une vive fusillade. Le colonel, croyant à une sérieuse défense, disposait sa troupe pour attaquer, lorsque des notables vinrent lui annoncer que l'ennemi se retirait. Le capitaine de Montarby fut envoyé à sa poursuite avec deux pelotons. Au bout d'un kilomètre, il le joignit et le chargea sans hésiter, bien qu'il eût devant lui cinq à six cents hommes, infanterie et cavalerie, sous les ordres du général Alvarez. Les Mexicains, voyant le petit nombre des chasseurs, s'arrêtèrent et cherchèrent à les entourer. La situation du capitaine de Montarby devenait difficile, lorsqu'il fut rejoint par le commandant Jamin, avec les deux autres pelotons de l'escadron. Chargés de nouveau, les Mexicains se reti-

rèrent en désordre. Les chasseurs d'Afrique revinrent à San Andres, ramenant neuf prisonniers et douze chevaux. Nos soldats n'avaient pas perdu un seul homme, tandis que cinquante Mexicains avaient été mis hors de combat.

Telles étaient les opérations accomplies par nos troupes pour arriver à s'établir sur le plateau d'Anahuac. Cette position permettait de menacer l'ennemi par les deux routes qui, se réunissant à Amozoc, assuraient la concentration et facilitaient la marche du corps expéditionnaire sur Puebla.

III

Pendant ce temps, le général Forey était toujours à Orizaba, avec le gros de l'armée, accumulant les approvisionnements et les munitions. A la date du 15 décembre, une dépêche de l'amiral Jurien de la Gravière signalait l'arrivée de 1,200 mules et de 250 voitures expédiées de New-York, et de 450 mules de Santiago. L'état sanitaire du corps expéditionnaire continuait à être satisfaisant. Les travaux du chemin de fer étaient poussés activement. Un traité venait d'être passé avec la compagnie mexicaine, d'après lequel la portion entre la Tejeria et la Soledad devait être livrée le 15 mai, et celle jusqu'à Chiquihuite le 15 août 1863.

Les troupes ne restaient pas inoccupées. Le général Bazaine, auquel était venu se joindre le corps du général Marquez, exécutait le 18 décembre un mouvement en avant de Jalapa, et, après quelques engagements peu importants, dans lesquels l'ennemi apprenait à ses dépens à con-

naître la valeur de la cavalerie française, il venait occuper Perote; après avoir rallié là tous les détachements en arrière de lui, il devait continuer ensuite son mouvement, se porter à hauteur du général Douay, et se rallier à lui par sa gauche. Une autre colonne, sous les ordres du colonel Jolivet, du 95e, partait d'Orizaba le 18, pour rejoindre le général Douay sur le plateau d'Anahuac. Le colonel Jolivet se dirigeait sur Palmar, en passant par Téhuacan. Attaqué le 21 à l'hacienda de Chapulco par un fort détachement de guerillas et de lanciers de la brigade de Zacatecas, le colonel Jolivet les fit charger par un escadron du 2e chasseurs d'Afrique, et chargea lui-même à sa tête, en même temps qu'il faisait appuyer le mouvement de sa cavalerie par le reste de sa colonne. Poursuivi l'épée dans les reins jusqu'aux portes de Tehuacan, et après avoir plusieurs fois cherché à se rallier, l'ennemi se mit en fuite et ne reparut plus. Cette affaire fut très-glorieuse pour le 2e chasseurs d'Afrique. Plusieurs officiers et soldats se signalèrent par leur bravoure : le capitaine Jourde, le lieutenant Redon, le maréchal des logis Magdeleine, le trompette Collet, blessé, le brigadier Lherbier, qui tinrent toujours la tête de la charge, enfin le chasseur Fauchies, qui tua un cavalier ennemi au moment où il couchait en joue son capitaine. Le lendemain, la colonne prenait possession de Tehuacan, que l'ennemi évacua après un échange de quelques coups de fusil, et deux jours après, elle repartait pour Palmar.

IV

C'est ainsi que la prudente activité du général commandant en chef le corps expéditionnaire, échelonnait un certain nombre de troupes dans la direction de Puebla pour assurer les approvisionnements de l'armée, et assurer la sécurité de nos forces. Le 1er janvier, le général Douay avait fait encore un pas en avant, et s'était porté de San Agostin de Palmar sur Quechosac et Tecamachalto, où il était arrivé sans coup férir. Le général Bazaine, de son côté, s'était mis en marche pour se réunir à la division Douay. Par suite de ce mouvement de concentration, la brigade Bertier était, le 8 janvier, au village de Xalapasco, avec trois bataillons d'infanterie et une division du 12e chasseurs, et se reliait avec le colonel L'Hériller établi, comme nous l'avons dit, à San Andres.

Du côté de la plaine, les efforts des bandes ennemies s'étaient principalement portés sur Tampico, et vers le milieu de décembre, cette ville était entourée de nombreux guerilleros. Pour la dégager, le colonel de la Canorgue dut livrer plusieurs combats, dans lesquels le 81e et un détachement de chasseurs d'Afrique firent preuve d'une grande vigueur. Le but de cette démonstration sur Tampico étant rempli, les troupes qui y avaient été envoyées rejoignirent le quartier du commandant en chef.

V

A mesure que l'armée se rapprochait de Puebla, il importait, comme le faisait remarquer le général Forey au Ministre de la guerre, dans un rapport adressé d'Orizaba sous la date du 25 janvier, de concentrer les diverses parties de l'armée. On résolut donc d'abandonner la ligne de Jalapa. L'occupation de cette place isolait inutilement des forces destinées à un rôle plus actif dans les vues du général en chef. Dans leurs différents mouvements, nos troupes eurent quelques engagements qui ne tournèrent pas à l'avantage de l'ennemi. Le plus sérieux eut lieu le 28 décembre, entre Jalapa et Puente Nacional. Trois compagnies du 62e mirent en déroute une forte bande de guerilleros, leur tuèrent cinquante hommes et en blessèrent un grand nombre.

Pendant ce temps, le matériel de l'artillerie et du génie arrivait de la Vera-Cruz à Orizaba, et tout se préparait activement pour que l'armée se portât en avant. Ces mesures d'organisation et d'approvisionnement, ainsi que la mise en état de défense des postes destinés à maintenir les communications de l'armée avec la Vera-Cruz, occupèrent la fin de janvier et les premiers jours de février. Le général Bazaine, arrivé à Nopalucan le 1er février, occupait Huamantla le 3. De son côté, le général Douay devait s'étendre d'abord aux environs de Tecamachalco, puis se porter à Aculcingo, Los Reyes et Tepeaca. C'est ce qui eut lieu, et c'est en faisant quelques jours plus tard une reconnaissance

à Tepeaca, avec des troupes sorties d'Acatzingo et de Los Reyes, que le général Douay, rencontrant l'ennemi à l'hacienda de San José, livra un combat glorieux pour notre cavalerie. Ce n'était d'abord qu'une ligne de guerilleros embusqués qui engagèrent la fusillade. Deux pelotons du 3e escadron du 1er régiment de marche (2e chasseurs d'Afrique), sous les ordres du capitaine de Foucauld, les chargèrent et les dispersèrent. Voici comment s'exprimait le général Forey, dans son rapport sur ce brillant fait d'armes, en proposant M. de Foucauld pour le grade de chef d'escadron : « Cet officier, à la tête de deux pelotons de cavaliers (48 hommes), venait de disperser les tirailleurs guerilleros, qui l'avaient assailli d'un feu très-nourri, quand il se trouva en face d'escadrons réguliers de Zacatecas, qui marchaient à sa rencontre. Il charge sans hésiter. Ces escadrons prenaient la fuite, poursuivis de très-près par les chasseurs d'Afrique, lorsqu'une seconde troupe de réguliers, abritée derrière un large fossé, ouvre contre ces derniers un feu très-violent. Le capitaine de Foucauld, aborde résolûment ces nouveaux adversaires avec sa poignée de cavaliers, et réussit encore, grâce à son énergie et à l'intrépidité de ses hommes, à mettre en fuite un ennemi dix fois plus nombreux que sa petite troupe, et qui n'a pu se rallier qu'à quatre lieues du champ de bataille. » Dans ce combat, l'ennemi perdit une trentaine d'hommes, et laissa entre nos mains un officier et huit cavaliers prisonniers, sept chevaux, des fusils et des lances, sans compter un grand nombre d'armes brisées laissées sur le terrain. De notre côté, nous perdions trois sous-officiers tués en abordant les premiers l'ennemi, et quatre chasseurs furent blessés.

En racontant cette lutte inégale, le *Moniteur* fait observer que le capitaine de Foucauld, qui s'était conduit si vaillamment, avait été nommé chef d'escadron par décret du

14 mars dernier, en récompense de sa belle conduite dans une précédente occasion. Ainsi, la récompense demandée par le général Forey, pour ce brave officier, avait été par avance accordée par l'Empereur.

VI

Nous devons mentionner également comme souvenir belliqueux de la campagne, un engagement qui eut lieu le 11 février. Le général Bazaine, informé que des forces ennemies étaient réunies dans l'intention d'attaquer au retour un convoi dirigé sur Perote, pour y prendre des vivres et rallier les hommes devenus valides, fit partir le général de Mirandol avec quatre escadrons, le 3ᵉ zouaves et une section d'artillerie, pour Ojo de Agua, d'où il devait, le cas échéant, protéger le convoi arrivant le 12 à Vintilla. Parvenu à ce point, le convoi fut en effet attaqué par les troupes des généraux Ausellano et de Carbajal, au nombre d'environ 600 cavaliers. Le colonel Garnier, du 51ᵉ, qui était chargé de l'escorte, avait déjà pris ses dispositions pour repousser l'ennemi, lorsque parut la colonne du général de Mirandol. L'ennemi se retira alors rapidement au pied des montagnes, vers San Juan de los Llanos, où il se rangea en bataille. Le colonel du Barail, sur l'ordre du général, chargea avec deux escadrons du 2ᵉ régiment de marche, et fut appuyé par le 51ᵉ; arrivés près d'un ravin profond, derrière lequel se trouvaient les troupes ennemies, les chasseurs d'Afrique découvrirent un passage qui permettait de franchir l'obstacle et de prendre à revers les

Mexicains. A la vue de ce mouvement, ces derniers prirent la fuite, laissant entre nos mains quinze chevaux e une centaine d'armes.

VII

Cependant le général Forey avait hâte de quitter Orizaba et de se porter en avant. Son départ fut fixé au 23 février. Avant de s'éloigner avec le gros de l'armée, il chargea le général Neigre de surveiller le départ des derniers convois, et de former l'arrière-garde ; puis le commandant en chef adressa aux troupes l'ordre du jour suivant :

Soldats!

Voici bientôt neuf mois qu'un petit nombre d'entre vous, marchant sur Mexico, a rencontré devant Puebla un obstacle que vous n'aviez pas les moyens matériels de renverser.

Vous dûtes alors différer l'accomplissement de la grande et noble mission que l'Empereur vous avait confiée, jusqu'à ce que vous eussiez reçu tout ce qui vous manquait pour cela; mais il a fallu du temps, parce que la France est loin, et qu'elle a voulu vous donner tous les moyens de vaincre.

Ce temps, du reste, n'a pas été perdu, et un séjour prolongé dans vos cantonnements vous a fait apprécier par le peuple mexicain, qui a pu reconnaître, à l'ordre, à la discipline, qui n'ont cessé de régner parmi vous, que vous n'êtes pas les instruments d'une politique d'oppression, comme s'efforcent de le lui faire croire ceux qui ont intérêt à le voir courbé sous leur pouvoir arbitraire; mais que vous êtes bien les soldats de la France, de cette France qui marche à la tête de la civilisation, portant haut et ferme son drapeau, dans les plis duquel

peuvent se lire, à côté des noms de tant de victoires qui l'ont illustré, ces mots : Ordre et Liberté !

Cette prudence que vous avez mise à préparer vos moyens d'action, les soldats abusés du gouvernement qui règne encore pour quelques jours à Mexico ont pu, dans la présomption que leur a donnée leur facile triomphe du 5 mai dernier, l'imputer à la crainte qu'ils vous inspiraient. S'ils se sont endormis dans cette pensée, que leur réveil soit terrible !

Soldats, le temps du repos est passé ; reprenez vos armes et marchez à la victoire, que Dieu vous donnera, parce que jamais cause n'a été plus juste que la vôtre : vous avez à venger vos compatriotes, soumis depuis de longues années par le gouvernement de ce pays à des injures et à des excès de tous genres ; vous avez, en outre, à rendre le Mexique à lui-même. Quelle plus belle mission que celle-là ?

Animés de cette noble ardeur qui vous a rendus si redoutables sur tant de champs de bataille, vous allez renverser tous les obstacles qui se trouveront devant vous.

Comme je vous l'ai déjà dit, soyez humains après la victoire, surtout envers les êtres faibles et désarmés ; mais soyez terribles pendant le combat, et bientôt vous planterez le noble étendard de la France sur les murs de Mexico au cri de : Vive l'Empereur !

Orizaba, le 17 février 1863.

Le Général de division, Sénateur,
commandant en chef le corps
expéditionnaire du Mexique,

Signé : FOREY.

Cette énergique allocution produisit une vive impression sur les troupes, et comme dans les camps la verve poétique ne fait pas plus défaut que l'ardeur guerrière, un sergent de chasseurs, M. Sabatier, s'empressa de mettre en vers la proclamation du général. Voici cette pièce, qui a entre autres mérites celui de l'à-propos :

Soldats! depuis neuf mois nos aigles outragées
Attendent le moment par vous d'être vengées.

Trop peu nombreux alors, vos frères imprudents
Ont vu devant Puebla leurs efforts impuissants,
Et se sont vus forcés, malgré tout leur courage,
De regagner leur camp. Soldats, voilà l'outrage!
Ce revers glorieux n'est pas moins un revers :
La France n'en veut point, ses drapeaux sont trop fiers!

Neuf mois sont écoulés bientôt depuis l'offense;
Ce temps, il le fallait, pour recevoir de France
Les vivres, les chevaux, les canons, les renforts
Qu'elle nous envoyait de chacun de ses ports.
Maintenant tout est prêt; soldats! prenez vos armes.
Je sais combien pour vous les dangers ont de charmes;
Et, fier de vous guider bientôt au champ d'honneur,
De mon commandement je bénis l'Empereur.

Ah! si les ennemis ont cru, dans leur folie,
Qu'on insultait en vain l'aigle de la patrie,
S'ils se sont endormis en voyant nos retards,
Se croyant à l'abri sous leurs épais remparts,
Combien sera pour eux terrible le réveil,
Lorsque nos étendards vont briller au soleil!

Soldats! soyez humains; respectez la faiblesse,
Les femmes et l'enfance ainsi que la vieillesse.
Le mourant, le blessé n'est point un ennemi :
C'est un homme qui souffre, ayez pitié de lui;
Tant qu'il reste debout, soyez-lui redoutable;
Mais lorsqu'il est tombé, soyez-lui secourable.

Soldats! du haut des cieux Dieu vous fera vainqueurs,
Car votre cause est juste, et braves sont vos cœurs.

Soldats! quand va venir le jour de la bataille,
Regardez dans les airs, à travers la mitraille,

Vous y verrez notre aigle, ouvrant ses ailes d'or,
Prendre majestueux son glorieux essor,
De sa serre à Puebla briser sa résistance,
Puis, d'un nouvel essor, franchissant la distance,
Aller sur Mexico déployer nos couleurs...
Soldats ! vive la France et vive l'Empereur !

Le 23, le général Forey se mit en route dans la direction de Quecholac. Cet itinéraire était de nature à frapper l'esprit de nos soldats, et nous trouvons la preuve de cette impression dans la lettre d'un officier français, adressée à un journal de Paris.

En voici le résumé :

« Nous avons vu, dans notre marche sur Quecholac, bien des choses intéressantes auxquelles se rattachaient des souvenirs glorieux pour nos armes. A Orizaba, nous avons examiné à loisir le Borrego, témoin du brillant fait d'armes du commandant Détrie, alors capitaine depuis trois ou quatre mois seulement. En traversant la Barranca-Seca, avant d'arriver à Aculcingo, notre mémoire nous a rappelé le brillant fait d'armes du commandant Lefebvre, aujourd'hui lieutenant-colonel du même régiment qui l'accomplissait, le 99e. Enfin, nous aussi, nous avons traversé les grandes et les petites Cumbres. Chacun de nous se demandait comment l'armée mexicaine avait pu laisser forcer un pareil passage. Après le Chiquihuite, les Cumbres offrent les plus grandes difficultés qu'une armée envahissant le Mexique puisse rencontrer. Et dire que ces positions presque inabordables ont été enlevées par le 2e régiment de zouaves presque au pas de course ! Je ne m'étonne pas si le général Zaragosa s'est écrié, en montrant de la mauvaise humeur et en se retirant précipitamment : « On n'a « jamais vu combattre comme cela ! » Nous sommes ici sur

le commencement du plateau de l'Anahuac. C'est un pays qui doit être beau dans la saison des pluies; mais aujourd'hui les arbres sont dépouillés, la nature est morte, et le sable qui couvre la campagne, et surtout nos routes, sillonnées par un nombreux convoi, donnent une triste idée de ce qu'il doit être en juin. Nous avons ici de l'eau en abondance, mais malheureusement on a négligé d'établir des tonneaux d'arrosage, de sorte que la poussière, soulevée par le vent, pénètre partout, et que l'on a toutes les peines du monde à s'en préserver, même dans les maisons les mieux fermées. Nous faisons comme nous pouvons.

« Les événements se préparent. Le général Forey, qui est parvenu, à force d'activité, à réunir des approvisionnements considérables, va enfin se porter sur Puebla. La France et le gouvernement sont peut-être impatients; mais rendons justice au général Forey, il n'a pas perdu un seul instant, et il aura eu le mérite de ne pas s'être laissé détourner de ses idées par aucun conseil plus ou moins tentant que chacun a dû chercher à lui insinuer. Il s'était dit dès le début : Je réunirai des moyens de transport suffisants; j'aurai des ressources en vivres telles que je ne puisse pas être arrêté dans mes opérations dès que je les aurai commencées. Il s'est tenu parole, et je crois qu'il est arrivé au but qu'il s'était proposé. Nous allons marcher sur Puebla, et nous y serons dans quelques jours. Nous trouvons sur le plateau beaucoup plus de sympathies qu'en terre chaude. Toutes les populations de ce village et de ceux environnants sont partisans de notre intervention. On dit qu'à Puebla c'est encore pis. Je ne vous parle pas de la chute de Juarez, dont on parle beaucoup ici, sans que rien de certain soit arrivé. On dit aussi que le consul de Prusse a reçu ses passe-ports et qu'il est attendu à notre quartier général prochainement. Un parlementaire est venu demander l'autorisation de le laisser passer jusqu'à la Vera-Cruz. On

ignore les causes de cette rupture, mais on peut les trouver dans sa protestation contre l'expulsion des Français de Mexico. On a dit que le bruit courait en France que nos troupes étaient démoralisées; n'en croyez pas un mot; elles sont pleines d'espérance et de vigueur : vous en aurez bientôt la preuve. »

VIII

Le 28 mars, le général Forey convoqua à Quecholac tous les généraux et les chefs de service à un grand conseil de guerre, dans le but de régler, de concert avec eux, les détails du mouvement sur Puebla, et de leur donner ses dernières instructions. Dans ce conseil, il fut décidé que toutes les forces se mettraient en mouvement le 8 mars, après l'arrivée des derniers renforts amenés par le général Neigre. C'est ce qui eut lieu.

Le 3 mars, le général Forey arrivait à Acatzingo, se rapprochant de plus en plus de Puebla. A mesure que le commandant en chef et le corps expéditionnaire s'avancent vers la place où l'ennemi prépare une vigoureuse résistance, l'intérêt va croissant, et il importe de noter les moindres détails. Du reste, à partir du 3 mars, les renseignements abondent, et c'est au journal quotidien, adressé par le général Forey à l'Empereur, que sont empruntés les informations qui suivent et qui nous conduisent jour par jour jusqu'à la prise de Puebla :

Acatzingo, 3 mars.

Je viens d'arriver, écrit le général Forey, à Acatzingo, qui est ce que nous avons vu de mieux depuis Orizaba. La campagne même offre aux yeux attristés jusque-là par une végétation rabougrie, une nature plus riche et plus forte, et les environs de la ville, jusque du côté de Los Royes, sont cultivés en jardins potagers, ce que permettent les eaux abondantes qui arrosent ce pays. La disposition de la ville est la même qu'à Quecholac : de grands corals où le matériel et les chevaux sont parfaitement abrités, de grands bâtiments ressemblant à des forteresses, des maisons à terrasse et une place immense au centre de la ville. Toute la population était dehors pour me voir arriver, et se montra sympathique. C'est aujourd'hui jour de marché, et la place est couverte de plusieurs milliers d'Indiens qui apportent leurs provisions avec confiance. Nous avons traversé plusieurs villages, et les habitants ne témoignent aucune crainte à notre aspect. Certes, le gouvernement de Juarez ne peut pas dire qu'il nous fait une guerre nationale; car nous ne voyagerions pas plus tranquillement en France, et survînt-il quelque part sur nos derrières une attaque, soit contre nos convois, soit contre les localités qui nous ont montré quelque sympathie, cela ne changerait pas la situation et ne pourrait être regardé que comme un fait naturel, puisque de tous temps il y a eu dans ce pays et il y aura longtemps encore, une partie de la population qui ne fait pas autre chose que le métier de bandits sous le nom de guérillas.

Le général Douay se porte demain, comme je l'ai mentionné à Votre Majesté, à San Bartolo, et le général L'Heriller à Tepeaca, laissant un demi-bataillon à Los Royes.

Je vais m'occuper moi-même de porter des troupes de la brigade Bertier, qui va venir à Acajete, jusqu'à Amozoc, petite ville située au point de jonction des routes d'ici à Puebla et de Nopalucan à cette même ville, et qui nous sera utile comme point de concentration de nos deux colonnes, qui opèrent depuis longtemps séparément. Ce serait même un excellent point où nous pourrions former des magasins, si les moulins qui existent à Quecholac ne nous forçaient à les laisser là et à y conserver une garnison que je compte former d'un bataillon qui, au moyen de quelques ouvrages que le génie y pratique en ce moment et qui enceignent nos dépôts, y sera en toute sûreté jus-

qu'au moment où la prise de Puebla me permettra d'évacuer sur cette dernière place tout ce qui sera resté à Quecholac.

5 mars.

Le général Douay a exécuté son mouvement hier sur San Bartolo et Tepeaca. Il m'écrit qu'il l'a effectué sans incident et sans avoir vu un seul ennemi. Il ne me parle pas de Tepeaca, d'où le général L'Hériller ne lui avait pas encore donné de ses nouvelles. Il doit se mettre en communication aujourd'hui avec le général Bertier, qui est arrivé le 4 à Acajete. Dans leurs positions respectives, nos deux colonnes se protégent mutuellement et n'ont rien à craindre de l'ennemi.

Celui-ci a sans doute été ému de mon départ d'Orizaba et de mon arrivée à Quecholac. Il s'est concentré à Puebla, où l'on a appelé même les détachements de cavalerie laissés dehors. Juarez est venu de Mexico à Puebla, où il a passé une grande revue, à laquelle on a constaté que 18,000 hommes environ avaient assisté. Juarez a harangué les troupes et est reparti pour Mexico. Comonfort, qui se tient vers San Martin avec son corps que l'on dit fort de 3,000 réguliers et de volontaires dont on ne donne pas le chiffre, est venu à Puebla avec Juarez et est retourné après la revue à San Martin, d'où il observe la route de Tlascala.

Bazaine, d'après mes instructions, doit lui donner des inquiétudes de ce côté en poussant de fréquentes reconnaissances vers Huamantla, en faisant courir le bruit que San Martin est un objectif sérieux pour nous et en commandant aux hacienderos de préparer des approvisionnements. San Andres est entièrement évacué, et le 20e bataillon de chasseurs, qui y restait seul, arrive demain à Nopalucan, où Bazaine a sa division massée avec des forces qui s'étendent de là à Acajete.

Je fais venir ici tout le matériel de l'artillerie et du génie, de sorte que, dès que le général Neigre me ramènera ce qui est encore échelonné entre Quecholac et Orizaba, je prononcerai définitivement le mouvement offensif sur Puebla; dans aucun cas, du reste, ce mouvement n'aurait pu se faire plus tôt qu'il ne s'effectuera, par la nécessité où nous avons été de transporter à Quecholac de nombreux approvisionnements amassés à San Andres, où nous sommes maintenant, de les porter en avant, ainsi que les munitions de guerre, toutes choses qui ne peuvent se faire que peu à peu.

6 mars.

J'ai enfin reçu l'avis de l'arrivée de notre convoi d'argent à Orizaba. Parti de cette ville le 5, il sera ici le 9. Le général Neigre partira le 6, de manière à nous apporter le courrier de France. Il ramènera avec lui la majeure partie de sa brigade, qui est échelonnée sur la route, en sorte que d'ici à quelques jours notre mouvement sur Pueblà va s'exécuter. J'envoie à Votre Majesté la traduction d'une proclamation que Juarez a adressée à l'armée d'Orient, à l'occasion de sa revue. Il est toujours étrange que le chef d'un gouvernement qui porte de si rudes atteintes à la liberté et qui se joue avec tant d'impudence des droits de l'humanité, fasse un pareil abus de ces mots qui sont si peu d'accord avec ses actes.

Je suis allé visiter hier Los Royes où nous avons un détachement. La population de ce gros village qui contient 3,000 Indiens se pressait autour de moi, et c'était à qui me toucherait la main. Si Juarez avait vu et entendu ces bonnes gens qui nous regardent comme des libérateurs, il ne prétendrait pas que son gouvernement est populaire.

7 mars.

Comme mouvement préparatoire à l'investissement de Puebla, je porte le 9 le général Douay avec toute sa brigade à Amozoc. A cet effet, je le remplace à San Bartolo et Tepeaca par le 51ᵉ, que je fais venir d'Acajete, et je prescris au général Bazaine de resserrer les cantonnemens sur ce dernier point; ayant sa droite à Nopalucan, de manière à masser sa division à Amozoc en deux marches, mais en laissant toujours Marquez à Ixtengo et Zoltepu pour laisser l'ennemi dans le doute sur notre véritable direction.

Le général Neigre, qui est en route, ramasse sa brigade, échelonnée à Aculcingo, Puente-Colorado, la Canada, Palmer, Quecholac, et, après avoir laissé dans cette dernière ville, qui est le centre de nos approvisionnements à cause de ses moulins, le 2ᵉ bataillon du 81ᵉ qui n formera la garnison jusqu'à nouvel ordre, il arrivera ici le 9 ou le

10, et le 11 ou le 12 je serai en mesure, je l'espère, de masser toute l'armée en avant d'Amozoc, pour de là procéder à l'investissement de Puebla.

10 mars.

Le mouvement du général Douay sur Amozoc s'est effectué hier. Il a rencontré en avant de cette ville quelques cavaliers qui se sont enfuis, et, arrivé devant la ville, il a essuyé quelques coups de feu tirés des jardins de la ville sur son avant-garde par des cavaliers assez nombreux ; mais comme j'avais pris des dispositions pour enlever Amozoc si l'ennemi paraissait disposé à la défendre, les cavaliers ont promptement évacué leurs positions et se sont retirés sur Chachapa, où les Mexicains auraient, dit-on, des forces assez considérables en cavalerie avec de l'artillerie. Le général Douay se proposait de pousser une reconnaissance ce matin de ce côté. Il a trouvé les puits à Amozoc bouchés et encombrés, mais non corrompus, comme on le disait, par des animaux morts qu'on y aurait jetés. Il y a aussi aux environs des mares où l'eau est assez abondante pour nos animaux.

La ville renferme, comme toutes celles que nous avons traversées sur le plateau, des corals très-commodes pour contenir nos voitures et nos chevaux et mules. J'occupe la ville militairement et je m'empresse d'y faire conduire tout notre matériel, ce qui exigera trois ou quatre jours. Afin de garantir nos convois de toute insulte par Tepeaca, au sud de laquelle se tiennent des bandes que l'on dit assez nombreuses, surtout vers Tecali, j'ai porté à Tepeaca tout le 51e, qui était partagé depuis le 8 entre cette ville et San Bartolo, et j'ai dirigé le 1er de zouaves sur San Bartolo. De cette manière, la marche de nos convois sur Amozoc est parfaitement assurée.

Il me reste ici un bataillon du 81e et le 18e bataillon de chasseurs avec un peu de cavalerie. Dès que la majeure partie du matériel aura évacué Acatzingo, je porterai mon quartier général à Amozoc.

Outre le 51e, j'ai dirigé sur Tepeaca près de 200 cavaliers mexicains commandés par le colonel Pena, officier énergique, qui était à la Soledad dernièrement et dont j'ai été très-satisfait. Le bataillon d'infanterie de marine arrive demain. Je m'occupe à organiser les troupes auxiliaires. Quant à créer un corps d'Indiens, la chose sera peut-être possible plus tard; mais en ce moment cette malheureuse et intéres-

sante portion de la population mexicaine est sous un tel régime de terreur qu'une semblable création est tout à fait impraticable. Ce qui me donne quelque espoir que l'avenir pourra modifier la situation dans le sens indiqué par Votre Majesté, c'est que depuis que je me suis porté en avant, plusieurs faits se sont produits sur nos derrières qui dénotent une tendance de la part des Indiens à secouer le joug et à défendre leurs propriétés et eux-mêmes contre les guérillas.

11 mars.

Nos convois s'acheminent sur Amozoc, où je ne me rendrai que lorsque tout ou à peu près tout le matériel y sera. En présidant moi-même à cette opération, je suis sûr qu'elle se fait plus rapidement et sans aucune perte de temps.

13 au 14 mars.

Les convois ont continué à porter notre matériel à Amozoc, où les parcs d'artillerie et du génie se sont rendus le 13. Hier, 14, j'y suis arrivé moi-même, ne laissant en arrière que le général Neigre, qui arrivera demain 16. C'est ce jour que j'ai fixé pour la concentration de toutes les troupes, soit à Amozoc, soit en avant. Toutes mes dispositions sont prises pour investir Puebla le 18. J'aurai l'honneur d'en exposer le plan à Votre Majesté demain, où il recevra un commencement d'exécution.

16 mars.

C'est aujourd'hui, Sire, le jour anniversaire de la naissance du Prince Impérial. J'aurais vivement désiré que la marche des choses m'eût permis de vous annoncer, à cette occasion, la prise de Puebla; mais, cela n'ayant pas été possible, nous avons au moins célébré le 16 mars en commençant les opérations sérieuses. Ce matin, le général Douay a fait occuper les mamelons de Tepozutchil et d'Amalucan.

C'est à l'hacienda qui est située derrière ce mamelon que je vais établir provisoirement tous nos dépôts de vivres et de munitions. La division Bazaine, qui est arrivée aujourd'hui, a remplacé dans ces positions de Tepozutchil et d'Amalucan les troupes du général Douay, qui sont allées le rejoindre à Manzanilla. De là, ce dernier doit faire les reconnaissances nécessaires pour tourner Puebla par le nord, tandis que le général Bazaine en fera de Tepozutchil pour tourner la ville par le sud. Ces reconnaissances seront faites demain 17, et si, d'après leurs résultats, les travaux qui seraient nécessaires pour rendre les chemins praticables ne peuvent apporter d'obstacles sérieux à la marche des colonnes, voici les opérations qui amèneront l'investissement complet de Puebla, lequel aura probablement un grand effet sur le moral des assiégés, que l'on dit déjà assez ébranlé.

Le 18, à trois heures du matin, la division Douay, ainsi que le corps du général Marquez et un petit corps que Votre Majesté connaît déjà sous la dénomination de *légion d'honneur*, composé d'officiers mexicains, commandé par le général Taboada, quitteront la Manzanilla.

La 1re brigade (général L'Hériller) se dirigera sur le Puente Mexico, passera l'Atoyac sur ce pont et ira s'établir sur la rive droite de l'Atoyac, à l'ouest de la place, vis-à-vis le Cerro San Juan, ayant soin de se tenir hors de portée du canon de la place. Tous les renseignements, sans exception, donnent le Cerro comme n'étant point fortifié, et le général Douay, à qui il est recommandé de n'agir qu'avec une grande prudence, mais au besoin avec résolution, occupera ce point important et qui nous donnera une excellente base pour nos attaques si l'ennemi ne le défend pas, et l'enlèvera de force s'il se trouve en mesure de le faire.

Dans cette prévision, je lui ai adjoint une batterie de réserve. Il fera en même temps occuper Puente Mexico et enverra un détachement du côté du Puente de Animas, pour occuper la route qui passe par le pont. Il a l'ordre de couper le fil du télégraphe électrique et de rechercher les conduites d'eau pour les couper aussi.

Le corps de Marquez, qui aura suivi cette brigade, s'établira sur la route qui conduit à la Garita del Pulque et interceptera la route de Tlascala.

Je viens de voir défiler le petit corps de Marquez. Il est bien armé et animé de bonnes dispositions. Il ne compte qu'un millier d'hommes (800 à pied, 200 à cheval). La 2e brigade (général Neigre) appuiera d'un côté à la route de Tlascala, et de l'autre au Rio San Francisco, et aura à sa gauche la légion d'honneur, qui servira de lien entre la

2e division (Douay) et la 1re (Bazaine), vis-à-vis les forts de Guadalupe et Loreto. Par conséquent, la division Douay investira la place à l'ouest et au nord.

La 1re brigade de la 1re division (général Bertier) partira de grand matin de la ferme d'Alamos, gravira les pentes du Cerro Tepozutchil, et, tournant la ville par le sud, tâchera de traverser le Rio Atoyac, à 3,000 mètres de la place. Si elle ne le pouvait pas, elle descendrait jusqu'au pont de Totimehuacan, d'où elle ira prendre position au sud de la ville sur la route de la hacienda de San Bartolo. Avec cette brigade marchera un corps mexicain commandé par le colonel la Pena, et un autre sous les ordres du colonel Trujequè, celui qui s'est rallié à nous à San Andres.

La 2e brigade (général de Castagny) occupera la route d'Amozoc à Puebla, à hauteur des Cerro Tepozutchil et Amalucan, et s'étendra à droite et à gauche, de manière à donner la main aux brigades voisines et à garder les parcs placés provisoirement en arrière d'Amalucan.

Les deux régiments de marche (cavalerie) sont attachés, le 1er *régiment* à la division Douay, le 2e à la division Bazaine.

Cette dernière division investira la place au sud et à l'est. Puebla sera donc investie de toutes parts, et si une partie de la garnison réussit à sortir de la ville, il sera impossible au matériel d'échapper.

Aussitôt l'investissement terminé, je ferai une reconnaissance très-détaillée de la place, qui n'est plus une place ouverte comme en mai 1862, mais une véritable place forte défendue par un système de forts détachés, armés d'une puissante artillerie et défendus par une armée de 20,000 hommes, sans compter un système de défense intérieure qui, si elle est bien menée, peut nous présenter de sérieuses difficultés. Mais si la défense est vigoureuse, l'attaque ne le sera pas moins, et quand je vois les bonnes dispositions dans lesquelles sont les troupes, leur état physique et moral, il ne m'est pas permis de douter un instant du succès. J'adresse à Votre Majesté un plan de la ville et de ses défenses au moyen duquel l'Empereur pourra suivre les opérations.

17 mars.

Demain, je porte mon quartier général à Amalucan, d'où je pourrai suivre les opérations de l'investissement, après quoi je l'établirai au point qui me paraîtra le plus favorable.

Nos mouvements d'hier ont mis la ville en émoi, et la garnison s'est portée aux postes qui lui ont été assignés pour le combat. Le général Douay n'a rencontré dans sa marche sur Manzanilla que quelques cavaliers, battant la campagne, et dans une démonstration qu'il a faite dans la direction de Guadalupe pour détourner l'attention de l'ennemi sur ses projets de tourner la ville par la droite, il y a eu quelques coups de fusil échangés sans aucune importance. Cela a suffi pour tenir la garnison sur le qui-vive.

18 mars, de San Aparicio.

Sire, nos opérations marchent à souhait. Pendant que les divisions Douay et Bazaine investissaient la place hier, l'une par le nord, l'autre par le sud, je suivais leurs mouvements des hauteurs de Amalucan, où j'avais transporté dès le matin mon quartier général. Dans la supposition que le général Douay trouverait le Cerro San Juan occupé par l'ennemi et fortifié, ma résolution de l'enlever le plus tôt possible étant bien arrêtée, je fis partir les batteries de la réserve d'Amalucan et les dirigeai sur San Aparicio, où je suis venu moi-même ce soir. Dans la soirée, j'ai reçu une lettre du général Douay, et dans la nuit une autre du général Bazaine.

19 mars.

Le premier m'annonce que sa marche, qui n'a souffert de sérieuses difficultés qu'ici, à San Aparicio, où se trouve une baranca des plus difficiles, avec des pentes qui ne permettent de les gravir qu'en triplant les attelages, et où il a dû laisser ses voitures, l'a conduit au Cerro San Juan, qu'il a occupé après un engagement assez vif, mais cependant très-court, pendant lequel le colonel Laffaille a reçu une blessure très-légère à la cuisse, et un officier norwégien qui sert dans le bataillon de fusiliers marins, une blessure à la tête (il ne me parle que de celles-là); il a fait occuper la route de Mexico et coupé le fil du télégraphe qui communique de Puebla à la capitale.

Le général Bazaine m'écrit de son côté qu'après avoir rencontré de grandes difficultés de terrains, qui ont nécessité des travaux assez longs

pour le passage des voitures, il est arrivé au point indiqué dans mes instructions, c'est-à-dire à San Bartolo, au sud de Puebla, et que ce matin il va se mettre en communication avec Douay.

Voilà donc notre investissement complété de la manière la plus heureuse, et j'espère que cette première et importante opération nous présage des succès ultérieurs.

Je m'occupe maintenant d'expédier les ordres nécessaires pour amener au Cerro San Juan notre matériel de guerre et de bouche.

20 mars.

Je suis arrivé hier au camp du général Douay, et j'ai établi mon quartier général dans un ancien couvent, sur le sommet du Cerro San Juan, d'où je vois toute la ville avec ses fortifications, ainsi que toutes les positions occupées par mes différents corps.

Le colonel d'Auvergne, s'étant fait transporter jusqu'ici par des Indiens, renvoyant ceux-ci à Orizaba, j'ai donné à cinq d'entre eux une dépêche télégraphique qu'ils remettront, s'ils ne sont pas arrêtés en route, au commandant supérieur d'Orizaba.

Nous apercevons à deux lieues au loin, dans la direction de San Martin, un fort parti de cavalerie et d'infanterie, que nous supposons être le corps sous les ordres de Comonfort. Je pense qu'il cherchera à se mettre en communication avec la garnison; mais je fais observer tous les passages avec soin.

22 mars.

Tous nos convois sont arrivés de Amalucan, excepté les gabions, que le général a fait apporter en grande quantité de Quechota et d'Acajete sur ce point. J'espère les avoir ici sous peu. En attendant, les officiers du génie et d'artillerie font leurs reconnaissances pour l'ouverture de la tranchée et l'établissement des batteries. Les approches de la place sont favorables, en ce qu'on est défilé sur certains points jusqu'à 600 mètres.

Les troupes qui ont investi la ville le 18 étaient établies à environ 4,000 mètres, et même plus. Hier, de nouvelles positions plus rappro-

chées ont été reconnues, et aujourd'hui les troupes ont levé leurs camps et ont serré la place de plus près; elles en sont à 3,000 mètres, 3,500 au plus, suivant les localités. L'artillerie ennemie, en tirant fréquemment dans diverses directions, nous a pour ainsi dire indiqué elle-même les positions à occuper.

Hier, les troupes ennemies de Comonfort ont fait une démonstration sur nos lignes, mais il a suffi de quelques compagnies de tirailleurs pour les maintenir à distance. Il y avait là peu de monde, et je ne suis pas éloigné de croire que là n'était pas le gros de ses forces, que des renseignements, auxquels je ne crois guère du reste, portent à 12,000 hommes, et qu'il pourrait venir nous inquiéter par Huamantla et Acajete, en se portant sur notre ligne de communication. Aussi, je tiens à ne plus avoir à m'en servir jusqu'après la prise de Puebla, et j'envoie des mulets en grand nombre et des voitures vides à Quecholac pour en enlever tout ce que nous y avons en grains, farine, munitions, malades et garnison, en sorte que, ce point évacué entièrement, je n'aurai plus de préoccupation sur la ligne de Puebla à Orizaba, et je gagnerai un bataillon de plus.

Hier, à la tombée de la nuit, de fortes colonnes de troupes sortaient de la ville par Guadalupe et Loretto, ce qui me fit croire, ou que, inquiet sur les mouvements que les nôtres avaient faits au nord de la ligne d'investissement pour la resserrer, l'ennemi prenait des positions pendant la nuit pour éviter une surprise; ou qu'il tenterait quelque chose sur Amalucan, sachant que nous n'y avions pas de forces considérables. Je fis prévenir tous les corps de ce côté de se tenir sur leurs gardes, et même le général Neigre devait chercher à couper la retraite à ces colonnes ennemies si elles s'avançaient dans la plaine; mais cette démonstration cachait un but dont j'ai reçu aujourd'hui l'explication. Carbajal, avec 500 hommes de cavalerie, qui était entré dans la place peu de jours avant l'investissement, s'y était laissé renfermer par cette opération, qui a réussi à souhait. Malheureusement nous n'avons pas assez de troupes françaises pour garder tous les points, et Carbajal, avec ses cavaliers, se serait échappé de la ville par cette baranca, pendant la nuit dernière, sous la protection des colonnes que j'avais vues descendre dans la plaine. Je suis très-contrarié de cela, bien que je ne puisse espérer intercepter assez complétement la place pour empêcher tous les hommes d'en sortir.

Ce matin, l'artillerie de la place a essayé la portée de ses pièces sur mon quartier général et nous a salués de boulets et d'obus pendant que nous déjeunions. Leurs projectiles étaient parfaitement dirigés, et

l'un d'eux est même entré dans la chapelle où couchent les officiers de l'état-major général. Si ces messieurs n'eussent pas été à table dans une autre pièce, il y en eût eu probablement de touchés.

23 mars.

Hier, j'avais envoyé une forte reconnaissance à Choluta. Deux mille cavaliers de Comonfort, qui venaient de quitter cette ville, ont été rencontrés par notre reconnaissrnce, et il s'en est suivi un engagement de cavalerie dans lequel le général de Mirandol, enlevant nos chasseurs avec l'entrain qui distingue officiers et soldats de cavalerie dans cette campagne, a chargé l'ennemi et l'a mis dans une déroute complète, lui tuant au moins 200 hommes. Nous avons eu une dizaine d'hommes tués ou blessés, dont un officier, M. Petit, capitaine, qui a reçu un coup de lance, qu'on a cru mortel; mais depuis lors il va mieux, et on espère le sauver.

24 mars.

Hier, une batterie de deux gros mortiers mexicains que nous avons apportés de Vera-Cruz, et de six obusiers de montagne disposés pour tirer en bombe, a essayé son tir, afin de pouvoir protéger l'ouverture de la tranchée qui devait avoir lieu dans la nuit. La première grosse bombe est tombée dans l'angle gauche du couvent de San Xavier, qui est notre objectif; la seconde est tombée sur le couvent même, et, au dire d'un canonnier de ce fort, qui a déserté ce matin, elle aurait éclaté dans une pièce occupée par le général Negrette, qui aurait manqué d'être tué.

Le tir des petits obusiers était aussi très-bon, en sorte que cette batterie était en mesure avant la nuit de protéger les travailleurs. Pendant toute la soirée et une grande partie de la nuit, les batteries de San-Xavier ont tiré sur la nôtre, qui est établie à la Garitta de Mexico, mais sans lui faire aucun mal.

A sept heures du soir, nous avons ouvert la tranchée avec 1,600 travailleurs. Une première parallèle a été tracée sur une étendue de 900 mètres entre les deux faubourgs de San Iago et San Mathias.

L'ennemi ne s'en est pas même douté, quoique cette parallèle ne soit qu'à 600 mètres de San Xavier. L'église de San Iago étant minée, le génie a recherché le fil électrique, et, à l'aide du sacristain de cette église, a pu le trouver et le couper. Tout le feu de San Xavier s'étant concentré, sans succès du reste, sur notre batterie de mortiers, le travail de la tranchée s'est fait dans la plus grande sécurité, et pas un homme n'a été touché. Voilà donc, Sire, une première opération du siége qui a réussi au delà de nos espérances, et qui a été conduite avec une grande intelligence par M. le capitaine du génie Barillon, sous la haute direction du colonel Viala.

25 mars.

La première parallèle a été perfectionnée dans la journée d'hier. Le feu de la place a été assez vif; mais d'habiles tireurs, embusqués à la gauche dans le faubourg San Mathias, ont inquiété les canonniers ennemis, qui sont loin d'être aussi habiles qu'on le prétendait. Nos batteries de gros mortiers ont encore lancé des bombes sur San Xavier, où elles doivent faire de terribles ravages. Nos petits obusiers tirant en bombe font aussi de très-bons coups.

Hier soir l'artillerie a commencé à faire plusieurs batteries destinées à éteindre le feu de San Xavier et à ricocher l'ouvrage à redans, nommé Morellos, qui doit flanquer Carmen; elle pensait avoir armé ces batteries pendant la nuit et pouvoir ouvrir le feu ce matin; mais l'armement n'a pu être terminé, et ces batteries ne seront prêtes à tirer que demain matin. L'artillerie en espère un effet décisif sur les points qu'elle battra.

26 mars.

Pendant toute la journée d'hier, le feu de San Xavier a été très-vif et dirigé en grande partie sur le quartier général. L'artillerie a poussé l'achèvement de ses batteries.

Pendant la nuit, le génie a construit la 2e parallèle, plus un boyau allant à un point reconnu favorable pour l'établissement d'une batterie qui a été élevée pendant la nuit.

Le matin, à cinq heures et demie, l'artillerie a ouvert son feu avec une précision extrême sur San Xavier. La place a répondu avec vivacité; mais pendant que son feu ne produisait aucun effet sur nos batteries, le nôtre éteignait celui du bastion de gauche de San Xavier et mettait le parapet dans un état rendu plus triste encore par l'explosion d'un magasin à poudre. Nos pièces ayant moins d'action sur le bastion de droite, une pièce ennemie a continué à tirer toute la journée.

Vers sept heures du soir, au moment où l'on disposait les travailleurs pour faire la 3e parallèle, l'ennemi, qui prit sans doute ces travailleurs pour des troupes assaillantes, ouvrit un feu violent de mousqueterie partant de San Xavier et de tout le front de la ville menacée; mais, comme nous ne lui répondîmes pas, il ne tarda pas à revenir de sa panique, et tout rentra dans le silence, qui ne fut plus interrompu de la nuit.

27 mars.

Ce matin, le feu a recommencé, mais moins intense qu'hier. Il a été décidé qu'il serait fait une quatrième parallèle, la troisième ayant été tracée à 80 mètres de San Xavier, distance jugée trop grande pour lancer une colonne d'attaque sur cet ouvrage dont le feu d'artillerie a bien été éteint, mais qui se trouve flanqué par plusieurs pièces ennemies, et dont le Pénitencier, qui en forme le réduit, est un énorme bâtiment à plusieurs étages percés de nombreuses fenêtres d'où une garnison nombreuse peut diriger sur les assaillants une fusillade meurtrière.

Pendant l'ouverture de la 4e parallèle, il a été envoyé un sous-officier du génie en reconnaissance pour examiner les dimensions du fossé de San Xavier. Trahi sans doute par le clair de lune, il a été aperçu au bord du fossé, et quelques coups de fusil tirés sur lui ont immédiatement donné l'éveil à l'ennemi, qui toutes les nuits se tient sur ses gardes, craignant une attaque de vive force, et, comme la veille, un feu violent éclata sur tout le front d'attaque et dura pendant une demi-heure sans que le nôtre y répondît, si ce n'est par quelques coups de canon que nos batteries tirèrent sur le Pénitencier, à la hauteur des fenêtres du deuxième étage, sur lesquelles elles avaient reçu l'ordre de pointer leurs pièces pendant le jour.

28 mars.

Le feu a continué de notre côté le matin et le soir, et a été principalement concentré sur le Pénitencier, contre lequel une attaque de vive force est résolue pour demain. Cet établissement, dont le feu est entièrement éteint, souffre beaucoup de notre feu. L'ennemi tire peu, la plupart de ses pièces qui garnissaient le front d'attaque ayant été obligées de se taire.

Pendant la journée, j'ai été passer en revue les trois escadrons du 2e régiment de marche, qui ont livré le combat du 23 contre la cavalerie de Comonfort, et je leur ai distribué les croix et médailles que je leur avais accordées. Ces magnifiques escadrons ont accueilli quelques mots que je leur ai adressés au cri de *Vive l'Empereur!* et je suis persuadé que l'on peut tout tenter avec une cavalerie semblable.

J'ai ensuite visité les ambulances, où nous avons une trentaine de blessés, dont quelques-uns sont amputés; mais on peut dire qu'avec le feu que fait la place il est aussi extraordinaire qu'heureux que nos pertes soient si peu considérables. Celles de l'ennemi doivent être beaucoup plus grandes, parce que, tandis que son feu est éparpillé, le nôtre est toujours concentré sur un point. Toutes nos dispositions sont prises pour attaquer San Xavier ce soir à cinq heures.

29 mars.

Hier, un bataillon de chasseurs à pied, le 1er, et deux bataillons de zouaves, le 2e régiment, avaient été commandés pour enlever San Xavier. Ces deux bataillons, disposés dans la quatrième et la troisième parallèle, étaient soutenus par de fortes colonnes de réserve. Le général Bazaine avait le commandement général; le colonel Garnier, du 51e, était commandant de tranchée. Des détachements de sapeurs du génie, munis d'échelles, de pétards, etc., devaient précéder les colonnes d'assaut.

A quatre heures de l'après-midi, toutes nos batteries ouvrirent un feu des plus violents sur San Xavier, déjà fort maltraité par nos tirs précédents. Ce feu, qui dura jusqu'à cinq heures, rendit l'ouvrage inhabitable, et à cinq heures précises, le feu ayant cessé, nos braves

chasseurs à pied et nos zouaves franchirent la quatrième parallèle aux cris mille fois répétés de : *Vive l'Empereur !* et abordèrent San Xavier avec un élan irrésistible. L'ennemi, quoique sur ses gardes, avait cependant été surpris, car les nôtres purent se loger dans cette immense ruine avant que la place ne tirât. Mais ce ne fut qu'un retard de quelques minutes. Bientôt tous les murs crénelés, les terrasses, les fenêtres des maisons situés en arrière de San Xavier se garnirent d'infanterie, qui ouvrit un feu violent de mousqueterie, toutes les pièces encore en état de tirer de l'ouvrage de Carmen, de Morelos, de Santa Anita, de la Trancheria et de nouvelles batteries démasquées, auxquelles vinrent se joindre un grand nombre de pièces de campagne, firent en même temps un feu que l'on ne peut comparer qu'à celui de Sébastopol, et couvrirent de projectiles nos tranchées et l'ouvrage tombé en notre pouvoir. Dès que la nuit fut venue, le génie relia la gauche de la 4e parallèle, qui n'était qu'à 50 mètres de l'ouvrage conquis, de manière à établir avec cet ouvrage une communication sûre. Nos batteries se mirent en mesure de battre le corps de la place au jour, et ce matin, toute la partie située en arrière de l'ouvrage est nettoyée.

Les pertes de l'ennemi ont été nombreuses. Une grande quantité de morts ont été enterrés ce matin sur le champ de bataille. Des explosions de projectiles creux dans l'ouvrage en ont mutilé affreusement un grand nombre, et j'ai en ce moment, au quartier général, 140 prisonniers, dont 10 officiers, parmi lesquels se trouvent un colonel du génie et un colonel d'infanterie.

Quant à nous, nos pertes, quoique sensibles, sont peu considérables eu égard au résultat. Elles se montent à 231 tués, blessés ou disparus, dont 3 officiers tués et 13 blessés. Parmi les blessés se trouve malheureusement le général de Laumière, qui a reçu une balle au front. On espère que cette blessure n'aura pas une grande gravité. Le colonel Garnier a été blessé au bras et au côté par un biscaïen ; sa blessure n'offre point de danger.

30 mars.

Hier, vers midi, nous avons aperçu plusieurs lignes de troupes de toutes armes rangées en bataille dans un ordre parfait, sur les hauteurs situées à droite de Cholula et dans la direction de San Martin. C'était encore Comonfort, mais qui se présentait en beaucoup plus grand

nombre que la première fois. On remarquait en même temps des signaux sur les tours de la cathédrale de Puebla ; il n'y avait pas de doute que l'ennemi ne cherchât à faire entrer dans la place le convoi d'argent dont manque la garnison ; mais toutes les issues sont bien gardées, et je ne crois pas que cette opération puisse réussir.

Cependant, je pris toutes les précautions nécessaires pour marcher à la rencontre de Comonfort. Je veillai aussi du côté de la place, d'où je pouvais craindre une sortie ; elle eut lieu, en effet, mais intempestivement ; car Comonfort, après être resté en vue de nos camps pendant plusieurs heures, rangé sur deux lignes, s'était décidé à se retirer sans avoir rien tenté, et ce n'est qu'à cinq heures et demie que plusieurs colonnes d'infanterie, quelques escadrons de cavalerie et de l'artillerie de campagne sortirent de la ville entre Loreto et Santa Anita et se portèrent dans la direction du camp de Marquez; mais les troupes que nous avons à Santa Maria, à San Aparicio, étaient sur leurs gardes ; des retranchements que j'ai fait élever pour barrer les routes partirent des coups de fusil sur les premiers qui se présentèrent, et ces colonnes, voyant tous les points bien gardés, ne poussèrent pas plus loin et rentrèrent en ville.

31 mars.

Hier soir, j'avais prescrit l'occupation du couvent de Guadalupite, qui se trouve à l'est de San Xavier et qui doit nous défiler des feux de Santa Anita et de San Pablo quand nous envahirons la partie ouest de la ville; mais c'était une opération délicate, attendu qu'outre un nombre considérable de Mexicains que ce couvent peut contenir, il est distant de 45 à 50 mètres de la gorge de San Xavier, et que cette distance était battue par de l'artillerie ennemie; puis, que tous les clochers des environs, garnis de fusiliers, rendaient l'approche du couvent très-meurtrière.

Il avait été convenu que le génie essayerait de faire une gabionnade pour établir la communication, et que si le feu de l'ennemi s'y opposait, l'on attacherait un pétard à la porte du couvent, que l'on envahirait ensuite de vive force. La gabionnade ne put être établie, et deux pétards ne produisirent aucun effet, attendu que la porte était murée intérieurement. Cette attaque, dans laquelle nous avons fait quelques pertes regrettables en braves soldats dévoués, dut donc être aban-

donnée, et il fut arrêté que dans la journée d'aujourd'hui on transporterait une pièce de douze dans l'intérieur du couvent San Xavier, qu'on ouvrirait un embrasure dans la muraille faisant face au couvent de la Guadalupite, et qu'on y pratiquerait une brèche dans la soirée. Cette pièce fut prête à faire feu; mais un obstacle inattendu se présenta, et l'on reconnut que la pièce ne voyait pas le mur du couvent. En cherchant, malgré le feu incessant des clochers voisins, l'on reconnut qu'en élevant la plate-forme de la pièce de douze de 45 centimètres, on aurait action sur le couvent; c'est ce qui fut fait, et la brèche fut faite dans la nuit.

Le général Neigre, de tranchée, lança pendant la nuit le 18ᵉ bataillon de chasseurs par la brèche faite au couvent, et, sans tirer un coup de fusil, les assaillants pénétrèrent dans le couvent, passèrent au fil de la baïonnette les défenseurs, au nombre de 400, dont une partie, abandonnée de ses officiers, se rendit prisonnière; et nos intrépides chasseurs, poursuivant leurs succès, s'emparèrent, outre le quâdre de Guadaloupite, de celui qui le suit vers l'est (on appelle quâdres ces rectangles uniformes de maisons dont se composent les villes mexicaines).

Nous voilà en ville. Ce soir, plusieurs quâdres contigus, en descendant au sud, seront, j'espère, en notre pouvoir, et l'ouvrage de Morelos tourné. D'ailleurs, cet ouvrage a été désarmé, et les gabionnades brûlent en ce moment, incendiées par l'ennemi lui-même.

Nos pertes de cette nuit sont insignifiantes, tandis que celles de l'ennemi sont considérables. Je fais partir après-demain des voitures pour Orizaba, afin de nous rapporter des munitions.

2 avril.

C'est demain seulement, 3 avril, que part le convoi à vide qu'accompagnera le colonel Labrousse, qui va prendre le commandement de la province de Vera-Cruz. Je profite de cette bonne occasion pour faire partir notre courrier, qui vous portera de nos nouvelles jusqu'à aujourd'hui inclus.

Cette nuit, nous avons étendu notre occupation dans la ville par la prise de San Marco et de plusieurs quâdres contigus. Nous sommes maîtres de Morelos, où étaient les meilleurs batteries de l'ennemi, auquel on a pris cinq pièces dont il avait brûlé les affûts dans cet

ouvrage, qu'il a abandonné quand il a vu qu'il allait être tourné. Dans une maison qu'il a fallu enlever de vive force cette nuit, l'on a tué 50 Mexicains, fait des prisonniers et pris un certain nombre de fusils. Nos pertes ont été de 7 tués et 16 blessés.

Nous voilà établis en ville solidement, et je vais préparer une attaque générale qui nous rendra maîtres, je l'espère, de la plus grande partie de la ville. Il est à présumer que les troupes mexicaines se retireront sur la position de Loretto et de Guadalupe, où nous les bombarderons avec nos gros mortiers. J'ai fait ménager à cet effet nos provisions de projectiles.

Le colonel Vialla, commandant du génie, est un habile et intelligent officier, auquel je me plais à reporter la plus belle part des succès que nous avons obtenus jusqu'ici sur les assiégés par l'activité incessante qu'il a imprimée à la marche des travaux de tranchée.

Je ne veux pas finir ce journal sans dire à l'Empereur combien ses soldats sont admirables. Dans les tranchées, les plus rudes travaux se font avec un ordre et un empressement que le feu de l'ennemi, si vif qu'il soit, n'entrave nullement : à l'ambulance, où se trouvaient déjà 140 à 150 blessés, que je vais voir et consoler, pas une plainte n'échappe à ceux mêmes qui sont le plus cruellement atteints. Ce sont bien là les dignes soldats de la France !

Un général mexicain, qui se tenait depuis longtemps vers Matamoros, et qui est pour l'intervention, est arrivé au camp avant-hier avec 4 à 500 chevaux. La plupart des prisonniers que nous avons faits ces jours derniers ont demandé à entrer dans le corps de Marquez.

Je fais continuer nos cheminements dans les quâdres, en avant de celui où se trouve San Agostin, couvent qui sert d'arsenal à l'ennemi et dont je cherche à m'emparer en le tournant, afin d'éviter, si c'est possible, une attaque de vive force, d'où pourrait résulter l'explosion des poudres et projectiles que renferme cet arsenal, ce qui pourrait amener de grandes pertes en hommes.

En ce moment, la place dirige un feu assez violent de Carmen et de Santa Anita, qui se croise sur nos tranchées et sur les quâdres qui sont en notre pouvoir.

Croiriez-vous, Sire, que les maisons dont nous nous emparons sont pour la plupart habitées, et les individus qui s'y trouvent répondent, quand on leur exprime de l'étonnement de les y voir, qu'ils sont habitués à cela ?

IX

Ici s'arrête le journal du général Forey, rendant compte à l'Empereur, jour par jour, des événements qui se rattachent à ce beau fait d'armes de l'attaque de Puebla. Dans une dépêche complémentaire, adressée au Ministre de la guerre, et datée du 2 avril, le commandant en chef du corps expéditionnaire, donne de nouveaux détails sur la prise du fort San Xavier. Nous laissons la parole à l'illustre général :

« Le fort San Xavier offre à l'ouest un front bastionné; au nord, une grande courtine; à l'est, une lunette couvrant l'entrée du côté de la ville, et au sud un front bastionné irrégulier. Ces ouvrages, formant une enceinte continue, entourent une vaste construction qui comprend un pénitencier relié au couvent de San Xavier. L'ensemble de ce solide édifice a environ 180 mètres de long sur 80 de large. Il renferme trois cours intérieures et divers corps de bâtiments.

« Les abords étaient couverts de défenses accessoires et flanqués par de nombreuses pièces encore intactes. La défense était donc facile, et la disposition intérieure des bâtiments permettait de la pousser jusqu'aux dernières limites.

« Il était indispensable de s'emparer de ce grand obstacle. Les travaux du génie nous en avaient rapprochés. Le feu de l'artillerie en avait ruiné les batteries. Il appartenait à l'infanterie de faire le reste.

« Confiant dans la vigueur et l'énergie de mes troupes, je n'hésitai pas à ordonner l'assaut. Le 1er bataillon de chasseurs à pied et un bataillon du 2e zouaves formèrent les colonnes d'assaut. Un bataillon du 51e et un du 3e zouaves composèrent la réserve, indépendamment des deux bataillons de garde de tranchée.

« Je confiai la direction de cette importante opération au général Bazaine, qui, accompagné de son état-major, vint à une heure de l'après-midi prendre le commandement de la tranchée.

« A quatre heures, toutes nos batteries dirigèrent le feu le plus vif sur le pénitencier, de manière à compléter la ruine de ses défenses extérieures. A cinq heures, selon l'ordre donné, le feu s'arrêta. Le général Bazaine, placé dans la quatrième parallèle, donna le signal. Les cris répétés de : Vive l'Empereur ! y répondirent, et aussitôt la première colonne, sortant des tranchées, s'élança au pas de course sur le saillant de San Xavier, le couronna rapidement et pénétra dans l'ouvrage avec un élan irrésistible.

« L'ennemi fut un instant surpris, mais au bout de quelques minutes une grêle de balles partant des murs crénelés, des terrasses, des portes, des fenêtres, des clochers, couvrirent nos attaques. Les Mexicains démasquèrent en même temps des pièces cachées derrière des barricades ; ils y joignirent le feu d'une batterie de campagne placée en avant du fort de Carmen et celui de tous les forts voisins du point d'attaque ; mais ce déluge de mitraille n'arrêta pas l'élan de nos soldats. La seconde colonne suivit de près la première, et bientôt elles pénétrèrent dans le pénitencier. La garnison, formée d'environ 700 hommes avec plusieurs pièces de campagne, essaya de résister. Pour la première fois les Mexicains sentaient la pointe de nos baïonnettes ; ils cédèrent à l'impétuosité de cette attaque. Pourchassés

sans relâche d'étage en étage, de chambre en chambre, quelques-uns parvinrent à s'échapper, beaucoup succombèrent, et le reste fut pris.

« Dans les différentes parties des bâtiments, il y avait de la poudre, des caisses de cartouches et des chaînes de bombes enterrées qui devaient éclater au moyen de ficelles dissimulées par de la paille. Grâce à l'énergie et aux dispositions prises par le capitaine du génie Barrillon, il n'en résulta aucun accident.

« L'ennemi, voyant le pénitencier en notre possession, essaya de le reprendre. Une réserve de 2,000 Mexicains s'avança sur la face orientale; mais les chasseurs et les zouaves installés au premier étage du bâtiment accueillirent cette colonne par un feu plongeant si nourri, qu'elle rétrograda promptement derrière les barricades de la ville. L'ennemi continua à diriger sur le fort une fusillade des plus vives qui ne s'arrêta qu'à sept heures et demie. Les pertes de l'ennemi sont graves, car l'intérieur du fort était rempli de cadavres. Nous avons pris dans l'ouvrage trois obusiers, une pièce de campagne, des charriots chargés de projectiles, et les deux fanions du 20e bataillon de ligne mexicain. On a ramené près de 200 prisonniers, dont 10 officiers, parmi lesquels se trouvent un colonel du génie et un colonel d'infanterie.

« Officiers et soldats des diverses armes méritent les plus grands éloges pour leur entrain et leur discipline dans le combat. Je citerai, parmi eux, d'une manière toute spéciale :

« Le général de division Bazaine, qui a conduit les troupes à l'assaut avec une grande intrépidité. »

Ce brillant succès vient s'ajouter aux nombreux titres de gloire du général Bazaine, dont nous avons tracé la biographie dans le chapitre précédent.

A côté du général Bazaine, le rapport du commandant

en chef signale la belle conduite et la perte si regrettable du général Vernhet de Laumière, atteint à la tête d'une blessure mortelle. Promu le 12 avril 1862 au grade de général de brigade, ce vaillant officier supérieur avait fait avec distinction la campagne de Crimée et avait été nommé colonel le 22 mars 1856, en récompense de ses services. Il commandait le régiment d'artillerie à cheval de la garde, lorsqu'il fut désigné pour le commandement de l'artillerie du corps expéditionnaire.

Il faut mentionner ensuite, parmi les héros de ces glorieuses journées :

Le colonel Garnier, du 51[e], commandant les tranchées, qui a été blessé. — Le colonel Vialla, commandant supérieur du génie, qui a coopéré au succès par l'excellente direction donnée aux travaux. — Le commandant Billard, major de tranchée. — Le capitaine d'état-major Davenet, aide-major de tranchée. — Le capitaine de Galiffet, officier d'ordonnance de l'Empereur, aide-major de tranchée, qui s'est élancé sur le saillant de l'ouvrage, un fanion national à la main.

Dans le génie : Le capitaine Barrillon, commandant le génie, qui arrivé sur le saillant avec la 1[re] colonne, a dirigé les zouaves et les chasseurs à pied sur les terrasses. — Ekendorff, capitaine. — Mélard, lieutenant. — Cabaret, sergent, contusionné. — Le Bastard, sapeur, gravement blessé. — Cazes, sapeur, blessé. — Grimbichler, sapeur, blessé. — Gros, sapeur.

Dans l'artillerie : de Miribel, capitaine attaché à l'état-major de l'artillerie, blessé légèrement à la tête, a montré beaucoup d'énergie et d'intelligence dans le parti qu'il a su tirer des pièces prises à l'ennemi. — Guény, maréchal des logis. — Babaut, maréchal des logis. — Baudin, canonnier.

Au 1[er] bataillon de chasseurs à pied : de Courcy, chef de bataillon (à la tête du 1[er] échelon, l'a dirigé avec intel-

ligence et une brillante bravoure). — Morhain, capitaine. — Horcat, capitaine. — Guilhamin, capitaine. — Suberville, lieutenant. — Bouzeau, sous-lieutenant. — Béraud, adjudant sous-officier. — Bonneau, caporal clairon. — Florentin, sergent, a planté le fanion du bataillon en haut du pénitencier, sous un feu meurtrier. — Vicend, chasseur. — Estoup, caporal. — Clément, sergent-major. — Klinger, sergent. — Gauffinet, sergent au 2e bataillon du 2e régiment de zouaves. — Gautrelet, chef de bataillon, commandant le 2e échelon, a donné l'exemple de l'intrépidité, et, pendant le combat, a dirigé son bataillon avec une grande intelligence militaire. — Escourrou, capitaine. Quoique blessé au bras, a continué à marcher à la tête de sa compagnie et y a été tué au milieu des groupes ennemis. — Coste, capitaine. — Caze, sous-lieutenant. — Fontaines, sergent, quoique blessé au pied, a continué à combattre avec sa compagnie et a été blessé une seconde fois. — Durand, caporal, arrivé un des premiers dans le redan, a placé et pointé une pièce d'artillerie abandonnée par l'ennemi et sur laquelle il a été blessé gravement. — Tessieu, caporal, s'est emparé d'un fanion de bataillon ennemi, après avoir tué deux ennemis. — Chiron, zouave, blessé, s'est également emparé d'un fanion de bataillon, après avoir tué deux ennemis. — Louët, zouave, a montré autant de générosité que de bravoure en faisant prisonnier un officier supérieur ennemi qui l'avait frappé d'un coup de sabre à la tête; a reçu plus tard une seconde blessure.

Au 1er bataillon du 3e régiment de zouaves. Parguez, capitaine. — Baldy, sous-lieutenant. — Gasc, sergent-major. — Loches, sergent-major, quoique blessé deux fois, a continué à donner l'exemple de la plus grande intrépidité. — Herbaut, zouave, blessé au premier rang. — Lartigues, zouave, blessé au premier rang. — Pô, zouave, blessé au premier rang.

Enfin, pour compléter les détails qui se rapportent à cette première partie du siége et de la prise de Puebla, citons les deux ordres du jour adressés aux soldats du corps expéditionnaire. Voici le premier, qui se rapporte au 26 mars, jour où notre artillerie ouvrait son feu avec tant de précision et de succès sur le fort San Xavier :

L'artillerie a dignement répondu, dès l'ouverture du feu de ce matin, à ce que j'attendais de son habileté en faisant taire l'artifice de la place sur le point d'attaque. Elle contribuera puissamment à réduire la ville de Puebla, dont les défenseurs apprendront que leur artillerie, si nombreuse qu'elle soit, ne peut lutter avec la savante artillerie française.

Déjà la cavalerie, en toutes rencontres, a donné de rudes leçons à l'ennemi ; le génie, dans les travaux de tranchée qu'il a exécutés avec son habileté ordinaire, a préparé l'action de l'infanterie. C'est à cette arme maintenant à faire sentir à l'ennemi la pointe de ses baïonnettes.

Au quartier général au Cerro San Juan, le 26 mars.

Le général de division commandant en chef,
FOREY.

Le second remonte au 23 mars et a trait à la rencontre si glorieuse pour la cavalerie, commandée par le général de Mirandol, avec les deux mille cavaliers de Comonfort. Voici comment s'exprimait le général Forey :

Le 22 de ce mois, le général de Mirandol, envoyé en reconnaissance du côté de Cholula, à la tête de trois escadrons du 2e régiment de marche, commandé par le colonel du Barail, a rencontré un fort parti de cavalerie ennemie, estimé par le général à 2,000 hommes environ. Sans hésiter, et quoiqu'il n'eût sous ses ordres que 400 chevaux, dont 100 appartenant au 1er régiment de marche, il aborda l'ennemi, qui lui opposa d'abord une vive résistance, retranché dans une barranca d'un accès très-difficile, et d'où il dirigeait sur ses escadrons un feu violent et meurtrier. Puis ses pelotons, ayant traversé avec peine cette barranca, furent chargés à trois reprises par la cava-

lerie ennemie qui, ne pouvant cependant résister à l'élan de la nôtre, fut mise, après une mêlée sanglante, dans une déroute complète, et laissa sur le terrain environ 200 hommes tués, un certain nombre de blessés, beaucoup de chevaux et d'armes, ainsi que des prisonniers.

Nos pertes ont été de 3 tués et 19 blessés.

Dans ce brillant combat de cavalerie, chacun a fait vaillamment son devoir, et le choix des officiers et soldats à citer comme s'étant plus particulièrement fait remarquer est difficile. Cependant le général de Mirandol, qui mérite une mention toute spéciale pour la vigueur et l'intelligence qu'il a déployées dans cette circonstance, signale :

Dans son état-major particulier, le capitaine Lahalle, son aide de camp, et le lieutenant des guides de la garde, Saulnier, son officier d'ordonnance; dans le 2e régiment de marche, le colonel du Barail, qui a imprimé à ses escadrons un élan irrésistible; dans le 3e régiment des chasseurs d'Afrique, le chef d'escadrons de Tucé, le chef d'escadrons Carrelet, le capitaine Petit, blessé très-grièvement; le capitaine Aubert; MM. Plessis et Compagny; sous-lieutenants; Gerdolle et Castagney, adjudants sous-officiers;

Les maréchaux des logis Gaillard, mort de ses blessures; Feuillard, blessé grièvement: de Lassalle, Leenhonder; les brigadiers Réés, Mancini et Bétoux; les chasseurs Feltz, Labier et Bareyre; dans le 12e régiment de chasseurs, le capitaine Vata, le lieutenant Noël; enfin le brigadier Clavel, du 2e régiment de chasseurs d'Afrique, porte-fanion du général de Mirandol. Le général en chef est heureux d'avoir cette occasion de signaler au corps expéditionnaire l'entrain avec lequel la cavalerie aborde l'ennemi en quelque nombre qu'il se présente.

Au quartier général devant Puebla, le 26 mars 1863.

Le général de division, commandant en chef,

FOREY.

Quelques jours après la publication de ces documents, *le Moniteur* confirmait par un décret impérial les nominations faites à titre provisoire dans la Légion d'honneur par le commandant en chef du corps expéditionnaire du Mexique en faveur des officiers et des soldats qui s'étaient particulièrement distingués dans ces derniers temps. Le titre

de chevalier de la Légion d'honneur a été accordé à un officier étranger, M. de Stœclin, commandant la contre-guerilla de Medelin, en récompense des services signalés qu'il a rendus à la cause française.

X

C'est dans cette situation que s'ouvrait le mois d'avril. On ne pouvait méconnaître les difficultés du siége, mais ces obstacles ne faisaient qu'accroître la bravoure de nos troupes. La ville de Puebla est, comme on sait, formée d'îlots de maisons séparés par des rues qui se coupent à angle droit et dans lesquels l'ennemi s'était vigoureusement retranché. D'après un rapport du général Forey du 2 avril, on avait réussi à s'emparer de plusieurs de ces îlots. Du 2 au 19 avril, on avait continué à cheminer vers l'intérieur de la ville. Cette guerre de barricades, conduite avec la prudence et la vigueur qui pouvaient nous assurer le succès, tout en ménageant le sang de nos soldats, fait le plus grand honneur à l'habileté du général en chef, et on ne lira pas sans intérêt les détails suivants dont l'insertion au *Moniteur* garantit l'exactitude.

Nous avons dit que chaque îlot de maison ne tombait en notre pouvoir qu'après avoir été l'objet d'attaques régulières. L'artillerie, suppléant par son habileté et son dévouement à l'infériorité relative de ses moyens d'action, avait fait construire une sorte de blockhaus sur roues pouvant contenir un obusier de montagne, ses servants et cinq ou six tirailleurs. Pendant que le canon battait les barricades,

enfilait les rues et empêchait les rassemblements de s'y former, quelques hommes pouvaient faire marcher facilement ce blockhaus; il avançait ainsi dans les rues sans que les balles pussent atteindre nos hommes.

Le passage des rues, sous la fusillade, s'exécutait au moyen de caponnières volantes composées de compartiments mobiles qui se raccordaient sur le terrain. Chaque compartiment était porté par les soldats, qui s'en servaient comme d'un large bouclier. On a pu ainsi s'emparer successivement de plusieurs îlots, et dans un seul jour le général Douay avec les troupes de sa division, dont l'entrain ne s'est pas un seul instant démenti, avait réussi à en enlever deux.

Là ne se bornaient pas les efforts habiles de l'armée française. Afin de diviser les forces de l'ennemi par une double offensive, on cheminait à la fois par San Marco et par Morelos. Le général Douay, établi dans le pénitencier avec son état-major, dirigeait les attaques de gauche, et le général Bazaine, chargé des attaques de droite, avait élevé des ouvrages de défense et des batteries au delà de l'église de San Baltazar, qui lui permettaient de prolonger les feux dans toute la longueur des rues. Le génie, on le voit, luttait avec une courageuse persévérance contre les difficultés d'un pareil siége.

Le 12 avril, le général en chef avait envoyé sur Atlisco une forte reconnaissance dirigée par le colonel Brincourt. ayant sous ses ordres un bataillon du 1er zouaves, 500 fantassins du général Marquez, trois escadrons français et l'escadron allié du colonel de la Pena, ainsi que deux pièces de montagne.

Dans la journée du 14, le colonel Brincourt rencontra, près d'Atlesco, Echegaray, chef d'état-major de Comonfort, et Carbajal, qui s'étaient avancés sur cette ville par des routes différentes, cherchant à réunir leurs forces, qui

s'élevaient à 1,000 chevaux, 2,000 fantassins et 3 pièces rayées. Saisissant le moment d'attaquer séparément les deux colonnes ennemies avant leur jonction, le colonel Brincourt les battit et les jeta dans le plus grand désordre. Les juaristes ont laissé sur le terrain plusieurs centaines d'hommes et de chevaux, et un nombreux matériel. Suivant le rapport d'un déserteur, le nombre des hommes hors de combat s'élevait au delà de 600. Nos pertes ont été de 3 chasseurs d'Afrique tués, 1 officier et 7 cavaliers blessés. 17 hommes de l'escadron allié, tués et 32 blessés. Le colonel de la Pena s'est particulièrement distingué dans cette affaire par la vigueur avec laquelle il a chargé l'ennemi. Il a sauvé la vie à plusieurs de nos cavaliers démontés, et déjà *lacés* (1) par les Mexicains; il a été blessé en tuant plusieurs juaristes de sa main et a donné un si bel exemple à nos alliés que le général en chef a mis sa conduite à l'ordre du jour de l'armée.

Le 15 avril, vers cinq heures du soir, on tenta une sortie de Puebla contre nos ouvrages de San Baltazar; mais on fut contraint de s'arrêter et de rentrer en ville. Ainsi, dans toutes les rencontres, partout et toujours, l'ennemi est repoussé et forcé de battre en retraite devant l'intrépidité de nos soldats. Les échecs affaiblissent considérablement l'armée de Juarez, tandis que nos pertes sont relativement très-restreintes. Du 23 mars, jour de l'ouverture de la tranchée, au 17 avril, le nombre des tués est de : 5 officiers

(1) Les Mexicains se servent d'un *lazo* qu'ils font tournoyer au-dessus de leurs têtes avant de le lancer. Le lazo, que l'on appelle aussi *reata*, est une tresse ronde de quinze à dix-huit millimètres de diamètre environ sur une longueur de dix à douze mètres, en cuir cru dans la terre froide, en crin dans la terre chaude, terminée par un anneau d'épissure qui permet de former le nœud coulant. Cet engin, dit un voyageur au Mexique, M. Ernest Vigneaux, peut, entre des mains exercées, devenir une arme de guerre redoutable, et les Espagnols en firent une dure expérience pendant l'insurrection.

et 65 hommes de troupes ; blessés, 43 officiers, 535 hommes de troupes dont un grand nombre, légèrement atteints, ont été soignés dans les infirmeries. Enfin, 1 officier et 42 hommes de troupes ont disparu.

XI

Pendant que nos soldats soutenaient, sous Puebla, avec tant d'héroïsme, l'honneur du drapeau français, l'administration de la guerre et la sollicitude du général en chef ne négligeaient pas toutes les mesures qui devaient amener le triomphe définitif de notre armée. La question des approvisionnements en vivres et en munitions avait été l'objet d'une surveillance toute particulière. Ainsi, au point où nous en sommes, c'est-à-dire à la date du 19 avril, nos troupes étaient pourvues pour cinquante jours de vivres, dont le renouvellement s'opérait avec facilité. En outre, une réserve de trois millions de rations complètes, correspondant à une durée de trois mois pour tout le corps expéditionnaire, était concentrée à Vera Cruz. Quant aux munitions d'infanterie et d'artillerie successivement embarquées et réunies à celles qu'avaient emportées les diverses fractions du corps expéditionnaire, elles consistaient, pour ne parler que des objets principaux, en : 12,800,000 cartouches d'infanterie, soit en moyenne 600 cartouches par hommes ; 42,348 coups de canons rayés, soit : 675 coups par pièce de montagne, 1,120 coups par pièce de campagne, 1,023 coups par pièce de réserve, 1,000 coups par pièce de siége.

A ces approvisionnements, et aux ressources en bouches à feu, poudres et munitions trouvées à Vera Cruz ou fournies par la marine, viendront prochainement s'ajouter 1 million de cartouches, 19,800 coups de canons rayés, 9,000 bombes et 55,000 kilogrammes de poudre, qui sont actuellement en partance dans les ports de Saint-Nazaire et de Toulon.

Dans le double but de maintenir les approvisionnements de toute nature à hauteur des consommations, le ministre de la marine, indépendamment des départs mensuels qui ont lieu de Saint-Nazaire par les paquebots transatlantiques, avait organisé, dès le mois de mars, un service de bâtiments partant le 23 de chaque mois, soit de Toulon, soit de Cherbourg, pour Vera Cruz, qui ramènent, au retour, les hommes auxquels leurs blessures ou leur santé altérée rendent l'air et les soins de la mère patrie nécessaires.

Pendant ce temps, les travaux du chemin de fer continuent à être poussés avec activité.

A la date du 19, les opérations du siége marchaient énergiquement, et nous ne pouvons mieux initier jour par jour nos lecteurs à tous les détails de la campagne qu'en citant le rapport même du général Forey embrassant la période du 29 avril au 3 mai :

« Dans la nuit du 19 au 20 avril, dit le commandant en chef, on a mis en défense les deux îlots 29 et 31 si brillamment enlevés le 19 par le colonel Mangin, du 3e zouaves, et dans la matinée du 20 on s'est emparé de l'îlot n° 30.

« Le 20, j'ai voulu voir nos braves soldats sur le théâtre de leurs exploits de la veille dans les quadres 29, 30 et 31, où j'ai donné immédiatement la croix de la Légion d'honneur à un sergent-major du 18e bataillon de chasseurs qui m'a été signalé comme s'étant fait remarquer d'une manière exceptionnelle. Le fait est qu'il faut voir soi-même les défenses incroyables accumulées par l'ennemi dans ces quâ-

dres pour s'en faire une idée et apprécier tout ce qu'il faut que nos soldats déploient d'audace, d'énergie, de patience, pour s'emparer de ces forteresses bien autrement difficiles à enlever qu'un fort régulier. Je l'ai déjà écrit à Votre Excellence, la défense de Puebla, organisée par la démagogie européenne, prouve qu'il y a là de passés maîtres en fait de barricades. On ne peut d'ailleurs comparer à rien de ce qu'on voit en France la disposition de Puebla, disposition qui est celle de toutes les villes du Mexique, qui comptent presque autant d'églises que de maisons, et où toutes les maisons en terrasses se dominent les unes les autres. Dans le quâdre 29, il y avait une usine dans la cour de laquelle les Mexicains avaient fait une espèce de redan dont les deux faces s'appuyaient sur deux côtés de la cour à des maisons crénelées.

« Ce redan était précédé d'un énorme fossé de 4 à 5 mètres de largeur et d'autant de profondeur. Le parapet avait plus de 4 mètres d'épaisseur, et le talus inférieur était formé d'énormes madriers en bois de chêne. Derrière ce redan, toutes les constructions étaient crénelées et les issues préparées et couvertes de tambours. D'un quâdre à l'autre la communication était établie par une galerie souterraine. Nos soldats n'auraient jamais pu enlever cet ouvrage si la brèche pratiquée dans le quâdre, sur l'indication d'un habitant, n'avait donné accès dans les écuries de l'usine, espèce de caves voûtées parallèles à la grande face du redan qui a pu être tourné par les écuries. Il y a eu là une déroute complète des Mexicains, qui, fuyant par la galerie souterraine, ont indiqué ainsi le chemin du quâdre 31 à nos soldats, qui les y ont suivis et en ont tué un grand nombre et fait 200 prisonniers.

« Nos pertes ont été minimes, grâce à l'entrain de nos chasseurs du 18e bataillon et des zouaves du 3e régiment, qui ont été admirables. Par un bonheur providentiel, pas

un seul officier de troupe n'a été touché. M. de Galiffet seul, de mon état-major, a été gravement blessé par un éclat d'obus ou de grenade, mais je conserve l'espoir de le sauver (1).

« J'ai également visité, dans l'après-midi du 20, la batterie aérienne que les marins construisent sur l'église de San Ildefonse et les trois îlots récemment conquis. Ce même jour, la colonne envoyée à Atlisco, ayant terminé ses opérations, est rentrée au camp de San Juan. Le 21, l'ennemi, se voyant sans doute dans l'impossibilité de conserver les îlots 26, 27 et 28, les a évacués et y a mis le feu au point du jour. L'incendie a été considérable et a duré toute la matinée. Dans le but de faire tomber le fort de Carmen, en l'isolant du reste de la place, j'ai fait préparer une attaque sur l'église et le couvent de Santa Inez. L'artillerie a commencé une batterie de brèche, et le génie l'ouverture de quatre rameaux de mines.

« J'ai visité les ambulances du grand quartier général de la 1re division; j'ai été très-satisfait de l'état de nos blessés, de leur installation et des soins qui leur sont donnés.

« Deux sorties de l'ennemi contre nos positions de San Francisco et de San Baltazar ont été repoussées.

« Le 22, je me suis rendu à Cholula, où nous avons établi un hôpital; je voulais en même temps visiter cet établissement et distribuer quelques récompenses aux chasseurs d'Afrique de l'escadron du commandant Tucé, du 3e régiment, qui a eu la brillante affaire d'Atlisco le 14 de ce mois. J'ai cru juste de récompenser la belle conduite du colonel de la Pena dans ce combat, en lui décernant, de-

(1) L'espoir du général Forey s'est confirmé par la suite. On pense qu'au premier moment le marquis de Galiffet eût succombé sans la découverte presque miraculeuse d'un bloc de glace dont on put faire de bienfaisantes applications réclamées par la chirurgie sur la blessure.

vant son escadron et toute la population de Cholula réunie sur la place, la croix de la Légion d'honneur. Cela a produit un effet considérable et a été applaudi de la population, des soldats mexicains et de toute l'armée française.

« Ce même jour, on a poursuivi les préparatifs de l'attaque de Santa Inez ; la batterie de brèche n° 19, pour 8 pièces, a été achevée ; les îlots 26, 27 et 28 ont été occupés et mis en état de défense. Une forte sortie a eu lieu dans la nuit sur l'hacienda de San Francisco. Après avoir été repoussé, l'ennemi en a fait une seconde dans la matinée et l'a dirigée sur nos ouvrages, entre San Baltazar et le moulin de Guadalupe. Les Mexicains ont de nouveau été refoulés dans la place ; mais cet engagement a malheureusement coûté la vie au capitaine Audin, du 62ᵉ, tué en chargeant l'ennemi à la baïonnette à la tête de ses grenadiers. Aux attaques de droite, on a entrepris dans la nuit, près du moulin de Huexotillan, une batterie qui, quoique un peu éloignée, portera ses projectiles sur les derrières de Santa Inez.

« Le 23, j'ai visité l'ambulance de la 2ᵉ division, au pont de Mexico, et le dépôt des prisonniers de guerre, à la filature de Bayarino. Les prisonniers m'ont exprimé toute leur reconnaissance pour la manière dont ils sont traités. Pour dégager nos ambulances, j'ai envoyé tous les blessés ennemis qui y étaient soignés à Cholula, où un service hospitalier a été organisé pour eux. 500 cavaliers de Comonfort se sont avancés près du moulin de Santo Domingo ; un détachement des troupes du général Marquez les a forcés de se retirer. Le 24, les préparatifs de l'attaque de Santa Inez n'étant pas complétement terminés, on a dû ajourner celle-ci au lendemain. Le 25, le colonel du Barail, avec des troupes d'infanterie, de cavalerie et d'artillerie, a été chercher des denrées à l'hacienda de Chahuac. Cette opération n'a été que fort peu inquiétée

par les troupes de Comonfort. Ces petites expéditions sont nécessaires, afin de nous procurer des grains, et surtout du maïs, dont nous avons besoin pour la nourriture de nos animaux. Nous nous préoccupons avec soin de réunir des approvisionnements de vivres, en prévision des opérations du siége, qui peut se prolonger, car l'ennemi paraît disposé à nous disputer chaque parcelle de terrain avec la plus grande opiniâtreté, ainsi que le prouve la non-réussite de l'attaque de Santa Inez.

« Tout avait été disposé dans la journée du 25 pour cette attaque ; il s'agissait d'enlever le quâdre 52, où se trouvent le couvent et l'église de Santa Inez. Le génie avait creusé, sous la rue, des galeries dont deux aboutissaient à des fourneaux chargés de 350 kilogrammes de poudre. L'artillerie avait disposé dans le quâdre 30 une batterie de quatre pièces de 12 et de quatre obusiers, pour faire brèche et battre l'intérieur du quâdre et le couvent. Rien n'avait été négligé pour assurer le succès de cette attaque. Malheureusement, le 23 au soir il survint un violent orage qui inonda les tranchées, et l'eau envahit les galeries. Le général Douay fit alors mettre le feu aux mines, qui produisirent l'effet qu'on en attendait.

« Le 25, au point du jour, la batterie de brèche fut démasquée ; le feu fut ouvert, et, lorsque la brèche fut rendue praticable, un bataillon du 1er zouaves fut lancé sur ce quâdre et y pénétra. Mais là se présentèrent tout à coup des obstacles imprévus, tels qu'une grille en fer et, en arrière, des retranchements comme ceux que nous avions trouvés dans nos attaques des jours précédents. Plus en arrière encore, s'élevait le couvent, présentant des terrasses échelonnées et formant avec les clochers de l'église des étages de feux auxquels les zouaves se trouvèrent exposés. La tête de colonne soutint bravement cette terrible fusillade ; elle réussit même à tourner la grille et à

trouver un passage par lequel elle se logea dans une maison du quâdre; mais le reste du bataillon, qui suivait, arrêté par les décombres et les feux convergents qui, de toutes les maisons, étaient dirigés sur cet étroit passage, se trouva séparé de sa tête de colonne, qui resta seule au milieu des retranchements qu'elle avait abordés.

« Dans cette rude attaque, nos pertes se sont élevées à : Tués : 5 officiers, 27 hommes de troupe. Blessés : 11 officiers, 127 hommes de troupe.

« Quelque regrettable que soit cet échec, personne n'en est découragé ici. Dans la guerre de rues que nous faisons, il n'y a rien de surprenant à ce que le succès ne couronne pas toujours les plus vigoureux efforts.

« Cependant nous sommes pleins de confiance, et, à force d'énergie et de persévérance, nous surmonterons toutes ces difficultés avec les moyens que nous possédons.

« J'ai cherché à augmenter autant que possible nos ressources ; déjà des munitions sont arrivées d'Orizaba et de Vera Cruz ; j'en attends d'autres prochainement. L'amiral m'annonce le départ de Vera Cruz de : 3 obusiers de 30 avec 60 coups par pièce, 4 obusiers de montagne, 280 bombes de 31 centimètres, 800,000 cartouches, 2,500 kilogrammes de poudre.

« Le 27, j'ai visité la ligne d'investissement au nord de Puebla. Dans l'après-midi, l'ennemi, après avoir battu en brèche l'angle de l'îlot n° 31, y a donné l'assaut. Reçu à la baïonnette par les chasseurs du 1er bataillon, il a été promptement repoussé. Le 28, on a relié le pénitencier à San Miguelito. J'ai fait partir un grand convoi de voitures vides sous le commandement de M. Bruat, capitaine de frégate, pour aller chercher des munitions à Vera Cruz. J'ai prescrit de diriger, le plus rapidement possible, sur Puebla les munitions apportées par le transport la *Cérès*.

« Le 29, on a établi un redan en avant de San Miguelito

pour inquiéter le fort de Santa Anita. On a élevé à San Miguelito la batterie n° 21, et près de Santiago la batterie n° 22, destinées toutes deux à battre les terrasses de la ville depuis Belen jusqu'à Santa Inez. Le 30, on a armé ces deux batteries et établi des embuscades plus rapprochées de Santa Anita.

« Le général Bazaine a complété peu à peu le resserrement de la ligne d'investissement au-dessus de Puebla, au moyen de tranchées, de points fortifiés, d'ouvrages de campagne reliés par des embuscades. Cette ligne, partant de l'ouvrage de Morelos, passe maintenant par la garrita d'Amatlan, l'église de San Baltazar, la garrita du même nom, le moulin de Guadalupe, Santa Barbara, Molino del Christo et la garrita d'Amazoc. On s'occupe de procéder d'une manière analogue au nord de Puebla, autant que le permet la nécessité de ménager les forces des troupes. On a déjà réuni par une tranchée la garrita de Mexico à celle d'El Pulque.

« Le 1er mai, une sortie de la cavalerie ennemie a eu lieu, dans la matinée, du côté de la Manzanilla, mais elle n'a pu forcer nos lignes. Dans la journée, des pourparlers ont été échangés entre les troupes mexicaines et les nôtres, de l'îlot 52 à l'îlot 30, au sujet de l'enterrement des morts et de l'échange des prisonniers. Il en est résulté une suspension d'hostilité de midi à deux heures et demie. Un aide de camp du général Ortega est venu en parlementaire me demander un échange de prisonniers, ce que j'ai accepté.

« Pendant la suspension d'armes, les officiers mexicains sont venus avec empressement donner la main aux nôtres et ont paru très-désireux de voir la guerre terminée. A la nuit, on a continué la tranchée entreprise dans la direction de Santa Anita, et on a élevé à la hauteur de Santiago une batterie qui prend le n° 11 de la série de droite. L'état sanitaire du corps expéditionnaire est très-bon ; la fièvre

jaune n'a pas encore paru à Vera Cruz. Tous nos blessés, que je vois souvent, vont bien, et parmi les amputés deux seulement ont succombé jusqu'à présent.

« Les travaux du chemin de fer ont repris de l'activité. Les chantiers de la Pulga ont été réorganisés et ont maintenant 600 ouvriers environ. Deux compagnies de la légion étrangère ont été placées à la Loma de Matta pour les protéger. La pose de la voie est faite sur 4,200 mètres; les terrassements terminés ont 9,100 mètres d'étendue. La partie en construction est de 700 mètres. La charpente des deux premières travées du pont de la Soledad est posée. Les bois sont presque en totalité à pied d'œuvre. Il ne manque plus que les fers, dont le départ de New-York a été retardé. D'après le rapport de l'ingénieur en chef, le chemin de fer ne peut pas être fait jusqu'à la Soledad avant le 15 juin ou même le 1er juillet. A cette époque, les travaux seront suspendus à cause des pluies. Il faut donc renoncer à l'espoir de parvenir jusqu'au Chiquihuite avant la mauvaise saison. — Je viens d'inviter l'ingénieur en chef à concentrer tous ses efforts sur le pont de la Soledad, et j'ai prescrit au commandant supérieur de Vera Cruz de lui donner les moyens de transporter à la Soledad les boulons nécessaires à la construction de ce pont. »

Rapprochons du rapport officiel du général commandant en chef une communication moins autorisée mais plus intime. C'est une lettre écrite de Puebla par un soldat du 3e zouaves.

Puebla, le 2 mai 1863.

Je puis bien sans mentir dater ma lettre de Puebla, puisque les Mexicains n'occupent plus que la moitié de la ville, depuis qu'ils ont eu la gentillesse de nous céder l'autre.

Le soir même où le courrier emportait ma dernière lettre, un nouveau succès a illustré le drapeau du 3e zouaves.

Le premier bataillon, sous l'habile direction de notre colonel M. Mangin, a enlevé un pâté de maisons considérable.

Malgré la vigoureuse défense des Mexicains qui, cachés derrière des remparts défendus par des fossés et du canon, nous mitraillaient à bout portant, l'ouvrage a été enlevé avec un élan sublime; et, après un combat acharné dans lequel nous avons lutté corps à corps, les Mexicains ont battu en retraite, laissant trois cents cadavres par terre.

Nous n'avons eu, comparativement à eux, que fort peu de pertes. M. le marquis de Galiffet, que tu dois connaître de réputation, y a été blessé grièvement et ne s'en relèvera probablement pas.

« Jamais, dit le général dans son ordre, on ne vit plus de courage et d'entrain, les troupes ont été magnifiques. M. Mangin s'est conduit d'une manière admirable. Debout au milieu de la tranchée, les boulets et les obus sifflaient autour de lui sans l'émouvoir, et c'est à son sang-froid et à son courage qu'est due la prise de l'ouvrage. »

Le 25 au matin, une attaque générale était résolue; des mines exécutées par les soins du génie devaient fonctionner dès quatre heures du matin, de manière à faire sauter le mur de l'évêché, et les colonnes d'attaque devaient se lancer en avant immédiatement après, profitant du désordre causé par l'explosion. Malheureusement, notre plan, quelque bien combiné qu'il fût, échoua par suite de circonstances inattendues.

Le 24, à trois heures du soir, un orage violent fondit sur nous. La pluie inondait nos tranchées, et un vent furieux empêchait de voir à dix pas devant soi. Sur les six heures, le commandant du génie s'aperçut que le premier fourneau de notre mine allait être noyé par les pluies et que les Mexicains contre-minaient le second. Il n'y avait pas de temps à perdre. On fit aussitôt prévenir le général Douay, qui donna l'ordre de faire sauter. Le feu fut mis à la mine : deux explosions formidables retentirent, et ces fourneaux envoyèrent dans les airs des pans entiers de muraille. Une brèche était pratiquée. La canonnade s'engagea aussitôt, mais elle ne dura qu'une heure; la partie était remise au lendemain.

. . . .

Voilà les nouvelles les plus récentes; notre position est excellente, et d'ici à quelques semaines, je l'espère, nous aurons triomphé de cette ville insolente, si bien fortifiée qu'elle puisse être.

GEORGES PRIEUR.

XII

Puisque nous en sommes au récit des exploits de notre héroïque armée, citons encore un fait d'un intérêt saisissant et qui paraîtrait invraisemblable s'il ne s'agissait pas de nos soldats. C'est la narration d'un combat soutenu le 30 avril sur la route de la Soledad à Puebla par *soixante-deux* hommes du régiment étranger contre un corps de troupes mexicaines fort de quatorze ou quinze cents hommes. Nous laissons la parole à un témoin oculaire :

« Pour protéger un convoi et le courrier partis de la Soledad, 62 hommes de la 3e compagnie du 1er bataillon du régiment étranger furent détachés. Cette compagnie n'ayant pas de capitaine, ces hommes furent placés sous les ordres de l'adjudant-major Danjou, auquel deux autres officiers, MM. Vilain et Maudet, furent adjoints.

« Ils prenaient le café le 30 avril vers midi à Palo Verde, lorsqu'ils aperçurent venant sur eux à toute bride et la lance en avant un gros de cavalerie. Le commandant Danjou forma aussitôt ses soldats en colonnes de demi-section et opéra, sans être attaqué, sa retraite jusqu'à un point appelé Camaron.

« Quelques coups de feu furent échangés, et les soldats français allaient continuer leur mouvement, lorsqu'ils se virent cernés par de la cavalerie plus nombreuse qui chargea avec impétuosité.

« Le commandant Danjou fit aussitôt former ses hommes en carré et soutint le choc ; mais, comme il ne pouvait

tenir ainsi au milieu d'un chemin, il ordonna un mouvement qui le conduisit vers une maison située à gauche de l'entrée de Palo Verde. A ce moment, les Français n'avaient qu'un blessé.

« Une fois entré dans la maison, M. Danjou en fit barricader les portes et disposa ses soldats pour une résistance énergique, se multipliant et se portant partout où sa présence était nécessaire.

« Le feu des assiégeants continuait vif et nourri ; vingt soldats français étaient hors de combat, les portes et les fenêtres étaient criblées : montés sur les toits, les assaillants ne perdaient pas un coup ; tandis que la fumée aveuglait les assiégés, le feu prit à la maison. Au moment où l'incendie se déclarait, M. Danjou fut tué.

« MM. Vilain et Maudet, intrépides comme lui, se multipliaient, excitant leurs soldats de la voix et de l'exemple. M. Vilain reçut au front une balle qui l'étendit mort. M. Maudet continuait à la tête de ses braves une résistance héroïque.

« Le combat avait commencé à neuf heures du matin, il durait encore à deux heures après midi, lorsque le son du tambour et des clairons annonça l'arrivée de nouvelles troupes mexicaines ; c'était un bataillon de la garde nationale de Jalapa qui arrivait pour renforcer les assiégeants.

« Vers cinq heures, un dernier assaut fut donné, les portes étaient tombées : M. Maudet, un fusil à la main, faisait le coup de feu en commandant. Les Mexicains criaient aux Français : « Rendez-vous ! nous sommes des soldats comme vous, nous ne sommes pas des *guerilleros*, il ne vous sera fait aucun mal ! »

« La résistance continuait héroïque et désespérée ; enfin M. Maudet tombe, et le reste de la compagnie, consistant en quatorze hommes criblés de blessures et couverts de sang, se rendit, croyant avoir fait tout ce qu'il était humai-

nement possible de faire pour l'honneur du drapeau et du régiment. »

Au Mexique, comme en Italie et en Crimée, le drapeau français a pour défenseurs des soldats qui, dans l'occasion, sont des héros.

XIII

Les événements que nous venons de raconter forment en quelque sorte la première partie du siége de Puebla. La seconde période, glorieusement terminée par la prise de la place, comprend la première moitié du mois de mai. Avant d'aborder cet intéressant chapitre, mentionnons encore, d'après une correspondance du *Diario de la marina*, quelques détails sur l'attaque du couvent de Santa Inez le 25 avril. Ces renseignements donneront une idée des obstacles que l'armée française avait à surmonter.

« Des défenses formidables avaient été élevées tout autour de Santa Inez. Fossés, contre-fossés, épaulements, chausse-trapes, gueules de loup, rien n'était oublié. Entre autres trucs de guerre, les Mexicains avaient entrelacé, derrière le principal mur du couvent, un treillis formé de grosses grilles de fer, hérissées de lances à hauteur de poitrine.

« ... La batterie de brèche ouvre le feu le 25 au point du jour. Vers huit heures, un pan de mur s'écroule et l'on sonne l'assaut. Le 1er bataillon de zouaves et quatre compagnies de chasseurs à pied s'élancent, pénètrent impétueusement à travers la brèche dans l'enceinte et s'engouf-

frent dans l'édifice. Ce fut alors qu'ils se trouvèrent au milieu des fossés, des chausse-trapes et en face des formidables treillis... Une grêle de balles, de grenades de main, pleuvait des embrasures pratiquées aux plafonds et aux murs crénelés. L'infanterie chargeait la grille à coups de crosse, mais elle tint bon... Le général Douay ordonna la retraite.

« Cela se passait sur la droite. Pendant cette tentative, deux compagnies de zouaves, commandées par le capitaine Avril, tournaient la grille, forçaient le passage à gauche, et débordant les défenses de l'ennemi, se portaient au pas de course sur les points avancés qui leur avaient été désignés le matin. Ces braves culbutèrent dans leur marche deux bataillons ennemis après leur avoir tué deux cents hommes et pris deux drapeaux... Le capitaine Avril, n'ayant ni tambours ni clairons, avait plusieurs fois crié à la seconde colonne de le suivre, et on l'avait vu agiter son képi sur la pointe de son sabre... Mais on crut qu'il opérait son mouvement de retraite sur la gauche, et il resta seul avec ses hommes au milieu des retranchements. Assailli dans sa position par cinq ou six mille Mexicains, et se trouvant au bout de quelques heures cerné par douze pièces d'artillerie, il se rendit vers cinq heures du soir. A l'échange des prisonniers, qui a eu lieu le 4 mai, tous ces détails ont été confirmés. Ce brave officier et quelques-uns de ses compagnons ont été décorés. »

XIV

On connaît les incidents qui signalèrent les travaux du siége jusqu'à la fin du mois d'avril. Chaque jour était marqué par la marche progressive de l'armée française. Le dénoûment approchait. Laissons le général commandant en chef raconter lui-même ces opérations si habilement conduites et qui devaient amener un magnifique triomphe.

« A la date du 3, dit-il dans son rapport, l'armée du général Comonfort s'est rapprochée de nous. Les signaux qu'elle échangeait avec Puebla, les rapports de nos reconnaissances ne laissaient pas de doute sur l'intention de l'ennemi de faire pénétrer dans la place un convoi de vivres. Je surveillais avec soin les mouvements de nos adversaires, attendant une occasion favorable pour battre et disperser leur armée de secours.

« Le 4 mai, on signala l'arrivée de Juarez au camp de Comonfort. En prévision d'une forte attaque de ses troupes, le général Douay quitta le Pénitencier et vint reprendre le commandement direct de sa division.

« Dans l'après-midi, le général Marquez poussa une reconnaissance sur San Lorenzo, y trouva l'ennemi et le battit après un court engagement.

« Le 5 mai, un mouvement de concentration du corps mexicain se prononça, et sa cavalerie s'avança jusqu'à San Pablo del Monte pour tâter le terrain. L'intention de Comonfort était évidemment de chercher à percer notre ligne d'investissement pour faire arriver un convoi à la

garnison, qui, de son côté, fit ce jour-là une sortie pour lui tendre la main. Cette tentative ayant échoué, le général mexicain restant toujours sur la route de Tlascala, vis-à-vis de San Pablo, étendit sa droite sur le plateau de San Lorenzo, dont il fit un point d'appui où il amena du canon et se fortifia, espérant sans doute s'emparer des hauteurs du Cerro de la Cruz, battre de ce point notre ligne d'investissement, en même temps qu'il eût fait un effort sur San Pablo del Monte, et réussir à jeter son convoi dans la place.

« En effet, le 6, il parut vouloir mettre ce projet à exécution. Des masses d'infanterie se blottirent dans les barrancas qui séparaient les deux armées, attendant sans doute l'effet de l'artillerie de San Lorenzo pour assaillir le Cerro de la Cruz ; mais ces hauteurs furent fortement occupées par le général Marquez, renforcé par quelques-unes de nos troupes. L'artillerie ennemie fut contre-battue avec succès par la nôtre, qui débusqua l'infanterie mexicaine des barrancas, où elle était massée, et ce fut encore, de la part de l'ennemi, une tentative avortée.

« La journée du 7 se passa, de son côté, à mieux combiner ses projets, à se retrancher fortement sur le plateau de San Lorenzo, méditant sans doute un coup décisif prochain. De mon côté, je jugeai le moment favorable au dessein que j'avais formé d'assaillir le corps de Comonfort dès qu'il serait assez concentré pour espérer obtenir un succès assez important en le détruisant, et j'arrêtai les dispositions pour attaquer l'ennemi le 8 au matin, en le tournant par sa droite établie solidement à San Lorenzo.

« Dans la soirée du 7, quatre bataillons, quatre escadrons, huit pièces de canon et une section du génie furent réunis au pont de Mexico, l'infanterie sous les ordres du général Neigre, la cavalerie sous les ordres du général de Mirandol, l'artillerie sous la direction du commandant de

la Jaille. J'avais confié le commandement de cette colonne au général Bazaine.

« Celui-ci avait l'ordre de quitter son campement à une heure du matin, de suivre la route de Mexico dans le plus grand silence jusqu'à hauteur de San Lorenzo, et là, de tourner à droite pour arriver au point du jour en vue de la position à enlever.

« Tout réussit à souhait et sans autre incident que la rencontre de quelques vedettes et d'un avant-poste qui fut enlevé par la cavalerie du colonel de la Pena. A cinq heures du matin, les troupes, en échelons par bataillon en colonne à distance entière, précédées de la batterie de la garde et flanquées à gauche par la cavalerie, se dirigeaient, l'aile gauche en avant, sur les retranchements construits autour de l'église de San Lorenzo. Les Mexicains, quoique surpris par cette attaque, avaient cependant eu le temps de courir aux armes et avaient ouvert un feu violent d'artillerie à 1,200 mètres. La nôtre y répondit bientôt avec succès, et toute la ligne, au pas de charge, se précipita, avec un élan irrésistible et aux cris enthousiastes de *Vive l'Empereur !* sur la position, qui fut enlevée malgré une résistance désespérée des soldats mexicains, dont une grande quantité fut tuée à coups de baïonnette. Les autres se débandèrent et cherchèrent à se sauver par le gué de Pensacola en se précipitant dans la barrança de l'Atoyac; mais, mitraillés par notre artillerie, poursuivis par la cavalerie du général de Mirandol d'un côté et celle du général Marquez, qui était descendu du Cerro de la Cruz, ces malheureux Mexicains jonchèrent la campagne de morts et de blessés jusqu'à Santa Inez, où le général Marquez, voyant l'ennemi dans une déroute complète et fuyant de toutes parts dans un affreux désordre, cessa la poursuite.

« Dans ce brillant combat, l'ennemi a laissé entre nos mains : huit canons dont six rayés, trois drapeaux, onze

fanions, un millier de prisonniers parmi lesquels plusieurs colonels et officiers supérieurs, la plus grande partie du convoi destiné au ravitaillement de la place de Puebla, et consistant en voitures et mulets chargés de vivres et d'effets de toute nature, ainsi qu'en troupeaux. Des munitions d'artillerie, 3,500 kilogr. de poudre sont, en outre, tombés en notre pouvoir. Huit ou neuf cents hommes tués ou blessés et l'armée entière de Comonfort totalement dispersée : tel est le résultat de cette victoire qui ne nous a coûté que 11 tués et 89 blessés.

« Avant de payer le tribut d'éloges qui revient à tous dans cette belle journée, je veux donner un témoignage particulier de ma haute satisfaction au général Bazaine pour la manière dont il a exécuté mes instructions ; grâce à son intelligence de la guerre, à la confiance qu'inspirent aux troupes son coup d'œil, son sang-froid et sa bravoure entraînante, elles ont été couronnées d'un plein succès.

« Le général Marquez, qui a pu saisir à propos le moment favorable pour compléter la déroute de l'ennemi, mérite aussi une mention spéciale. Je suis heureux de saisir une occasion de rendre la justice qui est due à nos alliés dont le zèle seconde si bien les opérations du corps expéditionnaire.

« Dans cette brillante affaire, tous ont fait noblement leur devoir. Il en est cependant qui se sont plus particulièrement distingués et dont les noms m'ont été cités, ce sont :

« En première ligne, le général Neigre, qui a puissamment contribué au succès par son activité, son intelligence et sa bravoure, qui ne s'est arrêtée devant aucun obstacle, aucun danger.

Etat-major. — MM. Boyer, chef d'escadron, qui, par suite de la maladie du lieutenant-colonel Lacroix, remplissait près du général

A pris un fanion. — Ducreux, sergent-major. — Mohamed-ben-Choumy. A fait mettre bas les armes à cinq Mexicains.

Cavalerie. — Le général de Mirandol, qui, quoique souffrant, a oublié, comme toujours, ses souffrances et conduit sa cavalerie à l'ennemi avec une extrême énergie.

2e *régiment de marche.* — Le colonel Du Barail, type de l'homme de guerre, véritable entraîneur de cavalerie. — Le lieutenant-colonel Margueritte, dont on ne sait plus en quels termes faire l'éloge. — Carrelet, chef d'escadrons. — De Vallon, capitaine. — Castagnié, capitaine adjudant-major. — Rœderer, lieutenant. — Ténot, maréchal des logis. — Nicolas, brigadier. — Clavel, chasseur. — Lallier, chasseur.

Telle fut cette grande victoire de San Lorenzo, qui, en écrasant le corps d'armée de Comonfort, exerça une si sérieuse influence sur la reddition de la place. Cette brillante affaire met une fois de plus en relief la bravoure et l'héroïsme de ces soldats, « dont on on ne sait plus en quels termes faire l'éloge, » comme dit M. le général Forey.

XV

Laissons maintenant le commandant en chef reprendre son récit et retracer jour par jour les détails des opérations du siége :

« Le 9, dit-il, pour profiter de la victoire de la veille, j'ai envoyé une partie des troupes sous les ordres du général Neigre et accompagnées par M. Wolff, intendant militaire, s'établir à Santo Domingo, pour recueillir des

denrées dans ce canton très-riche. Ce point est resté occupé jusqu'au 14; de nombreux convois nous ont ramené chaque jour de grandes quantités de vivres.

« J'ai dû rappeler les troupes chargées de cette opération administrative, car les travaux de siége, un moment ralentis, venaient de reprendre beaucoup d'activité et réclamaient la présence de toutes nos forces.

« Après l'assaut infructueux de Santa Inez, le 25 avril, j'ai dû faire rechercher avec soin les causes de nos insuccès et les moyens d'y remédier. La majorité a été d'avis de renoncer à poursuivre de vive force l'attaque des îlots, ces opérations devant le plus souvent échouer contre des obstacles au-dessus de toute prévision et nous causer de graves pertes sans résultat utile.

« On pensa à une opération contre San Agostin, de manière à pénétrer rapidement dans le réduit de la place. L'idée d'agir par mine se présentait naturellement, mais les sondages opérés montrèrent le roc à 50 centimètres au-dessous du sol. Il fallut donc chercher une autre combinaison.

« Après la prise du Pénitencier, je voulais attaquer le fort de Carmen, de manière à cheminer sur le réduit de la ville par deux directions, en divisant ainsi l'attention et les forces de l'ennemi. Nos approvisionnements s'étaient augmentés et l'opération me semblait praticable. On objecta que le fort de Totimehuacan, qui domine et flanque Carmen, devait être attaqué auparavant; que ce fort sans réduit ne demanderait pas de grands efforts; enfin, qu'une fois en notre possession, Carmen se trouverait entouré par nos batteries et par conséquent dans une situation bien difficile. Le 10 et le 11 furent consacrés aux préparatifs nécessaires. Le 12, à la tombée du jour, la première parallèle a été ouverte. Les batteries de gauche ont fait une forte diversion pour détourner l'attention de l'ennemi.

« Le 13, à sept heures du matin, l'ennemi a fait une sortie du fort de Totimehuacan, qu'il a vigoureusement poussée contre nôtre parallèle, accueilli par un feu des mieux nourris, il a dû rentrer en désordre dans l'ouvrage, laissant sur le terrain un grand nombre de morts. On a complété le parallèle ainsi que les communications qui la relient au moulin de Guadalupe et à la garrita de San Baltazar. L'artillerie a commencé ses batteries.

« Le 14 une suspension d'hostilités a été accordée à l'ennemi pour lui permettre de relever ses morts en avant de Totimehuacan. On a poursuivi les travaux d'approche et les batteries.

« Le 15, à la nuit, on a enlevé le rancho de la Magdalena. L'ennemi a fait vainement une sortie pour le reprendre. On a continué les communications. L'artillerie a terminé et armé les batteries, 13, 14, 15, 16, 17, 18 et 19 de la série de droite.

« Le 16, à six heures du matin, toutes ces batteries ont ouvert le feu sur le front d'attaque de Totimehuacan. Les batteries auxiliaires de droite ont porté leurs projectiles sur Carmen. En même temps, les batteries des attaques de gauche 12, 15, 16, 21, 22 et 23, ainsi que les canons et mortiers mexicains en notre pouvoir, ont battu la ville. L'ennemi a riposté avec beaucoup d'énergie, mais, écrasé par un tir convergent et bien dirigé, il a fini par ne plus répondre que faiblement vers huit heures du matin.

« Depuis le 14, des ouvertures confidentielles de capitulation m'avaient été faites par un aide de camp du général Ortega. J'avais demandé des propositions catégoriques par écrit. Le 16, le général Mendoza vint en parlementaire dans l'après-midi. Il était porteur des pouvoirs nécessaires pour traiter d'un armistice et pour poser verbalement les bases d'une capitulation. Je refusai absolument de suspendre les opérations et déclarai que, s'il y avait lieu, nous

traiterions tout en combattant. Mis en demeure de s'expliquer sur la capitulation qu'il demandait, le général Mendoza me propsa de laisser sortir de la place la garnison avec armes et bagages, une partie de son artillerie de campagne, les honneurs de la guerre, et de l'autoriser à se retirer à Mexico. Je repoussai de pareilles prétentions et répondis que les seules conditions admissibles seraient pour la garnison de sortir avec les honneurs de la guerre, de défiler devant l'armée française, de déposer ses armes et de se rendre prisonnière de guerre. Après une langue conversation sur la situation du Mexique, je congédiai le parlementaire et je le chargeai de dire au général Ortega de m'envoyer des propositions écrites. »

Nous arrêtons ici la reproduction du rapport du général pour compléter le document officiel par des notes et des renseignements venus par différentes voies.

La rentrée dans la ville du général Mendoza fut le signal d'une panique générale. On comprit que tout espoir était perdu. Ortega s'èmpressa de réunir tous les généraux placés sous ses ordres, et il fut résolu que l'armée serait dissoute, les armes brisées, les canons encloués, les caissons brûlés, et que la ville serait rendue le lendemain.

Conformément à cette décision, la proclamation suivante fut publiée pendant la nuit :

Armée de l'Est, Ordre général. 17 mai 1863.

La garnison ne pouvant continuer la défense de la ville, à cause du manque de provisions, et ne croyant pas pouvoir résister à l'attaque qui sera sans doute dirigée contre la ville demain matin, si l'on en juge par la position qu'occupe l'ennemi, et par la connaissance qu'il a de notre situation désespérée, ayant du reste appris par l'intermédiaire des généraux, l'opinion de la majorité des officiers de cette armée, le général en chef ordonne qu'aujourd'hui, entre 4 et 5 heures du matin, pour sauvegarder l'honneur de la république et de l'armée

d'Orient, toutes les armes qui ont servi à l'héroïque défense de la ville seront brisées... — Toutes les pièces d'artillerie seront également détruites.

A la même heure, les généraux de division et les généraux de brigade dissoudront l'armée...

A cinq heures et demie, on sonnera la capitulation, et des drapeaux blancs seront arborés sur tous les forts et sur toutes les maisons qui font face à l'armée assiégeante. Les généraux et les officiers se réuniront dans les cours de la cathédrale et du palais du gouvernement, pour se constituer prisonniers, etc.

A quatre heures du matin, Ortega annonça au général Forey, par la lettre suivante, qu'il se rendait sans conditions :

Puebla, 17 mai 1863, 4 heures du matin.

Général,

Comme il n'est plus possible pour moi de continuer à défendre cette place, par suite du manque de vivres et de munitions, j'ai débandé l'armée qui était sous mes ordres et détruit les armes, y compris l'artillerie. La ville, par conséquent, demeure à votre disposition, et vous pouvez en ordonner l'occupation, en prenant, si vous le jugez convenable, les mesures que la prudence pourra vous suggérer pour prévenir les malheurs qu'entraîne avec elle une occupation par la force.

Les généraux, chefs et officiers dont se compose cette armée sont maintenant dans le palais du gouvernement et se rendent comme prisonniers de guerre.

Je ne puis, général, continuer à me défendre plus longtemps ; si je le pouvais, ne doutez pas que je ne le fisse. Agréez, etc.

J. Gonzalez Ortega.

On ignorait dans le camp français ce qui se passait à Puebla et les tentatives faites auprès du commandant en chef. Les opérations du siége marchaien donc comme

d'habitude. Grande fut la surprise quand les canonniers à l'œuvre, au sud de la ville, au moment où ils s'apprêtaient à ouvrir le feu, aperçurent les drapeaux blancs et apprirent que la ville était aux ordres du général Forey.

Chacun fut stupéfait de la nouvelle, car on savait que les assiégés avaient encore des vivres. Que signifiait ce changement? « Pour quiconque ne connaît pas les Mexicains, écrit un correspondant du *New York Hérald*, c'était un mystère. Pour qui les connaît, le mystère est qu'une panique n'ait pas terminé le siége depuis longtemps. »

Le général, après avoir reçu la lettre d'Ortega, envoya aussitôt le colonel Manèque, sous-chef d'état-major général, avec le 1er bataillon de chasseurs à pied, pour prendre les premières mesures que comportait l'occupation de la ville. Dans la journée, les forts de Totimehuacan, d'Anita, de Loreto et de Guadelupe furent occupés par nos troupes. On commença à détruire les barricades de manière à assurer la traversée facile de la place de la Garrita de Mexico à celle d'Amozoc. Des médecins examinèrent les établissements au point de vue de la salubrité. L'artillerie, le génie, l'intendance, procédèrent à l'inventaire du matériel et des denrées laissées par l'ennemi.

Pendant la journée du 18, on continua les travaux et recensements commencés la veille. On compléta les mesures d'occupation et de police les plus urgentes.

Le 19, le général Forey, accompagné des généraux des états-majors, des chefs de service ainsi que d'une colonne composée de fractions de diverses armes, fit son entrée solennelle dans Puebla. Descendu à la porte de la cathédrale, le commandant en chef de l'armée expéditionnaire fut reçu par le chapitre métropolitain et conduit au chœur, où le *Te Deum* et le *Domine salvum* furent chantés. Après la cérémonie, les troupes défilèrent devant le général, sur la place, aux cris répétés de *Vive l'Empereur !*

XVI

Ainsi est tombée en notre pouvoir cette place où les Mexicains avaient accumulé tous leurs moyens de défense, cette place qui devait résister à tous nos efforts. L'ennemi a allégué, pour expliquer la reddition de la ville, qu'il n'avait plus ni munitions ni vivres, et nous avons lu dans une correspondance étrangère que, depuis le 23 avril, les vivres manquaient dans Puebla. D'après cette source d'informations, il ne restait plus à la garnison et à la population, comme principale nourriture, que les chevaux, les mules et les chiens. Ortega faisait distribuer chaque jour aux habitants 126,000 rations. Mais vers le 10 mai, tout était épuisé, et des soldats et des familles entières mouraient chaque jour de faim. Ces renseignements sont inexacts. Le général Forey leur donne un démenti dans son rapport :

« La ville, dit-il, offrait encore des ressources importantes et une grande quantité de munitions. Ce ne sont donc pas là les vrais motifs qui ont fait cesser la résistance. Il faut les chercher ailleurs. La défaite et la dispersion de l'armée de Comonfort le 8 mai, en enlevant à la garnison tout espoir d'être secourue ou ravitaillée, l'avait fortement démoralisée. L'attaque de Totimehuacan ne l'accabla pas moins. Nos adversaires avaient pris la première parallèle pour une simple tranchée d'investissement, et la sortie du 13 avait pour but de vérifier si les issues étaient complètement fermées dans cette partie. Malgré le fâcheux résultat de cette tentative, les généraux mexicains paraissaient avoir con-

servé des illusions sur la possibilité de s'échapper de ce côté, et ne pas avoir soupçonné l'importance des travaux que nous y avions exécutés.

« Le feu terrible de nos batteries dans la matinée du 16, en bouleversant tout le front de Totimehuacan, les tira de leur erreur et leur fit entrevoir le côté faible de la défense. Nous voyant attaquer par l'ouest, ils y avaient accumulé tous leurs moyens de résistance et négligé la partie orientale. Lorsque nos efforts se portèrent de ce côté, ils ne se dissimulèrent pas que l'assaut de Totimehuacan serait promptement suivi de la prise de la ville. Or, je n'avais pas laissé ignorer au parlementaire que si la garnison attendait l'assaut général, elle serait, selon les lois de la guerre, passée au fil de l'épée. Telles sont les véritables raisons qui ont déterminé la reddition de Puebla. Les Mexicains ont cessé la résistance, non parce qu'ils manquaient de vivres et de munitions, mais parce que la prise de vive force de la ville était imminente et qu'ils se reconnurent impuissants à l'empêcher. »

Quant aux résultats de la prise de Puebla, ils sont considérables. Outre le général Ortega (1) commandant en chef l'armée de l'Est, il est resté entre nos mains 26 généraux, 225 officiers supérieurs, 800 officiers subalternes, 11,000

(1) Au moment où s'achève l'impression de ce livre, des renseignements positifs dénoncent un fait grave : l'évasion d'Ortega et de cinq des principaux officiers de son état-major.

Après avoir refusé leur mise en liberté sur parole, les prisonniers de Puebla avaient été transférés à Orizaba. Là, ils s'étaient *engagés d'honneur* à ne point sortir de la ville et avaient été laissés à eux-mêmes sur la foi de cet engagement considéré comme sacré dans tous les pays. C'est à la faveur de la liberté d'aller et de venir qui leur avait ainsi été rendue, et en violant leur parole, qu'Ortega, La Llave, Mendoza et cinq ou six de leurs compagnons ont pris la fuite.

Nous ne savons si cette évasion procurera de grands avantages au Mexique ; mais elle n'est pas faite, dans tous les cas, pour honorer beaucoup la foi mexicaine aux yeux du monde.

prisonniers, 150 pièces de canon en bon état, des armes et des munitions en assez grand nombre. Les drapeaux ont été détruits d'après les ordres d'Ortega. Cependant on a retrouvé celui du bataillon de Zacatecas.

Les prisonniers ont été tout d'abord un assez grave embarras sous le rapport de leur alimentation. Deux à trois mille ont été incorporés dans l'armée alliée. Les officiers étaient plus gênants encore. Le général a décidé qu'ils seraient envoyés en France et les a fait diriger immédiatement sur la Vera Cruz.

XVII

La nouvelle de la prise de Puebla parvint en France le 11 juin et fut accueillie avec une grande et patriotique émotion. La dépêche télégraphique annonçant cette victoire était ainsi conçue :

Le ministre des affaires étrangères a reçu hier soir de M. de Montholon, consul général de France à New-York, la dépêche suivante :

« New-York, 1er juin.

« *Nouvelles de la Havane et de Vera Cruz. Puebla est à nous. Ortega s'est rendu sans conditions avec* 18,000 *hommes.*

« MONTHOLON. »

A deux heures le canon des Invalides célébra la glorieuse nouvelle déjà transmise dans tout l'Empire par le télégraphe. En entendant ce signal de victoire, le doute ne fut

plus permis sur ce brillant fait d'armes, et l'allégresse fut générale. La garnison de Paris s'associa avec empressement à la joie universelle. Les régiments qui prenaient les armes pour se rendre à l'exercice furent autorisés à rompre les rangs, et ces braves militaires se répandirent dans la ville pour fêter la prise de Puebla.

Mais c'est principalement à la résidence impériale de Fontainebleau que la nouvelle du triomphe de l'armée française fut célébrée avec enthousiasme. L'Empereur, révélant toute sa sollicitude pour le corps expéditionaire, avait déclaré qu'il ne voulait aucune fête publique tant que le succès de nos armes au Mexique ne serait pas décisif. L'héroïsme de nos soldats devait répondre promptement à cette marque d'auguste sympathie par une éclatante victoire. Le 10, vers huit heures du soir, au moment où la musique du 4e régiment de voltigeurs de la garde jouait sous les fenêtres du palais de Fontainebleau pendant le dîner de Leurs Majestés, l'Empereur reçut l'heureuse dépêche. Le prince Impérial, à sa grande joie, fut chargé de transmettre cette grande nouvelle à la foule. Son Altesse s'approcha de la fenêtre et lança devant le chef d'orchestre un billet contenant ces mots : « *Puebla est à nous !* Le général Ortega s'est rendu sans conditions avec 18,000 hommes. » Cette heureuse nouvelle parcourut la foule et toute la ville ensuite avec la rapidité de l'éclair. En la recevant, le chef de musique fit exécuter l'air de la *Reine Hortense*, qui fut accueilli par des bravos enthousiastes et par les cris répétés de *Vive l'Empereur !* La nuit venue, la ville s'illumina spontanément, et des pièces d'artifice furent tirées en signe de réjouissance.

A Paris, les théâtres et les édifices publics furent aussi illuminés. Un certain nombre de maisons particulières imitèrent cet exemple et pavoisèrent leurs fenêtres de drapeaux et d'oriflammes.

La province ne resta pas en arrière dans ces manifestations patriotiques. Dans toutes les localités importantes en communication directe avec le télégraphe, la nouvelle fut connue dès le matin et accueillie avec enthousiasme.

On lisait dans l'*Union de Nantes* :

« La nouvelle de la reddition de Puebla, apportée ce matin par le télégraphe et répandue immédiatement par un supplément à notre journal, dans les cercles, cafés et lieux publics, a causé une vive et profonde sensation de joie et de légitime fierté. Elle a été mise immédiatement à l'ordre du jour du régiment, et le brave 91e n'a pas été le moins expansif dans la manifestation de sa vive satisfaction.

« Des feuilles volantes contenant les dépêches américaines ont été distribuées par la ville, où on se les arrachait. »

« A Laon, dit le *Journal de l'Aisne*, à la première nouvelle, tous les édifices et la plupart des maisons de notre ville se sont spontanément pavoisés aux couleurs nationales, exprimant par cette manifestation la joie que chacun ressentait de cette importante victoire. Notre mairie vient de faire publier, avec un certain appareil, cette heureuse nouvelle, qui est accueillie par la population aux cris de : *Vive l'Empereur !* »

Citons encore le *Journal de Saint-Quentin* et le *Courrier du Havre* :

« L'administration municipale de Saint-Quentin s'est empressée de faire connaître à la population par les plus joyeux airs du carillon de l'hôtel de ville et par des salves de boîtes tirées sur la Grand'Place l'heureuse nouvelle du jour, la reddition de Puebla. De son côté, la popula-

tion, dont le patriotisme est bien connu, a accueilli cette nouvelle avec une immense satisfaction, et un très-grand nombre d'habitations se sont spontanément pavoisées du drapeau national. »

« La journée qui finit a montré combien le Havre est sensible à ce qui concerne l'honneur national. La dépêche de Liverpool, qui annoncait ce matin la prise de Puebla, n'était pas restée affichée une heure que déjà la grande nouvelle s'était répandue dans les quartiers les plus éloignés de la place, et que des drapeaux arborés de tous côtés aux fenêtres des habitations et aux mâts des navires témoignaient de la joie générale. Les consuls des nations étrangères s'étaient associés à cette manifestation en pavoisant également la façade de leurs demeures. »

A Paris et dans les départements, les divers organes de la presse, écho de l'opinion publique, s'empressèrent d'acclamer ce nouveau triomphe. Nous citerons l'appréciation suivante publiée par le *Constitutionnel :*

L'armée française est maîtresse de Puebla.

Cette nouvelle sera accueillie par la France entière avec une grande émotion patriotique.

Comme l'Empereur l'avait dit à l'ouverture de la dernière session du Corps législatif, « il n'y a plus de contrée si lointaine où une atteinte portée à l'honneur de la France demeure impunie. » Aujourd'hui l'outrage fait à la France par le gouvernement mexicain est vengé.

La cause était juste; en allant au Mexique, nous poursuivions une réparation semblable à celle que nous étions allés chercher en Chine et en Cochinchine; car c'est une des plus grandes gloires du gouvernement de l'Empereur que, dans aucune partie du monde, on ne puisse insulter la France ou méconnaître ses droits sans que bientôt de nouvelles victoires y rétablissent le respect de son nom.

Aussi, rien dans l'expédition du Mexique n'a pu ébranler la fermeté du gouvernement impérial, de même que rien n'a pu lasser la constance héroïque de nos soldats et de leurs chefs. Une fois de plus, l'armée française aura prouvé qu'à ses qualités traditionnelles qui n'ont jamais été plus brillantes, c'est-à-dire à l'éclat et à l'impétuosité du courage, elle sait joindre aujourd'hui la patience dans de longues épreuves et la force de résister à toutes les rigueurs des climats et des saisons : elle sait maintenant préparer et attendre la victoire. PAULIN LIMAYRAC.

Mais au milieu des nombreux témoignages d'admiration qui se manifestaient en faveur des vainqueurs de Puebla, il importe de signaler le plus précieux, celui qui descendit du trône et que l'auguste souverain de la France fit parvenir lui-même au commandant en chef du corps expéditionnaire. Voici cette lettre mémorable :

« Palais de Fontainebleau, le 12 juin 1863.

« Général, la nouvelle de la prise de Puebla m'est par-
« venue avant-hier par la voie de New-York. Cet événe-
« ment nous a comblés de joie.

« Je sais combien il a fallu aux chefs et aux soldats de
« prévoyance et d'énergie pour arriver à cet important ré-
« sultat. Témoignez en mon nom à l'armée toute ma sa-
« tisfaction ; dites-lui combien j'apprécie sa persévérance
« et son courage dans une expédition si lointaine, où elle
« avait à lutter contre le climat, contre la difficulté des
« lieux et contre un ennemi d'autant plus opiniâtre qu'il
« était trompé sur mes intentions. Je déplore amèrement
« la perte probable de tant de braves, mais j'ai la conso-
« lante pensée que leur mort n'a été inutile ni aux intérêts
« ni à l'honneur de la France, ni à la civilisation. Notr

« but, vous le savez, n'est pas d'imposer aux Mexicains un « gouvernement contre leur gré, ni de faire servir nos suc« cès au triomphe d'un parti quelconque. Je désire que le « Mexique renaisse à une vie nouvelle, et que, bientôt ré« généré par le gouvernement fondé sur la volonté natio« nale, sur les principes d'ordre et de progrès, sur le res« pect du droit des gens, il reconnaisse par des relations « amicales devoir à la France son repos et sa prospérité.

« J'attends les rapports officiels pour donner à l'armée « et à son chef les récompenses méritées ; mais, dès à pré« sent, général, recevez mes vives et sincères félicitations.

« NAPOLÉON. »

Cette lettre si remarquable renfermait, avec un éloge si vrai de notre armée, une éloquente manifestation de la pensée qui a inspiré notre expédition au Mexique. Les récompenses promises par l'Empereur ne se firent pas attendre. Le général Forey, commandant en chef le corps expéditionnaire, reçut comme récompense de ses glorieux services le bâton de maréchal de France (1). Le général

(1) Voici le décret qui confère au général Forey cette haute dignité :

« NAPOLÉON, etc.

« Considérant les éminents services rendus par le général de division Forey, notamment au Mexique, dans le commandement en chef du corps expéditionnaire ;

« Sur le rapport de notre ministre de la guerre,

« Avons décrété et décrétons ce qui suit :

« Le général de division Forey, commandant en chef le corps expéditionnaire du Mexique, est élevé à la dignité de maréchal de France.

« Fait au palais de Fontainebleau, le 2 juillet 1863.

« NAPOLÉON.

« Par l'Empereur :

« *Le maréchal ministre de la guerre,*

« RANDON. »

de division Bazaine, commandant la 1re division d'infanterie, fut promu au grade de grand-croix de la Légion d'honneur. Le général de brigade baron Neigre, commandant la 2e brigade de la 2e division d'infanterie, fut nommé grand officier. Le baron Neigre compte trente-neuf ans de service et dix campagnes. Le colonel Manèque, sous-chef d'état-major général, fut élevé au grade de commandeur. D'autres distinctions honorifiques ont été accordées aux officiers et soldats qui se sont distingués au Mexique.

XVIII

L'effet produit par la prise de Puebla a été immense en France, nous l'avons dit; mais ce qu'il importe de mentionner, c'est que la sensation n'a pas été moindre dans toute l'Europe. La plupart des souverains ont tenu à honneur de faire parvenir directement à l'Empereur des Français leur félicitation sur la prise de Puebla: nous citerons LL. MM. l'Empereur d'Autriche, le roi de Prusse, la reine d'Espagne, le roi d'Italie, le roi des Belges, S. S. le pape Pie IX, S. M. le roi de Suède et de Norvége, etc. Et non-seulement les divers gouvernements ont voulu s'associer par leurs félicitations aux succès de nos armes, mais dans plus d'un pays l'opinion publique semblait n'attendre que cette occasion pour se prononcer en faveur de l'expédition française. Citons quelques exemples:

Le journal officiel du Vatican, l'*Osservatore romano*, se

joint au concert d'éloges de la presse européenne et s'exprime en ces termes :

Le canon annonçait hier à Paris la reddition de Puebla. C'est là l'importante nouvelle que nous apportent nos dépêches de ce matin, et, assurément, rien de plus grave ne pouvait nous être annoncé que la nouvelle de ce splendide succès des armes françaises.

Il ne faut pas se faire illusion : au Mexique, les aigles impériales combattaient pour le catholicisme opprimé, pour la propriété menacée, pour le droit public foulé aux pieds par la sauvage tyrannie révolutionnaire de Juarez et de ses satellites. Les sanctuaires du Seigneur étaient fermés ou profanés, l'épiscopat dispersé, le clergé persécuté, les biens des citoyens menacés ou confisqués par la rapacité des gouvernants; les étrangers insultés dans leurs personnes, dépouillés de leurs propriétés; les représentants des pays amis n'étaient plus respectés, mais se voyaient obligés de fuir la haine de Juarez pour n'être pas enveloppés dans la proscription générale. La France n'a donc pas fait seulement un acte de patriotisme en poursuivant seule cette entreprise après l'abandon de l'Angleterre et de l'Espagne, elle a accompli en outre une œuvre religieuse et humanitaire.

La presse espagnole se félicite loyalement du succès de notre drapeau. On lira avec intérêt le passage suivant extrait de *la Epoca*, l'un des journaux les plus importants de Madrid :

Profitant naturellement du terrible effet et de la consternation qu'un revers aussi immense a dû produire dans la capitale, le général Forey a fait marcher immédiatement sur Mexico le général Bazaine et sa division. Il n'est pas probable que, dans ces conditions, la ville de Mexico oppose une résistance sérieuse : aussi ne croyons-nous rien hasarder en supposant que, par cette importante victoire, les Français peuvent regarder comme terminée d'une manière satisfaisante leur campagne contre le gouvernement de Juarez.

En tout cas, ce n'est pas nous qui regretterons que Juarez et sa coterie, qui ont si souvent insulté la nation espagnole, reçoivent le châtiment mérité qu'a appelé sur eux leur infâme conduite. Ce que

nous déplorons seulement, c'est que nos braves troupes n'aient pas coopéré (et cela pour des raisons connues de tous) à venger de leurs propres mains les insultes faites à leur patrie.

Les Américains eux-mêmes, qui ne voient pas d'un œil favorable notre expédition, ont été forcés de faire amende honorable, et voici comment s'exprimait le *Courrier des Etats-Unis* du 3 juin ·

La reddition soudaine et complète de Puebla consentie par le général Ortega peut être un sujet de surprise — aussi bien que de dépit — pour ceux qui, dans toutes les nouvelles antérieures, s'étaient obstinés à accueillir exclusivement les bruits de revers subis par l'armée française. Prenant leurs désirs pour des réalités, fermant les yeux sur le démenti perpétuel que les faits donnaient aux rumeurs réitérées de l'insuccès du siége, ils avaient fini par se persuader à eux-mêmes, à force de vouloir le persuader aux autres, que l'on allait apprendre un jour ou l'autre la retraite forcée du général Forey sur Vera Cruz. Il est donc facile de comprendre et l'étendue et l'amertume de leur déception. Mais quiconque suivait sans idée préconçue la marche des opérations pouvait prévoir qu'elles devaient aboutir, un peu plus tôt, un peu plus tard, au dénoûment que nous apprenons aujourd'hui. La date était incertaine; le résultat ne l'était pas.

Un autre journal américain, la *Tribune*, s'exprime dans le même sens et prouve par des renseignements authentiques que, malgré une formidable accumulation d'obstacles, l'armée française n'avait pas cessé un seul jour de gagner du terrain devant Puebla; qu'enfin, le plan si habilement conçu par le général Forey a amené la reddition de la ville sans qu'un seul coup de canon ait été tiré des principaux forts, ceux de Guadalupe et de Loreto.

Ainsi cette importante victoire a eu pour effet de rallier à notre cause bien des opinions hésitantes, et on ne peut mieux peindre cet effet qu'en citant le petit détail suivant :

Dans un grand dîner donné par l'Empereur à Fontainebleau, et auquel assistaient, avec les invités, les officiers de la garnison, les autorités du département et plusieurs personnages diplomatiques, le prince de Metternich a porté un toast à l'Empereur et à l'armée française :

« *La prise de Puebla,* a dit l'ambassadeur, *grandit encore dans l'estime des princes et des peuples le nom de la France.* »

L'Empereur s'est levé et a remercié, au nom de l'armée et au nom du pays, le prince de Metternich.

On voit que nos soldats, avec leur invincible ardeur, sont encore d'habiles diplomates.

XIX

Après avoir raconté les émouvants épisodes de cette expédition lointaine, qu'il nous soit permis de clore cet ouvrage par quelques considérations sur la prise de Puebla au point de vue de l'intérêt français et du résultat de la campagne. Pour quiconque a suivi avec attention les diverses phases de l'expédition, il est évident que la grande victoire du 18 porte un coup mortel au gouvernement de Juarez. Toutes les forces dont disposait l'ennemi avaient été concentrées dans Puebla, qui devait être— on ne se gênait

pas pour s'en vanter — le tombeau de l'armée française. Non-seulement Juarez a perdu cette partie suprême qui se livrait sous les murs des forts de Guadalupe et de Loretto, mais encore toute la garnison de Puebla est prisonnière et l'armée de Comonfort écrasée.

On peut dire que Puebla nous livre Mexico et tout le pays. Il reste, il est vrai, à Juarez l'espoir d'organiser une guerre de tirailleurs, et fuyant sa capitale, de cacher dans quelque village inaccessible son gouvernement impopulaire. Ce sont là des expédients précurseurs d'une chute complète. Le Mexique, non pas conquis, mais affranchi par nos armes, renaîtra à la vie sociale et deviendra une nation forte, calme, respectant les droits internationaux et se respectant elle-même. La France victorieuse lui donnera l'exemple de la modération et de la justice.

Maintenant, faut-il induire de l'esprit de modération et d'équité qui caractérise notre expédition au Mexique, que nous n'avons droit à aucune compensation et que ce seront les vainqueurs qui payeront les frais de la guerre? Un pareil désintéressement serait exagéré, et les insultes faites à notre drapeau, non moins que les attentats commis contre les résidants français, exigent une attitude moins débonnaire, non pas à l'égard du peuple mexicain, mais à l'egard du gouvernement de Juarez et de ses adhérents.

Du reste, on peut être tranquille relativement aux indemnités qui nous sont dues. La solvabilité du débiteur est bonne. Je ne parle pas de Juarez, mais du Mexique, dont les mines métallifères sont assez riches en métaux précieux (1), non-seulement pour nous rembourser inté-

(1) A l'appui de nos observations, nous pouvons annoncer que plusieurs ingénieurs des mines sont partis de France pour le Mexique afin d'en explorer les régions métallifères. Voici à ce sujet quelques calculs intéressants pris à bonne source :

La véritable région des mines, ou au moins celle qui a eu de tout temps

gralement et rapidement tous les frais de l'expédition, mais encore pour nous aider à diminuer sinon à payer la dette nationale.

Outre ces compensations directes et légitimes, l'expédition française au Mexique aura, comme les expéditions de Chine et de Cochinchine, pour résultat pratique de procurer dans l'avenir et même dans le présent de grands avantages à notre commerce en lui ouvrant des débouchés immenses, c'est-à-dire qu'en échange de nos marchandises les capitaux afflueront en France et viendront décupler la prospérité nationale (1). Déjà le *Moniteur* nous a fait connaître que le général Forey avait pris un arrêté

et qui donnera pour longtemps encore les richesses les plus importantes, est celle qui s'étend sur la droite de Léon, ville située à 28 lieues de Guadalaxara, par conséquent à 80 lieues au delà de Mexico. Elle renferme les mines de Zacatecas, localité où est né le général Ortega et où il possède d'immenses propriétés. Ces mines sont très-étendues et le minerai y est très-abondant, mais non extrêmement riche. Elles sont exploitées depuis longtemps par les gambusinos, c'est-à-dire que le premier venu y va ramasser, quand il lui plaît et où cela lui plaît, une certaine quantité de terre ou de minerai argentifère qu'il vend comme il peut.

C'est dans cette même région que l'on rencontre la petite ville de Guanajuato, au nord-ouest et au sud-ouest de laquelle se trouvent les deux mines les plus anciennement exploitées et de beaucoup les plus riches de tout le Mexique : celles de Valencienas et de San-Luz. Cette dernière, qui n'est séparée de la première que par une vallée très-étroite et profonde, est en ce moment exploitée par une compagnie qui compte des actionnaires anglais, et qui trouve des bénéfices, malgré les difficultés des transports dans un pays sans routes et le manque d'un nombre suffisant de travailleurs.

C'est sur la mine de Valencienas, au nord-est de Guanajuato, que devra se concentrer toute l'attention de nos savants. Malgré les immenses richesses qu'elle renferme, on a dû l'abandonner depuis de longues années en raison de l'état du pays. Depuis lors, la mine a été envahie par l'eau, et il faut maintenant entreprendre son desséchement. Quelque coûteux qu'il puisse être, on en tirerait encore, dit-on, de grands profits. On sait, en effet, que sous la domination espagnole, et malgré les procédés d'une science fort peu avancée, la mine de Valencienas a rendu jusqu'à 8 millions de piastres (44 millions de francs) dans une seule année.

(1) Voir à ce sujet une intéressante brochure publiée par M. Poussielgue, ex-attaché d'ambassade en Amérique.

dans le but de faciliter les opérations commerciales au Mexique. Aux termes de cet arrêté, les marchandises importées au Mexique dans les ports occupés par l'armée française et à destination des contrées où s'exerce son autorité n'acquitteront que la moitié du droit principal d'importation inscrit au tarif actuel.

Cette disposition profitera aux produits extraits de l'entrepôt de Vera Cruz, autant qu'ils auront été introduits après l'occupation. On continuera à soumettre au payement intégral des droits : 1° les marchandises débarquées en dehors des ports d'occupation, alors même qu'elles seraient déclarées pour les pays placés sous l'autorité française ; 2° les marchandises qui, débarquées dans l'un des ports qu'occupe la France, devraient être dirigées sur la partie du Mexique restée jusqu'ici séparée de notre rayon d'action. La réduction dont il est question au premier paragraphe ne s'applique pas aux droits additionnels tels qu'ils sont établis.

Ces mesures sont émiñemment avantageuses. Comme le faisait très-judicieusement remarquer le *Money market review* (journal de la Bourse), de Londres, le but du gouvernement français en réduisant de 50 0/0 les droits perçus à la Vera Cruz est, en premier lieu, de soulager d'un fardeau très-onéreux le commerce légitime, et, secondement, d'anéantir la contrebande. Le système en vigueur jusqu'à présent, comme toutes les mesures d'origine purement mexicaine, a eu des effets déplorables. Il existait nominalement des droits d'importation élevés, mais le produit n'en est jamais entré au Trésor. Les ministres des finances de la république se sont plaints pendant des années, dans leurs rapports annuellement soumis au Congrès, que la moitié à peine des droits était recueillie, mais ils ne faisaient rien pour remédier au mal.

Les moyens à adopter étaient évidents ; il fallait dimi-

nuer les appâts de la contrebande en abaissant le tarif et en augmentant les salaires des agents de la douane pour qu'ils fussent moins accessibles aux tentations des fraudeurs. Nous avons pris les choses en main. On ne suppose pas qu'il y ait de destitution des employés mexicains, mais ils seront soumis à la surveillance française, et l'on verra bientôt disparaître la contrebande, le plus grand ennemi du commerce légitime.

Ainsi l'expédition du Mexique n'aura pas seulement pour effet de grandir l'influence morale de la France dans le nouveau monde, elle servira à étendre nos relations et remédiera à cette rareté de l'argent dont beaucoup d'esprits sérieux se sont préoccupés (1).

C'est évidemment en vue de cette perspective que le gouvernement français fait exécuter au Mexique un chemin de fer considérable. Les travaux de cette voie ferrée sont poussés activement, et le chemin de fer a dépassé déjà la Soledad. On a parlé aussi d'une grande entreprise (2) analogue au percement de l'isthme de Suez, qui modifierait complétement les conditions de transport et ouvrirait au commerce un vaste débouché. Peut-on supposer que le gouvernement français entreprendrait des travaux aussi gigantesques s'il devait les abandonner dans un avenir prochain?

(1) « On sait, lisons-nous, dans un journal du Midi, sous la signature d'un homme compétent, M. Lacourége, quelle a été la rareté de l'argent dans ces dernières années. On expédiait de Marseille des quantités prodigieuses de ce métal avec une prime de 10 à 15 pour cent de sa valeur monétaire. L'Inde était alors comme aujourd'hui le lieu principal d'importation, à tel point que, pour expliquer cette consommation incroyable, on a prétendu que les indigènes enfouissent sous terre le métal blanc pour se conformer à une pratique religieuse,

(2) Ce canal serait destiné à mettre le golfe du Mexique en communication avec le Pacifique. Enfin, indépendamment du chemin de fer allant de la Vera Cruz à Mexico, qui est en cours d'exécution, une autre ligne, depuis longtemps réclamée par le commerce du Mexique, sera construite. Elle ira de Mexico à la côte du Pacifique.

Ajoutons que les services publics vont être immédiatement organisés au Mexique sur le modèle de l'administration française. Dans ce but, des employés des finances, des postes, des télégraphes électriques, des douanes, des chemins de fer sont partis de France pour se rendre à la Vera-Cruz.

XX

Tandis que la prise de Puebla, célébrée comme un immense succès, non pas seulement en France, mais encore en Amérique, où la ville de Richemond, capitale des États confédérés, et les autres villes du Sud ont illuminé leurs maisons en signe de réjouissance, jette la consternation dans le parti mexicain ; tandis que la chute du gouvernement de Juarez ne peut être regardée comme douteuse, on se demande quels seront les moyens que la France se propose d'employer pour la régénération morale du Mexique. Le choix de ces moyens est délicat, parce que le Mexique est violemment divisé entre deux partis, le parti conservateur et le novateur, qui se font une guerre à outrance dont la nation est la victime.

Un savant économiste, dont l'érudition est au service d'une raison élevée et d'un grand sens pratique, M. Michel Chevalier, vient, dans un remarquable ouvrage (1), d'aborder ce difficile problème. Pour le résoudre, il propose d'imiter l'exemple du Premier Consul en l'an VIII et de remplir au Mexique une mission assez semblable à celle que Bonaparte assuma dans l'intérieur de la France elle-même. « Ce

(1) *Le Mexique ancien et moderne*, publié chez Hachette.

grand homme, dit-il, trouva le pays divisé en deux partis extrêmement excités l'un contre l'autre, celui de la révolution et celui qui, effrayé de ce qu'avait offert de sinistre l'expérience tentée depuis 1789, se portait fortement en arrière. Il conçut une transaction et l'imposa en se faisant dictateur ou plutôt en acceptant la dictature que lui offraient d'un commun accord les hommes les plus sages des partis en présence. Il posa les termes d'une réconciliation générale dans laquelle figurèrent les catholiques fidèles et l'Église, et où la cour de Rome même fut, par le Concordat, une des parties contractantes. Remarquons, ajoute M. Michel Chevalier, que l'un des principaux éléments du succès du Premier Consul, la dictature, fait défaut à la France dans son entreprise sur le Mexique, parce que sa qualité de nation étrangère le lui interdit formellement. » En un mot, ce que l'honorable écrivain que nous venons de citer conseille, c'est une entente entre le parti religieux et le parti libéral. Au Mexique comme ailleurs, cette alliance est nécessaire, indispensable à la cause de la civilisation. Si le gouvernement de l'Empereur, qui s'efforce loyalement de faire prévaloir ces principes en Italie, parvenait à les inaugurer au Mexique, il aurait remporté une plus grande victoire que celle de Puebla ou de Solferino, il aurait vaincu les passions extrêmes, ces ennemis déclarés du progrès et de la prospérité publique.

POST-SCRIPTUM

REDDITION DE MEXICO

Au moment où s'achève l'impression de cet ouvrage (10 *juillet*), *une dépêche télégraphique de San Francisco apporte la nouvelle de la reddition de Mexico. Nos prévi-*

sions se sont réalisées. La prise de Puebla nous a ouvert les portes de la capitale du Mexique. Le premier succès avait jeté l'effroi parmi les partisans de Juarez, et à l'approche des troupes françaises la garnison mexicaine avait quitté la capitale le 30 *mai et s'était retiré à Cuernavaca. Les chefs du parti conservateur se sont alors empressés d'envoyer au maréchal Forey une députation pour offrir leur soumission, et dans la journée du* 5 *juin la division Bazaine a occupé Mexico, où toute l'armée française a dû arriver le* 8.

Paris s'illumine pour célébrer ce glorieux exploit, le canon des Invalides salue ce nouveau triomphe de la valeur française, et l'Empereur Napoléon III a déjà reçu, à l'occasion de la reddition de Mexico, les félicitations de LL. MM. le roi et la reine d'Espagne, de S. M. le roi de Prusse et de S. M. le roi des Pays-Bas, etc. Nous enregistrons à la hâte cet événement mémorable. Nous y reviendrons dans un historique spécial. Quatre noms célèbres résument celui que nous achevons :

VERA CRUZ — ORIZABA — PUEBLA — MEXICO

FIN

228. — PARIS. — IMPRIMERIE POUPART-DAVYL ET Ce, RUE DU BAC, 30.

CHAPITRE SEPTIÈME

(2e SUPPLÉMENT)

MEXICO

Marche victorieuse de l'armée. — Accueil sympathique de la population de Puebla. — Adresse du conseil municipal au maréchal Forey. — Les sages mesures du commandant en chef ramènent la confiance au milieu de la population de Puebla. — Marche de l'armée sur la capitale du Mexique. — Itinéraire de Puebla à Mexico. — Les consuls étrangers et les notables de Mexico viennent en députation auprès du maréchal Forey. — Proclamation du général en chef à ses soldats. — Entrée triomphale de l'armée française à Mexico. — Enthousiasme des habitants. — Les dépêches de M. le marquis de Gallifet à l'Empereur et du maréchal Forey au ministre de la guerre sur la reddition de Mexico. — Proclamation du commandant en chef aux habitants. — Banquet offert aux armées française et alliée. — Les clefs de Mexico et les drapeaux de l'ennemi apportés à l'Empereur à Vichy. — La pièce de canon offerte au Prince impérial. — Organisation administrative et politique. — Nouvelle proclamation du maréchal Forey. — Élection des membres du pouvoir exécutif. — La fuite de Juarez. — Pacification du pays. — Arrivée des prisonniers mexicains en France. — Fin de l'expédition. — Conclusion.

I

L'auteur de l'*Art poétique*, Boileau, dans son langage de courtisan, disait à Louis XIV :

Grand roi, cesse de vaincre ou je cesse d'écrire !

Nous serions tenté d'adresser la même parole au corps expéditionnaire du Mexique, dont la valeur irrésistible

laisse loin derrière elle le zèle des historiens de la campagne. Force nous est donc de suspendre encore une fois l'impression de ce volume pour suivre à Mexico notre armée victorieuse et pour assister à la chute de Juarez et de son gouvernement si faible devant le drapeau de la France. Le corps expéditionnaire, sous le commandement du maréchal Forey et de ses intrépides généraux, a marché à pas de géant. Chaque courrier nous apporte la nouvelle d'un succès. Racontons en détail ces faits si glorieux et si dignes d'appartenir à l'histoire.

II

Nos lecteurs ont assisté à la prise de Puebla, à l'entrée triomphale de nos troupes dans la ville le 17 mars 1863, et à l'accueil sympathique fait par les habitants à nos soldats. « Impossible de décrire, écrit un correspondant, les transports de joie et d'allégresse de toutes les classes de la population quand on vit entrer, avec les Français, l'ordre et la liberté dans nos murs. Les habitants pouvaient enfin se montrer dans les rues de la cité. L'enthousiasme populaire était au comble. » Les autorités municipales tinrent à honneur d'exprimer hautement leurs sentiments à l'égard de la France, qui venait les délivrer du gouvernement odieux de Juarez, et voici le discours que les représentants de la ville adressèrent au général Forey :

Monsieur le général,

La ville de Puebla, représentée par ses autorités, vous félicite cordialement de votre heureuse bienvenue.

La Providence divine a jeté un regard miséricordieux sur le tableau de tristesse et de désolation que présente la république mexicaine, et, émue de sa malheureuse situation, elle a résolu de la tirer de l'abîme où la précipitaient les exagérations d'un parti; elle a voulu la régénérer, la mettre dans la voie du progrès, et la conduire au point lumineux marqué pour elle dans le livre des destins.

Pour accomplir cette œuvre si grande, elle a choisi l'instrument le plus digne, le plus efficace et le plus propre pour cette entreprise. Ce fut la belle France, la nation qui réunit les éléments nécessaires de force et de puissance, qui est gouvernée par le Souverain le plus illustre du globe terrestre, et qui réunit à ses brillantes qualités les sentiments les plus nobles et les plus généreux envers l'humanité opprimée.

Le digne Empereur des Français vous a choisi, monsieur le général, entre toutes les illustrations militaires qui abondent dans votre grande nation, et sa juste et sublime pensée s'adressa à vos talents distingués, à votre valeur, à votre capacité militaire dont vous avez donné tant de preuves dans votre carrière glorieuse.

L'histoire impartiale, la conscience publique et l'évidence des faits honorent à juste titre votre mérite dans l'accomplissement d'une si grande mission.

La ville de Puebla, représentée par sa municipalité, vous offre tous ses remerciements et sa reconnaissance pour la création de ce corps; elle apprécie votre action à sa juste valeur, et ne peut, quant à présent, vous offrir que sa sincère gratitude. Elle vous supplie de continuer votre glorieuse entreprise, afin d'ajouter une gloire de plus à la France, qui en compte déjà de nombreuses, et une nouvelle feuille à votre couronne de laurier.

III

Le maréchal Forey ne s'endormit pas sur ses lauriers. Il avait à cœur de réaliser les espérances de ces malheureuses populations, et aussitôt après avoir dirigé sur la

Vera Cruz et sur Cordova les prisonniers mexicains, il s'occupa de rendre divers décrets pour la réorganisation administrative et financière de Puebla. Il ordonna la nomination d'un ayuntamiento provisoire et la convocation des électeurs pour l'élection d'un ayuntamiento définitif, selon les lois du pays. Enfin il fit rétablir les douanes terrestres, dont le produit est considérable et indispensable à la ville de Puebla.

Ces mesures ramenèrent la confiance. Les magasins se rouvrirent; les marchandises cachées reparurent; les familles émigrées rentrèrent. Les barricades furent détruites; les dégâts furent réparés activement et l'esprit de la population s'améliora de jour en jour. Le général hâtait ces dispositions pour quitter Puebla et prendre la direction de Mexico.

Le 26, le général Bazaine, avec la brigade du général Castagny, les différents services de la 1re division et le général de Mirandol, partit de Puebla pour San Martin, où il arriva le 27. San Martin marque la première étape de Puebla à Mexico, lorsqu'on voyage dans le lourd véhicule américain qu'on nomme là-bas la *diligence*. « Ce village, écrit un correspondant du journal *la France*, est une sorte de centre agricole; les ressources alimentaires y abondent. La position est excellente et peut facilement être mise à l'abri d'un coup de main. On conçoit que les lieutenants de Juarez aient tenté d'y établir un de leurs quartiers généraux. Il importait aux Français d'en rester maîtres pour assurer leurs communications et leurs ravitaillements. » D'après M. Ernest Vigneaux, qui connaît bien le Mexique, San Martin s'ennorgueillit de sa petite église, qui est fort curieuse. « Elle est isolée au milieu d'un parvis qu'entourent de hautes murailles et qu'ombragent de beaux arbres. Les ornements en saillie, moulures et sculptures qui ornent la façade sont d'un rouge vif.

Entre les pilastres et au-dessous des entablements sont encastrées des plaques de faïence vernie, représentant des sujets religieux. Le maître-autel est formé d'un magnifique morceau d'agate, et les chandeliers et autres ornements qui le décorent sont d'un travail d'orfévrerie remarquable. On admire dans un coin de l'église certaines parties d'une toile de Murillo représentant la Vierge et l'Enfant au milieu de saints et de docteurs; malheureusement, le reste du tableau, endommagé sans doute, a été l'objet de très-malencontreuses réparations de la part d'un artiste du cru, ainsi que l'atteste l'inscription suivante : *Esta cuadro se repinto anno, de* 1773, *por Juan Sedenno.*

Le malheureux n'a pas craint de signer! Quelques têtes épargnées par lui sont fort belles. »

Le général Bazaine, après avoir fait occuper Puente-Tezmelucan, fit une reconnaissance en avant de ce village, qui est situé à peu près au sommet de l'arête, sur un plateau que dominent encore quelques hauteurs abruptes et qu'enveloppent d'immenses forêts de sapins, de chênes et de sycomores. « La route, dit encore le même voyageur, M. Vigneaux, est large et assez bien entretenue, mais sinueuse et accidentée. Resserrée entre des ravins profonds ou des talus altiers, elle s'ouvre passage au travers des taillis, tantôt s'enfonçant dans de sombres vallons, tantôt gravissant des crêtes, du haut desquelles on embrasse un horizon grandiose mais sévère. La venta de Cordova se trouve sur le revers opposé de la chaîne, au débouché de la forêt.

« Un des souvenirs les plus saisissants que tout voyageur ait rapportés de ces régions est, sans contredit, celui de la vallée de Mexico vue du haut des versants qui la dominent immédiatement. De quelque côté que l'on arrive, par la sierra d'Alhualco ou celle d'Otumba, par Ajusco ou par Rio-Frio, il est un moment indescriptible où, dans le

sauvage décor de rochers et de bois qui étreint la route, une brèche s'ouvre soudain comme dans ces féeries dramatiques où la toile de fond disparaît comme par enchantement pour faire passer subitement le voyageur des horreurs d'un paysage nu, désert et morne, aux splendeurs des jardins d'Armide ; par cette brèche se déroule à l'œil surpris un des plus riches panoramas que l'on puisse rêver. Une vallée ovale, de dix-huit lieues de long sur douze de large, encadrée de montagnes au profil hardi et pittoresque, renfermant six grands lacs, neuf villes populeuses, dont les dômes et les clochers jettent leur ombre sur une mosaïque de terrasses, une foule de villages entourés de végétation, des villas, des fermes, des troupeaux, des marécages verdoyants coupés de chaussées qu'ombragent de nobles rideaux de sycomores, de frênes, d'ormeaux et de liquidambars, et, de loin en loin, s'élevant sur la plaine, des mornes isolés, volcans éteints pour la plupart, parmi lesquels l'œil reconnaît sans peine, aux ouvrages humains qui le couronnent, le mont royal de Chapultepelt, enveloppé de son bois sacré. Et sur tout cela un ciel bleu sans nuages, l'atmosphère limpide, fraîche, que l'on rencontre à 2,000 mètres, et dont la raréfaction même ajoute un charme à l'ensemble en favorisant la perception minutieuse des détails les plus délicats. Alors on comprend l'enthousiasme des aventuriers de Cortez à cette vue, enthousiasme auquel ne peut se comparer celui des soldats de Brennus, d'Annibal et de Bonaparte à l'aspect des campagnes de la Lombardie ; car à ceux-ci il manquait cette teinte de merveilleux qui jetait sur l'inconnu l'imagination du crédule moyen âge, et qui, ici plus qu'ailleurs, se justifiait aux yeux des Castillans par les révélations surprenantes d'une civilisation à la fois étrange et avancée.

« C'est par la route de Rio Frio que pénétra l'armée américaine en 1847. Les Mexicains négligèrent d'en défendre

les défilés, comme ils avaient négligé de défendre ceux de la Sierra del Pinal et de la première Cordilière; et, se retirant peu à peu devant l'ennemi, ils vinrent se grouper autour de Mexico. En défendant pied à pied chaque passage fortifié par la nature, ils eussent exterminé en détail les envahisseurs bien avant qu'ils pussent menacer la capitale; mais le temps n'était plus où la nation astèque pouvait, dans son patriotique désespoir, mettre la vie de 25,000 de ses enfants en enjeu contre celle d'un seul des conquérants. Les armées de la république actuelle sont faibles comme sa population; chaque bataille rangée est en quelque sorte une affaire de vie ou de mort pour elle. »

Le 28, le général Bazaine envoya le général Marquez occuper la route de Cordova. Cet officier général exécuta cette opération sans difficulté, bien qu'il eût trouvé la route embarrassée de quelques abatis et qu'il eût échangé un petit nombre de coups de fusil avec des cavaliers ennemis établis au village de Rio Frio. Le lendemain, le général Bazaine fit réparer la route par ses troupes et des travailleurs indiens.

Le 30, le général Bazaine porta la brigade de Bertier à Rio Frio et s'établit lui-même à Puente Tezmelucan avec le reste de sa division. Le même jour, il fit partir de Puebla un convoi de cent soixante-seize voitures de munitions, de matériel et de vivres qui devait rejoindre la première division à *Buena Vista*, point de concentration choisi par le maréchal Forey, de manière à laisser l'ennemi dans l'ignorance de la direction prise par nos troupes pour marcher sur Mexico.

Le 1er juin, tandis que le général de Bertier arrivait à Buena Vista et le général Bazaine au Rio Frio, le général Marquez, qui marchait en avant, atteignait Ayotla, village frais et ombragé qui se trouve au pied des monts, sur le bord du lac de Chalco. De là à Mexico on compte 26 kilo-

mètres environ. Au delà d'Ayotla, la route contourne la base d'un groupe de montagnes volcaniques et s'engage sur une chaussée dont M. de Malzac nous fournit la description. « Cette chaussée, dit-il, tant de fois traversée, soit en vainqueurs, soit en vaincus, par les chefs du gouvernement mexicain, depuis Montezuma et Cortez jusqu'à Iturbide et Juarez, se nomme la chaussée *del Marques* ou *del Penon Viejo.* C'est la seule route directe venant de la Vera Cruz et de Puebla. Large et commode, elle traverse en ligne droite des eaux profondes pour aboutir à la porte de San Lorenzo. »

IV

S'il fallait en croire les bruits, nos troupes ne devaient pas tarder à atteindre et à pénétrer dans Mexico par cette porte de San Lorenzo. Le 2 juin, les consuls d'Espagne, de Prusse et des États-Unis étaient arrivés à Puebla et s'étaient rendus près du maréchal Forey, se disant envoyés par l'ayuntamiento de Mexico. Ils déclaraient que Juarez et son gouvernement étaient partis dès le 31 au soir pour San Luis de Potosi. Cinq à six cents volontaires avaient pris les armes pour maintenir l'ordre et dans la crainte des excès des partis. Les consuls demandèrent donc au commandant en chef du corps expéditionnaire de faire occuper Mexico par des troupes françaises.

Le maréchal Forey prescrivit au général Bazaine de se porter sur Mexico, suivant ce qu'il apprendrait de l'état de cette ville encore couverte par l'arrière-garde du général

La Gazza, et après l'arrivée des troupes et des convois en marche sur Buena Vista. Pendant que le général Bazaine occuperait la capitale, il enverrait le corps de Marquez à San Christobal et à Cuantitlon pour couvrir la ville du côté de l'ennemi.

La garnison laissée à Puebla se composait du 1er régiment de zouaves, d'un bataillon d'infanterie de marine, d'un peloton de chasseurs, de trois cents cavaliers alliés aux ordres du général Chalcon, et des cent cinquante chevaux du colonel Trujeque. Cette force, pourvue d'un détachement d'artillerie et de services administratifs nécessaires, fut placé sous les ordres du colonel Brincourt nommé commandant supérieur. Le lieutenant-colonel Jamin devait remplir les fonctions de commandant de place.

Le 4 juin, jour de la Fête-Dieu, le maréchal Forey crut convenable de donner beaucoup d'éclat à cette cérémonie religieuse. Il assista à la messe et à la procession. Toutes les troupes présentes à Puebla accompagnaient le cortége ou bordaient la haie sur son passage. La bonne tenue de nos soldats produisit une grande impression sur la population.

Dans l'après-midi, le commandant en chef du corps expéditionnaire reçut à Puebla une députation des notables de Mexico chargés de lui annoncer qu'il y avait eu un pronunciamento en faveur de l'intervention de la part des habitants de la capitale. Cette députation formait à peu près la contre-partie de celle des consuls étrangers qui était venue le trouver deux jours avant. Le maréchal remit aux notables une note dans laquelle il invitait les habitants de Mexico à la modération. Il leur faisait connaître son intention formelle de ne pas souffrir de réaction violente, et leur demandait, comme la meilleure preuve de leur sympathie pour nous, le calme et la confiance dans l'intervention française.

V

Le lendemain, 5 juin, toutes les dispositions étant prises, le maréchal Forey quitta Puebla avec tous les services du grand quartier général et une colonne de troupes de toutes armes. Mais avant de sortir de cette ville, sur laquelle flottait le drapeau de la France, le commandant en chef adressa à ses soldats la proclamation suivante :

Puebla, 5 juin 1863.

Soldats,

Après un siége dans lequel vous avez montré une brillante valeur unie à une constance, à une persévérance sans lesquelles il n'y a pas de succès possible, vous avez forcé une garnison de 18,000 hommes à mettre bas les armes et à se rendre à discrétion. Vingt-six généraux, plus de deux cents officiers supérieurs, huit ou neuf cents officiers subalternes, des équipements en quantité et cent quarante canons, tels sont les trophées d'une victoire qui vous a ouvert les portes de Puebla, de cette ville dont un ennemi insolent et aveugle avait changé le nom en souvenir de la prétendue victoire du 5 mai 1862, de cette ville que le gouvernement de Juarez, dans son orgueil, déclarait imprenable, et considérait comme devant être notre tombeau.

Vous avez le droit d'être fiers de cette victoire que vous avez remportée avec des moyens inférieurs à ceux que l'ennemi avait accumulés dans cette ville, dont il avait fait une place forte de premier ordre.

Mais rien n'est fait aussi longtemps qu'il reste encore quelque chose à faire. C'est dans la ville de Mexico que se trouve le nœud de la question mexicaine, et c'est là que ce nœud doit être tranché par l'épée de la France. Vos moyens matériels sont plus puissants que

ceux dont vous disposiez devant Puebla. Votre nombre a plutôt augmenté que diminué, votre valeur est la même, et quelque résistance que vous opposent vos adversaires, vous les vaincrez comme vous les avez vaincus à Puebla, à San Lorenzo et partout où ils ont osé se mesurer avec vous.

En avant donc, soldats, marchons vers la capitale au cri de Vive l'Empereur! et que ce cri annonce à une ville qui gémit sous un joug de fer que le drapeau de la France s'approche et lui apporte la liberté!

FOREY, *commandant en chef.*

Le même jour, le général couchait à l'hacienda de Santo Domingo, et le 6, au Puente Tezmelucan. Il remarqua que sur la rive droite du Rio de Tezmelucan existait une série de retranchements assez bien entendus, qui forment une espèce de camp et auraient permis aux juaristes de faire là une résistance prolongée, s'ils l'eussent voulu. Le 7 juin, le commandant en chef campait au Rio Frio dont nous avons parlé. Plusieurs chevaux ou mulets moururent de congestions occasionnées par la raréfaction de l'air dans cette région élevée. L'attitude du col est d'environ 3,300 mètres.

Le 8, le maréchal bivaquait à Buena Vista. Le 9, il joignait à sa colonne le général Douay et les troupes de sa division réunies à Buena Vista, et allait coucher au Penon, où il trouvait une nouvelle députation de notables de la ville qui venait le complimenter. Le lendemain, 10 juin, est le jour mémorable de l'entrée du maréchal Forey dans la capitale du Mexique, dont le général Bazaine avait pris possession depuis trois jours, Mais avant de raconter les dramatiques épisodes de cette réception triomphale, qu'on nous permette de compléter par quelques détails empruntés à un témoin oculaire, M. de Malzac, la description que nous avons donnée de la ville de Mexico.

MEXICO

« Mexico était, à l'époque de la conquête, isolée de la terre ferme, sur un lac immense aujourd'hui desséché. Trois chaussées, qui existent encore, la mettaient en communication, à travers d'autres lacs moins vastes, avec Ayotla, Popotla et Chapultepelt. Après l'avoir ruinée de fond en comble, Cortez la reconstruisit en 1524, sur le même plan. Les quartiers de la ville moderne correspondent aux quatre grandes divisions de la ville aztèque. Des canaux, bordés de voies spacieuses, la traversaient : Cortez en fit combler plusieurs et ménagea la réunion de la cité à la rive du grand lac. Après lui, les gouverneurs espagnols firent couvrir ou combler d'autres canaux, de façon qu'à présent la ville que Cervantes a pu comparer à Venise n'offre guère une semblable analogie que dans le seul quartier de Roldan. C'est encore là qu'on retrouve les types indiens les plus franchement accusés, les costumes populaires les plus authentiques, le cachet enfin de la vie espagnole, indienne, coloniale, le mieux conservé.

« Quatre grandes rues, qui changent fréquemment de nom dans leur parcours, coupent Mexico à angles droits. Elles aboutissent à la place de la Constitution, la plus vaste peut-être et la plus régulière qui soit au monde.

« Faisant face au midi, la cathédrale, dont les portiques sont cachés par un rideau de grands arbres, s'élève sur l'un des côtés. Elle a été bâtie sur l'emplacement même du temple païen, où plusieurs Espagnols furent immolés aux dieux aztèques. L'architecture en est fantasque, mélangée de différents styles, mais parfaitement appropriée par l'effet produit à la lumière intense sous laquelle se

trouve placé le monument. De grandes lignes, des massifs puissants, coupés d'ornements en saillie ou marqués par des couleurs vives, lui donnent des proportions larges et hardies, un relief parfaitement accusé, un caractère vraiment grandiose.

« Le palais du gouvernement se développe sur deux cents mètres de façade, vis-à-vis de la cathédrale. Il renferme à peu près tous les services publics. Rien de moins imposant que l'architecture de cette longue file de bâtiments :

C'est un grenier à foin bâtard du Parthénon;

mais rien de plus attachant, de plus émouvant que les souvenirs historiques qui s'y rattachent. Pendant trois cents ans, les vice-rois espagnols l'ont habité. De là ils ont achevé la soumission du nouveau monde; de là sont sorties les richesses immenses qui ont permis longtemps à l'Espagne de conserver ses colonies et de régner sur Naples et sur les Flandres. Les mines d'or et d'argent du Mexique ont fourni aux conquérants des trésors immenses.

« Depuis soixante ans, le produit des mines n'a cessé de décroître d'année en année; dans ces derniers temps, sous l'influence des guerres civiles, il est devenu nul ou à peu près. On pourrait encore en tirer d'immenses richesses, et M. Michel Chevalier a raison de penser que l'extraction des métaux précieux peut rémunérer au centuple le gouvernement français des frais que lui coûtera une expédition entreprise dans l'intérêt du pays lui-même et des Européens qui y sont établis.

« Le palais où réside encore Juarez a été témoin de la tentative éphémère d'Iturbide pour fonder un empire au Mexique. Il a vu passer successivement les présidents Vittoria, Pedrazza, Guerrero; puis, par deux fois, Bustamente; par trois fois, Santa Anna, le héros de Buena Vista, qui se vantait en fanfaron du triomphe obtenu sur

ce point où il venait d'être outrageusement battu par les Américains. Après Santa Anna ont paradé tour à tour dans le palais de Mexico Herrera, Paredes, Pedro Agnana, Arista, Comonfort et Juarez. Du dépôt établi dans l'aile gauche du bâtiment, ce dernier vient de faire enlever les archives de la république pour les envoyer à Morelia, dans la province de Michoacan, à 180 kilomètres à l'ouest de la capitale.

« La place de la Constitution est le théâtre de la vie publique à Mexico. Toutes les révolutions y ont éclaté; tous les triomphes y ont passé; des milliers d'ambitieux y sont tombés sous les balles commandées par leurs rivaux. Un guide montrait l'angle nord-est de la place, près de l'un des portiques qui la bordent des deux côtés les plus étroits du parallélogramme : « C'est ici la *plaza* « *sangrada*, » disait-il dans son langage imagé, « le lieu « des exécutions politiques. »

« Les rues sont larges, droites et longues; à l'extrémité de chacune d'elles, on aperçoit en perspective quelques-uns des hauts sommets de la Sierra Madre. De tous côtés s'élèvent des clochers; les églises et les couvents pullulent. Tous ces édifices sont beaux et riches à l'intérieur. Il n'en est pas de même des bâtiments civils; beaucoup sont de médiocre apparence; la plupart sont délabrés au dedans comme si la guerre venait de passer par là. Il est vrai que, depuis plus de trente ans, le pays n'a pas joui de douze mois de tranquillité sans interruption.

« Rarement une enceinte fortifiée ne donne pas un aspect triste à la cité qu'elle entoure. Celle de Mexico semble, au contraire, ajouter au caractère à la fois espagnol et américain de cette ville curieuse à tant de titres. Vue du haut des digues construites pour retenir les eaux des lacs, cette enceinte semble un grand cordon de pierre destiné simplement à tracer une ligne de démarcation entre la cité

et la campagne. Tout alentour s'élèvent de charmantes villas cachées à demi dans des champs de maïs gigantesques.

« Juarez avait renforcé, disait-on, ces fortifications. Il eût fallu que, pour les défendre, il disposât d'une armée assez nombreuse, cinquante mille hommes y suffiraient à peine. Aucun ouvrage avancé, aucune citadelle ne protége d'ailleurs les abords de la ville. Sa seule défense consiste aujourd'hui dans les lacs de Tezcuco et de Tlasco. Les autres sont à sec et convertis en cultures ou laissés en prairies.

« Mais Juarez devait faire couper les digues et inonder la vallée aussitôt l'apparition des Français. Projet insensé, ridicule, barbare. L'eau des lacs couvrirait les terres submersibles d'un pouce d'eau peut-être et laverait les rues de la ville; tous les maraîchers, excepté les jardiniers des chinampas, se seraient réjoui de cet arrosement inespéré dans les derniers jours de la saison des chaleurs. Il est vrai que les habitants, grâce à la sauvage résolution du dictateur, eussent été privés d'eau pendant quelque temps; mais peu lui importe; il faut bien qu'il ait eu l'air de justifier les pouvoirs dont un simulacre de congrès l'a investi. En somme, un semblable moyen de défense ne pouvait être considéré comme une mesure stratégique utile contre l'armée française; il n'aurait eu d'autre résultat que d'endommager un peu les plus beaux ouvrages qui subsistent encore du temps des rois aztèques et des vice-rois espagnols.

« Si Mexico ne peut guère être défendue dans l'état actuel, l'attaque, par contre, en est facile; un assaut du côté de la plaine suffirait pour enlever la place. Du côté des hauteurs, les canons à longue portée en auraient bientôt fait un amas de ruines. Mais, pour quiconque sait ce qu'est le Mexique, ce que sont les hommes qui le gou-

vernent, ce que valent la plupart des généraux qui commandent ses soldats, il est évident que l'armée française n'a eu qu'à s'installer au centre de la contrée la plus fertile et la plus féconde en ressources de tout genre pour y prendre ses quartiers d'hiver.

« L'hiver, sur ce grand plateau formé par un dédoublement de la Cordilière, est une saison d'orages intermittents qui raréfient l'air et le rendent plus salubre que dans toute autre partie du nouveau continent. Les maladies y sont presque inconnues. La douceur du climat est proverbiale dans toute l'Amérique. Les chaleurs y sont constamment tempérées par les brises des montagnes. La plaine de Tenochtitlan est, en un mot, par contraste, l'Eden d'un pays dont la *tierra caliente* est l'enfer. »

VI

Maintenant que le lecteur a sous les yeux le décor, voici le drame émouvant ou plutôt la manifestation enthousiaste qui a salué l'entrée de l'armée française dans Mexico. Laissons le commandant en chef du corps expéditionnaire annoncer lui-même dans sa dépêche au maréchal ministre de la guerre le glorieux événement :

« *Le général Forey au ministre de la guerre.*

« Mexico, le 10 juin 1863.

« Je viens d'entrer à Mexico à la tête de l'armée. C'est le cœur encore tout ému que j'adresse à la hâte cette

dépêche à Votre Excellence pour lui annoncer que la population de cette capitale, tout entière, a accueilli l'armée avec un enthousiasme qui tenait du délire. Les soldats de la France ont été littéralement écrasés sous les couronnes et bouquets dont l'entrée de l'armée à Paris, le 14 août 1859, en revenant d'Italie, peut seule donner une idée.

« J'ai assisté à un *Te Deum* avec tous les officiers de l'état-major dans la magnifique cathédrale de cette capitale, remplie d'une foule immense; puis l'armée, dans une admirable tenue, a défilé devant moi aux cris de *Vive l'Empereur! vive l'Impératrice!*

« Après le défilé, j'ai reçu au palais du gouvernement les autorités, qui m'ont harangué. Cette population est avide d'ordre, de justice, de liberté vraie. Dans mes réponses à ses représentants, je leur ai promis tout cela au nom de l'Empereur.

« Par la plus prochaine occasion, j'aurai l'honneur de vous donner de plus amples détails sur cette réception sans égale dans l'histoire et qui a la portée d'un événement politique dont le retentissement sera immense.

« *Le général en chef*,

« FOREY. »

De son côté, le marquis de Gallifet, officier d'ordonnance de l'Empereur, adressait à Sa Majesté la dépêche suivante :

« Sire,

« Le 31 mai dernier, à l'approche de la division Bazaine, l'ex-président Juarez, craignant d'être pris, s'est enfui à la hâte avec quelques troupes, se dirigeant sur San Luis

de Potosi. Le général Bazaine a fait occuper la ville où le général en chef a fait son entrée le 10 juin, à la tête de l'armée et accompagné du ministre de France et du général Almonte. L'enthousiasme était au comble. Cette marche triomphale au milieu de 200,000 habitants, aux cris de : *Vive l'Empereur! vive l'Impératrice! vive l'Intervention française!* a produit une grande sensation dans tout le pays.

« Je suis chargé de présenter à Votre Majesté : 1° 5 drapeaux et 13 fanions pris à l'ennemi à l'assaut de Saint-Xavier et au combat de San Pablo del Monte; 2° les clefs en argent de la ville de Mexico; elles sont offertes à Votre Majesté par la municipalité de la ville; 3° une lettre du général en chef : — à S. A. le Prince Impérial, un petit canon rayé de 3 avec son affût et son approvisionnement pour trente coups. Ce canon, pris à Puebla, est offert à Son Altesse Impériale par l'armée du Mexique. »

Quelques jours après, dans un rapport détaillé au ministre de la guerre, le maréchal Forey ajoute les renseignements qui suivent :

« Parti le 10 du Penon avec toutes les troupes qui m'y avaient accompagné la veille, je suis arrivé à la porte de Mexico à dix heures du matin. J'y ai trouvé les autorités provisoires et les principaux habitants, qui m'ont offert les clefs de la ville. Quelques instants après, les troupes alliées ont fait leur entrée dans la capitale du Mexique, au son des cloches de toutes les églises et au bruit du canon. J'avais laissé aux forces du général Marquez l'honneur de prendre la droite, et l'armée alliée s'est placée en tête des troupes du corps expéditionnaire. Les rues étaient

pavoisées et garnies de tentures, de feuillages et de fleurs. Deux arcs de triomphe s'élevaient dans la principale rue. La population se pressait aux fenêtres, aux balcons, sur les terrasses et dans les rues. Toutes les classes de la société semblaient rivaliser d'ardeur pour témoigner leur sympathie aux troupes françaises, qui s'avançaient au milieu d'immenses acclamations et couvertes de couronnes et de fleurs.

« Ces démonstrations ont été plus vives encore, s'il est possible, en approchant du premier arc de triomphe, élevé par les soins des Français de Mexico, et au pied duquel se trouvaient réunis tous nos compatriotes, qui sont ici animés des meilleurs sentiments en faveur de l'intervention. À la porte de la cathédrale, j'ai été reçu par le clergé. Un *Te Deum* et le *Domine salvum* ont été chantés en grande pompe. Après la cérémonie religieuse, je suis remonté à cheval, et les troupes franco-mexicaines ont défilé devant moi au milieu d'un immense concours de population. Quoique depuis longtemps éloignées de France, bien qu'elles aient supporté les travaux d'un siége de deux mois et accompli des marches pénibles, nos troupes avaient une tenue magnifique et elles ont été très-admirées par les Mexicains. Le soir, la ville était brillamment illuminée, et un feu d'artifice a été tiré sur la place devant le palais. »

Cette description est magnifique. Néanmoins on comprend que le maréchal Forey, avec sa modestie de soldat, n'ait pas osé trop insister sur une ovation dont il était le héros le plus acclamé. En revanche, un journal de Mexico, *la Sociedad*, nous a conservé un récit complet et chaleureux de cette belle journée. Nos lecteurs nous sauront gré de leur donner *in extenso* cette description qui a eu les honneurs de la reproduction dans les colonnes du *Moniteur*. Voici cet article remarquable :

L'ARMÉE ALLIÉE A MEXICO.

Des fleurs, des couronnes, des tentures de soie, des drapeaux de presque toutes les nations amies, mais spécialement les drapeaux français et mexicains, des arcs de triomphe, des palmes victorieuses, des inscriptions, des fusées brillantes, plus de 100,000 personnes couvrant les clochers, les terrasses, les voûtes des églises, les balcons, les portiques des maisons, encombrant les rues, les places de la ville, pour voir l'entrée et le défilé de l'armée alliée.

Voilà le spectacle dont a joui hier, le cœur plein de joie, la plus ancienne et la plus belle ville du nouveau monde. Le souvenir d'une telle journée ne s'effacera jamais ni de nos cœurs ni de nos fastes, quel que soit le sort que l'avenir nous réserve, soit qu'on arrive à la régénération du pays, but auquel tant de nobles efforts concourent, soit que, par faiblesse et par manque de foi et de constance, nous finissions par disparaître dans l'abîme dont il est si manifeste que la Providence veut nous arracher.

De très-bonne heure, les habitants, même ceux des rues éloignées de la route du cortége, commencèrent à orner leurs fenêtres de riches tentures. On était prévenu d'avance que le cortége, partant de la porte Saint-Lazare, suivrait la rue des Maravillas, la place de la Sainte-Trinité, l'hospice Saint-Nicolas, les rues Sainte-Thérèse, des Escalerillas, de Tacuba, de Sainte-Claire, de Saint-André, le pont de la Maréchale, les rues Saint-Jean-de-Dieu, Saint-Jacques, Corpus-Christi, le pont et les rues de Saint-François et des Orfévres, pour déboucher sur la place d'Armes. Le très-petit nombre de maisons qui sur ce parcours restèrent sans tapisseries prouve qu'on était libre de n'en point couvrir ses balcons, et, par conséquent, combien a été spontanée l'ovation générale décernée à nos libérateurs.

Il ne nous est pas encore possible de donner les détails circonstanciés sur l'entrée de l'armée et la réception magnifique que lui a faite la ville; nous nous bornerons aujourd'hui à décrire rapidement ce que nous avons pu voir.

Depuis la porte de Saint-Lazare jusqu'au palais National, la haie était formée par des bataillons français qui se joignaient à la colonne de marche à mesure qu'elle avançait. Les drapeaux français et mexi-

cains flottaient sur le palais, sur l'hôtel de ville, sur la cathédrale et sur les principaux édifices publics.

Il y avait deux arcs de triomphe dans les rues des Orfèvres et de Saint-François : le premier, élevé au coin du portail des Marchands, était en maçonnerie, surmonté d'un brillant trophée d'armes et portant dans son pourtour, entre des guirlandes de lauriers, les noms du commmandant en chef de l'expédition, de M. de Saligny et des principaux généraux français. De l'autre côté, au levant, on lisait les noms du général Almonte et ceux des chefs les plus importants de notre armée. Les colonnes, sur les deux faces du monument, étaient couvertes d'inscriptions et de poésies en l'honneur de l'Empereur, de l'armée alliée et de son illustre chef.

L'arc de triomphe des rues de Saint-François était couvert de verdure, de fleurs, de peintures allégoriques, et présentait au fronton les portraits de l'Empereur et de l'Impératrice. Toutes ces rues ressemblaient à une forêt de pavillons doucement agités par la brise d'une des plus pures, des plus belles matinées de la saison.

A dix heures un quart, dans la direction de Saint-Lazare, on entendit le bruit du canon qui annonçait l'arrivée du général Forey, qui, selon le programme de la commission directrice de la fête, devait être reçu à cet endroit par le préfet et sa suite. Ce magistrat, après une courte harangue, mit le général en possession de la ville, en qualité d'ami et d'allié. A cette porte se trouvait aussi une garde d'honneur, formée par le corps national des Invalides.

Une foule immense encombrait la place d'Armes, les arcades de Florès, de la Municipalité et des Marchands et le portique de la cathédrale, lorsque apparut, annoncée par des fusées et des vivat enthousiastes, la division Marquez, formant l'avant-garde de l'armée franco-mexicaine. Son brave général en grand uniforme, accompagné des généraux Zirès et Antrade, s'avança à la tête des trois armées formant son corps et fut salué par les officiers de l'état-major du général en chef, qui s'étaient placés en face de la cathédrale et qui adressèrent aussi un salut gracieux au vaillant colonel Ortiz de la Pena, décoré de la croix de la Légion d'honneur pour son brillant fait d'armes à Atlixco. Derrière la division Marquez, on vit paraître les éclaireurs de la cavalerie et de l'infanterie française, et la fluctuation de la masse des spectateurs annonça aussitôt l'approche de l'illustre commandant en chef de l'armée expéditionnaire.

Le général Forey, qui, par l'aisance et la vivacité de tous ses mouvements, paraît avoir conservé toute l'ardeur juvénile, était à cheval

ayant à sa droite le général Almonte, et à sa gauche M. de Saligny, ministre plénipotentiaire français. Ils descendirent tous les trois de cheval en face de l'entrée de la grande porte de l'église métropolitaine, et furent reçus par le Chapitre, qui s'avança vers eux jusqu'aux marches du portique. Le commandant en chef salua gracieusement nos dignitaires ecclésiastiques, et entra avec MM. Almonte et de Saligny dans la cathédrale, où tous trois prirent siége sous un dais préparé près de la sacristie, à la droite du grand autel.

Le premier et le plus grandiose de nos temples était orné à profusion et brillamment illuminé. Des milliers de personnes emplissaient les côtés de la sacristie, la croix, le chœur et les nefs. Dans celle du milieu, la haie était formée d'avance par des soldats français avec leurs officiers et les corps de musique des régiments. Dès que le général Forey et MM. Almonte et de Saligny furent assis, les officiers de l'état-major général se rangèrent à des places réservées, et l'on commença un *Te Deum* à grand orchestre. Combien fut solennelle et émouvante cette manifestation de notre reconnaissance adressée, à la fois, au Très-Haut, par le peuple délivré de la tyrannie et par les nobles champions qui sont venus briser ses chaînes! Une fois les prières terminées, la voix mâle des officiers se fit entendre, les tambours battirent aux champs, les trompettes retentirent, les troupes fléchirent le genou et présentèrent les armes au Dieu des armées. Aussitôt l'assemblée se retira, et le Chapitre reconduisit jusqu'à la porte le général Forey, qui se rendit au palais, non sans s'être vus tous trois accueillis par une pluie de fleurs, de vers et de couronnes en traversant la grande place.

Les cloches de toutes les églises, qui n'avaient cessé de sonner depuis l'entrée de l'armée par la porte Saint-Lazare, si ce n'est pendant le *Te Deum*, reprirent leurs chants à pleine volée, et le défilé de l'armée française eut lieu immédiatement, fournissant ainsi l'occasion d'admirer à la fois sa bonne tenue et sa discipline. Ces troupes, comme celles de la division Marquez, portaient à leurs armes une foule de couronnes, de bouquets, de rubans jetés des balcons, sur tout le parcours, avec l'enthousiasme exalté qu'inspirait la vue des vainqueurs de la démagogie.

A l'heure où nous écrivons, il n'est point encore possible de donner une idée des démonstrations qui ont eu lieu dans la soirée d'hier; qu'il nous suffise de dire que l'armée alliée a dû être satisfaite de son entrée dans la capitale et que l'ordre le plus complet a régné partout, en même temps qu'éclatait la joie la plus sincère, que nos généreux

auxiliaires ont pu se former une idée exacte du caractère et des tendances de notre population, sans distinction de classes ou de catégories, et les partisans du régime précédent, assistant en toute liberté à l'acte solennel de joie et de gratitude exprimées par toute la société à ses libérateurs, ont été à même de se convaincre du peu de profondeur des racines que leurs funestes doctrines tentèrent de jeter dans cette même société, et de la différence qu'il y a entre les sentiments librement exprimés et les manifestations imposées, entre la véritable opinion publique et l'opinion factice créée par une pression violente et dans le seul but de défendre des intérêts bâtards et passagers.

L'esprit de la généralité des Mexicains se déclare ouvertement en faveur de l'ordre et de la paix, et la conviction qu'inspire cette vérité éclatante doit servir de consolation à tous les bons citoyens non moins que de stimulant énergique à tous ceux qui consacrent leurs efforts à la noble cause de la régénération de notre pays.

Nous ne terminerons pas cet article sans adresser un vote de remerciements à la France, à l'Empereur, à ses invincibles légions, au général qui les commande et aux autres chefs qui ont coopéré et qui coopèrent encore à l'œuvre grandiose à la réalisation de laquelle nous assistons.

Il y a dans le cœur des Mexicains une partie réservée, sanctuaire de l'amour et de la reconnaissance pour cette Impératrice aussi belle que généreuse, dont l'âme est aussi noble, aussi élevée que la place qu'elle occupe parmi les puissants de la terre, pour le bien de l'humanité.

Enfin, pour ne négliger aucun détail de cette fameuse journée, nous citerons une lettre écrite par un de nos soldats au moment de l'entrée de nos troupes à Mexico. On retrouvera dans ces lignes l'accent patriotique et l'entrain français :

Mexico, 11 juin 1863.

Je vous écris dans l'enivrement du triomphe. L'armée est entrée hier dans cette grande et belle capitale où elle a été reçue en libératrice. Ce ne sont plus des ennemis que nous avons devant nous ; c'est une population enthousiaste, ravie, reconnaissante, qui nous considère tous comme des sauveurs.

Le général Forey, qui sera bientôt maréchal sans doute (toute l'armée le désire et l'espère), a été reçu à son entrée en ville au milieu des manifestations les plus vives, j'allais dire les plus extravagantes, les plus délirantes du peuple tout entier. Ah ! on nous avait bien dit que Mexico aspirait après sa délivrance; mais nous ne pensions pas que sa joie dût être aussi expansive.

Devant les premiers lacs qui entourent Mexico, en dehors des murs d'enceinte, se trouvaient toutes les autorités de la ville, en brillants uniformes, avec le clergé et une masse de nobles, de bourgeois et de populaire, qui avaient déjà fraternisé avec les soldats de la division Bazaine. L'alcade mayor a offert au général les clefs de la ville ; le général, au lieu de les refuser, comme cela a lieu quelquefois, les a prises et a déclaré qu'il les enverrait à l'Empereur. Alors un cri immense de *vive l'Empereur !* s'est élevé de la foule, cri unanime et sincère qui nous a émus tous jusqu'au plus profond de l'âme. Des discours ont été prononcés, dont je n'ai pas pu entendre un traître mot, et notre entrée a eu lieu en toute solennité. C'était beau, magnifique, splendide. Toutes les maisons étaient ornées de feuillage, toutes les fenêtres étaient pavoisées de nos glorieuses couleurs, tous les balcons croulaient sous le poids des hommes, nous jetant le cri si cher à nos cœurs, et des femmes agitant leurs mouchoirs, ou leurs éventails, ou leurs mantilles, et nous couvrant de fleurs. Autour de nous, c'était la foule, la foule profonde, se roulant comme la houle, nous embrassant, pleurant de joie, se livrant à des manifestations dont on n'a pas idée en France.

A la cathédrale, le *Te Deum* a été chanté, et une prière a été dite pour l'Empereur, pour l'Impératrice, pour le Prince impérial, pour l'armée, pour la France.

Vous ne sauriez comprendre notre émotion à tous devant un tel accueil, auquel nous ne nous attendions véritablement pas, tant on s'était appliqué à nous représenter le Mexique comme un pays ennemi de la France.

J'abrége. Le courrier va partir.

Vous pouvez considérer la guerre comme finie. Juarez a emmené peu de troupes avec lui, et sa petite armée commence déjà à se débander. Tous les jours des déserteurs nous arrivent en grand nombre, et plusieurs généraux ont fait leur soumission.

C'est plus qu'un succès, c'est un immense triomphe, et nous sommes bien largement payés de nos peines. Heureux ceux qui, comme moi, après avoir été au labeur sont à la gloire.

L'état sanitaire de l'armée est excellent.

Le général Forey est déjà à l'œuvre pour constituer un gouvernement sérieux et fort. Il est aidé par tout ce qui est honnête dans le pays. La majorité ne veut plus de république et demande un roi. Si l'Empereur voulait accepter l'annexion du Mexique à la France, tout le monde ici en serait heureux et fier. En vérité, il n'y a pas de peine à le croire.

Comme on le pense, l'armée française fut profondément touchée de cette manifestation chaleureuse. Le maréchal Forey, partageant la satisfaction de ses soldats, voulut remercier les habitants de Mexico, et voici la proclamation qu'il fit publier le soir même :

Mexico, le 10 juin 1863.

Mexicains,

Je ne veux pas prendre un instant de repos avant de vous avoir exprimé toute ma gratitude pour la brillante réception que vous avez faite aujourd'hui à la vaillante armée que j'ai l'honneur de commander. Les mots me manquent pour vous exprimer ce que je ressens au fond du cœur ; mais j'ai contracté aujourd'hui, et j'en conserverai toute ma vie le plus doux souvenir, une dette sacrée qui m'obligera à travailler sans relâche à vous assurer ces biens que vous désirez tous : la paix, l'ordre, la justice et la vraie liberté.

J'ai la confiance que tous les loyaux Mexicains m'aideront à remplir ma mission. Ce sera une tâche facile si vous mettez en moi votre entière confiance, si vous écoutez les conseils que je vous donne dès à présent. Ne donnez aucun aliment aux passions par des écrits, par des libelles, par des protestations, par des pamphlets, etc., car tous ces moyens seraient inopportuns et prématurés.

Quand un édifice a été détruit, il ne peut être réédifié que par degrés, si l'on veut qu'il soit réellement durable. Ayez donc de la patience, et, avec la protection divine, dans laquelle je place toute ma confiance, nous surmonterons les difficultés du grand œuvre de régénération auquel nous devons tous coopérer d'un commun accord.

FOREY.

VIII

Le lendemain de l'entrée de nos troupes à Mexico, c'est-à-dire le 11 juin, était l'octave de la Fête-Dieu, et il y eut une procession solennelle. Comme à Puebla, le commandant en chef assista à cette cérémonie religieuse avec toutes les troupes de la garnison.

Le soir, il y eut au palais un grand banquet (1) offert

(1) Voici la carte de ce banquet. On remarquera que, par une attention délicate, les Mexicains avaient composé le menu du festin de mets français. Il faut cependant excepter de cette catégorie les *poulets à la reine amphibie*, dont Brillat-Savarin ne fait aucune mention :

GRAND RESTAURANT DU BAZAR.

Dîner de 150 couverts, jeudi 11 juin 1863, au Palais de Mexico.

40 HORS-D'ŒUVRE.

Variantes, saucissons, cornichons, thon, olives, sardines.

2 POTAGES.

A la royale, à la tortue.

16 RELEVÉS.

8 pièces de bœuf truffées à la Godard, 8 jambons de Westphalie au madère.

48 ENTRÉES.

Poulets *à la reine amphibie*, vol-au-vent financière, mayonnaise de homard, filets de sole à la vénitienne, filets de chevreuil à la poivrade.

Punch à la romaine.

16 ROTS.

Dindes farcies, rosbifs.

UNE GRANDE PIÈCE MONTÉE

Aux triomphes de l'armée franco-mexicaine.

par la ville aux armées française et alliée. Des toasts chaleureux furent portés au corps expéditionnaire, à la France, et les noms de LL. MM. l'Empereur et l'Impératrice furent vivement acclamés.

Le nouveau triomphe de notre drapeau dans la capitale du Mexique fut accueilli en France avec une joie patriotique. Illuminations, salves de coups de canon, allégresse générale, servaient à manifester la satisfaction du pays. A Vichy, où résidait en ce moment le chef de l'État, les démonstrations les plus vives éclatèrent. A la représentation théâtrale, à laquelle Sa Majesté assistait le samedi, dans un entr'acte, l'un des artistes récita une pièce de vers sur la prise de Mexico.

Dès le lendemain, la plupart des souverains faisaient parvenir à l'Empereur des Français leurs félicitations à l'occasion de la reddition de Mexico. Quelques jours plus tard, le marquis de Gallifet, porteur des trophées mexicains, arrivait à Vichy et remettait à Napoléon III ces témoignages de la valeur française. Laissons à un correspondant de Vichy raconter cet épisode de la campagne :

« Notre petite cité thermale vient d'avoir une brillante journée ; de même qu'elle avait connu la première la nou-

10 PIÈCES MONTÉES *de différentes formes élégantes.*

Corbeilles de fruits, biscuits montés.

20 ENTREMETS DE LÉGUMES.

Petits pois à la française, artichauts à la lyonnaise.

40 ENTREMETS DE DOUCEURS.

Gelées variées aux fruits, charlottes russes, puddings-cabinet, pyramides.

FRAISES, COMPOTES.

Fruits assortis, gâteaux assortis.
Vins de toutes classes.

DESSERT ASSORTI.

Thé, café.

velle de la reddition de Mexico, de même aussi elle a vu la première les drapeaux conquis par le courage de nos soldats dans le cours de cette longue et pénible campagne.

« Samedi soir, un train spécial amenait à Vichy le maréchal Randon, ministre de la guerre, et M. le marquis de Gallifet, chargé par le général Forey de reporter en France les drapeaux pris à Puebla.

« On se rappelle l'intrépidité du marquis de Gallifet à l'assaut de cette ville, où il reçut, en s'élançant le premier sur la brèche, un terrible éclat d'obus au bas-ventre. On désespéra pendant quelque temps de le sauver, mais enfin le vaillant blessé revint à la vie. Toutefois, il est loin d'être guéri, et, à son arrivée à Vichy, il a fallu le descendre de son wagon et le porter dans la voiture qui l'attendait à la gare.

« Dimanche matin, le jeune officier d'ordonnance a remis à l'empereur les trophées conquis sur l'ennemi, c'est-à-dire cinq drapeaux et treize fanions. Aussitôt ils ont été confiés aux grenadiers de la garde, qui les ont triomphalement promenés à travers le parc et dans tout Vichy, au bruit des fanfares militaires.

« Les cinq drapeaux sont en soie, avec hampe dorée, et fort beaux. Plusieurs sont tricolores (verts, blancs, rouges), avec un grand aigle brodé au milieu. Deux sont d'une couleur rouge uniforme, et l'un de ces derniers est aussi déchiré par les balles et la mitraille que nos drapeaux les plus troués de Magenta et de Solferino.

« Les fanions sont rouges et violets, avec des broderies noires.

« Pendant que les drapeaux mexicains faisaient le tour de Vichy aux acclamations de la foule, M. de Gallifet vint s'asseoir sous les ombrages du parc en marchant très-péniblement à l'aide de deux béquilles placées sous les aisselles. Il avait son uniforme de capitaine de cavalerie ; mais on l'avait à peine installé sur des chaises soutenant

ses jambes blessées, que M. Vassart, aide de camp, fendant la foule de baigneurs qui l'entourait, vint, par ordre du chef de l'État, lui remettre une boîte en maroquin vert contenant des épaulettes de chef d'escadron, et, séance tenante, les amis du nouveau commandant le décorèrent des insignes de son grade aux vifs applaudissements de l'assistance.

« M. de Gallifet est en ce moment le lion de Vichy, et il ne peut paraître au parc sans qu'aussitôt deux ou trois cents personnes ne l'entourent.

« Le maréchal Randon retourne ce soir dimanche à Paris, emportant les drapeaux qui seront remis demain lundi aux Invalides. »

De Vichy, le chef d'escadron de Gallifet se rendit, le mercredi suivant, au palais de Saint-Cloud, pour mettre sous les yeux du Prince Impérial la pièce de canon qui lui est offerte par le même corps. Cette pièce est d'origine américaine, et une inscription gravée indique qu'elle avait été offerte par le président des États-Unis au gouvernement mexicain. Son calibre est de 3. Elle est rayée et approvisionnée pour trente coups.

Transporté à bras par des artilleurs de la garde, ce canon, après avoir été présenté au jeune prince, a été provisoirement déposé, avec les projectiles, dans un endroit du jardin rapproché des pavillons du palais. L'Impératrice a reçu avec bonté l'officier supérieur blessé qui venait offrir au jeune prince ce présent de l'armée.

IX

Après les premiers transports d'allégresse et tandis que toutes les troupes restées en arrière arrivaient successivement à Mexico, le maréchal Forey, fidèle interprète des intentions de l'Empereur, s'occupa de constituer un gouvernement provisoire, et dans ce but il adressa aux Mexicains une proclamation qui doit trouver place dans l'histoire de la campagne du Mexique. Voici ce document :

Mexicains!

Est-il nécessaire que je vous dise encore dans quel but l'Empereur a envoyé au Mexique une partie de son armée? Les proclamations que je vous ai adressées, malgré la politique ombrageuse du gouvernement déchu, vous sont certainement connues, et vous savez que notre magnanime souverain, ému de votre triste situation, n'a voulu qu'une chose en faisant traverser les mers à ses soldats : vous montrer le noble drapeau de la France, qui est le symbole de la civilisation. Il a pensé avec raison qu'à sa vue, ceux qui vous opprimaient au nom de la liberté, ou tomberaient vaincus, ou s'enfuiraient honteusement.

La mission que l'Empereur m'a confiée avait un double but; j'avais à faire sentir aux prétendus vainqueurs du 5 mai 1862 le poids de nos armes et à réduire à sa juste valeur ce fait de guerre auquel la jactance de quelques chefs militaires avait donné les proportions d'une grande victoire.

J'avais ensuite à offrir le concours de la France au Mexique pour l'aider à se donner un gouvernement qui fût l'expression de son libre choix; un gouvernement pratiquant avant tout la justice, la probité, la bonne foi dans ses relations extérieures, la liberté à l'intérieur,

mais la liberté comme elle doit être entendue, marchant avec l'ordre, le respect de la religion, de la propriété, de la famille.

La déroute des troupes ennemies dans toutes les circonstances où elles ont osé affronter nos sabres ou nos baïonnettes, puis le siége de Puebla, ont donné ample satisfaction à notre honneur militaire.

Arrivés avec de faibles moyens d'attaque devant Puebla, dont le gouvernement déchu avait fait une place de premier ordre et qu'il regardait comme un boulevard où viendraient se briser nos efforts, et où, dans sa forfanterie habituelle, il prétendait que nous devions trouver notre tombeau, nous l'avons forcé à se rendre à discrétion; et, chose extraordinaire, dans les fastes militaires, une garnison de 20,000 hommes a été obligée de se constituer prisonnière avec tous ses généraux, tous ses officiers, à abandonner en notre pouvoir un immense matériel de guerre, et cela lorsqu'elle avait encore de puissantes ressources, ainsi que nous avons pu le constater.

Après la chute du Puebla, nous allions marcher sur la capitale, qui, disait-on, se préparait à une sérieuse résistance ; nous avions pour la vaincre de puissants moyens d'action, et la victoire, fidèle au drapeau de la France, n'était pas douteuse. Mais Dieu n'a pas permis une nouvelle effusion de sang, et le gouvernement, qui savait très-bien qu'il ne pouvait s'appuyer sur le peuple de cette capitale, n'a pas osé nous attendre derrière ses remparts; il s'est enfui honteusement, laissant cette grande et belle cité à elle-même. S'il doutait encore de la réprobation générale dont il était l'objet, la journée du 10 juin 1863, qui appartient désormais à l'histoire, doit lui enlever toute illusion et lui faire sentir son impuissance à conserver les débris d'un pouvoir dont il a fait un si déplorable usage.

La question militaire est donc jugée.

Reste la question politique.

La solution, Mexicains, dépendra de vous. Soyez unis dans des sentiments de fraternité, de concorde, de véritable patriotisme; que tous les honnêtes gens, les citoyens modérés de toutes les opinions se confondent en un seul parti, celui de l'ordre; n'ayez pas pour but mesquin et peu digne de vous la victoire d'un parti sur un autre; voyez les choses de plus haut. Abandonnez ces dénominations de libéraux, de réactionnaires, qui ne font qu'engendrer la haine, que perpétuer l'esprit de vengeance, qu'exciter enfin toutes les mauvaises passions du cœur humain. Proposez-vous avant tout d'être Mexicains et de vous constituer en une nation unie, forte par conséquent, grande, parce que vous avez tous les éléments nécessaires pour cela.

C'est à quoi nous venons vous aider, et nous arriverons ensemble à créer un ordre de choses durables si, comprenant les vrais intérêts de votre pays, vous entrez résolûment dans les intentions de l'Empereur, que je suis chargé de vous exposer.

Ainsi, à l'avenir, il ne sera plus exigé aucune contribution forcée, ni réquisition de quelque nature et sous quelque prétexte que ce soit; il ne sera commis aucune exaction sans que leurs auteurs ne soient punis.

Les propriétés des citoyens, ainsi que leurs personnes, seront placées sous la sauvegarde des lois et des mandataires du gouvernement.

Les propriétaires des biens nationaux qui ont été acquis régulièrement et conformément à la loi ne seront nullement inquiétés et resteront en possession de ces biens; les ventes frauduleuses seules pourront être l'objet d'une révision.

La presse sera libre, mais réglementée d'après le système des avertissements établi en France; deux avertissements entraîneront la suppression du journal.

L'armée sera soumise à une loi de recrutement modéré, qui mettra fin à cette odieuse habitude de prendre de force et d'arracher à leur famille les Indiens et les laboureurs, cette intéressante classe de la population, que l'on jette dans les rangs de l'armée la corde au cou, et qui ne peuvent que donner ce triste spectacle de soldats sans patriotisme, sans la religion du drapeau, toujours prêts à déserter ou à quitter un chef pour un autre, et cela se conçoit par cela seul qu'il n'y a point au Mexique d'armée nationale, mais des bandes aux ordres de chefs ambitieux qui se disputent le pouvoir, dont ils ne se servent que pour détruire de fond en comble les ressources du pays, en s'emparant des richesses d'autrui.

Les impôts seront réglés comme dans les pays civilisés, de manière que les charges pèsent sur tous les citoyens, proportionnellement à leur fortune, et l'on recherchera s'il ne convient pas de supprimer certains droits de consommation, plutôt vexatoires qu'utiles, et qui frappent principalement les producteurs les plus pauvres de la campagne.

Tous les agents qui ont le maniement de la fortune publique seront convenablement rétribués; mais ceux qui n'exerceront pas leur emploi avec la probité et la délicatesse que l'État est en droit d'exiger d'eux seront remplacés, indépendamment des peines qu'ils auront pu encourir pour malversation.

La religion catholique sera protégée et les évêques seront rappelés

dans leurs diocèses. Je crois que l'Empereur verrait avec plaisir qu'il fût possible au gouvernement de proclamer la liberté des cultes, ce grand principe des sociétés modernes.

Des mesures énergiques seront prises pour réprimer le brigandage, cette plaie du Mexique, qui en fait un pays à part dans le monde et paralyse tout commerce, toute entreprise d'utilité publique ou privée, qui, pour prospérer, ont besoin de sécurité.

Les tribunaux seront organisés de manière à ce que la justice soit rendue avec intégrité et qu'elle ne soit plus le prix du plus offrant et dernier enchérisseur.

Tels sont les principes essentiels sur lesquels s'appuiera le gouvernement à établir ; ce sont ceux des peuples de l'Europe qui se distinguent entre tous ; ce sont ceux que le nouveau gouvernement du Mexique devra s'efforcer de suivre avec persévérance et énergie s'il veut prendre sa place parmi les nations civilisées.

Cette seconde partie de la tâche qui m'est imposée, je ne pourrai la remplir que si je suis secondé par les bons Mexicains.

Aussi je ne terminerai pas ce manifeste sans faire appel à la conciliation. J'invoque le concours de toutes les intelligences, je demande aux partis de désarmer, et d'employer désormais leurs forces, non à détruire, mais à fonder. Je proclame l'oubli du passé, une amnistie complète pour tous ceux qui se rallieront de bonne foi au gouvernement que la nation, librement consultée, se donnera.

Mais je déclarerai ennemis de leur pays ceux qui se montreront sourds à ma voix conciliatrice, et je les poursuivrai partout où ils se réfugieront.

Fait à Mexico, le 12 juin 1863.

Le général de division, sénateur, commandant en chef le corps expéditionnaire du Mexique,

FOREY.

Mettant en pratique les vues si judicieuses développées dans la proclamation du maréchal Forey, la junte supérieure de Mexico, élue elle-même par les notables, choisit les membres du pouvoir exécutif provisoire. Ce triumvirat se compose du général Almonte, président nommé à l'una-

nimité; de Mgr Labastide, archevêque de Mexico, en ce moment à Paris et suppléé dans ses fonctions par Mgr Ormachea, évêque de Tulancingo, et du général Salas. Nous avons donné dans le corps de l'ouvrage la biographie du général Almonte. Mgr Labastide est un esprit modéré et conciliant. Quant au général Salas, il a été vice-président de la république sous la courte présidence de Robbes, lequel, comme on le sait, céda dans le temps la place à Miramon. Il est resté fidèle à Juarez jusqu'à l'heure du départ, et lorsque l'ex-président a abandonné Mexico, c'est ce général qui a pris le commandement de la capitale et, à l'aide de la garde nationale, y a maintenu l'ordre public jusqu'à l'arrivée de l'armée française.

Le pouvoir exécutif s'est partagé ainsi les divers services : le général Almonte a pris la direction des affaires étrangères et des finances, Mgr Ormachea celle de l'intérieur et de la justice, et le général Salas celle de la guerre et des travaux publics.

Le maréchal Forey annonça lui-même, dans une proclamation, le choix de la junte nationale. Voici comment s'exprimait le commandant en chef du corps expéditionnaire :

Mexicains !

La nation a prononcé par la voix de ses représentants institués par mon décret du 10 juin.

Le général Almonte, le vénérable archevêque de Mexico et le général Salas ont été élus, dans la journée d'hier, par la junte supérieure, pour être chargés du pouvoir exécutif et diriger les destinées du pays jusqu'à l'établissement d'un pouvoir définitif.

Les noms que je viens de citer vous sont connus. Ils jouissent de l'estime publique et de la considération qui s'attache aux services rendus et à l'honorabilité du caractère. Vous pouvez donc être tranquilles, comme je le suis moi-même, sur l'avenir qui va vous être pré-

paré par ce triumvirat, qui prendra les rênes du pouvoir à partir du 24 juin.

Mexicains ! en résignant entre les mains de ces trois chefs provisoires de la nation les pouvoirs que les circonstances m'avaient donnés pour les exercer à votre profit, je veux vous remercier encore du concours actif et intelligent que j'ai trouvé en vous. Je conserverai toujours un souvenir précieux de ces relations qui m'ont donné une juste mesure de votre patriotisme et de votre dévouement à l'ordre, qui vous rendent si dignes de l'intérêt de la France et de l'Empereur.

Mexico, le 23 juin 1863.

Le général de division, sénateur, commandant en chef le corps expéditionnaire du Mexique,

FOREY.

X

Comme nous l'avons dit, Juarez n'avait pas attendu l'armée française. Les fanfaronnades de la veille avaient fait place à une terreur prudente, et à la hâte, avec 6,000 hommes, il s'était dirigé sur San Luis de Potosi, qu'il avait déclaré capitale provisoire de la République. Avant d'abandonner Mexico, Juarez a remis l'autorité à un des siens, M. Augustin del Rio, homme sans talent et sans connaissance.

Un des derniers actes de Juarez, nous apprend un correspondant du *Moniteur*, a été l'expulsion des Français habitant Mexico. Une décision en date du 18 mai a enjoint à tous les Français résidant dans le district fédéral de le quitter sous trois jours, après avoir remis toutes leurs armes

au gouvernement. Il leur est ordonné de se rendre à Morelia ou à Queretaro, et ils ne peuvent séjourner à moins de quarante lieues de la capitale. Pour donner une idée des dangers auxquels sont exposés les malheureux frappés par le décret d'expulsion, il suffit de dire qu'une diligence arrivée hier de San Luis de Potosi a été volée quatorze fois pendant le trajet de cette ville à Mexico.

Quant aux conséquences qui doivent en résulter au point de vue des intérêts financiers de la colonie française, il est facile de s'en rendre compte si l'on considère que la moitié au moins de cette colonie est composée de petits commerçants et d'artisans, dont le commerce et l'industrie, paralysés depuis près de deux ans, leur laissent à peine de quoi vivre. Que vont-ils devenir une fois confinés dans les villes de l'intérieur sans aucun moyen d'éxistence?

La liste des expulsés s'élevait, assure-t-on, le 25 mai, à environ 360 personnes. Quelques-uns avaient obtenu un sursis, soit en produisant un certificat de médecin attestant qu'ils étaient hors d'état de se mettre en route, soit en se laissant arracher une déclaration par écrit portant qu'ils n'avaient jamais eu à se plaindre du gouvernement et qu'ils avaient toute confiance en lui.

Ce qui préoccupait le général Forey, ce n'était pas la poursuite de Juarez et de ces 6,000 hommes que la désertion affaiblissait de jour en jour, c'était de prévenir de nouveaux désastres au peuple mexicain et de protéger les mines. Aussi, ayant appris que l'ennemi dirigeait ses forces sur Real del Monte pour détruire les machines à piler des mines qui produisent une quantité considérable d'argent, le commandant en chef du corps expéditionnaire envoya des troupes pour sauvegarder cet établissement important. Une colonne composée du 62[e], d'une section d'artillerie, d'un bataillon du général Marquez et de 400 chevaux alliés, partit de Mexico pour aller occuper

Pachaca, qui en était éloigné de quatre-vingts à quatre-vingt-quatre kilomètres. Là le commandant de la colonne devait prendre des mesures pour protéger l'exploitation.

Quant à Juarez, sa chute est irrévocablement consommée. Un correspondant de Mexico que nous avons déjà cité, M. de Malzac, peint sous des couleurs très-vraies la situation de l'ex-président. « Cet Indien, dit-il, n'a pas eu même le mérite de l'audace. Il a fui comme un loup poltron; mais, oiseau de proie jusqu'à la fin, il a violemment extorqué, avant son départ, des propriétaires de Mexico un million et demi de piastres.

« Inutile de dire que l'idée accréditée par ses partisans de la possibilité pour lui d'ériger sur un point quelconque un centre sérieux de gouvernement est une grossière illusion. San Luis de Potosi n'est guère qu'un chemin tout fait pour son exil, car c'est la route des États-Unis.

« Il n'y a, au Mexique, que deux villes où cette possibilité puisse véritablement s'offrir : Vera Cruz et Mexico. La première, parce qu'elle est la clef du pays par sa position, et qu'elle en est la richesse actuelle par ses douanes; la seconde, parce qu'elle en est le cœur, en concentrant en elle sa circulation intellectuelle et son action politique.

« Maître ici ou là, on s'impose à la moitié du territoire; en possession des deux villes, on l'est pour un temps du pays tout entier. L'histoire le démontre. En 1832, deux pouvoirs, réciproquement hostiles, purent coexister, l'un à Mexico, avec Bustamente; l'autre, avec Santa Anna, à Vera Cruz, et l'on vit, de 1858 à 1860, le même phénomène maintenir Juarez à Vera Cruz et Miramon à Mexico.

« On demandait au parti conservateur un signe de vie. Il l'a manifesté magnifiquement le 10 juin. Cette fiction, cette ombre, comme on l'appelait, s'est incarnée dans cent mille âmes.

« Quoi qu'il en soit, l'entrée du général Forey à Mexico

est féconde en conséquences immédiates. C'est le droit pour la population de cette capitale de revenir au respect de ses traditions, de rendre un abri aux *monjas*, un habit aux prêtres, une voix aux cloches, un Dieu aux églises ; c'est le droit d'être riche sans être spolié, pauvre sans être soldat, conservateur sans être fusillé ; c'est la disparition honteuse de cette foule de sectaires ; — Indiens parvenus aspirant en secret à l'extermination des blancs ; — blancs renégats, s'appuyant des premiers, rêvant l'abaissement de la race latine et une confédération américaine, dont la politique serait celle de Monroe, et Washington la capitale. C'est une révolution sanglante et ruineuse qui finit, une ère de salut et de réparation qui commence.

« Aux Mexicains conservateurs, à cette élite de la nation par l'éducation, l'intelligence, le savoir et les mœurs, à montrer qu'ils sont dignes des destins que leur apporte l'épée de la France. L'heure est suprême. Ils ont le *fair play*, suivant l'énergique locution anglaise, et nos aigles montent la garde derrière eux ! »

Déjà différentes provinces se déclaraient spontanément en faveur de l'intervention française, et un rapport du colonel Icouningros, commandant supérieur de la Vera Cruz et des Terres-Chaudes, déclare que la situation politique de cette ville est transformée, et si des guerilleros commettent encore dans la campagne quelques actes isolés de vol et de brigandage, ils fuient à l'approche de nos soldats. Bientôt, sans doute, ils seront complétement dispersés, et l'occupation de Jalapa permettra d'en débarrasser toute la contrée.

XI

Ainsi on peut dire que la campagne du Mexique est accomplie, et déjà on annonce d'une manière positive le retour en France du maréchal Forey. Le général Bazaine serait chargé du commandement des troupes laissées au Mexique pour achever l'œuvre de réparation et de civilisation entreprise et exécutée avec succès par le gouvernement impérial. Le calme est rétabli à Mexico, et dans peu l'assemblée votera sur la forme à donner au gouvernement du Mexique.

Pendant ce temps, les prisonniers arrivent en France, et sont internés à Évreux, à Bourges, à Tours, à Moulins, à Clermont-Ferrand, où ils sont accueillis avec tous les égards dus au courage malheureux. A Clermont principalement, le maire et ses adjoints, le secrétaire général de la préfecture, ainsi que plusieurs officiers de la garnison, s'étaient rendus à la gare, et ils ont reçu avec la plus franche cordialité ces nouveaux hôtes. La foule, qui se composait de plus de quatre mille personnes, a imité le noble exemple des administrateurs de la cité et a fait aux prisonniers mexicains un digne accueil.

L'expédition du Mexique, comme celles de la Crimée, de l'Italie, de la Chine et de la Cochinchine, et comme un jour peut-être celle de Pologne, proclame aux yeux du monde entier la valeur de l'armée française et la pensée généreuse et civilisatrice qui inspire la politique de la France impériale.

XII

Quelques jours plus tard, le 10 juillet, l'assemblée des notables réunis à Mexico proclamait empereur du Mexique l'archiduc Maximilien.

A peine cette importante dépêche était-elle parvenue en France, que l'Empereur et l'Impératrice adressaient leurs félicitations à l'élu du peuple mexicain.

S. A. I. l'archiduc Maximilien-Joseph, frère de S. M. l'empereur d'Autriche, est né le 16 juillet 1832. Il a épousé, le 27 juillet 1857, l'archiduchesse Marie-Charlotte, fille de S. M. le roi des Belges. Ce prince est vice-amiral et commandant en chef de la flotte autrichienne. Il a été jusqu'en 1859 gouverneur général du royaume lombardo-vénitien. C'est un esprit distingué et libéral. Il jouit en Europe d'une grande réputation.

Le vote de l'assemblée des notables de Mexico a été accueilli avec enthousiasme par la population.

On assure que l'archiduc accepte la couronne qui lui est offerte.

L'expédition du Mexique, conduite *vite et bien,* a porté ses fruits.

DERNIÈRES NOUVELLES DU MEXIQUE

Ainsi que nous l'avons dit, l'élection de l'archiduc Maximilien au trône impérial du Mexique marque la date de la fin de l'expédition. Mais pour ajouter à l'intérêt de cet ouvrage et ne priver nos lecteurs d'aucun document d'actualité, nous allons donner ici place aux dépêches officielles que nous ont apportées les derniers courriers du Mexique.

Voici d'abord le résumé du *Moniteur* annonçant la proclamation de l'empire au Mexique :

« Les courriers du Mexique apportent les détails suivants sur les derniers événements qui se sont passés dans ce pays. L'assemblée des notables, ou assemblée constituante, s'est prononcée, dans sa séance du 10 juillet, sur la question du gouvernement futur du Mexique. A l'unanimité des 226 membres présents, elle a adopté les conclusions de sa commission, formulées dans les termes suivants :

« Art. 1er. La nation adopte pour forme de gouver-
« nement la monarchie tempérée héréditaire avec un
« prince catholique.

« Art. 2. Le souverain prendra le titre d'empereur du
« Mexique.

« Art. 3. La couronne impériale du Mexique est offerte
« à S. A. I. le prince Ferdinand-Maximilien, archiduc
« d'Autriche, pour lui et ses descendants.

« Art. 4. Dans le cas où, par des circonstances qu'on

« ne peut prévoir, l'archiduc Ferdinand-Maximilien ne « prendrait pas possession du trône qui lui est offert, la « nation mexicaine s'en remet à la bienveillance de « S. M. Napoléon III, empereur des Français, pour qu'il « désigne un autre prince catholique à qui la couronne « sera offerte. »

« Dans la séance du 11, l'assemblée des notables a décrété la formation d'une régence chargée de gouverner le pays au nom du nouvel empereur, jusqu'au moment de son arrivée. La régence se compose des trois membres du triumvirat précédemment élu par la junte supérieure du gouvernement, c'est-à-dire de M. le général Almonte, de Mgr l'archevêque Labastide et de M. le général Salas.

« L'assemblée a ensuite voté des actions de grâces à l'Empereur et à l'Impératrice des Français, et décidé que des statues de Leurs Majestés seraient érigées dans la salle du congrès. La séance s'est terminée par des votes de remerciements à l'adresse de M. le général Forey, de l'armée française et de plusieurs autres personnages qui se sont distingués par des services rendus à la cause de l'intervention.

« La proclamation de l'empire a été accueillie par la population entière de Mexico avec des transports d'enthousiasme impossibles à décrire. A en juger par les nouvelles et importantes soumissions que l'on signale chaque jour, il n'est pas douteux que le pays tout entier ne s'associe chaleureusement aux éclatantes manifestations dont la capitale a donné l'exemple.

« Les travaux du chemin de fer de la Vera Cruz ont reçu une nouvelle impulsion et seront probablement terminés avant la fin d'août jusqu'à Soledad, c'est-à-dire sur un parcours de 27 kilomètres. »

Nous publions maintenant le rapport adressé par le général commandant en chef le corps expéditionnaire du Mexique au maréchal ministre de la guerre :

Mexico, le 25 juin.

Monsieur le maréchal,

Votre Excellence trouvera dans le Journal de marche le détail des mouvements opérés dans la dernière quinzaine écoulée. Je me borne à traiter ici quelques questions qui mettront Votre Excellence au courant de l'ensemble de notre situation.

J'ai organisé à Mexico les pouvoirs municipaux et le gouvernement provisoire d'après les instructions que j'ai reçues. Une junte de gouvernement, composée de trente-cinq membres, a désigné le général Almonte, l'archevêque de Mexico et le général Salas comme membres du pouvoir exécutif.

J'ai appelé à la direction des affaires des hommes honorables, modérés, appartenant aux divers partis, et qui m'ont paru disposés à se livrer avec activité au rétablissement de l'ordre dans ce pays, si profondément désorganisé. Ces choix ont obtenu l'assentiment général.

J'ai publié un décret sur le régime de la presse. Il a été dirigé conformément à la législation en vigueur en France.

La junte du gouvernement s'est divisée en sections pour l'administration des divers départements ministériels. Je préside celle de la guerre, afin de constituer l'armée mexicaine ; mais sa réorganisation définitive ne pourra se faire que lorsqu'il y aura un gouvernement bien établi et que le pays sera pacifié.

Depuis mon arrivée à Mexico, j'ai reçu des plaintes incessantes contre les déprédations et les crimes commis par le nommé Buitron, qui porte le titre de général. Cet homme n'a fait toute sa vie que changer de parti, de manière à se livrer constamment au pillage. De tels excès, qui effrayaient les populations, devaient avoir un terme. J'ai fait arrêter Buitron à Mexico, pendant que le colonel du Barail, avec une petite colonne, s'emparait, à San Angel, de toute la bande de ce malfaiteur.

Des voleurs, sous le nom de guerilleros, infestent toutes les routes, paralysent les transactions commerciales, arrêtent les voitures publiques aux portes de la ville, pillent les haciendas et jettent la terreur parmi la population. Des mesures énergiques étaient indispensables pour faire cesser une situation si déplorable. J'ai mis tous ces

brigands hors la loi, et j'ai institué des tribunaux composés d'officiers vigoureux pour faire justice de tous ceux qui tomberont entre nos mains.

Avant de songer à envoyer des forces au loin, il fallait s'occuper d'abord de purger les environs de la capitale des bandes qui en forment, pour ainsi dire, le blocus. D'un autre côté, Negrette, secondé par Aurellano, Carbajal, etc., organisait des forces considérables à Tlascala pour opérer dans l'État de Puebla et couper nos communications. L'occupation de cette ville devenait ainsi indispensable. J'ai donc pris des mesures pour faire face à ces diverses nécessités.

Une colonne française, aux ordres du colonel de la Canorgue, se porte sur Tlascala avec un détachement mexicain commandé par le général Guttières, qui s'établira à Apan. Les troupes du général Vicario occupent Tlalpan et Tepepa. Des troupes du général Marquez surveillent les digues de Guannitlan et de Zumpango.

Le colonel Aymard, du 62ᵉ, est en position à Pachuca. Le général Mejia, très-influent dans le Queretaro, va se rendre dans cette ville avec une force suffisante. Une autre colonne ira sous peu prendre possession de Toluca. Enfin, la cavalerie est répartie aux environs de Mexico, où elle vivra mieux et assurera la tranquillité.

Par ces dispositions, j'assure la sécurité dans une zone suffisamment étendue autour de Mexico, et je maintiendrai intactes mes communications avec Puebla.

Je n'ai pas négligé non plus l'occupation de la côte.

La question des douanes de Menatitlan est très-sérieuse, car on estime leur revenu à 30,000 piastres par mois, dont moitié serait versée au Trésor, et l'autre moitié employée à payer la contre-guerilla, ainsi que les agents de la douane et de la police. Sur la proposition de M. Natzner, administrateur des douanes, j'ai autorisé la création d'une nouvelle force auxiliaire qui prendra le titre de *contre-guerilla de Menatitlan*.

Le général Juan Ortega a soulevé en notre faveur la province de Chiapa.

Le général Marin a organisé à Carmen une expédition sur Tabasco. Il s'est emparé de quelques points du littoral, et pourra donner la main à la contre-guerilla de Menatitlan. Nous arriverons bientôt à tenir toute la côte de Vera Cruz au Yucatan.

Je désire faire occuper Tampico par une force française que le général Mejia appuiera par le corps indien aux ordres du général Moreno, qui se trouve de ce côté.

L'artillerie a trouvé dans les ouvrages élevés autour de Mexico 97 pièces, pour la plupart de gros calibre; 986,000 cartouches, 22,196 projectiles, 4,429 charges préparées pour canons, 12,300 kilogrammes de poudre, 300,000 capsules et des fusées de divers calibres. Le service de l'artillerie en envoie l'état détaillé à Votre Excellence. Parmi les pièces se trouve le *Pèlerin*, canon fondu à Douai en 1744, et qui sera rapporté en France.

Je suis avec respect, etc.

Le général commandant en chef le corps expéditionnaire du Mexique,

FOREY.

Par une dépêche en date du 16 juillet, le commandant supérieur de la Vera Cruz rend compte au ministre de la guerre de la situation de la Vera Cruz et des Terres-Chaudes, au point de vue politique et sous le rapport de la santé des troupes.

La ville de la Vera Cruz est très-animée; la nouvelle de l'élection du prince Maximilien y a produit une grande sensation; on y voit un gage en faveur des idées d'ordre et de stabilité. La population est lasse de cet état d'anarchie qui, depuis cinquante ans, pèse sur le Mexique. Un gouvernement se présentant avec l'intention de faire le bien et de réprimer la violence ne peut manquer d'être accueilli avec faveur par la grande majorité. Il y aura longtemps encore des opposants, mais chaque jour en verra diminuer le nombre.

Les guérillas, les coupeurs de routes, seront seuls, quelque temps encore, la plaie des campagnes; déjà l'opinion publique en fait justice, et les populations, sûres d'être soutenues efficacement, ne craignent plus aujourd'hui de leur résister. L'occupation des points les plus importants de la côte et du cercle permettra d'atteindre ces bandes dans leurs derniers repaires.

La ville de Tlaliscapac et ses environs ont fait leur soumission. D'autres centres de population vont suivre cet exemple.

Les travaux du chemin de fer marchent assez rapidement; les travaux de terrassement entre la Purga et la Soledad sont très-avancés. A la fin du mois, la voie ferrée ne sera plus qu'à quelques kilomètres de ce dernier point. Les ouvriers travaillent en toute confiance. Les ateliers sont bien gardés; toute attaque dirigée contre eux est à peu près impossible et serait prévenue avant d'être exécutée.

Les contre-guérillas des Terres-Chaudes, commandées par des chefs mexicains, escortent les convois, font la police des routes et protégent surtout le chemin de fer par des reconnaissances continuelles.

L'état sanitaire laisse à désirer à la Vera Cruz; cependant les pluies commencent: on espère qu'elles modifieront la situation.

Conformément aux ordres donnés, les troupes arrivant de France ne font que traverser la Vera Cruz. A peine débarquées, elles prennent le chemin de fer et vont camper à la Purga, où les fièvres sont moins nombreuses et moins intenses. Dès que le matériel est mis à terre, les convois s'organisent pour Mexico et les postes inter médiaires.

Le commandant supérieur de la Vera Cruz a adressé au ministre de la guerre un acte d'adhésion au nouvel empire du Mexique, signé par tous les notables de la ville. Le préfet politique du district, délégué par ses concitoyens, s'est rendu auprès du commandant supérieur, suivi d'une foule nombreuse, pour lui remettre

cette adhésion et le prier de la transmettre à S. M. l'Empereur des Français, comme l'expression de la reconnaissance du pays.

Cette adresse était accompagnée de la lettre suivante :

Vera Cruz, 16 juillet 1863.

Monsieur le commandant supérieur,

Je m'empresse de vous remettre copie légalisée de l'acte signé par les autorités et un grand nombre de personnes considérables de la ville de la Vera Cruz, adhérant entièrement à la proclamation de l'assemblée des notables de Mexico qui déclare l'empire mexicain constitué sous le gouvernement du prince Maximilien d'Autriche.

Ma satisfaction est complète d'être l'organe qui sert à vous transmettre les sentiments dont la ville de Vera Cruz est animée. Elle voit, dans la déclaration de l'assemblée des notables de Mexico, un gage heureux de paix, d'ordre et de prospérité ; elle a foi dans un gouvernement qui, respectable et respecté au dedans et au dehors, mettra fin aux infortunes et aux bouleversements enfantés par tant d'années d'anarchie.

Cet acte m'a été remis pour qu'il soit envoyé à S. M. l'Empereur des Français comme un témoignage de gratitude pour la magnanimité avec laquelle il a daigné tendre une main protectrice et généreuse au peuple mexicain afin de le relever de sa prostration et de son anéantissement. En suivant la voie de l'ordre et de la civilisation, notre pays verra se réaliser la destinée que semblaient lui réserver les riches éléments dont la Providence l'a doté.

J'espère, monsieur le commandant, que vous voudrez bien vous charger de mettre au pied du trône de Sa Majesté les vœux de la population de la Vera Cruz, représentée par les citoyens les plus dignes et les plus respectables.

Je profite de cette occasion, monsieur le commandant, pour vous renouveler l'expression de ma considération la plus distinguée.

Le préfet du district,
H. Bineau.

Enfin, complétons ces informations par une déclaration du *Moniteur* qui prouve que le gouvernement

français ne s'écarte jamais, même à l'égard de ses adversaires, des principes du droit et de l'équité :

« L'attention du gouvernement de l'Empereur s'était portée sur les mesures prises par le commandant en chef de l'armée française après l'occupation de Puebla, relativement au sequestre des biens de ceux qui portaient les armes contre nous et à l'interdiction d'exporter le numéraire.

« Bien que ces mesures n'aient pu être adoptées qu'à titre temporaire et transitoire, le gouvernement, dès qu'il en a eu connaissance, a donné des instructions pour qu'elles fussent rapportées. »

FIN

PARIS. — IMPRIMERIE POUPART-DAVYL ET Ce, RUE DU BAC, 30.



